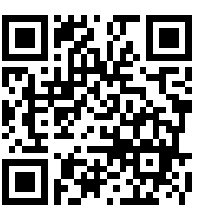
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

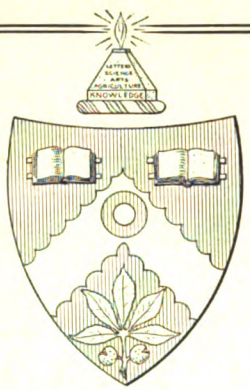
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

ERNEST SCHOULS
RELIEUR
6 PLACE DU BÉGUINAGE 6
GAND
SUCC. DE DECKER-LEMAIRE



LIBRARY *of the*
OHIO STATE
UNIVERSITY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

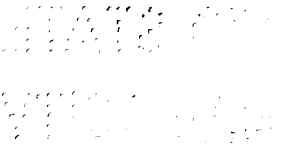
— QUARANTIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. LIV

BRUXELLES
M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1908

Digitized by Google



Digitized by Google

LA BELGIQUE ET LE LIBRE-ÉCHANGE

Une importante manifestation organisée par le *Cobden Club* vient d'avoir lieu à Londres, dans le but d'affirmer solennellement les principes du libre-échange et d'assurer à ceux-ci un éclat nouveau en présence des assauts tout récents — et même quelquefois couronnés de succès — des protectionnistes.

Les dernières élections furent en effet, peu favorables aux défenseurs du « Free Trade ». Est-ce l'indice d'une résurrection? non; quoique, depuis soixante ans, la théorie du libre-échange s'applique d'une manière continue au commerce international de la Grande-Bretagne, il serait faux de soutenir qu'il n'existât pas, depuis lors, dans ce pays, un parti fidèle aux idées opposées : le parti agraire — propriétaires aussi bien que fermiers — est resté, de tout temps, protectionniste.

Ensuite la renaissance du protectionnisme à l'étranger, eut sa répercussion en Angleterre; quelques manufacturiers, lésés dans leurs intérêts privés, fondèrent, il y a ving-cinq ans, une ligue sous le nom de *Fair Traders* (les marchands équitables). Leur but était d'instaurer une politique de représailles.

Mais ces deux partis ne réussirent pas à créer un mouvement. L'opinion publique s'en désintéressait complètement.

Ainsi que l'exposait si clairement M. Russel Rea, trésorier du *Cobden Club*, le soudain mouvement protectionniste qui se déchaîna en Angleterre est un cas bien curieux de pathologie politique :

« L'adhésion subite d'un homme d'État de l'autorité unique et de l'éloquence séduisante de M. Joseph Chamberlain trans-

823327

Digitized by Google

forma la situation politique du jour au lendemain ; en introduisant dans son programme de réforme fiscale la question de la préférence coloniale, il sut jeter un voile sur les traits répulsifs d'une protection égoïste et réussit ainsi à tromper nos patriotes impérialistes; l'ancienne controverse que nous croyions morte se ralluma, et voilà cinq ans qu'elle sévit sur notre pays ».

Si la patrie du libre-échange connaît cette recrudescence de protectionnisme, il n'y a rien d'étonnant à constater ce même phénomène dans la politique économique intérieure des pays du continent et même d'outre-mer.

On ne saurait le nier, le protectionnisme règne en maître dans la grande majorité des nations européennes et américaines.

L'heure était donc bien choisie pour inviter les défenseurs du libre-échange à travers le monde entier, à se réunir dans le pays qui eut l'honneur de donner naissance à ce système.

Et ce fut de toutes parts comme un vrai pèlerinage, pendant lequel, chacun en faisant son acte de foi économique, put retremper son courage et s'en retourner chez lui semer les fières paroles de la devise du *Cobden Club* : *Free Trade, Peace, Good Will among nations.*

Le programme de ce premier Congrès international du Free Trade, comprenait l'étude de quelques points hautement intéressants : tels notamment les effets du libre-échange sur les relations internationales. Succédant au Congrès international de la paix, les discussions qui eurent lieu au Congrès du libre-échange ont achevé de mettre pleinement en lumière l'influence prépondérante des relations commerciales entre les divers peuples sur la cause de la paix : le libre échange en même temps que facteur de prospérité et de richesses est de nos jours l'instrument le plus sûr, et le seul suffisamment puissant pour assurer le maintien de la paix.

Si vis pacem para bellum, ce viel adage ancien et barbare doit être transformé, en ce siècle de progrès et de civilisation intense, en *si vis pacem para commercium*. Le ministre du commerce d'Angleterre, M. Winston Churchill, dans le discours

Digitized by Google

d'ouverture prononcé au Congrès, précisait ainsi les deux systèmes économiques :

« L'idée fondamentale de la protection est l'exclusion et l'isolement ; l'idée fondamentale du « Free Trade » est l'union et l'interdépendance et ainsi la politique de libre-échange reste non seulement la route la plus sûre mais aussi la seule qui mènera à la paix internationale. »

En même temps que l'influence du libre-échange était exposée au point de vue international, il importait de faire connaître les effets de l'application de cette doctrine économique sur le progrès industriel et commercial de chaque nation prise en particulier.

Cette dernière étude constitue tout naturellement un résumé du régime douanier appliqué dans un pays et donne la situation actuelle et l'avenir du mouvement libre-échangiste dans celui-ci.

Nous nous bornerons dans le présent article à passer en revue l'historique de la politique de la Belgique en matière de tarifs en nous tenant, ainsi que nous l'avons fait dans notre rapport au Congrès, aux grandes lignes, afin de conserver au sujet toute la clarté désirable.

De **1815** à **1830**, la Belgique, réunie à la Hollande, connut une ère de prospérité due en très grande partie au système libéral des tarifs douaniers : en règle générale pour les objets se rattachant d'une manière immédiate aux produits de l'industrie indigène, le maximum des droits d'entrée et de sortie était de 6 p. c., et pour les autres objets de 3 p. c.

En **1830**, lors de la constitution de la Belgique en Etat indépendant, certaines modifications furent imposées par les circonstances : des droits furent diminués, notamment ceux sur les sucres bruts, les bestiaux, la garance, le poisson fumé ou séché. D'autres furent augmentés, tels ceux sur les produits de l'industrie métallurgique étrangère (fer, fer-blanc, acier et machines).

De **1830** à **1842**, la Belgique ne modifia pas essentiellement le caractère de sa législation douanière. L'industrie métallurgique intérieure continua à être protégée ; un tempérament assez restreint fut indroduit en 1834 : l'exemption des droits d'entrée

Digitized by Google

était accordée, sous certaines conditions, aux machines, métiers, appareils nouveaux et perfectionnés.

De même, la fabrication indigène des toiles de lin, du chanvre, de l'étoupe, connut la protection dès 1834 et celle-ci s'étendit en 1838, sur plusieurs autres produits, tels que la bonneterie, les draps, les fils de lin, de laine et de coton, les tissus de laine et de soie, les coutils et batistes, enfin, les verreries et les vins. Toujours en 1834, l'importation, l'exportation et le transit des céréales furent réglementés dans un sens protecteur : le régime de l'échelle mobile fut introduit en Belgique, c'est-à-dire un système de droits basés sur la hausse ou sur la baisse des mercuriales. L'importation du bétail fut aussi frappée de droits plus élevés.

Le libre-échange cependant triompha dans la question du transit : on se rendit compte que les droits élevés qui grevaient le transit étaient un obstacle considérable au développement des intérêts maritimes et industriels du pays.

En 1836, ils furent diminués considérablement et fixés à 15 centimes par 100 francs de valeur et à 20 centimes par 100 kilos ou par hectolitre, selon que la marchandise était imposée à la valeur, au poids ou à la mesure par le tarif des douanes.

Les résultats furent appréciables et amenèrent en 1842, une modification encore plus libérale de notre régime d'importation et de transport de marchandises en transit direct et en transit par entrepôt; non seulement les formalités furent simplifiées au point de devenir nulles, mais on supprima tout droit pour les marchandises dont le transport était effectué par chemin de fer. Le tableau suivant donnera une idée du mouvement de transit dû à cette mesure libérale :

La valeur moyenne du transit pendant les années 1837 à 1841 inclus avait été de 40,192,977 francs.

En 1842, le transit monte à . .	50,729,426	francs.
En 1843, — . .	65,696,000	—
En 1844, — . .	108,956,000	—
En 1845, — . .	124,930,000	—
En 1846, — . .	115,801,000	—

donnant une moyenne de 95,022,000 francs.

Digitized by Google

En 1847, il est de	143,593,000	francs.
En 1848, —	115,806,000	—
En 1849, —	227,414,000	—
En 1850, —	206,469,000	—
En 1851, —	204,922,000	—

donnant une moyenne de 179,641,000 francs.

En 1907 le chiffre atteint 2,343 millions de francs.

A partir de **1842**, jusqu'en **1847** le mouvement protectionniste est nettement marqué; les droits sont renforcés sur le poisson, les fils et tissus de lin et de laine, les étoffes de coton, les soieries, les produits chimiques, les machines, les fontes. On tenta même d'augmenter les droits sur les céréales, mais la crise alimentaire dont nos populations commençaient à souffrir fit, pour un certain temps, arrêter des mesures diamétralement opposées : la libre entrée fut accordée aux céréales, mais on prohiba la sortie du sarrasin, des pommes de terre, du froment, des pois, du pain, etc. Quelques années plus tard, les céréales elles-mêmes furent frappées d'un droit d'entrée.

C'est durant cette période, en 1844, que fut établit en Belgique le système dit « *des droits différentiels.* » Le but de ce système protectionniste était :

1° d'encourager les rapports directs de commerce avec les pays transatlantiques, les côtes de la Méditerranée et du Levant;

2° de développer le commerce d'exportation vers ces contrées;

3° de créer en Belgique un grand marché pour les denrées et matières exotiques;

4° de créer des éléments efficaces de concessions douanières et commerciales, que le gouvernement utiliserait par la suite dans les négociations de traités de commerce qu'il entrevoyait avec certains pays.

En vertu de cette loi, les principaux produits exotiques qui alimentaient ou devaient alimenter le commerce maritime belge, étaient soumis à des droits différents suivant :

a) le pays d'où la marchandise était originaire;

Digitized by Google

b) le pays d'où elle était importée;

c) le pavillon du navire qui la transportait;

d) le transport direct ou avec relâche dans un port intermédiaire.

Pour protéger le développement de notre marine marchande les importations faites sous pavillon national étaient fortement favorisées par une diminution des droits.

Certaines modifications amoindrirent les effets de cette loi extraordinairement compliquée; notamment celles introduites par les traités de commerce.

Ceci nous amène à toucher un mot des *tarifs spéciaux* introduits de 1830 à 1847 par voie de conventions internationales de commerce et de navigation.

Nous ne pouvons dans cet aperçu, énumérer ni analyser chaque traité; nous nous bornerons à signaler que les traités conclus par la Belgique avec les pays étrangers peuvent se diviser en deux grandes catégories : les uns consacrent l'assimilation des pavillons étrangers au pavillon belge et ne s'occupent des tarifs que d'une manière générale sans introduire des réductions particulières de droits (traités avec la Turquie, le Mexique, la Grèce, la Chine, les États-Unis), les autres ont pour caractère dominant de sanctionner certaines réductions de tarif en faveur de produits déterminés (traités avec la France, le Zollverein, les Pays-Bas, les deux Siciles).

On en était arrivé en 1847 à des taux protectionnistes extraordinaires; en voici quelques-uns :

Meubles	jusqu'à	20 p. c.
Fils de lin	—	36 —
Tissus de lin	—	58 —
Tissus de laine . . .	—	24 —
Fils de coton	—	38 —
Tissus de coton . . .	—	27 —
Fers	—	84 —
Produits chimiques . .	—	100 —
Machines		32 —
Verrerie, cristallerie .	—	83 p. c.

Digitized by Google

Aussi est-il intéressant de constater la situation du commerce de la Belgique à cette époque.

Le tableau suivant montre que le régime protectionniste eut pour conséquence une quasi-stagnation de notre commerce : la moyenne des années 1837 à 1841 était de 342 millions 800,000 francs, celle des années 1842 à 1846 est de 385,800,000 francs, ce qui ne représente qu'une augmentation tout à fait négligeable.

COMMERCE SPÉCIAL DE 1842 A 1847. (En francs.)

ANNÉES.	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	TOTAUX.
Moyenne de 1837 à 1841 .	199,200,000	143,600,000	342,800,000
1842	229,000,000	142,200,000	371,200,000
1843	211,600,000	156,400,000	368,000,000
1844	197,700,000	174,600,000	372,300,000
1845	231,100,900	184,700,000	415,800,000
1846	217,600,000	183,900,000	401,500,000
1847	232,500,000	205,800,000	438,300,000

N. B. — Le commerce spécial comprend l'exportation et l'importation mais non le transit.

En **1847**, une nouvelle période s'ouvre au moment où l'opinion libérale prend la direction des affaires du pays.

De 1847 à 1860 nous constatons une amélioration du tarif douanier dans le sens d'une simplification et d'une réduction de droits imposés à l'entrée, à la sortie et au transit des marchandises.

Les quatre grandes réformes accomplies en cette période sont les suivantes :

1° Tarification permanente des denrées alimentaires. Celles-ci ne furent plus frappées que d'un droit modique pour le plus grand bien des populations éprouvées par la crise;

2° Dégrèvement des matières premières, opéré peu à peu, concurremment avec la suppression des faveurs différentielles dont l'emploi avait exercé une influence défavorable sur le commerce de la Belgique.

Digitized by Google

3° Suppression des taxes de sortie sur toutes les espèces de marchandises, à part une dizaine ;

4° Liberté du transit.

La loi de 1849, simplifiant les formalités encore existantes, fit de notre régime de transit le plus libéral de ce temps et encore de nos jours.

C'est en 1857 que l'on décréta une tarification générale nouvelle qui fut la base de la politique commerciale belge vis-à-vis de l'étranger.

Enfin, le gouvernement fit aussi une large application d'un article de la loi sur les entrepôts (art. 40, loi du 4 mars 1846) qui lui permettait de dispenser temporairement des droits d'entrée certaines marchandises destinées à recevoir une main-d'œuvre dans le pays et qui étaient ensuite réexportées.

Les résultats heureux de cette politique de liberté ne se firent pas attendre : le tableau suivant est d'une grande éloquence si on le compare au précédent ; nous attirons spécialement l'attention sur l'exportation qui se développa considérablement par suite de la suppression des taxes de sortie.

STATISTIQUE COMMERCIALE DE 1848 A 1853.

(En francs.)

ANNÉES.	COMMERCE SPÉCIAL.		TOTAUX.
	Importations.	Exportations.	
Moyenne de 1842 à 1846 .	217.400,000	168,400,000	385,800,000
1848	222,600,000	182,100,000	404,700,000
1849	225,800,000	234,300,000	460,100,000
1850	236,500,000	263,700,000	500,200 000
1851	241,100,000	253,800,000	494,900,000
1852	286,000,000	287,000,000	573,000,000
1853	286,800,000	354,200,000	641,000,000

Pendant les années 1861 à 1865 les idées libres-échangistes furent défendues avec ardeur dans la presse, dans les meetings et à la tribune législative.

L'affranchissement des matières premieres à l'importation

Digitized by Google

devait avoir pour conséquence une large réduction sur les produits fabriqués.

Ce dégrèvement commença à se produire en 1861 et fut opéré, tout au moins dans ses parties essentielles, par une série de traités de commerce.

Le gouvernement belge s'empressa de tirer profit du traité que la France venait de conclure avec l'Angleterre le 23 janvier 1860.

Ce traité marquait de la part de la France un pas décisif vers une politique plus libérale : son marché s'ouvrait à la concurrence étrangère.

L'Angleterre de son côté se déclarait hautement libre-échangiste : le tarif qu'elle adoptait pour base de ses relations avec la France était accordé à tous les pays étrangers sans qu'elle réclamât d'eux un traité spécial ou la réciprocité, et il me sera permis ici, de saluer la mémoire vénérée de Richard Cobden qui fut le négociateur éminent de ce traité et qui sut mener son pays à de si hautes destinées par une compréhension nette et intelligente de la politique commerciale qu'il importait de créer.

Le 13 mai 1861 fut signé le traité franco-belge, mais la réforme que cet acte important introduisait dans le tarif douanier belge ne devait pas, dans la pensée du gouvernement, rester un fait isolé; les concessions faites à la France devaient dans un avenir plus ou moins rapproché devenir d'application générale.

Bon nombre de droits furent abaissés dans de notables proportions : tels ceux frappant les charbons de terre, la fonte brute et l'acier non ouvré, les fils de lin, de chanvre, de jute, les fils de coton, les laines.

On remania l'ancienne tarification de la verrerie, des poteries (les briques et les tuiles furent déclarées libres à l'entrée).

Des tarifs uniformes furent appliqués aux tissus de laine et de lin, le sel put être importé.

Enfin, une clause spéciale assurait à chacune des parties contractantes le bénéfice des réductions ultérieures qui seraient consenties en faveur d'une tierce puissance.

Digitized by Google

Le tableau suivant montre les effets bienfaisants du traité.

COMMERCE INTERNATIONAL. FRANCE-BELGIQUE.

COMMERCE SPÉCIAL. (En francs.)

ANNÉES.	IMPORTATIONS DE FRANCE EN BELGIQUE.	EXPORTATIONS DE BELGIQUE EN FRANCE.	COMMERCE TOTAL.
1856.	73,492,000	146,467,000	219,959,000
1857.	76,053,000	157,629,000	233,682,000
1858.	105,698,000	138,585,000	244,283,000
1859.	110,481,000	149,953,000	260,434,000
1860.	109,572,000	161,750,000	271,322,000
1861.	97.098,000	174.163,000	271,261,000
1862.	139.207,000	178,834,000	318,041,000
1863.	150,402,000	187,465,000	337,867,000
1864.	178,522,000	216,850,000	395,372,000
1865.	203,371,000	239,220,000	442,591,000
1866.	196,565,000	265,381,000	461,946,000

Il faut nécessairement ne pas perdre de vue ni l'essor général du commerce ni l'augmentation de la population dans les deux pays durant ces onze années, mais ces éléments n'ont certes pas suivi une marche ascendante aussi phénoménale que celle constatée dans les échanges entre les deux pays.

En 1862 nous notons le traité de commerce et de navigation conclu avec la Grande-Bretagne;

En 1863 celui conclu avec les Pays-Bas;

En 1863 et 1865 ceux conclus avec la Prusse et les autres Etats du Zollverein.

Ce sont les plus importants, car de 1861 à 1864 il en est une quinzaine où l'on se borna quasi à stipuler réciproquement le traitement de la nation la plus favorisée.

Tous les pays étrangers ayant acquis successivement le bénéfice des réductions résultant du traité franco-belge, rien ne s'opposait plus à ce qu'un tarif général remplaçât les droits du tarif conventionnel inscrit dans les traités. Ce desideratum fut réalisé par la loi du 14 août 1865, qui clôt ainsi une période

Digitized by Google

importante de l'histoire du régime commercial de la Belgique.

1865 à 1875. Jusqu'en 1875 la marche en avant s'accentua vers une liberté plus complète des échanges internationaux. Il convient ici de citer la loi du 15 mai 1870 qui abolit les droits sur le sel et la loi du 3 janvier 1873 qui supprima les droits d'entrée sur les denrées alimentaires (bestiaux, viandes, beurre, grains, farines, amidon, pâtes, riz, fromages, conserves de viande, poisson ou légumes non préparées à l'eau de vie, au sucre ou au vinaigre). Les chiffres des importations et des exportations, relatifs à toute cette période prouvent que si les consommateurs belges ont largement bénéficié de l'abaissement général de droits de douane à l'entrée, les producteurs belges ont non moins profité de l'extension nouvelle que la réduction des tarifs douaniers a permis de donner à l'exportation des produits nationaux.

Avant d'entrer dans le détail des faits commerciaux relatifs aux années 1861 à 1875, nous donnons le rapprochement des années extrêmes 1831 et 1875.

(Valeurs exprimées en millions et centaines de milliers de francs.)

	1831.	1875.	Augmentation. Pour cent.
Importations :			
Commerce général.	98m	2,318m8	2,666 p. c.
Commerce spécial.	90m	1 307m1	1,352 —
Exportations :			
Commerce général.	104m6	2,107m6	1,915 —
Commerce spécial.	96m6	1,101m8	1,041 —
Importations et exportations réunies :			
Commerce général.	202m6	4,426m4	2,085 —
Commerce spécial.	186m6	2,408m9	1,192 —

Digitized by Google

Voici maintenant le commerce spécial de **1861** à **1875.**

COMMERCE SPÉCIAL.

ANNÉES.	IMPORTATIONS. — Valeurs totales.	EXPORTATIONS. — Valeurs totales.	IMPORTATIONS et EXPORTATIONS — Total général.	DIFFÉRENCES en plus en faveur des importations.
	Francs.	Francs.	Francs.	Francs.
1861	556,789,000	453,643,000	1,010,402,000	103,146,000
1862	588,754,000	502,120,000	1,090,874,000	86,634,000
1863	616,343,000	533,657,000	1,150,000,000	82,686,000
1864	688,878,000	596,893,000	1,285,771,000	91,985,000
1865	756,420,000	601,652,000	1,358,072,000	154,768,000
1866	747,352,000	643,195,000	1,390,547,000	104,157,000
1867	775,240,000	597,310,000	1,372,550,000	177,930,000
1868	864,393,000	656,579,000	1,520,972,000	207,814,000
1869	903,621,000	691,556,000	1,595,177,000	212,065,000
1870	920,762,000	690,139,000	1,610,901,000	230,623,000
Moyenne de 1861 à 1870	741,855,200	596,671,400	1,338,526,600	145,183,800
La moyenne de 1851 à 1860 était de .	378,934,000	350,657,000	729,591,000	28,277,000
Différences en plus.	362,921,200	246,014,400	608,935,600	116,906,800
1871	1,276,977,000	888,659,000	2,165,636,000	388,318,000
1872	1,277,933,000	1,051,133,000	2,329,066,000	226,800,000
1873	1,422,725,000	1,158,577,000	2,581,302,000	264,148,000
1874	1,292,463,000	1,114,640,000	2,407,103,000	177,823,000
1875	1,307,109,000	1,101,764,000	2,408,873,000	205,345,000
Moyenne de 1871 à 1875	1,315,441,400	1,062,954,600	2,378,396,000	252,486,000

Augmentations de la période 1861 à 1870 sur la précédente (1851-1860.) — Importations, 96 p. c. — Exportations, 70 p. c. — Exportations et importations réunies, 83 p. c.

Pendant cette période les recensements décennaux de la population indiquent les augmentations suivantes :

	Augmentation.	Proportion p. c.
1846 à 1856 . . .	192,364	4.44
1856 à 1866 . . .	298,273	6.50
1866 à 1876 . . .	508,352	10.53

Nous pouvons donc affirmer bien nettement que l'essor prodigieux et le développement industriel et agricole durant

Digitized by Google

ce laps de temps est dû en grande partie au principe de la liberté qui fut la base de la politique commerciale.

De 1875 à 1895 le régime ne subit pas de modifications essentielles comparables à celles de la période antérieure.

Le traité franco-belge de 1871 fut remplacé par celui de 1881; quoique la France, appliquant des mesures protectionnistes, eut augmenté ses droits d'entrée, la Belgique maintint les réductions faites en 1861, restant ainsi libre-échangiste. Elle parvint ainsi à faire subir au tarif rigoureux français certains adoucissements appréciables (ce fut le cas pour les marbres, les pierres dites écaussines, les cuirs et peaux, les fils et les tissus).

Dénoncé à son expiration, en 1891, ce traité ne fut pas renouvelé; et actuellement, la Belgique vit en fait avec la France, sous le régime de la nation la plus favorisée.

En 1891, un traité conclu avec l'Allemagne remplaça celui conclu avec la Prusse et le Zollverein.

Nous y voyons le maintien de la clause de la nation la plus favorisée, la défense de créer des surtaxes d'entrepôt, la suppression du tarif différentiel allemand pour l'entrée des marchandises belges par terre.

La même année, traité nouveau avec l'Autriche-Hongrie; puis, s'échelonnent une série de traités avec la plupart des pays d'Europe et hors d'Europe.

Cependant une tendance protectionniste s'est fait jour dès 1887. Elle s'attaqua au bétail et aux viandes fraîches. Les bêtes bovines furent assujetties à un droit de 3, 4, 5 centimes au kilo, les béliers, moutons, brebits à un droit de 2,50 par tête. La viande fraîche à un droit de 15 francs et 30 francs aux 100 kilos, suivant qu'elle était importée à l'état de bête entière, demi-bête ou autrement; le gibier à un un droit de 30 francs aux 100 kilos. La répercussion de cette mesure ne se fit pas attendre. Alors qu'en 1880 on importait 140,359 bestiaux de race bovine et 201,354 de race ovine, en 1900 les chiffres tombent à 60,631 pour les premiers, et à 167,459 pour les seconds.

Digitized by Google

Nous reviendrons plus loin sur cette question.

Mais c'est spécialement en **1895** que le protectionnisme s'affirme plus nettement.

La loi du 12 juillet 1895 est la plus importante de cette dernière période que nous avons à examiner.

Le tableau suivant que nous donnons fera ressortir le caractère hybride de cette loi, à la fois protectionniste en certaines matières et plutôt libre-échangiste en d'autres.

AUGMENTATION DE DROITS.

MARCHANDISES.	DROITS AVANT 1895.	DROITS APRÈS 1895.
Beurres frais et salés. . .	Libres.	20 fr. aux 100 kilog.
Margarine, autres beurres artificiels	—	20 fr. —
Lait (destiné à la fabrication de margarine)	—	2 fr. à l'hectolitre.
Lait (autre)	—	Libre.
Farines (y compris la semoule)	—	Farine d'avoine : 4 fr. Farines autres : 2 fr. aux 100 kilog.
Malt	—	1 fr. 50 c. aux 100 kilog.
Pâtes alimentaires . . .	—	4 fr. —
Conserves { gibier . . / viande . . / volaille. . }	—	de 12 à 30 fr. —
Légumes conservés et. . . { boîte . / bouteille }	—	15 fr. —
Lingerie pour femmes . .	10 fr. aux 100 kilog.	15 et 20 fr. —
Vêtements pour hommes. .	10 fr. —	10 et 15 fr. —
Mercerie et quincaillerie .	10 fr. —	15 fr. —

Réduits à 13 fr. depuis 1906.

DIMINUTION DE DROITS.

MARCHANDISES.	DROITS AVANT 1895.	DROITS APRÈS 1895.
Bois sciés de moins de 5 centimètres d'épaisseur . .	9 fr. le mètre cube.	6 fr. le mètre cube.
Cacao en fèves	15 fr. aux 100 kilog.	Libres.

Digitized by Google

MARCHANDISES.	DROITS AVANT 1895.	DROITS APRÈS 1895.
Fils de coton :		
Simples ou retors : écrus ou blanchis, mesurant au $^1/_2$ kilog.		
20,000 mètres . .	15 fr. —	10 fr. aux 100 kilog.
20,000 à 40,000 — . .	20 et 30 fr. —	15 fr. —
40,000 à 65,000 — . .	40 fr. —	20 fr. —
Plus de 65,000 — . .	10 fr. —	5 fr. —
Teints, ourdis, mesurant au $^1/_2$ kilog.		
20,000 mètres . .	25 fr. —	15 fr. —
20,000 à 40,000 — . .	30 et 40 fr. —	20 fr. —
40,000 à 65,000 — . .	50 fr. —	25 fr. —
Plus de 65,000 — . .	10 fr. —	5 fr. —
Fils de poils de chèvre, alpaga.	20 fr. non tors et non teints.	5 fr. —
Lama, vigogne, chameau. .	30 fr. tors et teints.	
Fils de laine :		
Cardée	20 et 30 fr.	5 fr. —
Peignée : simples . . .	20 fr. non teints.	15 fr. —
— — . . .	30 fr. teints.	20 fr. —
— retors . . .	30 fr. non teints.	20 fr. —
— — . . .	30 fr. teints.	25 fr. —
Vieux fer	0.50 fr. aux 100 kilog.	Libres.
Fonte brute	0.50 fr. —	0.20 fr. aux 100 kilog.
Fer ébauché et massiaux. .	0.50 fr. —	0.30 fr. —
Acier fondu, brut. . . .	0.50 fr. —	0.30 fr. —
— brames et blooms.	0.50 fr. —	0.40 fr. —
— billettes et largets.	1.00 fr. —	0.60 fr. —
Tissus coton (désignation très détaillée).		Diminution de 20 à 50 p. c.

Dans le but de protéger l'industrie margarinière naissante elle imposa les beurres étrangers naturels et artificiels. Certes, cette industrie s'est développée, mais elle est sortie de cette période que nous pouvons assimiler à la première enfance et elle est arrivée à l'âge adulte; nous ne pouvons nous empêcher de dire que les droits devraient être abolis et nous sommes convaincus que loin d'en être affaiblie, cette industrie, fouettée par l'âpreté de la concurrence étrangère continuerait à se développer. L'abaissement du prix de la margarine serait un

Digitized by Google

bien dont profiterait toute la population et principalement la classe ouvrière. La taxe sur les farines constitue un droit compensateur établi en présence du régime d'admission temporaire français des grains destinés à être moulus pour l'exportation. Ce régime procurait aux concurrents français une prime de sortie indirecte.

D'autre part, les droits sur les filés de coton, la fonte et d'autres produits furent diminués. Nous verrons plus loin les effets de cette mesure, mais il importe de clore cet examen déjà long du régime douanier belge.

Si depuis **1895** jusqu'à nos jours la caractéristique de celui-ci est plutôt la tendance protectionniste, il convient cependant de dire que la voie n'est pas fermée aux idées libres-échangistes.

Mentionnons à cet égard certains pouvoirs spéciaux accordés au ministre des finances : 1° en vertu de la loi de 1895, il peut, dans l'intérêt de l'industrie, ranger parmi les « produits divers pour l'industrie » *ne payant que 5 p. c.*, les articles classés sous la rubrique « mercerie et quincaillerie, » où les droits sont de 13 p. c., et nécessaires au parachèvement d'autres produits.

Actuellement il y a un très grand nombre de rubriques générales comprenant une foule d'objets et d'accessoires les plus divers qui bénéficient de cet faveur.

2° Une loi de 1896 lui permet de ranger dans la même catégorie les articles imposés à des droits plus élevés sous une autre rubrique du tarif des douanes, et destinés à être adaptés à des machines, mécaniques ou outils, ou à servir d'accessoires à ces appareils.

3° Il peut, depuis 1899, admettre en franchise *de tout droit*, à des conditions déterminées les matériaux servant à la construction, à l'ornement, au gréement et à l'ameublement des navires et bateaux.

4° Enfin, il ne faut pas perdre de vue non plus l'article 40 de la loi du 4 mars 1846 sur les entrepôts, permettant d'admettre temporairement en franchise de tout droit des marchandises destinées à être réexportées après avoir reçu une main-d'œuvre en Belgique. C'est donc de la libre entrée à la seule

Digitized by Google

condition de réexporter, mais grâce à cette mesure, un grand nombre d'ouvriers sont occupés dans des industries importantes et riches qui ont pour unique but la transformation de certains articles de commerce. Ceci établit une fois de plus le profit matériel et moral que peut retirer un pays de l'application de mesures de liberté.

Nous donnons ici le mouvement créé grâce à cette autorisation en 1906 et 1907.

	IMPORTATIONS.		RÉEXPORTATIONS.	
Années.	Quantité en kilog.	Val. en francs.	Quantité en kilog.	Val. en francs.
1906. .	206,253,083	51,288,415	176,235,971	62,979,864
1907. .	198,300,083	50,627,461	165,351,022	64,622,029

Ces chiffres peuvent paraître mesquins en présence du total de notre commerce, mais il faut les mettre en regard du chiffre représentant la valeur des marchandises grevées d'un droit d'entrée (voir tableau *in fine*).

D'autres mesures libérales furent encore appliquées en ces tout derniers temps.

Le complet dégrèvement de droits sur les thés, 1897.

Le complet dégrèvement de droits sur le café non torréfié (1903).

La réduction importante sur les sucres en 1903.

Celle-ci fait suite à la convention internationale des sucres du 5 mars 1902. Les droits ne s'élèvent plus en Belgique qu'à 20 francs les 100 kilogrammes plus une surtaxe de 5 fr. 50 c. Aussi la consommation du sucre a-t-elle progressé d'une façon importante.

CONSOMMATION DU SUCRE EN BELGIQUE.

1898. .	19.412,440 kilog.	1903. .	70,303,290 kilog.
1899. .	20,196,111 —	1904. .	83,264,755 —
1900. .	21,791,216 —	1905. .	70,415,950 —
1901. .	33,836,996 —	1906. .	77,775,620 —
1902. .	35,950,209 —	1907. .	82,688,241 —

Nous terminons cet aperçu historique par la mention du traité de 1904 conclu avec l'Allemagne. Le nouveau tarif allemand accentue encore le caractère déjà très protection-

Digitized by Google

niste du tarif antérieur; malgré cela, la Belgique maintint, dans l'ensemble, les bases du tarif existant, affirmant ainsi une fois de plus son désir de se rapprocher le plus possible de la doctrine libre-échangiste.

Pour répondre aux vœux du programme des travaux du Congrès, nous avons fait l'examen rapide de l'influence d'une diminution ou d'une augmentation de tarif sur une industrie actuelle bien déterminée.

La loi de 1895 dont nous avons longuement parlé a diminué les droits sur les fils de coton dans une large mesure allant jusqu'à 50 p. c. (voir les chiffre exacts plus haut).

Cette mesure provoqua des réclamations et des plaintes nombreuses; elle devait, disait-on, amener la fermeture de nos ateliers de filature et la ruine des filateurs. Il est intéressant de constater les résultats de l'application de cette mesure.

Le tableau sur la page ci-contre donne la statistique de l'importation et de l'exportation des fils de coton avant et après 1895.

Nous constatons une hausse appréciable dans l'importation, ce qui est logique, mais l'exportation depuis 1895 suit une marche ascendante bien plus marquée et bien plus soutenue.

Qu'est ce que cela démontre sinon une augmentation énorme de production dans le pays même?

Jusqu'en 1861, période où le droit était de 1.12 francs par kilogramme en moyenne, le nombre des broches s'est élevé à 550,000.

De 1861 à 1895, le droit étant réduit à 0.22 francs par kilogramme, ce nombre a monté à 800,000.

Depuis 1895 à ce jour, période où le droit est réduit à environ 0.15 franc en moyenne au kilogramme, il est arrivé à 1,100,000 broches.

Le capital de la filature est estimé aujourd'hui à 70 millions de francs.

Le nombre d'ouvriers est de 10,000 environ.

Prenons un second exemple se rattachant aussi à la loi de 1895.

Digitized by Google

FILS DE COTON. — IMPORTATIONS EN BELGIQUE ET EXPORTATIONS DE BELGIQUE.

Commerce spécial (non compris l'article 40).

MARCHANDISES.	1888.	1889.	1890.	1891.	1892.	1893.	1894.	1895.	1896.	1897.
IMPORTATIONS (*Kilog.*).										
Fils de coton :										
Simples ou retors :										
Ecrus ou blanchis . . .	492,917	729,015	830,979	833,999	497,196	479,467	492,954	619,378	1,261,660	835,064
Teints ou ourdis	360,244	185,087	341,648	547,049	502,922	474,071	416,489	243,771	181,950	188,905
Mélangés d'au moins 20 p. c. de laine, le coton dominant en poids	"	"	"	"	"	"	"	193	4,121	10,351
	1898.	**1899.**	**1900.**	**1901.**	**1902.**	**1903.**	**1904.**	**1905.**	**1906.**	**1907.**
Fils de coton :										
Simples ou retors :										
Ecrus ou blanchis . . .	974,086	571,911	676,642	500,743	578,087	546,627	513,469	3,139,235	1,818,797	1,738,673
Teints ou ourdis	144,816	160,275	158,746	109,791	107,657	135,996	148,647	199,667	180,510	168,894
Mélangés d'au moins 20 p. c. de laine, le coton dominant en poids	9,581	39,248	56,991	18,412	13,152	10,340	17,629	23,657	27,705	27,329
EXPORTATIONS (*Kilog.*).	**1888.**	**1889.**	**1890.**	**1891.**	**1892.**	**1893.**	**1894.**	**1895.**	**1896.**	**1897.**
Fils de coton :										
Simples ou retors :										
Ecrus ou blanchis . . .	1,229,762	1,731,768	2,253,902	1,329,455	706,935	843,517	614,999	534,761	725,318	876,725
Teints ou ourdis	407,914	516,544	840,986	1,195,445	721,879	795,056	790,894	823,366	525,459	355,880
Mélangés d'au moins 20 p. c. de laine, le coton dominant en poids	"	"	"	"	"	"	"	1,080	34,235	6,472
	1898.	**1899.**	**1900.**	**1901.**	**1902.**	**1903.**	**1904.**	**1905.**	**1906.**	**1907.**
Fils de coton :										
Simples ou retors :										
Ecrus ou blanchis . . .	704,863	994,434	2,756,194	2,056,191	2,258,004	2,909,394	3,322,746	1,764,398	2,299,530	3,403,393
Teints ou ourdis	356,631	528,486	633,189	585,449	885,373	720,653	449,064	530,141	473,477	306,549
Mélangés d'au moins 20 p. c. de laine, le coton dominant en poids	5,371	17,926	7,884	4,171	42	8,315	15,619	4,089	15,471	28,629

Digitized by Google

La fonte brute, qui était avant 1895 imposée à raison de 0.50 franc aux 100 kilogrammes, ne le fut plus que de 0.20 franc, soit donc une diminution de droit de 60 p. c.

Encore une fois, dès l'annonce de cette mesure, on se lamentait sur le triste sort des hauts fourneaux belges.

Le tableau ci-après montre péremptoirement que, loin d'être atteinte, la production belge n'a pas souffert et a constamment été en progressant.

Notre grande industrie dans son développement majestueux a pu s'approvisionner de fonte en très grande partie dans le pays même, ce qui dénote que nos producteurs de fonte ont pu lutter avantageusement avec la concurrence étrangère malgré l'abaissement considérable des droits d'entrée.

FONTE BRUTE.

(Fonte de moulage, d'affinage, pour Acier Bessemer, pour Acier Thomas, fontes spéciales.)

ANNÉES.	IMPORTATION.	EXPORTATION.	PRODUCTION.	CONSOMMATION INDIGENE.
1891.	183.542	17,002	648,126	814,666
1892.	149,563	18,253	753,268	884,578
1893.	158,660	18,581	745,264	885.343
1894.	227,427	12,057	818,597	1,033,082
1895.	223,746	9,898	829,234	1,043,822
1896.	314.555	10,744	959,414	1,263,225
1897.	288,956	10,381	1,035,037	1,313,611
1898.	317,828	16.789	979,755	1,280,794
1899.	359,720	13,501	1.024,576	1,370,795
1900.	305,668	8,252	1,018.561	1,315,977
1901.	165,765	16,265	764,180	913,681
1902.	291,886	34,345	1,069,050	1,326,591
1903.	335.700	26,249	1,216,080	1,525,621
1904.	343,810	24,658	1,287,597	1,606,749
1905.	502.715	22,094	1,311,120	1.791,741
1906.	694,417	31,443	1,375,775	2,038,749
1907.	609,947	24,123	1,427,640	2,013,164
1908 (1er semestre).	—	—	578,380	—

Les chiffres donnés à appui de ces deux exemples sont suffisamment éloquents par eux-mêmes.

Il est profondément regrettable qu'après des preuves aussi éclatantes de l'excellence du système de la liberté commerciale, nous ayons à enregistrer le maintien d'une mesure protectionniste que rien ne justifie.

Digitized by Google

Nous voulons dire un mot de la question de la viande. Ce sera notre troisième et dernier exemple.

Les droits d'entrée ont été rétablis sur les produits animaux par la loi du 18 juin 1887 citée plus haut.

Cette loi ne se borne pas à décréter des droits, mais elle ne permet l'introduction dans le pays de viande fraîche qu'à l'état de bêtes entières, de demi-bêtes ou quartiers de devant, et à la condition que les poumons soient adhérents (stipulation rapportée pour les moutons en 1892).

D'un autre côté, la loi du 30 décembre 1888 sur la police sanitaire des animaux domestiques a autorisé le gouvernement à prendre des mesures pour éviter que les maladies contagieuses passent la frontière.

Un règlement a depuis lors (en 1895) institué la tuberculination à la frontière du bétail bovin non destiné immédiatement à la boucherie; c'est là une véritable quarantaine.

Ces mesures vexatoires et très onéreuses ont quasi arrêté tout mouvement d'importation. Le coût des formalités à remplir pour importer une tête de gros bétail est évalué par les gens compétents de 50 à 70 francs.

Il ne peut être soutenu que les droits d'entrée n'ont été décrétés que dans un but de protection sanitaire.

Les chevaux entrent librement en Belgique.

Il en est d'ailleurs de même pour les poules, et pourtant ces animaux aussi sont soumis à une inspection; pourquoi ne pas agir ainsi avec les bœufs et autres animaux destinés à la consommation?

Il est un fait certain, c'est qu'à peine 200 éleveurs profitent en Belgique de cette protection condamnable; par contre toute la population Belge, soit 7 millions d'habitants, est atteinte par la cherté de la viande.

Voici, page suivante, un tableau donnant les prix moyens de la viande depuis 1860. (Prix de revient et non prix de vente.) (1)

(1) Tableaux extraits d'un article de M. Grégoire, directeur *ad interim* de l'Institut chimique et bactériologique de l'État à Gembloux. (*Revue Écon. Intern.* nov. 1907.)

Digitized by Google

PRIX MOYENS DE LA VIANDE EN BELGIQUE (au kilog.)

Moyennes arithmétiques des prix.

ANNÉES.	DANS LES NEUF CHEFS-LIEUX DE PROVINCE.				A BRUXELLES.	
	Viande de bœuf.		Viande de porc.		Viande de bœuf dépecée.	Viande de porc dépecée.
	Poids vif.	Dépecée.	Poids vif.	Dépecée.		
1860	0 69	1.42	0.86	1.41	1.60	1.16
1870	0 79	1.58	0 87	1.54	1.60	1.80
1880	0 92	1 78	1 08	1.73	1.60	1.80
1890	0.94	1.61	0 96	1.41	1.54	1.44
1895	0 86	1.66	0.80	1.33	1.56	1.18
1896	0.78 0 80	1 50 1.55	0.75 0.80	1.16 1 24	1.42 1.45	1.15 1.12
1897	0 78	1.48	0 84	1.22	1.36	1.15
1898	0.76	1.41	0.88	1.27	1 33	1.17
1899	0.76 0.78	1.37 1.40	0.86 0.85	1.32 1.26	1.42 1.43	1.15 1.16
1900	0 83	1 43	0 82	1.18	1 55	1.17
1901	0 81	1.47	0 99	1.30	1 50	1.37
1902	0.82 0.85	1.52 1.55	1.01 0.99	1.36 1.33	1 64 1.62	1.45 1 40
1903	0 91	1.65	0 98	1 33	1.72	1.38
1904	0.84	1 54	0 88	1.25	1.63	1.26
1905	0 81 0.84	1.55 1.57	1 06 1.03	1.42 1.41	1 63 1.67	1.88 1.42
1906	0 87	1.61	1.15	1.56	1.71	1.61
1907	0.93	1 68	1 06	1.45	1.78	1.51

Cette augmentation incessante a comme corollaire la diminution de têtes de bétail en Belgique.

Le tableau suivant donne les chiffres du cheptel animal belge, rapporté à mille habitants.

CHEPTEL ANIMAL RAPPORTÉ A 1,000 HABITANTS.

ANNÉES.	POPULATION CONTEMPORAINE.			POPULATION RELEVÉE 10 ANS AUPARAVANT.		
	Bœufs.	Moutons.	Porcs.	Bœufs.	Moutons.	Porcs.
1846	278	153	115	306	169	126
1856 . . .	277	129	101	290	135	106
1866	257	136	131	274	145	140
1880	256	66	117	272	72	127
1895	222	37	182	243	40	199
1900	248	»	150	273	»	166
1901	243	»	150	268	»	157
1902	239	»	165	233	»	183
1903	261	»	170	274	»	189
1904	252	»	163	281	»	184
1905	250	»	149	279	»	163
1906	245	»	158	275	»	178

Digitized by Google

Cette diminution est normale dit-on, car il est impossible de faire croître la population animale dans les mêmes conditions que la population humaine ; le territoire de la Belgique étant limité, la nourriture des bestiaux l'est donc aussi.

Mais n'est-ce pas là un argument péremptoire qui devrait amener la suppression de toute frontière et de toute entrave ?

Il est certain que si le régime douanier actuel subsiste et si les ressources de la population ne se réduisent pas, le renchérissement ira en s'accentuant au fur et à mesure que la formidable augmentation de la population de ces dernières années arrivera à l'âge de la consommation de la viande.

On a dit et répété avec infiniment de raison que les impôts de consommation frappent surtout le peuple.

La démonstration de cet axiome est en l'occurrence très simple : un ménage de travailleurs consomme en moyenne 2,500 grammes de viande par semaine. En évaluant à 35 centimes l'augmentation par kilogramme, vendu au détail, on obtient une aggravation de charges annuelle de 45.50 francs, ce qui est très considérable dans un budget ouvrier.

Les résultats néfastes de ces mesures protectionnistes devraient être un avertissement pour l'avenir.

Si, jusqu'ici, malgré des obstacles multiples, notre industrie est parvenue à maintenir sa position, cela paraît dû notamment aux conditions favorables résultant des circonstances suivantes :

1° *Libre entrée des matières premières*, à laquelle s'ajoute l'admission libre temporaire dont nous avons parlé.

Cette liberté met l'industrie à même de s'approvisionner à bon compte ;

2° *Coût relativement bas de la main-d'œuvre.* A quoi ce dernier point est-il dû sinon au bon marché relatif de la vie matérielle ?

Tout d'abord l'*alimentation* de l'ouvrier ne coûte pas cher : les produits de première nécessité : céréales, poisson frais, œufs, légumes, pommes de terre ; boissons : café, thé, cacao non préparé, *sont libres d'entrée.* Seule la viande fait exception.

Digitized by Google

Ensuite les matières *textiles* entrant librement, la fabrication des tissus en est facilitée et les habillements reviennent à des prix modiques.

De même les *peaux brutes* ne paient également aucun droit, ce qui permet à nos tanneries de travailler dans des conditions économiques et de mettre les cuirs et les chaussures à la portée des bourses modestes.

Enfin beaucoup de matériaux de construction (pierres, chaux, ciment, tuiles, briques) n'étant pas frappés de droits, contribuent à fournir le *logement* à bon marché, tandis que le *chauffage* et l'*éclairage* sont rendus faciles par l'importation libre de charbon et de pétrole.

Nous croyons avoir exposé suffisamment l'influence directe du régime des tarifs douaniers sur la vie matérielle aussi bien que sur la vie industrielle et agricole de notre pays.

C'est au régime de liberté appliqué depuis de nombreuses années que la Belgique est redevable de la place prépondérante qu'elle occupe dans le monde.

Ce régime, nous avons voulu l'exprimer en chiffres. Cela nous a été rendu possible, grâce à l'ordonnance parfaite des tableaux statistiques dressés par le Département des finances. Nous avons ainsi obtenu la quantité et la valeur des marchandises dont l'entrée est libre en Belgique, et de celles dont l'entrée est frappée d'un droit.

COMMERCE SPÉCIAL D'IMPORTATION DE LA BELGIQUE PENDANT L'ANNÉE 1907.

	QUANTITÉS. Tonnes.	VALEURS. Mille francs.	PROPORTIONS POUR CENT.	
			Quantités.	Valeurs.
Marchandises libres à l'entrée	19,256,584	3,027,775	87.36	80.24
Marchandises imposées.	2,785,429	745,848	12.64	19.76
Total. . . .	22,042,013	3,773,623	100.00	100.00

N. B. — En 1907, en vertu de l'article 40 de la loi du 4 mars 1846, permettant l'admission en franchise temporaire de tout droit des marchandises destinées à être réexportées après avoir subi une main-d'œuvre en Belgique, il a été importé sous ce régime :

Kilogrammes.	Valeur en francs.	Rapport avec marchandises imposées
198,300,083.	50,627,461.	valeur environ 7 p. c.

Digitized by Google

A ne considérer que la *valeur*, on peut donc dire que les 87 p. c. de la somme d'environ quatre milliards à laquelle est évaluée notre importation, sont fournis par les marchandises ne payant aucun droit d'entrée.

Cette constatation heureuse ne doit cependant point faire perdre de vue que les marchandises qui sont frappées de droits représentent encore une valeur de près d'un milliard.

Un grand progrès est donc encore possible et hautement désirable, et c'est à condition de le réaliser que la Belgique méritera le titre de pays vraiment libre-échangiste.

JULES LECOCQ.

Digitized by Google

NÉMÉSIS

PREMIÈRE PARTIE.

She has been dowered by the gods
with forgetfulness.
Mrs CAMPBELL-PRAED.

J'ai des souvenirs qui sont plus clairs
quand je n'y pense pas.
MAETERLINK.

I

La nuit allait tomber. La diligence primitive qui roule entre Johannesburg et Mafeking avançait au trot cadencé des chevaux maigres et alertes. Le grand véhicule, massif et lourd, semblait avoir apporté sur ce ruban de chemin mal tracé dans le Veld un souvenir de l'Europe du XVIII[e] siècle, étrangement en anachronisme avec le paysage africain, le modernisme des exploitations minières que la route côtoyait de temps en temps, et, si l'on ose s'exprimer ainsi, la note absolument vingtième siècle des préoccupations ambiantes.

Les tendances dominantes d'un peuple communiquent aux grandes lignes du paysage, comme à l'aspect en détail des lieux qu'il habite, le cachet particulier qui fait connaître au voyageur qu'il traverse une frontière. Au Transvaal, la population boer a pour tendances générales l'ardeur religieuse austère, le désir de la vie libre au large du Veld, l'existence patriarcale. Quant à la population flottante, tous les éléments si divers qui la composent se fondent en un même élan vers le gain, quelle que soit la manière de se le procurer. De là un double aspect très reconnaissable par toute la contrée : le large du pays sauvage et sévère, avec des exploitations agricoles éloignées les unes des autres, formant comme des défrichements successifs de la civilisa-

Digitized by Google

tion conquérant le désert; et les villes, populeuses à l'excès, qui offrent un mélange chaotique des ressources d'une société au courant de toutes les facilités apportées par la science et l'industrie, et du déconfort grossier laissé comme part à l'extrême pauvreté.

La diligence allait à un pas satisfaisant pour ceux que les trains de luxe européens ou les automobiles n'ont pas gâtés.

Pour l'une des voyageuses de l'intérieur, l'allure bonne femme et bourgeoise de l'énorme voiture était évidemment fort à charge. Assise au fond, placée de façon à pouvoir observer le paysage à travers la vitre, d'ailleurs obscurcie par la poussière, elle consultait fréquemment sa montre, et le mouvement d'impatience qui lui faisait serrer les coins des lèvres et frapper le plancher du bout du pied, en disait long sur sa mauvaise humeur.

En face d'elle, appuyée sur un coussin de caoutchouc gonflé d'air, était étendue une autre voyageuse. Celle-ci ne marquait aucune impatience; elle demeurait immobile pour autant que les cahots brusques de la lourde machine sur un chemin profondément raviné le lui permissent; et ses mains dégantées, abandonnées sur ses genoux, son visage pâle sous les cheveux dénoués par les accidents du voyage, tout en elle indiquait une fatigue qui touchait à l'indisposition.

Un homme, déjà âgé, en costume d'ouvrier, occupait la troisième place de l'intérieur. Il sommeillait, les bras croisés, le menton sur la poitrine.

La première voyageuse, après avoir encore une fois regardé quelle heure marquait sa montre, éleva la voix.

« Cette diligence n'avance pas », dit-elle à la cantonade.

L'homme releva la tête et répondit en anglais avec l'accent écossais prononcé :

« Dame! Ce n'est pas le grand Express d'Edimbourg, n'est-ce pas? Encore heureux de l'avoir. Il y a eu un temps où l'on pouvait aller à cheval à Mafeking, si on désirait s'y rendre...

— Je crois que cette personne n'est pas bien », reprit la voyageuse, sautant à un autre sujet, plus dans l'espoir de

Digitized by Google

continuer une conversation quelconque que par compassion pour une compagne de voyage visiblement malade, car le ton de cette remarque était parfaitement indifférent ainsi que le regard qui l'accompagna.

L'homme tendit le cou du côté de la jeune femme désignée et murmura :

« Le fait est qu'elle n'a pas l'air aussi gaillard qu'un huissier! Voulez-vous lui donner un peu de whisky? J'en ai toujours avec moi. »

Il se leva et tendit sa gourde.

L'autre hésita, puis prenant la gourde, elle en approcha le goulot des lèvres de la malade.

Mais à l'odeur bien connue, celle-ci avec un profond soupir, sembla se réveiller de son assoupissement et repoussant faiblement de la main le liquide, elle murmura :

« Merci. Je ne suis pas évanouie. Seulement ce voyage est harassant. Je n'en puis plus. Quand cela va-t-il finir?... »

Elle parlait d'une manière saccadée, par phrases courtes, le souffle un peu haletant. Elle avait l'air très fatiguée, en effet, mais même en son état habituel, elle devait avoir la mine défaite et l'apparence chétive.

Elle reprit :

« Je m'appelle M^lle^ Doris Carlyon. Je suis engagée comme gouvernante de ses jeunes filles par M^me^ Smith-Rewbel, la reine de Mafeking, vous savez, cette dame si riche, si connue, qui a les plus beaux diamants, car elle achète aussitôt toutes les belles pierres qu'on trouve... »

Une petite toux sèche lui coupa la parole. Elle rajusta le coussin à air qui avait glissé. L'homme alors parla à son tour.

« Puisqu'on se présente », dit-il avec un demi-sourire, « je me nomme Abel, et c'est tout. Si c'est un nom de baptême ou l'autre, je n'ai que celui-là et il faut qu'il serve pour les deux! De mon état je suis selon l'occasion, mineur, puddleur ou prospecteur. Pour cela, j'ai été cowboy dans le Far-West, et j'ai travaillé le fer à Essen, en Allemagne. Et je m'en vais à Mafeking voir un peu si on n'y a besoin d'un homme entendu qui n'a pas peur de la besogne. »

Digitized by Google

Il regardait la première voyageuse comme pour lui demander de s'expliquer à son tour. Mais elle s'adressa à Mlle Carlyon :

« N'êtes-vous pas bien délicate pour ces pays-ci »? fit-elle, avec une inflexion de voix où la pitié se mélangeait à ce mépris si naturel à l'être robuste pour l'être débile.

Doris Carlyon répondit d'un ton querelleur :

« Ah! certes, si je pouvais vivre de mes rentes je ne serais pas ici! Mais il se fait que je n'ai pas de rentes! Je suis orpheline, je n'ai qu'un oncle qui vit je ne sais où et ne sait pas que j'existe, très probablement. Trop heureuse d'avoir trouvé cette situation à la sortie de l'école.

— Vous sortez seulement de l'école?

— Dans ce sens que depuis deux ans j'aidais à enseigner les petites classes. Quel âge me donnez-vous donc? Je n'ai que vingt-deux ans. »

A ce moment, et avec sa fatigue, elle en paraissait trente au moins. D'ailleurs maigre, les cheveux châtains, les yeux d'un gris indécis, les traits noyés dans une sorte de brume, elle était insignifiante, sans beauté comme sans laideur, de ces femmes qu'on oublie aussitôt qu'elles ont passé!

Il y eut un silence. La diligence roulait toujours, mais sur un terrain plus accidenté. Parfois elle descendait lourdement une pente assez raide; parfois montait un coteau de cailloux que les fers des chevaux accrochaient et envoyaient rouler derrière eux.

« Hé, voilà la pluie, sans erreur, cette fois! dit tout à coup Abel. Ecoutez-moi ce tintamarre! »

En effet, une averse diluvienne s'abattait en ce moment sur le pays qu'ils traversaient. Sur le toit de la diligence les gouttes énormes et pesantes faisaient grand bruit, et en dehors, des nappes d'eau coupées par le vent dans l'averse, venaient se briser aux vitres en cinglant les parois du véhicule comme à coups de fouet.

Mlle Carlyon se redressa d'un air d'inquiétude.

« Quel horrible temps! fit-elle d'une voix altérée. Que va-t-il arriver?

Digitized by Google

— Horrible pays, plutôt, ajouta sèchement l'autre voyageuse se rencognant et croisant sur ses genoux l'épaisse couverture de voyage qui l'enveloppait.

— Il ne fait guère froid, remarqua Abel en riant. Etes-vous donc si frileuse, mademoiselle? »

Elle répondit du même ton sec :

« Quand je suis agacée, j'ai toujours froid. »

La pluie augmentait et tournait à la tempête. Le vent sifflait, venant de l'extrémité des plaines s'engouffrer dans le chemin encaissé que descendait lourdement la diligence. Quand se calmaient les bruits de l'eau et du vent, on percevait le claquement du grand fouet enveloppant les chevaux de sa lanière sifflante et les cris étouffés du conducteur.

Et un arrêt subit se produisit, faisant se dresser les trois voyageurs de l'intérieur avec des exclamations diverses.

« Oh! qu'arrive-t-il encore? »

Et le ton dont Doris Carlyon prononçait cette phrase exprimait une terreur irrépressible.

« Qu'arrive-t-il encore? Cet horrible trajet! Cet horrible pays! »

Le garde passait déjà dans la voiture, dont le plancher couvert de rudes paillassons s'inonda aussitôt de l'eau qui coulait de ses vêtements trempés.

« Il faudra s'arrêter un peu et se mettre à l'abri à une petite auberge qui est heureusement tout près d'ici, annonça-t-il. Il n'y a plus moyen de continuer. Les chevaux deviennent rétifs et nous autres n'en pouvons plus. D'ailleurs l'eau s'engouffre dans ce chemin en pente et cela n'est plus sauf du tout. »

Les trois voyageurs se regardèrent. Descendre dans cette tempête? Se réfugier à l'auberge? Abel murmura :

« Fichue manière de voyager tout de même! Ah! ce que je la regrette, cette vieille Europe!... »

Mais il s'occupa de rassembler ses affaires. Le garde reprit :

« Peut-être pourra-t-on repartir dans une heure. Mais ces dames vont se reposer, se réchauffer. Ne prenez pas vos

Digitized by Google

bagages, à quoi bon? Personne ne peut entrer ici quand j'ai fermé la porte et sans la clef que je porte en poche. Allons, marchons! Je vais aider ces dames.

— Je puis m'en tirer seule, décida la voyageuse inconnue. Aidez madame à descendre, elle n'est pas bien. »

Dix minutes après, débarrassées de leurs manteaux et couvertures qui séchaient devant un immense brasier, les deux passagères de la diligence étaient assises devant une énorme théière de thé brûlant, l'éternel réconfortant en tout pays, mais nulle part plus qu'en Afrique — et en Sud Afrique. Et Abel se confectionnait un verre d'un mélange qui semblait le réjouir rien qu'à la vue.

« Ben, ma foi, mesdames, dit-il, ce n'est pas déjà si bête, hein, d'être descendu ici. Entendez-vous la pluie qui rage toujours? Ici, on a chaud au moins, quoi qu'il ne fasse pas froid, pour dire froid -- mais mouillé, désagréable, quoi! »

L'auberge, comme toutes celles de ces coins perdus qu'on trouve plantées par-ci par-là au Transvaal, se composait de deux chambres primitives, aux murs en bois mal équarri, aux larges foyers en pierres rudes, chambres servant de cuisine, salle à manger, bar et habitation de la famille, tout à la fois. Des hangars, mal défendus contre le vent et la pluie, flanquaient à gauche et à droite le bâtiment principal, et là on établissait les rares voyageurs qui désiraient passer la nuit au lieu de pousser en avant. Certes, c'était là un abri précaire, mais dans le Veld et par un temps affreux, cet abri devenait très appréciable.

« Je crois qu'il en est ici à peu près comme dans les caravansérails arabes, murmura la voyageuse inconnue à Abel. Nous ferons bien de cuire nous-mêmes nos provisions. Croyez-vous qu'on puisse se procurer quelque chose de mangeable?

— Je vais voir. En tout cas, on a déposé auprès de vous, là, par terre, ce que vous aviez toutes deux de sacs de biscuits ou autres fariboles. Que voudriez-vous bien, par exemple?

— Ah! n'importe! Je meurs de faim. Et vous, mademoiselle? »

Digitized by Google

Doris Carlyon, affaissée sur son siège grossier, répondit faiblement :

« Je ne saurais pas manger. Ah! que je me sens mal. Croyez-vous que je puisse trouver un lit? Il me semble que si j'avais un lit... »

Elle avait la respiration saccadée, le visage livide.

Abel regarda l'autre jeune femme avec inquiétude.

Celle-ci hocha la tête et d'une voix plus douce :

« Je vais voir si on peut vous coucher, dit-elle. Restez tranquille à votre place. »

Elle passa avec Abel dans l'autre chambre, où, à un rude comptoir, quelques hommes, debout, buvaient. Une femme allant et venant avec des airs de maîtresse de logis attira l'attention de l'étrangère qui l'aborda :

« La dame qui est avec moi est malade, dit-elle d'un ton bref. Il faudrait qu'elle puisse dormir au moins une nuit ici. Y a-t-il moyen de l'accommoder? »

La femme s'était arrêtée, un verre en main, et examinait celle qui lui parlait.

« On n'est pas des sauvages, fit-elle assez rudement, et si la dame est malade comme vous le dites, on s'arrangera.

— Elle payera ce qu'il faut, ajouta l'autre; et où pourrez-vous la mettre?

— L'argent est bon à avoir, mais ce n'est pas tout... Ici, Sam, comment faire? Voilà madame... madame... »

Voyant que la femme attendait évidemment un nom et pensant qu'elle parlait d'elle, l'inconnue prononça distinctement :

« Madame Marie Fleury... »

Et la femme, continuant sa phrase, ajouta tout naturellement :

« Madame Fleury qui demande à dormir ici, parce qu'elle est malade. Nous pourrions lui faire un lit dans l'autre chambre, n'est-ce pas?

— Elle payera pour avoir la chambre à elle seule, dit Mme Fleury sans rectifier la futile erreur du croisement de nom, et par là même, bien que sans intention, confirmant cette erreur, elle vous paiera bien. »

Digitized by Google

Cela parut satisfaire l'homme, et le couple passa dans la chambre contiguë où la malade, assoupie sur sa chaise, ne se ranima que pour regarder Mme Fleury d'un air suppliant et murmura :

« Vous ne me quitterez pas? Seule, au milieu de ces étrangers, pour cette nuit j'ai peur. Vous resterez? »

Mme Fleury répondit d'un signe rassurant et dit aux gens de l'auberge.

« Je n'ai rien qui me presse d'arriver à Mafeking, aussi je passerai la nuit avec cette pauvre dame. Je la crois très bas... »

La femme fixa un moment Mlle Carlyon, déjà retombée dans son accablement et secoua la tête d'une manière peu rassurante.

En ce moment, Abel entrait à son tour :

« La diligence va repartir, annonça-t-il d'un ton de triomphe. Il ne fait presque plus mauvais. On vous attend, mesdames. »

Mme Fleury se retourna vers lui et avec un grand geste :

« Ah! oui, ils peuvent attendre! Ou plutôt partir sans nous. Elle est très mal et je n'ai pas le courage de la laisser ici, seule, dans cet étrange refuge. Voulez-vous faire descendre nos bagages de la diligence? Sans doute que demain elle sera assez reposée pour reprendre sa route.

— Et vous allez lui tenir compagnie, mademoiselle? C'est bien, cela! Si j'étais femme, je m'arrêterais aussi. Mais, moi, hein? A quoi bon?... Allons je vais voir à vos affaires. »

En peu de temps les bagages très restreints des deux femmes étaient placés à leurs côtés, dans la salle qu'elles avaient louée pour la nuit et Abel était reparti avec le lourd véhicule, laissant la malade et sa garde d'occasion à l'auberge.

Mme Fleury ayant installé Mlle Carlyon dans un lit propre sinon très doux, et la voyant dormir, tira de ses valises ce qui lui était indispensable pour la nuit et s'en fut à la recherche d'un souper quelconque. Elle avait sa théière, sa bouilloire; elle obtint des œufs, une tranche d'un jambon

Digitized by Google

rustique, à grosses fibres, et du pain gris, mais suffisamment frais. Avec ce qu'elle possédait de biscuits et un pot de confitures, elle se confectionnerait un excellent repas. Quant à la patiente, elle but avec peine un peu de thé brûlant et retomba aussitôt dans un sommeil fiévreux et agité, très accablant.

La femme venant s'enquérir, Mme Fleury essaya d'obtenir quelques renseignements :

« Quand passe la diligence ici, demanda-t-elle.

— Quelquefois tous les trois jours et quelquefois pas, fut la peu agréable réponse.

— Mais je comptais repartir demain!

— Ah! fit l'autre avec philosophie, vous attendrez jusqu'à ce qu'elle vienne! »

Restée seule avec sa compagne endormie, Mme Fleury, avec le mélange de brusquerie sèche et de philosophie détachée qui semblait caractériser ses mouvements d'esprit, fit ses préparatifs pour la nuit, avala son souper sans trop penser à ce qu'elle mangeait et se coucha, à demi vêtue.

Le silence se fit. Sous les hangars, des hommes et des attelages reposaient abattus sur le sol dur par une même fatigue brutale. Et le vent s'apaisait dans la nuit illuminée de larges constellations à l'éclat blanc.

Il pouvait être cinq heures du matin quand Mme Fleury se réveilla. Il y a des frôlis de sentiments comme des touchers de corps. Ce fut le frôlement d'une peur noire qui éveilla la jeune femme; le glissement sur son esprit en repos d'une sensation de mal et d'angoisse. Elle se dressa, regarda autour d'elle d'un air encore hagard de sommeil soudainement brisé et courut au lit de Mlle Carlyon.

Elle se pencha sur elle, lui saisit le bras, ouvrit la bouche pour pousser un appel effrayé, mais avant d'avoir fait le plus petit de ces mouvements, avant d'avoir regardé ni vu, elle savait déjà, inconsciemment absolument, elle savait que Doris Carlyon était morte.

(*A suivre.*) MARGUERITE COPPIN.

Digitized by Google

FRANÇOIS COPPÉE

(1842-1908)

L'HOMME ET LE POÈTE

d'après ses poésies, ses drames et de nombreux souvenirs et documents inédits.

SECONDE PARTIE (1)

L'œuvre poétique et dramatique de Coppée.

Il a trouvé une poésie vraie
et il l'a trouvée *avec son cœur*.
(P. BOURGET.)

Si, comme on a essayé de l'établir dans la première partie de cette étude, François Coppée s'est donné lui-même dans son œuvre poétique, nous allons retrouver dans ses poèmes les principales qualités qui nous ont frappés chez l'homme, chez le penseur, le citoyen et le chrétien. Son œuvre elle-même va présenter à nos yeux les différentes phases de l'évolution de son esprit, légère et gaie au début, sérieuse et religieuse au déclin de la vie, mais pénétrée toujours des qualités essentielles qui sont le fond même de sa nature et de son caractère : la sincérité, le don d'observation, l'art de décrire et d'analyser les plus petites choses, l'émotion contenue, le sens de la poésie qui se dégage d'une vie consacrée au travail et surtout l'amour des humbles et des déshérités qui a fait de lui un poète vraiment national.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de juillet 1908.

Digitized by Google

I

L'ÉPOPÉE DES HUMBLES ET DE LA VIE FAMILIÈRE.

Oh! comme je les plains, les humbles, les petits.
(FRANÇOIS COPPÉE.)

De même qu'il existe une *peinture de genre* qui a sa raison d'être entre les grandes scènes historiques ou dramatiques et la peinture allégorique ou symbolique, de même il y a une *poésie de genre* qui décrit les mêmes sujets, exige des qualités analogues de finesse et d'observation et s'adresse au même public. François Coppée excelle dans ce genre moyen, parfaitement légitime, et qu'il ne faut ni déprécier ni surfaire. Il le préférait à tous les autres, parce qu'un instinct secret ou une tendance héréditaire le poussait de ce côté, et aussi parce que son talent se sentait à l'étroit entre les règles de ce qu'on a appelé peut-être à tort la « grande poésie ».

C'est précisément dans ce genre familier, auquel il était admirablement préparé, que François Coppée fut réellement créateur. C'est par ces tableaux de la vie intime de son peuple qu'il a marqué une étape dans l'histoire de la poésie française.

Car ce fut, du moins dans la littérature française de 1868 à 1872, une chose assez nouvelle que ces descriptions hardiment réalistes des déshérités et des humbles, cet ensemble de poèmes populaires qu'on a appelé avec raison l'*épopée de la vie familière* (1) et qui devait être l'origine d'un mouvement littéraire analogue à celui qui emportait déjà le roman.

Sans doute, bien avant Coppée, Victor Hugo avait décrit les *Pauvres gens* et les *Misérables* ou plutôt de pauvres gens et quelques misérables; mais, dans ses œuvres, ces déshérités étaient des exceptions contemplées par un homme de génie qui plane au-dessus d'eux. Le poète de la *Légende des siècles* nous avait montré des infortunes dramatiques, des sacrifices extraordinaires et des douleurs désespérées. Sainte-Beuve, Brizeux, Beaudelaire lui-même dans des poésies isolées,

(1) JULES LEMAITRE dans sa belle étude des *Contemporains*; première série, Paris, 1888, p. 103.

Digitized by Google

avaient montré la voie à suivre, et c'est pour cette raison que Coppée avait pour eux une prédilection particulière. Les hommes du peuple, les travailleurs avaient été chantés par Eugène Manuel dans ses *Poèmes populaires* qui, au point de vue chronologique, se placent précisément entre les *Poèmes modernes* et les *Humbles*.

Chez Manuel, cependant, le moraliste avait eu le pas sur l'observateur, et le pédagogue faisait souvent tort au poète. Si touchants que soient ses ouvriers, on peut trouver qu'ils manquent parfois de naturel.

Mais il est certain que l'intérêt du public était éveillé et que le besoin d'une poésie populaire et familière se manifestait dans toutes les classes de la société.

Le genre qui avait toutes les préférences de Coppée et auquel ses années de jeunesse l'avaient le mieux préparé, était donc précisément celui qui répondait aux tendances humanitaires et sociales de ses contemporains, celui qui, depuis une vingtaine d'années, essayait timidement de faire valoir ses droits à l'existence (1).

Le poète des humbles arrivait donc à son heure. Tandis que Sully Prudhomme explorait les retraites et les mystères de la vie intérieure, Coppée allait nous initier au charme et à la poésie intime de la vie populaire et bourgeoise. Oui, dit-il,

> Oui, cette vie intime est digne du poète (2).

Il suit la voie indiquée par ses prédécesseurs en évitant les écueils qui les avaient arrêtés. Ses héros ne sont plus des êtres exceptionnels, comme chez Hugo ; ce sont des hommes pris dans la foule qui nous entoure ; ils nous sont présentés au milieu de leurs occupations quotidiennes ou dans les endroits où ils

(1) Si nous voulions chercher, en dehors de la patrie de Coppée, les *origines historiques* de la poésie des *Humbles*, il serait facile d'en citer des exemples assez nombreux en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, en Suisse et ailleurs. Citons au moins Wordsworth et Goldsmith dans la littérature anglaise, Voss et Goethe (du moins pour *Hermann* et *Dorothée* et pour quelques poésies lyriques) dans la littérature allemande. Mais aucun de ces auteurs ne paraît avoir exercé d'influence décisive sur le poète français qui, nous l'avons vu, s'est peu occupé de littérature étrangère.

(2) *Petits Bourgeois*.

Digitized by Google

vont se reposer de leurs fatigues, dans leurs vêtements de travail ou dans leurs habits du dimanche, au milieu de leurs épreuves ou dans leurs rares moments de joie.

Le *cadre* où le poète va placer ses héros est aussi simple que naturel; il est toujours décrit en traits précis et caractéristiques. Nul écrivain n'a su mieux choisir le milieu où doivent se dérouler les épisodes touchants ou comiques qu'il s'agit de mettre sous nos yeux. C'est toujours un petit coin de vie pris sur le vif. Aucun poète français n'a mieux su rendre le lecteur en même temps complice et dupe de cet art raffiné et naïf, nul n'a mieux su lui procurer une émotion à la fois sincère et esthétique. On croit ressentir le même charme que celui par lequel on s'est laissé bercer en lisant pour la première fois *Hermann et Dorothée*, la *Louise* de Voss ou le *Ministre* de Goldsmith, si l'on a été assez heureux pour ne lire ces œuvres qu'à un âge où on pouvait en apprécier l'exquise et simple délicatesse.

Et pourtant, il est bien connu et presque banal, le décor extérieur des tableaux de Coppée.

Ce sont les faubourgs de la capitale avec leurs logements étroits, la banlieue avec ses petits restaurants en plein vent et ses tonnelles, la place du village avec ses bals sous la voûte étoilée, le Jardin des Plantes ou le Luxembourg, un square parisien ou le champ de foire devenu désert, les bords animés de la Seine ou les rives plus calmes de la Marne.

> Suivant tous les deux les rives charmées
> Que le fleuve bat de ses flots parleurs,
> Nous vous trouverons, choses parfumées,
> Moi, glanant des vers, toi, cueillant des fleurs.
>
> Dans la plaine blonde et sous les allées,
> Pour mieux faire accueil au doux messidor,
> Nous irons chasser les choses ailées,
> Moi, la strophe, et toi, le papillon d'or (1).

Et, qu'on ne se figure pas que le poète ait besoin d'embellir, d'idéaliser le cadre de ses petits poèmes pour y faire pénétrer

(1) POÈMES DIVERS, *Ritournelle*.

Digitized by Google

plus facilement un rayon de poésie! Non; il nous présente les lieux où se meuvent ses héros tels qu'il les a vus, avec leur aridité ou leur laideur. Son faubourg à lui, c'est bien

> ... le faubourg, planté d'arbustes rabougris,
> Où le pâle chardon pousse au bas des murs gris; (1)

et la boutique du petit épicier de Montrouge,

> Sombre, aux volets peints en rouge,
> Exhalant une odeur fade sur le trottoir (2),

n'est ni plus belle, ni plus attrayante, que la plupart des petites épiceries de banlieue ou de village.

D'où vient donc le charme de ces descriptions de la ville ou de la campagne, l'attrait de ces petits tableaux?

Il provient non seulement de l'art avec lequel les moindres détails ont été décrits, mais aussi des sentiments et des souvenirs personnels que le poète y rattache. Voyez le petit tableau d'intérieur suburbain des *Petits bourgeois*, qui rappelle les plus charmantes toiles de Téniers, de Mieris ou de Terburg, tant les moindres détails concourent à produire en nous l'impression harmonieuse et esthétique voulue par le poète :

> Voyez : Le toit pointu porte une girouette.
> Les roses sentent bon dans leurs carrés de buis
> Et l'ornement de fer fait bien sur le vieux puits,
> Près du seuil dont les trois degrés forment terrasse.
> Un paisible chien noir, qui n'est guère de race,
> Au soleil de midi dort, couché sur le flanc.
> Le maître, en vieux chapeau de paille, en habit blanc,
> Avec un sécateur qui lui sort de la poche,
> Marche dans le sentier principal et s'approche
> Quelquefois d'un certain rosier de sa façon,
> Pour le débarrasser d'un gros colimaçon.
> Sous le bosquet, sa femme est à l'ombre et tricote :
> Auprès d'elle le chat joue avec la pelote.
> . . . . . .
> Là sont des gens de bien, sans regrets, sans envie,
> Et qui font comme ont fait leurs pères... (3)

(1) *Le Défilé*, dans les POÈMES MODERNES.
(2) LES HUMBLES, *Le petit épicier de Montrouge*.
(3) LES HUMBLES, *Petits bourgeois*.

Digitized by Google

Ne dirait-on pas, mais avec un vers plus léger, une description de Voss? C'est la même familiarité, le même calme patriarcal, le même souci des plus petits détails.

C'est que Coppée est par excellence le peintre des détails.

Nul poète n'a eu un sens plus exact et plus délicat de ce que les modernes ont appelé la « couleur locale ».

On sent que Coppée aime les lieux qu'il décrit. Cette vallée de la Bièvre et ces bois de Meudon ou de Chaville,

> . . . . ces routes tentantes,
> Sous les saules gris et près des roseaux,

ces clairières tranquilles et ces sentiers ombragés sont une partie de lui-même. Il les préfère aux paysages les plus sauvages et les plus pittoresques qu'il a visités. Il les aime non seulement pour eux-mêmes, mais aussi et surtout pour les souvenirs anciens qu'ils lui rappellent.

Sans doute, les interminables faubourgs de la capitale sont monotones et parfois malpropres, mais, dit-il :

> Mais c'est là que jadis, quand j'étais tout petit,
> Mon père me menait, enfant faible et malade,
> Par les couchants d'été faire une promenade.

Sans doute, d'autres villes ont un fleuve aux eaux plus limpides que la Seine, des collines plus riantes que la Butte Montmartre, des parcs plus frais et plus romantiques que celui de Montsouris, mais c'est là que le poète a vécu, c'est là qu'il a grandi, c'est là qu'il a aimé et été aimé, c'est là qu'il a cherché et trouvé les premières sources de son inspiration poétique.

> Je suis un pâle enfant du vieux Paris, et j'ai
> Le regret des rêveurs qui n'ont pas voyagé.
> Au pays bleu mon âme en vain se réfugie,
> Elle n'a jamais pu perdre la nostalgie
> Des verts chemins qui vont là-bas, à l'horizon...
> Avec mon rêve heureux j'aime partir, marcher
> Dans la poussière, voir le soleil se coucher

Digitized by Google

Parmi la brume d'or, derrière les vieux ormes,
Contempler les couleurs splendides et les formes
Des nuages baignés dans l'Occident vermeil;...
Gagner les champs pierreux, sans songer au départ
Et m'asseoir, les cheveux au vent, sur le rempart...
Voir la nuit qui s'étoile et Paris qui s'allume (1).

On dirait parfois que Coppée aime jusqu'aux vices de sa ville natale; ne dit-il pas dans des vers plus connus que les précédents :

C'est vrai, j'aime Paris d'une amitié malsaine;
J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine,
Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,
Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux,
D'un côteau tout pelé où ma muse s'applique
A noter les tons fins d'un ciel mélancolique,
D'un bout de pierre avec quelques champs oubliés.

Quels sont maintenant *les héros* que Coppée va placer dans ce cadre pittoresque et varié, qu'il a décrit avec tant d'amour et de grâce?

Ce sont précisément ceux qui conviennent le mieux à ce milieu si simple, si naturel, malgré l'art presque raffiné avec lequel les moindres détails ont été étudiés et fouillés. Et les personnages sont si parfaitement adaptés à ce milieu qu'on se demande si le cadre a été décrit pour eux ou s'ils font eux-mêmes partie de ce paysage; ils sont si vivants, si éloignés de toute pose et de toute affectation, qu'on est tenté de s'écrier avec le poète :

« Les choses, tous les jours, se passent de la sorte. »
(V. Hugo.)

Ce sont tout d'abord les hôtes qui séjournent dans les lieux que visite l'auteur ou les promeneurs qui viennent s'y délasser pour quelques heures, les petits propriétaires suburbains ou les travailleurs de la ville avec leur façon si diverse de jouir de la campagne.

(1) *Intimités*, chapitre X,

Digitized by Google

Voici le petit rentier qui termine sa carrière, comme un sage de l'antiquité, en cultivant ses fleurs et ses légumes :

. . . . . Dans leur vie,
Tout est patriarcal et traditionnel.
Ils mettent de côté la bûche de Noël...
Ceux-là seuls ont raison qui, dans ce monde-ci,
Calmes et dédaigneux du hasard, ont choisi
Les douces voluptés que l'habitude engendre.
Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre ;
Le jardinet s'emplit du rire des enfants,
Et, bien que les après-midi soient étouffants,
L'on puise et l'on arrose, et la journée est courte.
Puis, quand le pâtissier survient avec la tourte,
On s'attable au jardin, déjà moins échauffé,
Et la lune se lève au moment du café (1).

N'est-ce pas là une petite scène de mœurs champêtres où la franchise du trait n'a d'égale que la liberté du pinceau, où la spirituelle bonhomie de la touche s'allie à la grâce facile et à la précision des détails ?

Ailleurs, dans un coin perdu de province, nous avons l'idylle exquise de la petite fille noble et de son jeune ami, le fils du fermier; l'amitié enfantine devient peu à peu l'inclination instinctive entre la jeune fille du château et le petit séminariste encore gauche et timide, et elle aboutit enfin aux visites courtoises du vieux prêtre campagnard à la vieille dévote (2).

Et voici, dans un square parisien, l'idylle plus populaire, mais tout aussi naturelle et tout aussi vraie, qui en est, en quelque sorte, le pendant dans un autre monde ; c'est l'entrevue de la jeune servante et du militaire, échangeant tous deux

Leurs modestes espoirs et leurs humbles soucis,

idylle qui, en son genre, n'est pas décrite avec moins d'art et d'habileté que la précédente :

Tous deux dirent d'abord le plaisir qu'on éprouve
A parler du passé, comment on se retrouve
Si loin, bien qu'étant nés dans un petit pays;
Leur enfance commune et les parents vieillis

(1) LES HUMBLES, *Petits Bourgeois.*
(2) LES HUMBLES, *En Province.*

Digitized by Google

Dont on est inquiet, sans trop oser le dire
Dans ses lettres, les vieux ne sachant pas écrire...
Ils dirent la rivière ombreuse, le rideau
De peupliers, l'endroit pour pêcher à la ligne
Caché sous le houblon et sous la folle vigne,
Le cerisier qu'ensemble ils avaient dépouillé...
Mais l'enfance du pauvre est très courte, et depuis
N'avaient-ils pas tous deux souffert bien des ennuis?

Combien le poète sait pénétrer les sentiments de ces « deux enfants »; comme il sympathise avec ces humbles, obligés tous deux d'entrer au service d'autrui!

Elle pleurait souvent à l'heure des repas
Dans sa froide cuisine auprès d'une chandelle
Toute seule. Elle était courageuse et fidèle,
Mais ses maîtres gardant toujours leur air grognon,
Ne semblaient même pas la connaître de nom,
Et lui donnaient celui de leur servante ancienne.

Voilà pour elle; voici maintenant pour lui :

Il était sans ami, sans pays, sans personne...
Lui, la conscription à vingt ans l'avait pris;
Être soldat, cela se nomme encore service.
Il maudit ce métier...
L'avenir, il n'osait y croire, étant de ceux
Qu'on peut le lendemain envoyer à la guerre,
Un de ces hommes faits d'une argile vulgaire
Que pour l'ambition du premier conquérant
Dieu sans doute pétrit d'un geste indifférent,
Chair à canon, chair à scalpel, matière infâme...

Et le poète bénit l'amour qui donne aux plus humbles d'entre les créatures un instant d'oubli, une parole de consolation, une lueur d'espérance, un peu de bonheur :

... Je te bénis,
Amour, consolateur dernier des misérables;
Je vous bénis, ô nuit, ô rameaux vénérables
Qui les cachiez pendant qu'ils oubliaient un peu! (1)

Les moments de bonheur sont aussi courts dans la poésie de Coppée que dans l'existence des humbles. La sérénité heu-

(1) POÈMES MODERNES, *Le Banc*.

Digitized by Google

reuse et calme y est aussi rare que dans la vie elle-même. Souvent l'épreuve vient frapper les héros au moment où ils pourraient commencer à jouir de leur bonheur ; la mort sépare brutalement les amoureux qui espèrent et enlève le fiancé à celle qui attend, la mère vénérée au fils qui n'a plus qu'elle en ce monde, l'enfant à ceux qui l'ont aimé et élevé.

Voici une fiancée qui a promis sa foi à un officier de marine. Malgré les traits flétris par le chagrin, ses vêtements indiquent qu'elle est jeune encore. Depuis des années elle attend le retour de celui qui lui a promis de l'épouser; du matin jusqu'au soir elle scrute l'horizon :

...juste en face
De l'Océan et dans la dernière maison
Assise à sa fenêtre, et quelque temps qu'il fasse,
Elle se tient les yeux fixés sur l'horizon.
Son cœur de fiancée, immuable et fidèle,
Attend toujours...

Dans cette demeure, où son fiancé a passé, tout parle de lui à son âme angoissée :

Partout le souvenir de l'absent se rencontre
En mille objets fanés et déjà presque anciens :
Cette lunette en cuivre est à lui, cette montre
Est la sienne, et ces vieux instruments sont les siens...
Ces mille riens, décor naïf de la muraille,
Naguère il les a tous apportés de très loin. (1)

Mais, hélas! l'océan implacable ne rend pas ceux qu'il a engloutis; dans la poésie de Coppée, la destinée est aussi brutale et impitoyable que dans la réalité. Une vague s'est entrouverte, une vague s'est refermée, et les choses ont repris leur cours normal. Mais la blessure est restée ouverte dans le cœur de celle qui aime, et le poète réaliste n'a pas cru devoir atténuer sa douleur.

Depuis dix ans qu'il est parti, rien n'a changé.

(1) POÈMES MODERNES, *l'Attente*.

Digitized by Google

Voici maintenant, comme contrepartie, l'adolescent qui, après avoir terminé ses études, apprend de sa mère qu'il est un enfant naturel, et qui renonce à une carrière libérale, pour gagner quelque argent comme simple employé et payer les dettes de celle qui l'a élevé. Il est tout pour elle, comme elle est tout pour lui. Ce fils

> Qui n'avait prononcé qu'un mot d'amour: « Maman »,
> Et qui n'espérait plus que son simple roman
> Pût s'augmenter jamais d'un plus tendre chapitre,

entoure sa vieille mère et la console; il la soigne et l'encourage; il la relève au point de vue moral et au point de vue matériel. Mais, ici encore, la fatalité s'acharne sur ces deux êtres qui peinent et qui luttent. La mort frappe la mère, et le malheureux fils reprend seul le collier de misère :

> Et, quand à son dernier logis il l'eut suivie,
> En grand deuil et traînant le cortège obligé
> Des collègues heureux de ce jour de congé,
> Il rentra dans sa chambre et songea, solitaire.
> Il se vit sans amis, pauvre célibataire,
> Vieil enfant étonné d'avoir des cheveux gris.
> Il sentit que son âme et son corps avaient pris
> Depuis vingt ans la lente et puissante habitude
> De l'ennui, du silence et de la solitude...
> Le jour à son bureau, le soir à son pupitre,
> Il revient donc s'asseoir *résigné, mais vaincu*,
> Et, libre, *il vit ainsi qu'esclave il a vécu* (1).

Est-il possible de décrire d'une façon plus tragique les vaincus de la vie, esclaves du travail monotone et de la routine? Ici encore, la fatalité a frappé, et la créature résignée, mais moralement anéantie, s'est soumise à son sort avec la passivité des petits, habitués à souffrir et à suivre la voie que la destinée leur a imposée. Je ne sais, mais il me semble que la simplicité voulue du vers fait mieux ressortir le tragique de la situation qu'un mètre plus compliqué ou plus majestueux. L'imagination du poète suit la réalité pas à pas; elle reste franchement attachée à la terre et pourtant elle a des ailes. Si

(1) LES HUMBLES, *Un fils*.

Digitized by Google

voisine de la prose que soit la langue, elle est encore poétique par la souplesse du rythme et par le sentiment qui l'anime.

Cette note grave et mélancolique traverse une grande partie de l'épopée des humbles. Voici les tristesses et l'ennui de la jeune femme, séparée d'un mari brutal, regrettant le passé, cherchant l'oubli dans le travail ; son humble regard ne peut se diriger « vers un regard qui brille » et n'ose se reposer « que sur les vieillards ».

Elle était pâle et brune, elle avait vingt-cinq ans ;
Le sang veinait de bleu ses mains longues et fières ;
Et, nerveux, les longs cils de ses chastes paupières
Voilaient ses regards bruns de battements fréquents.

Quand un petit enfant présentait à la ronde
Son front à nos baisers, oh ! comme lentement,
Mélancoliquement et douloureusement,
Ses lèvres s'appuyaient sur cette tête blonde !

Mais aussitôt après ce trop cruel plaisir,
Comme elle reprenait son travail au plus vite !
Et sur ses traits alors quelle rougeur subite
En songeant au regret qu'on avait pu saisir ! (1)

La même tristesse se retrouve quand le poète nous décrit la foule des *Émigrants*, entassés dans une gare, obligés de fuir

Ce sol qui refusait toujours de les nourrir,
Cette terre trop vieille et devenue avare,

ou encore la « troupe mélancolique » des enfants trouvées, que l'on promène deux à deux dans un square parisien. Elles n'ont pas connu, hélas, les baisers et les soins affectueux de leur mère, le cercle joyeux de la famille, la gaieté bruyante mais innocente du *home* paternel, les remontrances affectueuses de l'aïeule, mais déjà la misère et le vice ont laissé des traces sur leur front.

Les cils baissés, tristes et laides,
Le front ignorant du baiser,
Elles vont voir, pauvres cœurs tièdes,
Les autres enfants s'amuser.

(1) LES HUMBLES, *Une femme seule*.

Digitized by Google

Les petites vont les premières ;
Mais leur regard discipliné
A perdu ses vives lumières
Et son bel azur étonné.

Les pieuses et les savantes
Ont un maintien plus glacial ;
Toutes ont des mains de servantes,
L'œil sournois et l'air trivial.

Car ces êtres sont de la race
Du Vice et de la Pauvreté,
Qui font les enfances sans grâce
Et les tristesses sans beauté. (1)

Le poète des humbles a vu de près tant d'injustices et tant de misères qu'il est bien convaincu

Que le monde est rempli de vice et de misère (2)...
Que l'espoir n'est pour lui qu'un oiseau de passage, (3)

et il s'écrie lui-même, dans l'un de ces moments de découragement :

Et j'ai le cœur si plein d'automne et de veuvage
Que je rêve toujours, sous un ciel pur et clair,
D'une figure en deuil dans un froid paysage
Et de feuilles tombant au premier vent d'hiver. (4)

Nul poète n'a donc eu d'une façon plus intense le sentiment de la souffrance des humbles et des déshérités de ce monde. Il partage leurs douleurs ; il souffre de leur détresse ; il se sent ému de compassion pour leurs infortunes ; il a compris que la souffrance obscure qui dure toute une vie, la douleur lente et pénétrante est aussi digne de pitié que le coup du sort qui terrasse et anéantit.

Oh ! comme je les plains, les humbles, les petits,
Tous ceux-là qui sont nés et qui vivent blottis
Timidement autour d'un clocher de village. (5)

(1) POÈMES MODERNES, *Enfants trouvées*, ch. I, *fin*.
(2) LE CAHIER ROUGE, *Le vieux soulier*.
(3) IBIDEM, *Désespérément*.
(4) IBIDEM, *Tristement*.
(5) LES HUMBLES, *Les Émigrants*.

Digitized by Google

Aussi l'intensité des couleurs augmente-t-elle encore lorsque le poète nous révèle les misères cachées de ses déshérités, les drames intimes et poignants de ce petit monde où l'on souffre, où l'on pleure et où l'on ne peut que se résigner ou mourir.

Voici la nourrice, la malheureuse « remplaçante » qui, pour entretenir un mari ivrogne, va donner son lait à l'enfant des autres et laisse mourir son propre fils, privé des soins maternels dans le logis désolé : à la première alerte, elle rentre angoissée, mais elle ne trouve plus qu'un petit cadavre prêt à être mis en bière.

Voici, plus malheureuse encore, l'infortunée obligée de subir les mauvais traitements d'un mari brutal et ivrogne. Le vers change; il prend une gravité tragique; il cherche à rendre toute l'horreur de la situation :

LE PÈRE

Il rentrait toujours ivre et battait sa maîtresse,
Deux sombres forgerons, le vice et la détresse,
Avaient rivé la chaîne à ces deux malheureux.
Cette femme était chez cet homme — c'est affreux!
Seulement par l'effroi de coucher dans la rue.

Et, tous les soirs, ce sont des cris, des jurons, des imprécations et des coups, jusqu'au moment où tous deux tombent sur leur grabat, épuisés et terrassés par la fatigue.

Puis c'était un silence effrayant dans leur chambre.

Mais voici qu'un jour, dans cet enfer du vice et de la débauche, naît un enfant, « aussi pur et aussi rose » que les enfants des heureux de ce monde. Et ce petit être fragile, peu désiré et mal accueilli, baptisé d'un baiser maussade, suffit cependant pour relever la mère et inspirer au père des sentiments plus humains :

L'homme revint ivre le lendemain ;
Mais, s'arrêtant au seuil, ne leva pas la main
Sur sa femme, depuis que c'était une mère...

Digitized by Google

Et fixant sur son fils un œil stupide et tendre,
Craintif, ainsi qu'un homme accusé se défend
Il murmura :

« J'ai peur de réveiller l'enfant. » (1)

Mieux que personne, Coppée a compris quelle puissance de relèvement il y a dans la paternité. Il aime ces contrastes entre la force brutale et la faiblesse sans défense, entre la pureté de l'enfant et les vices des parents. Il nous présente volontiers face à face

L'enfance qui travaille et l'enfance qui joue. (2)

Il aime à montrer comment la plus petite chose, les êtres les plus infimes peuvent être les instruments des grands desseins de la Providence. Il sait qu'il suffit parfois d'un mot d'affection, d'un geste sympathique pour ramener un coupable dans une voie meilleure, pour ranimer le courage d'un désespéré.

Mais il sait surtout que c'est *en eux-mêmes* que ses humbles trouvent la source la plus pure et la plus précieuse de relèvement et d'encouragement. Mieux que personne, il sait combien d'héroïsme se cache souvent sous les haillons des plus misérables. Il trouve dans le dévouement des malheureux un sujet de réconfort — et c'est là le plus beau côté de cette épopée de de la douleur. Il met en lumière les sacrifices ignorés, la vertu qui se cache sous la monotonie banale de tous les jours, le mérite d'une vie consacrée au renoncement.

Par là ce chant de douleur s'élève à la hauteur d'une prédication morale.

Et cet effort pour relever à nos yeux son petit monde de miséreux est sensible d'un bout à l'autre de l'œuvre de Coppée.

Voici, dès ses premières poésies, la vieille fille qui consacre

(1) POÈMES MODERNES, *Le Père*.
(2) LE CAHIER ROUGE, *Aux Bains de mer*.

Digitized by Google

sa vie à son petit frère infirme. Ici encore le milieu est décrit avec un soin et une précision remarquables.

Le logis est glacé.....
Le lit est étriqué comme un lit d'hôpital;
L'heure marche sans bruit sous son globe de verre,
Tout est froid, triste, gris, monotone et sévère,
Et, près du crucifix penché comme un fruit mûr,
Deux béquilles d'enfant, en croix, pendent au mur.

Et c'est là, dans ce pauvre logis, que la sainte fille a entouré de soins maternels le pauvre petit infirme; elle a tenu sa parole

d'être une mère au pauvre enfant, frêle roseau.
Ce sont les petits bras tendus hors du berceau,
La douleur apaisée un instant par un conte...
Les baisers appuyés sur la trace des larmes,
Et la tisane offerte, et les folles alarmes,
Et le petit malade à l'aurore n'offrant
Qu'un front pâle et qu'un sourire plus navrant.

Ce dévouement obscur a duré dix années,
Beauté, jeunesse, fleurs loin du soleil fanées,
Tout fut sacrifié, sans plainte et sans regret. (1)

Mais tant de soins n'ont pu sauver le pauvre petit être, et la pauvre vieille fille se répète en elle-même que le bon Dieu l'a pris pour en faire un petit ange, que sa petite âme a des ailes, que peut-être il était déjà un chérubin céleste avant de venir sur cette terre.

C'est dans ces moments tragiques que Coppée met parfois dans la bouche de ses héros des mots d'une naïveté touchante, qui nous arrachent involontairement un léger sourire, mais avec une larme au coin de l'œil.

J'ai laissé sur son cœur sa médaille bénite,
Cela fera plaisir au bon Dieu, n'est-ce pas?

ou encore :

..... Les anges
Ont-ils soin des enfants aussi bien que les mères?
Je doute. (2)

(1) LE RELIQUAIRE, *Une sainte*.
(2) IBIDEM (*fin*).

Digitized by Google

Et voici enfin, à l'époque de maturité, dans un genre encore plus familier mais non moins touchant, les deux petites filles pauvres dont l'aînée remplace sa mère auprès de sa sœur cadette et s'assure que tout est prêt pour l'école :

> Écartant le vieux châle noir
> Dont la petite s'emmitoufle,
> L'aînée alors tire un mouchoir,
> Lui prend le nez et lui dit : souffle. (1)

Bien souvent ces tableaux de la vie réelle deviennent de véritables petits drames, comme dans les poèmes si connus de la *Grève des forgerons* de la *Bénédiction,* du *Défilé.*

Il y a, dans les récits parisiens de l'*Enfant de la balle* et de la *Marchande de fournaux*, un charme d'émotion et une gaîté incomparables. Les *Aïeules* n'ont-elles pas un naturel et une largeur de touche qui rappellent les tableaux de Millet ?

> On aiguise les faux, on prépare la grange,
> Et tous les paysans, dès l'aube rassemblés,
> Joyeux, vont à la fête opulente des blés.
> Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules
> Au village, devant les portes, restent seules,
> Se chauffant au soleil et branlant le menton,
> Calmes, et les deux mains jointes sur leur bâton

L'*Angelus* est un véritable drame dialogué en cinq actes avec sa catastrophe tragique. Qui n'a été touché en lisant l'histoire de cet enfant

> ... qu'une mère horrible avait jeté,
> En passant, dans ce coin, presque nu, sans défense,
> Profitant du sommeil confiant de l'enfance,
> Comme un voyageur las jette au loin son fardeau !

Qui ne serait ému en voyant l'enfant, choyé et gâté par les deux célibataires, s'étioler par excès de soins mal compris, s'anémier faute de savoir jouer, mourir lentement de n'avoir

(1) Les Humbles, *Dans la rue*.

Digitized by Google

pas de mère, de rêver toujours, d'être aimé trop et d'être mal aimé?

> On meurt d'être aimé trop comme de ne pas l'être.
> Et c'est un mal divin dont nul ne se défend.
> Une mère aurait lu dans les yeux de l'enfant
> La fatale langueur de ce mal qui s'ignore.
> Elle eût dit : « C'est assez ! » Les vieux disaient : « Encore ! »
> Et par leur faute, et dans leurs bras, et sous leurs yeux
> Angelus se mourait, martyr délicieux !

Et, ici encore, comme dans l'*Attente*, comme dans le *Fils*, la destinée suit son cours, insensible aux prières comme aux imprécations des hommes, laissant mourir les uns pour faire germer ailleurs une vie nouvelle et n'ayant en vue que le bien de l'ensemble.

> O Nature ! c'était pourtant bien peu de chose,
> Laisser vivre un enfant, laisser croître une rose,
> Cela n'importait pas beaucoup à tes desseins.
>
> Non, tu ne changes rien aux ordres éternels !
> Non, Avril renaîtra sans que l'arbre renaisse [1].

On voudrait multiplier les citations, parcourir toutes les étapes de cette épopée familière qui va des premiers vagissements de l'enfant au dernier soupir de l'aïeule. On voudrait analyser les sentiments de ces humbles et de ces déshérités dans les circonstances si diverses où le poète les a placés. Et, si l'on pouvait passer en revue *toutes* les scènes de cette histoire de l'humanité souffrante, on retrouverait partout le même accent de sincérité, le même talent d'observation et de description.

Mais, telles sont la souplesse de l'écrivain, la variété des scènes, la richesse des détails, qu'on ne retrouverait pas dans cette œuvre immense deux types de la douleur absolument semblables. Coppée ne se répète pas. C'est que la matière utilisée par le poète, c'est-à-dire la vie populaire elle-même, est infiniment riche et variée. C'est que l'artiste n'a pas fait sortir de son cerveau les êtres qu'il décrit : il ne les a pas créés dans le silence du cabinet. Il les a pris dans le flot toujours mouvant de la vie elle-même. Il les a simplement arrêtés

(1) POÈMES MODERNES, *Angelus*, ch. IV

Digitized by Google

un instant au passage, pour en dépeindre toutes les faces. A force d'exactitude, il leur a laissé à chacun son caractère propre : et c'est cette précision de l'artiste qui a donné à chaque héros sa physionomie particulière. Deux œuvres d'imagination peuvent se ressembler, surtout si c'est le même auteur qui les a conçues; mais il n'y a pas, dans la nature ou dans la vie, deux paysages, deux intérieurs, deux vies humaines qui soient identiques.

Voilà pourquoi, dans cette vaste légende de la vie populaire, il n'y a pas deux scènes semblables; il y a des sentiments analogues, mais il n'y a pas deux situations absolument identiques. Chaque petite pièce nous apporte un acte nouveau de cette histoire du travail, de la lutte pour la vie et de la souffrance humaine.

Dans cette œuvre si variée et si pittoresque, un seul sentiment apparaît toujours avec la même clarté, et c'est précisément celui qui a permis à Coppée de la réaliser.

Ce sentiment, c'est l'amour intense du poète pour les humbles. On a parlé du *leitmotiv* des étoiles qui, depuis la lueur infime qui scintille dans l'espace, jusqu'à

> Ce grand soleil, ce vieil ami des paysans,

viennent si souvent jeter dans cette épopée comme un rayon d'espérance et d'amour. Le vrai *leitmotiv* de cette œuvre, c'est la tendresse de l'auteur pour tout ce petit monde qui peine et qui souffre, pour toute cette portion de l'humanité chétive et souffrante qui s'agite dans les rues et circule dans les campagnes. Cet amour des déshérités, cette horreur de l'injustice et de la force brutale que le poète avait appris à ressentir sur les genoux de son père, se révèle à chaque instant dans cette vaste histoire des souffrances humaines. On pourrait dire de Coppée ce qu'il a dit lui-même de Théophile Gautier :

> Mais nous, tes fervents, ô maître vainqueur,
> Nous voulons écrire aux murs de ta tombe
> *Que ton clair génie eut aussi du cœur.* (1)

(1) Poésie composée avant 1873, à l'occasion d'un livre sur l'auteur d'*Émaux et Camées* intitulé *Le Tombeau de Théophile Gautier*.

Digitized by Google

Il veut communiquer cet amour des humbles à ceux auxquels il adresse ses vers et communier avec ses lecteurs dans cet amour.

Je vous dirai sur mon chemin
Ce qui m'intéresse ou me charme,
Et même d'où vient cette larme
Qui tombe parfois sur ma main

Et quand vous y lirez l'aveu
D'une bonne pensée intime,
Vous me donnerez votre estime
Et m'aimerez peut-être un peu. (1)

Aucun poète moderne n'a su, mieux que Coppée, gagner le cœur de ses lecteurs, parce que nul n'a su aussi bien que lui jeter un rayon de poésie dans la vie monotone de tous les jours. Et la poésie, telle qu'il la conçoit, peut exister dans la vie du plus humble d'entre nous; car, s'il y a une poésie *qui vient des choses*, c'est bien aussi nous-mêmes qui la faisons pénétrer *dans les choses*. De tous nos poètes, Coppée est celui qui a le mieux chanté les larmes discrètes furtiveme essuyées, la résignation muette et triste, la pitié impuissante, la grandeur morale qui s'ignore, les dévouements non récompensés, la soumission souriante qui porte en elle-même sa grandeur et sa récompense. Nul n'a mieux que lui deviné, par un sentiment instinctif, ce qui, dans une existence modeste ou besogneuse, peut devenir un rayon d'espoir ou de joie, un sourire de gaieté ou d'amour, un pressentiment de bonheur ou d'idéal.

De là cette sensibilité, cette émotion contenue et communicative qui nous émeuvent dans cette épopée des humbles et de la vie familière.

(*A suivre.*) H. SCHOEN.

(1) PROLOGUE *d'une série de causeries en vers*, strophes 14 et 16 (date de la composition inconnue).

Digitized by Google

COMMENT ON DEVIENT VIEUX[1]

XI

La question qui se pose tout d'abord est celle-ci : Quand débute la vieillesse?

Si par là l'on entend l'âge auquel elle commence, j'avoue sans honte mon impuissance à le préciser. A l'inverse des sujets encore jeunes chez qui l'œil du médecin perçoit les signes d'une décadence prochaine, une personne venue depuis longtemps au monde n'est point forcément un vieillard. Affaiblis dès l'enfance, tels individus sont physiologiquement vieux à 25 ans; tels autres, au contraire, gardent après la soixantaine l'apparence et les aptitudes du jeune homme. Maintes fois j'ai rencontré chez un sujet n'ayant pas dépassé la trentaine une sclérose vasculaire assez accentuée pour occasionner des accidents mortels; et je me rappellerai toujours, non sans quelque émotion, la douloureuse histoire d'un de mes patients, géomètre de son métier, que torturait sans relâche depuis plusieurs années une névralgie faciale rebelle à tout traitement. A peine âgé de 25 ans il faisait l'effet d'un vieillard. Le malheureux garçon mourut d'ailleurs avant 30 ans, et la mort lui fut une délivrance.

Autre chose encore rend la démarcation difficile : le fait que jamais le sénilisme ne s'établit tout d'une pièce. Alors que

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* d'août 1908.

Digitized by Google

certains organismes ouvrent largement leurs portes à l'ennemi, d'autres, plus vaillants, en repoussent victorieusement l'assaut. Un de mes camarades d'Université, vivant encore aujourd'hui, avait déjà des cheveux gris le jour de sa première communion. Vieux par ce seul côté, il était jeune par tout le reste, et cela ne l'a point empêché de conserver jusqu'à présent une verdeur toute juvénile ; même sa chevelure — par un miraculeux anachronisme — est devenue plus noire qu'elle ne le fut jamais !

Tel sexagénaire garde l'intégrité complète de son jugement et de sa mémoire qui ne marche plus qu'avec peine, a l'ouïe dure et la vue affaiblie. De ces déficiences si strictement partielles je puis citer un exemple vivant. Il s'agit d'un de mes plus anciens et plus fidèles clients, dont le cerveau supérieurement organisé ne connut jamais la fatigue. Malgré ses soixante-huit ans sonnés, il dirige d'une main experte et sûre d'importantes industries et prend en outre une part très active à l'administration de plusieurs établissements financiers. Après avoir siégé longtemps à la Chambre, il s'est fait élire au Sénat où sa parole substantielle et précise est toujours religieusement écoutée. Une rare facilité de travail, une mémoire infaillible, une méthode impeccable lui permettent de mener à bien toutes ces tâches; et, le dirai-je, ses adversaires politiques et autres — parfois aussi ses amis — ont encore de temps en temps l'occasion d'apprécier la bouillante vivacité de son caractère et la combativité de son esprit. Sa santé, en un mot, serait parfaite, car ses muscles, son estomac, ses poumons, son cœur le servent avec la même fidélité que son cerveau, n'était, rappel indiscret de l'âge, une certaine dureté de l'ouïe résultant d'une oblitération ancienne de la caisse du tympan.

De l'inégale répartition des accidents séniles découle cette conséquence que l'aspect de certains vieillards a quelque chose de décevant. Quoi qu'on en ait dit, l'homme n'a pas toujours l'âge qu'il porte sur son front : le chiffre des années s'inscrit aussi ailleurs, dans la profondeur de nos organes, là où le regard ne saurait pénétrer. A-t-il ou non doublé le cap de la cinquantaine ce fringant personnage au teint frais, à la solide denture, qui, plastronnant, portant beau, s'avance d'un pas

Digitized by Google

steppeur à travers la foule, la tête haute, le monocle à l'œil, le chapeau en bataille? Vous fiant à l'apparence, vous vous croirez peu généreux en lui donnant une quarantaine d'années. Eh bien! interrogez son médecin, demandez-lui ce que masque ce décor flatteur. S'il consent à enfreindre pour vous la règle du silence, il vous dira combien est trompeuse cette façade trop ornée, quelle charpente vermoulue, quelles murailles branlantes, quels plafonds lézardés sont prêts, au moindre choc, à crouler derrière elle!

Ne croyez pas non plus qu'il soit des plus faciles de prédire longtemps à l'avance quelle partie de l'édifice cédera la première.

Par exemple, il n'est pas vrai que l'on vieillisse toujours par où l'on a péché. Sans doute l'abus de toute fonction entraine à la longue un épuisement local. Un écart isolé, si passager soit-il, est lui-même une nuisance. Tous nos actes, du berceau à la tombe, s'inscrivent automatiquement au Grand Livre de la santé. L'excès le plus léger grève d'autant votre actif; et plus jamais dans la suite de votre existence — eût-elle la durée de celle d'un patriarche — vous ne parviendrez à compenser cette perte d'une manière effective : car pour ce faire vous devrez nécessairement entamer vos réserves. Que celles-ci soient considérables, que votre santé soit aussi riche que la caisse d'un Rothschild, le préjudice, quoique réel, ne sera pas bien grand. Soyez pauvre de corps, malingre, chétif, votre capital écorné ne pourra plus vous nourrir; l'insuffisance croissant de vos revenus vous fera recourir — sous la forme de dangereux stimulants — à des emprunts ruineux, et la vieillesse vous atteindra plus tôt.

Le point important n'est donc pas de savoir si tel ou tel organe fut jadis surmené, mais quelle était sa résistance première. Et pour cela l'on ne dispose la plupart du temps que de présomptions fournies par l'hérédité, présomptions toujours incertaines sauf pour un petit nombre de localisations séniles manifestement influencées par elle. J'ai nommé la chute prématurée des dents, la calvitie précoce, la prompte décoloration des cheveux, la presbytie, la sclérose des vaisseaux.

Digitized by Google

Une autre contingence mérite également d'entrer en ligne de compte si l'on veut évaluer à sa juste mesure la dépréciation subie du fait de la vieillesse. Je veux parler du rôle *social* de l'individu. A peine gênant chez un rentier, le tremblement des mains sera pour un commis en écritures la pire des choses. D'une surdité invétérée le peintre, le sculpteur, le savant même n'éprouveront guère que de l'ennui. L'illustre chimiste Bunsen, dont j'ai déjà cité le nom, était à la fois borgne et sourd quand je le vis à Heidelberg, allant et venant dans son laboratoire où se pressait une foule d'élèves ; sa double infirmité n'entravait en rien ni l'accomplissement de ses devoirs professoraux ni ses recherches personnelles. Qu'adviendrait-il, au contraire, du médecin le plus exercé auquel d'un jour à l'autre l'ouïe ou la vue viendrait à faire défaut? Force lui serait d'abandonner sans retour sa pratique : car s'il est une profession qui plus que nulle autre exige l'intégrité de tous les sens, c'est bien certainement la sienne. Un facteur rural frappé d'hémiplégie ou fortement rhumatisé n'aura qu'une chose à faire : réclamer sa pension ; perclus ou goutteux, le banquier pourra, lui, sans trop d'embarras, conserver la direction de ses affaires. Et combien seront naturelles les lamentations d'une mondaine dont les dents à demi déchaussées commencent à perdre leur blancheur et leur éclat, dont le teint se fane, dont les formes s'épaississent et s'affaissent, — alors qu'insoucieuse d'une inutile beauté, sa cuisinière accepte avec une tranquille résignation ces néfastes présages d'une déchéance prochaine !

XII

C'est donc vainement que nous chercherions à saisir le moment où s'opère l'insensible passage de la maturité à la vieillesse. Tout ce qu'on peut dire est ceci : *Un homme cesse d'être jeune dès que ses principales fonctions ou quelques-unes d'entre elles commencent à péricliter.*

Chronologiquement, la limite physiologique, toute différente de celle qu'a choisie le profane, oscillerait — on voit que

Digitized by Google

la marge est énorme — entre 45 et 55 ans pour le sexe masculin. Moins heureuses que les hommes, les femmes vieillissent plus tôt. Le chiffre fatidique de 60 ans, indiqué par Pythagore il y a plus de vingt siècles, doit donc être notablement abaissé. Veut-on préciser davantage? Cette constatation a été faite que la faculté de concevoir et d'exprimer sa pensée tend à diminuer à partir seulement de 55 ans; mais pour ce qui regarde les aptitudes manuelles, le départ s'établit dès l'âge de 45 et même 40 ans. Vers 1892, un médecin connu par ses travaux sur la Pathologie sénile, Crichton Browne, professeur à l'École de médecine de Victoria, eut l'ingénieuse idée de soumettre à un contrôle discret le second de ces points. Estimant avec raison qu'entre le gain de l'ouvrier employé dans une manufacture et la quantité et la qualité combinées de son labeur se maintient un rapport constant, il a pris comme base les variations subies par le salaire individuel; et c'est en procédant ainsi que furent obtenus les chiffres désespérants que j'ai transmis plus haut. (1)

De fait, vers cette époque, donc longtemps avant la soixantaine, une crise s'observe chez l'homme et chez la femme dont se ressentent à la fois l'état physique et les dispositions mentales. Les premiers signes apparaissent au visage, la partie du corps la plus délicate, la plus impressionnable au point de vue plastique. En voulez-vous une preuve? Comparez des photographies d'une seule et même personne prises aux différents âges de la vie. Sans grande altération durant le laps qui s'écoule entre 35 et 45 ans, la physionomie — celle des femmes surtout — changera brusquement à partir de cette dernière date.

Une autre expérience beaucoup moins simple mais beaucoup plus sûre dans ses résultats aboutirait certainement à la même

(1) Le plus fort rendement ne commençant à se produire chez certains manouvriers — ceux entre autres qui confectionnent les boutons d'ivoire et d'os dans les ateliers de Birmingham, les tisserands de Bradford, les potiers du Straffordshire — que vers l'âge de 30 ans, il se fait que la durée de leur pleine activité ne dépasse point quinze années. Ce qui cessera de surprendre quand j'aurai dit que d'après les estimations de Frank Smith, de Sheffield, un fabricant de canifs doit pour gagner sa vie frapper par jour quelque chose comme 28,000 coups de marteau !

Digitized by Google

conclusion. Sans doute vous avez ouï parler des *photographies composites* imaginées par Francis Galton. Son procédé consistait dans la confection d'un seul cliché pour lequel chaque modèle posait pendant une fraction seulement du temps nécessaire à l'impressionnement total de la plaque. On l'a remplacé depuis par l'exécution d'une épreuve unique à l'aide de clichés superposés portant chacun l'image complète d'une personne différente. Supposons maintenant que l'on fasse poser le même sujet, dans la même attitude, à des intervalles périodiques de cinq en cinq ans par exemple et qu'ensuite on superpose deux par deux la série de ces clichés. Parmi les épreuves réalisées à leur aide, la plus nette correspondra au stade durant lequel les traits auront à peine changé. La diffusion de cette image indiquera au contraire une transformation plus accentuée accomplie dans un égal espace de temps. On arriverait ainsi à une détermination objective de l'époque de la vie où l'homme subit ses plus grandes métamorphoses : détermination qui ne rencontrerait, me paraît-il, aucune difficulté insurmontable. Mais l'idée m'en est venue malheureusement un peu tard et je devrai laisser à d'autres le soin de la réaliser.

XIII

Ce qui, en tout cas, ne semble point douteux, c'est que le temps se montre moins clément à notre égard qu'il ne le fut vis-à-vis de nos prédécesseurs. Chaque jour, inexorablement, s'accélère la marche de l'aiguille qui marque au cadran de la vie l'heure de notre déclin. C'est ainsi que nos cheveux et nos dents nous quittent très tôt en comparaison d'autrefois; la presbytie aussi se déclare à un âge où nos arrière-grands-pères en étaient encore exempts. D'autre part les enfants deviennent plus vite des hommes. A peine formée, la chrysalide humaine se hâte de percer son cocon pour déployer ses ailes. Est-ce un bien, est-ce un mal? Qui pourrait le dire? A-t-il ou non raison celui qui soutiendrait que la précocité de l'enfance compense avantageusement la brièveté de l'âge mûr?

Digitized by Google

D'ailleurs, en abrégeant de la sorte le laps de temps qui les sépare de la maturité, l'enfant et l'adolescent ne font guère autre chose que justifier, avec trop d'empressement peut-être, l'aphorisme qui veut que nous commencions à vieillir dès le jour de notre naissance.

Plusieurs organes tendent en effet à disparaître au cours de nos premières années. La chute des dents de lait n'est-il pas, en toute vérité, un phénomène d'insénescence locale ? L'absorption du cartilage par les cellules de l'os en voie de formation n'a-t-elle pas son pendant dans la corrosion qu'exerceront beaucoup plus tard sur la substance osseuse des éléments dévorateurs ? Et l'atrophie du thymus — cette glande énigmatique accolée au sternum et qui correspond au ris de veau de nos bouchers — atrophie qui débute vers l'âge de 2 ans pour s'achever vers la douzième année — ne doit-elle pas aussi être considérée comme la transposition hâtive d'un processus sénile ?

La mémoire elle-même va s'effritant au fil des jours. Si notre vocabulaire s'amplifie, si notre pensée se complique et si malgré cela notre langue et nos lèvres l'expriment avec une plus grande fidélité; si nous exécutons avec une promptitude et une sûreté inconnues à l'enfance les mouvements dont l'image s'organise dans notre cerveau; si enfin notre œil, nos doigts, notre oreille différencient plus nettement les sons, les formes et les couleurs, c'est uniquement parce que nos centres nerveux ont à l'avance emmagasiné des multitudes de souvenirs qui nous servent à en édifier de nouveaux. Une bâtisse ne peut élever son faîte que grâce au continuel exhaussement de son échafaudage. Suivant la juste remarque de Kirkpatrik, la mémoire immédiate, c'est-à-dire la répétition immédiate d'une série d'objets vus ou de mots prononcés est plus développée chez les jeunes enfants que chez les enfants plus âgés et que chez l'adulte. Et c'est à l'aide des acquêts mis en réserve par les premiers que les seconds parviennent à comprendre et à retenir des idées et des faits inaccessibles à l'intelligence enfantine.

Mais toujours arrive un âge où nos cellules s'encombrent — comme les tiroirs d'une ménagère trop soigneuse — au point

Digitized by Google

que les conceptions nouvelles ne pourront plus y trouver place. Ce qui, pour le dire en passant, explique la lenteur relative du progrès scientifique. Pour un savant vieilli, adopter une théorie nouvelle, c'est l'obliger à la bien connaître, à suivre ses développements, à en assimiler les résultats : effort que sa mémoire trop remplie ne sait plus s'imposer. Au fond, quoi qu'il en dise, son misonéisme n'est autre chose qu'un refus inconscient ou plutôt déguisé d'une mémoire qui déjà est devenue rétive.

Désirez-vous d'ailleurs, si celle-ci ne vous suffit point, une autre preuve de ce déclin précoce ? Elle se présente d'elle-même dans une observation que tous vous avez faite, observation banale à force d'évidence.

Voilà un nouveau-né qui n'a jamais eu l'ombre d'une intuition de ce que peut être un symbole verbal ; de son existence, de son utilité, de ses modes d'extériorisation il n'a pas le moindre soupçon. Encore moins ressent-il la possibilité d'exprimer un désir, une volition, par une formule grammaticale composée d'un sujet, d'un verbe, d'un complément et quelquefois même d'un attribut. Durant des mois et des mois cette ignorance persiste. Et puis, tout d'un coup, comme si un voile tendu devant lui se déchirait soudain, son jeune cerveau va saisir tout cela. Des sons seront émis auxquels s'attacheront déjà de vagues sous-entendus et dont rapidement le sens se précisera. Ces sons eux-mêmes, l'enfant va bientôt en former des vocables, lesquels composeront à leur tour, mais plus lentement, des phrases rudimentaires où s'objectivera verbalement sa pensée. — Le prodige est alors accompli. L'enfant sait parler. Il a faite sienne pour toujours la technique du langage. Et deux années, un peu plus, un peu moins, ont suffi pour cela.

Songez aussi avec quelle stupéfiante aisance il retiendra, avec qu'elle justesse d'accent il prononcera sans presque jamais les confondre des mots et des phrases appartenant à des idiomes souvent fort différents : celui de sa mère et celui de sa bonne, par exemple.

Placez maintenant en regard de cet homuncule qui a tout à

Digitized by Google

apprendre et apprend tout si vite un adulte transplanté en pays étranger. Son intelligence est complètement développée. Sa mémoire dispose déjà de la multitude des mots composant sa langue maternelle. A l'aide de ces mots il exprime aisément ses idées. Les règles fondamentales du langage lui sont devenues depuis longtemps familières. Pourtant voyez avec quelle lenteur et quelle difficulté il atteindra son but s'il veut s'assimiler un idiome qui n'est pas le sien ! Ses cellules cérébrales se refuseront à loger des vocables nouveaux, à retenir leurs arrangements bizarres. A-t-il enfin saisi le sens et la structure des phrases qu'il lui faudra encore un temps énorme — si jamais il y parvient — pour acquérir la faculté de penser dans cette langue que cependant il comprend et il parle. Même alors, malgré tout, lui manquera l'accent, le terrible accent si difficile à perdre, plus difficile encore à gagner. Car ils sont rares ceux qui peuvent se vanter d'avoir su plier d'une façon parfaite leur langue, leurs lèvres, leur gosier aux inflexions subtiles d'un idiome emprunté.

Peut-être ai-je l'esprit tout spécialement rebelle aux études linguistiques. Mais ce que je sais et que de ma vie je n'oublierai, c'est l'épreuve douloureuse par laquelle j'ai passé lors de mon premier séjour à Berlin, à une époque où je ne connaissais pas un traître mot de la langue allemande. Dire l'acharnement de mes efforts, en apparence inutiles, pour enfoncer dans ma mémoire obstinément close les mots les plus brefs, les expressions les plus usuelles; peindre mes nostalgiques désespérances devant cet insuccès, il me serait impossible de le faire sans un serrement de cœur comparable, toute proportion gardée, à celui qu'éprouva le mélancolique Enée en narrant à la reine de Carthage les malheurs d'Ilion. — Et cependant je m'appliquais à fréquenter assidûment les cours ; j'avais d'obligeants et aimables camarades qui m'évitaient une trop longue solitude, mais se croyaient tenus, hélas ! de me parler toujours dans ma langue à cause de mon ignorance totale de la leur.

Après six mois de cette vie, je commençais seulement à traduire quelques lignes d'allemand scientifique, celui des journaux et des ouvrages littéraires restant pour moi lettre morte.

Digitized by Google

J'ânonnais des phrases baroques que ma prononciation à la française rendait la plupart du temps inintelligibles — au point que le cocher auquel je donnais l'adresse de mon logis ne la saisissait jamais du premier coup. De temps en temps aussi je percevais le sens d'une locution courante. Mais, je l'avoue à ma honte, mon exil touchait à sa fin que j'étais encore incapable de suivre une conversation même banale tenue devant moi, encore moins d'y prendre une part active. Plus tard, beaucoup plus tard seulement, à force d'application et de persistance, après de nouveaux séjours en Allemagne, cette lacune de mon éducation finit par se combler, mais toujours imparfaitement et Dieu sait au prix de quel rebutant travail !

XIV

De tout ce qui précède découle cette déduction d'aspect paradoxal : *la vieillesse n'a point d'âge*. Elle s'établit d'abord, elle évolue ensuite par des transitions presque insensibles, un peu plus accentuées seulement à certaine époque de la vie. Nous ne le voyons point avancer, « cet ennemi silencieux pour qui chaque seconde marque une victoire sur nous ».

Mais si l'on ne peut dire à quel moment le sénilisme commence, toujours il se termine par un cataclysme soudain. Sa fin correspond en effet à la minute fatale où s'exhale notre dernier souffle. C'est dire que la perdurance de la vieillesse se confond avec la longévité humaine — dont aucune statistique ne nous donne la limite. Supposons même l'impossible. Admettons qu'à l'aide de documents irréfutables on ait découvert l'âge auquel a succombé, depuis que le monde est monde, l'homme le plus vieux de l'univers: qui nous garantirait, même alors, que demain ce délai ne sera point sensiblement reculé?

Ne parlons pas, si vous le voulez bien, du patriache Mathusala, fils d'Enoch, aïeul de Noé, ni de ses 1669 ans! Ce que dit la Bible n'est pas toujours parole d'évangile. Mais quand, hors du domaine de la légende, on veut produire un exemple authentique d'une vie démesurément prolongée, on cite celui de

Digitized by Google

Thomas Parre dont l'histoire a été recueillie par un quasi-contemporain, l'illustre médecin Harvey et consignée dans le volume de 1668 des fameuses *Philosophical Transactions*. Ce personnage aurait trépassé à l'âge de 152 ans et 9 mois! Je ne sache pas que depuis lors on ait observé une aussi phénoménale longévité; la vie la plus longue, après celle-là, n'aurait jamais, semble-t-il, dépassé le chiffre de 136 années. Cet âge serait celui d'un ancien sous-officier de l'armée russe nommé André Nicolaïevitch Schmidt, né le 5 septembre 1772 et qui vient d'accomplir récemment sans le moindre encombre le long voyage de Tiflis à St-Pétersbourg.

Ce qui détermine cette durée, personne — fût-ce le plus grand biologiste de la terre — ne saurait nous le dire; car elle subit, du haut en bas de l'échelle, de colossales oscillations.

Dans le monde végétal il existe des plantes dont la vie s'éteint au bout de quelques heures, tandis que d'autres, comme le *sequoia* de Californie, le *baobab* de Madagascar ont une existence pour ainsi dire illimitée.

Il en est de même parmi les bêtes. On dirait vraiment que du protozoaire au bipède, en passant par les reptiles et les oiseaux, la nature se soit plu à parcourir la gamme entière de la longévité. Et cela sans que la taille de l'animal, ni la plus ou moins grande complexité de son organisation, ni l'habituelle activité de ses échanges renseignée par la chaleur du sang ne nous donnent la clé de ces énormes différences.

Sait-on du moins si la *moyenne* actuelle des existences humaines s'élève ou s'abaisse en comparaison de celle d'autrefois?

A cette question l'on peut, non sans une certaine satisfaction, répondre que depuis un demi-siècle environ la durée de la vie a notablement augmenté. Le fait est si patent que la plupart des Compagnies d'assurances ont décidé d'en tenir compte, notamment dans les transactions relatives aux rentes viagères.

La raison de cet heureux changement doit évidemment être cherchée dans le « milieu vital » : aisance générale plus grande, instruction plus développée, hygiène mieux entendue grâce à

Digitized by Google

l'initiative des médecins — les seules gens peut-être qui de gaieté de cœur et par pur amour du prochain travaillent à leur propre ruine —, enfin à l'essor prodigieux qu'a pris l'art de guérir en ces dernières années et auquel, sans nul doute, revient la plus grande part de ce progrès.

Il ne fallait, au surplus, rien moins que tout cela pour annihiler l'influence désastreuse de l'alcool, cet irréductible ennemi de l'ouvrier, et les pernicieux effets du surmenage forcé ou non dont souffrent actuellement les classes plus élevées de la société.

De ceci toutefois nous ne sommes point en droit de conclure, et c'est par cette décourageante constatation qu'il me faut terminer la présente étude, que la vieillesse est un mal moins redoutable qu'au temps passé. La mortalité de l'enfance et celle de l'âge mûr jusqu'à 35 ans sont par malheur les seules qui se soient amendées.

En sera-t-il toujours ainsi ? La vieillesse restera-t-elle éternellement privée des avantages dévolus aux autres périodes de la vie? J'espère pouvoir montrer, dans un autre travail, qu'un jour viendra où les atteintes de l'âge se feront plus bénignes, où, sans supprimer la vieillesse, on trouvera le moyen d'en reculer l'avènement et d'en prolonger la durée.

C. VANLAIR.

Digitized by Google

LES POÈTES

FERNAND SÉVERIN, *Poèmes*, Paris, *Mercure de France*.

Lorsque anciennement Fernand Séverin publia ses courts recueils de poèmes *Le Don d'Enfance*, *Un chant dans l'Ombre* et principalement la *Solitude heureuse*, il fut salué, fraternellement, par toute la jeune génération, comme par ses aînés ou ses contemporains. J'avais eu une réelle satisfaction artistique à parcourir, chez des camarades où je les trouvais, ses minces volumes, mais il ne m'avait jamais été donné de pouvoir lire et relire chacun de ses poèmes, chacun de ses vers, comme l'heureuse occasion vient de m'en être donnée. Fernand Séverin a, en effet, réuni son œuvre poétique en un volume : *Poèmes* qu'édite le *Mercure de France*.

Ami très sincère et très dévoué de Charles Van Lerberghe et d'Albert Mockel, professeur de littérature à l'Université de Gand, collaborateur aimé de quelques revues, Fernand Séverin a donné l'an dernier une merveilleuse étude de l'œuvre de Charles Guérin, ce beau et noble poète que tous admirent. En 1899, la collection Georges Barral donna quelques-uns des meilleurs vers de l'auteur de la *Solitude Heureuse* sous le titre de *Poèmes Ingénus*... Et, aujourd'hui...

Le Don d'Enfance! Oh! les frissons ingénus, les mystérieux émois de cette âme enfantine et rêveuse s'éveillant aux clartés de vie; troubles d'innocente ivresse s'exhalant comme de discrets, mélancoliques et musicaux appels de flûtes! Le cœur du poète, malgré sa grâce toute juvénile, est déjà pensif; il pense aux jours d'autrefois et dans son souvenir se dresse

Le jaloux souvenir des cloches et des tours

Digitized by Google

car vous savez, Seigneur, dit-il,

Si j'oubliai jamais mon humble destinée
Dans la félicité que vous m'avez donnée.

Et, retournant vers les lieux de son enfance — il est né à Grand-Manil en 1867 — son cœur, simple et ailé, tremble de se sentir seul parmi les fleurs nouvelles au seuil de la forêt, et souhaite, fervemment, vivre loin de la vie. Mais l'amoureuse étreinte des songes adolescents descend en lui; ses lèvres s'essayent à de murmurantes *légendes* de tendresse, à des rêves de fiançailles; il veut cueillir les lys des prés, des cloîtres et des eaux ; l'aveu d'amour pour quelque Yseult d'espoir et d'aspiration s'échappe de ses lèvres et il semble vraiment qu'une heure de passion ait ensoleillé sa jeunesse et embrumé sa vie. Un long sanglot jaillit, et on ne sait déjà quel vent d'inquiétude souffle autour de son deuil et de sa solitude. La mort a passé près du jeune homme fauchant un être aimé, un frère; Lui, doux et trop tôt sérieux, de ses yeux étonnés et joyeux pourtant avait, d'un cœur virgilien, trop aimant, trop bon, contemplé la verdure et l'eau. Soudain, il connut la mélancolie, et on aurait pu lui dire ce vers, qui est de lui :

Et, bien que parmi nous, vous nous sembliez ailleurs...

Il se plongea dans la douleur et la langueur d'aimer, s'énerva des joies factices et cruelles, puis, avec la mobilité du jeune âge, convalescent d'hier, pêcheur d'avant-hier, redevenu naïf et doux, il retrouva la communion chaste et bénie d'une idylle virginale. La candeur se posa sur son âme et son *Don d'Enfance* éclaira d'une nuptiale confiance le calme à nouveau enchanté.

Fernand Séverin se dit alors :

Le plus beau songe encore est sous les yeux *fermés*.
Il n'est rien au-dehors qui vaille qu'on s'éveille.

et comme un rossignol chante dans l'ombre, il rima lui aussi le *Chant dans l'Ombre*. Ce fut discret et fier avec des douceurs de pénombre et de printemps, comme quand une âme soupire; ce fut mélodieux quoique plaintif : soupirs, sanglots, longs appels d'amour, tout s'identifia au chant; désir, trouble et langueur s'exhala en suavités musicales, joie ou tourment. L'ombre sied aux chants et à l'amour.

La Muse qui dicta ces poèmes au rêveur marchait sans bruit dans le sentier de son jardin comme un beau rêve qui passerait parfois devant nos yeux. Voilée et pudiquement liliale, elle avait l'exquisité, la finesse et la beauté moulée d'un corps de femme. Sa voix faisait tinter de clair

Digitized by Google

quelque inaperçu cristal et elle semblait, tellement suave et nostalgique, avoir les grâces surannées des princesses d'autrefois qui parlaient, lointaines et fugitives! avec gravité et sérénité. Elle venait imposer la caresse de ses mains douces :

Une haleine a soufflé; la lampe s'est éteinte :
La nuit, bleuâtre et tiède, entre, avec sa langueur.
Un chant d'oiseau lointain, triste comme une plainte,
S'élève, par instants, dans la paix de mon cœur.

Et lentement le soir vient, et le cœur du poète s'est réendolori. Il recherche sans cesse l'ombre, le calme et la solitude des sentiers qui, seuls, peuvent encore endormir son âme inquiète. Le désir, le désir l'enivre et l'accable d'être, pour ne point connaître la souffrance et la mélancolie, comme ceux qui n'ont pas d'âme, et il s'écrie :

Ne pas penser! Ne pas vouloir! Ah! ne pas vivre!

Mais revinrent à nouveau les clartés blanches d'espoir; les *Matins Angéliques* entraînèrent le poète vers leurs promesses de bonheur.

Il se dressa, tremblant et chancelant, comme ivre, et tendit les bras vers la douceur aurorale, et il retrouva

La foi simple, l'amour contrit, l'espoir fidèle.

car

Celle qui, si longtemps, fut un songe est venue.

Des poèmes d'un vif amour et d'une forte tendresse éclosent dans son âme : tels *La Venue*, un bijou d'art ingénûment caressant, et *Carissimae*, cette exquise parole passionnée :

Ton sourire indulgent m'a fait aimer la vie :
Tous les sentiers ardus où mes pas t'ont suivie
Se sont fleuris soudain d'une moisson de lys.
. . . . . .

et la superbe invocation amoureuse :

T'aimer! oh! seulement caresser d'une haleine
Ce cœur mal rassuré qui tremble comme un faon,
Ne t'appeler, enfin, ma dame ni ma reine,
Mais une enfant encore et toujours une enfant!
. . . . . .

Digitized by Google

et la merveilleuse symphonie L'*Ombre gardienne* :

> Il m'est doux de penser, en ces heures de nuit,
> Qu'une amie est au loin, dont le rêve me suit.

et le *Poème d'Amour*, et l'*Angélique Adieu*, et tous ses vers, tous ses poèmes d'heureuse quiétude et de virginale tendresse — oh! que d'œuvrettes inoubliables pour un lecteur qui, comme moi, se croirait, se rêverait poète! — Tout cela s'anéantit encore dans l'horrible hallucination d'une Mort implacable. Le poète voyage, revient, repart et prie :

> Je me remets, Seigneur, en vos mains tutélaires,
> Et voyez combien seul, et combien alarmé!
> Confiant dans vos dons, j'ai visité mes frères :
> Pardonnez-moi, mon Dieu, s'ils ne m'ont pas aimé.

Fernand Séverin vécut alors la *Solitude heureuse*.

Il lui suffit d'écouter parler son âme, d'une voix douce, insinuante et tendre; le bruit du monde, parfois, trop sonore, l'étouffait, l'empêchait de se faire ouïr; alors, tendant l'oreille, se recueillant, le poète l'entendait malgré tout. Il connut, dans le joyeux et fidèle don nuptial, dans le candide et passionné don le vrai bonheur enfin, la volupté d'amour, d'ombre et de solitude. Des voyages en Italie qu'il fit — jadis, ou, à présent — il rapporta, joyaux précieux que son art a gemmés, des poèmes tranquilles et confiants, ou, mélancoliques et douloureux. Car l'âme de Fernand Séverin est une âme de poète à jamais endolorie; aucune joie, aucun rêve ne peuvent lui être complets, et, un rien, un souffle de brise qui passe dans l'air, nuage qui s'arrête un instant, un rien suffit à la troubler, l'attrister, l'emplir d'amertume et de regrets.

J'apparente Fernand Séverin à Albert Samain dont il possède la grâce et l'harmonie, à Charles Guérin dont il a la douloureuse inquiétude. Peut-être y a-t-il en lui beaucoup plus de Virgile que de poètes modernes! En tout cas quelles que puissent être ses affinités, il s'est montré indépendant de tous souvenirs, libéré de toutes réminiscences. Et, de l'avoir mieux découvert, de l'avoir *enfin* compris, saisi, de l'avoir pénétré, fouillé, je me suis senti plus fortement, plus courageusement épris de son art, de sa beauté et de sa pureté.

Lorsque des poètes sont nés qui étaient pareils à celui-ci, je gage que de mystérieuses influences leur bénirent et leur soutinrent ensuite l'âme. Séverin né sans grande félicité, connut que la vraie sagesse était de ne point s'extérioriser en de vaines études, en de vagues notations. Il se regarda vivre, s'écouta vivre, et se comprit.

Digitized by Google

Contemplatif, rêveur, il ne connaît le monde extérieur que par les réalités qu'il dédaigne ; il cherche son idéal, et souffre, rêveur, triste rêveur qu'il est de ne point trouver la perfection même du rêve qu'il aurait voulu. C'est un Maître.

*
* *

PAUL DROUOT, *La Grappe de Raisin.* — Paris, édition de *La Phalange.*

J'ai dit ici, il n'y a pas trop longtemps, le charme un peu mélancolique, à la Musset, à la Guérin, de la *Chanson d'Eliacin* que Paul Drouot publia anciennement aux éditions de *Psyché.* Depuis lors, l'art de ce poète s'est perfectionné, s'est épuré, et, faits tout à la fois d'inspiration hellène ou française, panthéiste ou amoureuse, ses vers ont une haute valeur harmonique et significative. Mais le poète, à la manière de Jean Moréas dans *les Stances,* a voulu enclore toutes ses notations, toutes ses sensations, toutes ses émotions, dans le moule de deux uniques quatrains. Il y a parfois mal réussi, car, je ne sais trop jusqu'à quel point un artiste peut *toujours* s'asservir aux volontés de l'homme de métier. Une inspiration à ce point disciplinée, réglée, calculée, restreinte, comprimée déroute un peu mes idées de spontanéité : un poème naît parce qu'il était en nous, et il naît monstrueux et difforme, ou régulier et beau tel qu'il devait apparaître. Le reste n'est que rhétorique et manque d'originalité d'où ne peut jaillir qu'une désespérante monotonie. Cependant, il me faut déclarer que Paul Drouot, s'il s'est livré à ce mauvais jeu, est parvenu, malgré lui, à conserver à la majeure partie de ses pièces de vers une saveur, une grâce, un charme très particulier. L'avenir, je l'espère, prouvera qu'il a parfois de grands élans et de vibrants enthousiasmes.

*
* *

ANDRÉ SPIRE, *Versets.* — Paris, *Mercure de France.*

Il n'est, évidemment, plus de saison de discuter encore la valeur du vers libre. Les poètes nouveaux, depuis dix ou vingt ans, nous l'ont admirablement imposé. Mais peu d'entre ceux-là, sauf peut-être M. Kahn, ont écrit des poèmes pareils à ceux de M. Spire. M. André Spire, en effet, libère ses *Versets* de toutes règles et coutumes ; il les compose de lignes inégales, il leur supprime la musique indéterminée des rimes, se contente, parfois, de certaines assonances, de vagues allitérations, et parvient, néanmoins, à leur donner une harmonie toute particulière. De pareils moyens de versification ne sont évidemment pas à la portée de tout le monde ; il faut, pour

Digitized by Google

oser, pour réussir de semblables tentatives, un sens tellement approfondi des mesures musicales, que peu d'entre les modernistes pourraient s'y essayer. Ainsi, voici, prise au hasard, une strophe des *Versets*, prélude en *i* d'un poème particulier

Mon amie, tes cheveux vieillissent
Et je regarde, du coin de l'œil, tes jeunes rides.
Et toi, quand j'ai le front incliné sur mon livre,
Tu regardes ma barbe qui blanchit,

où le poète semble rechercher les sons aigus des flûtes. Parfois, le procédé est beaucoup moins apparent, ne s'aperçoit même que difficilement, et à la lecture à haute voix seulement. Ecoutons plutôt :

Fleuve, ne regrette plus ces lumières glacées.
Au lieu de leurs images lointaines et funèbres,
Nous venons, ruisselantes et toutes proches de toi,
T'apporter, au milieu de nos ombres dansantes
La brûlante folie de nos fêtes sans fin.

Ici, les assonances sont disséminées au hasard de la phrase et néanmoins, grâce peut-être au jeu subtil des muettes prolongées, chacun de ces vers est comme un large alexandrin classique mais plus souple, plus rythmé qu'à l'ordinaire.

La poétique de M. André Spire ne le cède en rien en originalité à sa façon de penser. Car, au long de son volume, le poète ne s'égare guère en de vagues sentimentalités ni en quelconques notations : il pense, et il pense suivant une logique raisonnée, qui lui est propre et particulière.

L'Humanité rit, rit, rit. Elle est grouillante, dépenaillée, galeuse, et se rengorge. Elle est malade ; elle a sommeil ; elle a faim, et les phraseurs de la morale écrivent des livres :

Toujours pressés, mangeant trop vite;
Pincés, flasques et fiévreux;
Etudiant la vie dans les livres;
Analytiques, déductifs,
Logiques, objectifs, pontifes,
Vous êtes tous neurasthéniques.

Le poète cherche un univers où l'on ne classe pas, où l'on est ignorant, mais

Où, bouillonnante de toutes les bulles du hasard,
Trépide une nature capricieuse, muable;
Illuminée de la lumière de nos yeux;
Sublime image de nous-mêmes.

Digitized by Google

Car le peuple dépouillé, malheureux, se résigne dans la torpeur de ses germes avortés. Tout ce qui vit, tout ce qui passe devant les yeux du découragé poète ne lui inspire que dégouts et répulsions :

Vois cette femme, ces mains gercées, ce cou ridé,
Ces cheveux jaunes, cette peau rouge et ce gros ventre.
Et chante si tu l'oses encore, chante
Le Travail, le Soleil et la Maternité.

Une éclaircie d'amour se fait cependant en son âme et il ne peut se résoudre à détester, à haïr complètement la vie parce que tous ses rêves et ses espoirs n'ont pas fleuri. Puis la Mort met sa douloureuse vision devant lui, et il en a l'hallucination constante qu'il met en ses poèmes comme Charles Van Lerberghe et Maeterlinck la mirent dans les *Flaireurs* et *Intruse*. Et lassé de la décevante humanité, le poète, comme un vagabond, se prend à errer de pays en pays, jusqu'à ce que, ayant découvert la Nature et sa beauté de force et de grâce, son cœur, ravivé de joie et d'espoir, ait reconquis son libre désir...

Les poèmes *Et vous riez !* sont d'un sceptique et d'un découragé dont, vers la fin seulement, lorsqu'il a fui les hommes, l'esprit peut à nouveau jouir et aimer. Les *Poèmes juifs* sont inquiets, tristes et fiévreux, vindicatifs et révoltés, avec un peu de haine et de colère.

André Spire m'apparaît comme un noble poète, comme un penseur original et comme un sincère et un fougueux : la fougue est ironique et mordante, parfois, lorsque, comme ici, elle est spiritualisée.

* * *

ANDRÉ VAN HASSELT, *Les quatre Incarnations du Christ*. Préface de GEORGES RENCY. — Bruxelles, Association des écrivains belges.

André Van Hasselt est le premier d'entre les poètes belges qui, après Quinet et Weustenraad, de malheureuse mémoire, soit devenu classique. Je me souviens, qu'étant écolier, on me fit apprendre un fragment des *Quatre incarnations*... Il me fut expliqué alors qu'en cette œuvre, le Poète, après avoir invoqué le Seigneur, les Astres, les Pâtres, les Fleuves, le Caucase, les Villes antiques, la Grèce, Rome, Bethléem enfin, définit lui-même l'idée qu'il se faisait de Jésus, montre la chute de l'Empire romain qui ne reconnut pas la Vérité, évoque les Croisades et célèbre la Paix universelle. Je comprends à présent le plaisir qu'éprouvent à lire cet ouvrage ceux qui peuvent être sensibles à la plastique du vers et à une certaine allure lyrique de réelle envolée.

Digitized by Google

Ce qu'il y a de plus intéressant dans la réédition de cette... épopée, c'est peut-être la préface de Georges Rency. Elle résume la vie du poète et étudie son bagage littéraire, principalement les *Quatre incarnations*, de manière sérieuse et approfondie.

Une simple remarque cependant : Georges Rency, affirmant que des écrivains ont critiqué ce procédé qui consiste à prêter la parole à des objets inanimés ou même à des abstractions, ajoute qu' « *il y a quelque chose de déplaisant et d'un peu ridicule dans le fait de donner une voix humaine à la harpe de David* ». Il explique cependant que ceci est né d'une influence romantique. Il y avait ici un curieux rapprochement à faire entre ces dialogues, ces discours — dont un rêve complète la réalité — et certains fragments de *Existences* de Francis Jammes où des *affiches* roses et vertes parlent. De ce rapprochement fut peut-être née l'idée que, moins romantique au fond, qu'en apparence, ce procédé est plus poétique, plus naturel, plus spontané que bien d'autres... Mais voilà ! ceci n'est qu'une simple remarque, très simple...

L'Association des Écrivains belges et Georges Rency sont à féliciter : ils doivent ce bonheur à André Van Hasselt, et à l'idée qu'ils ont eue de le rééditer.

* * *

GABRIEL VOLLAND, *Le Parc enchanté. — Mercure de France.*

Le talent de Gabriel Volland est divers et multiple. Il a pour ancêtres littéraires André Chénier, Alfred de Vigny, Charles Baudelaire, Musset peut-être aussi, et surtout l'impeccable de Hérédia. Il célèbre tour à tour la tristesse des dieux captifs du matérialisme, l'amour cruel et doux mièvre et grave, l'ombre humaine qui étend son amertume sur le sol, l'ombre amoureuse qui allonge sa mélancolique douceur dans les allées et chemins, et les Ombres immortelles de ses Maîtres.

Beau poète, Gabriel Volland a souvent des poèmes admirables; mais, parfois aussi à force de remuer les mêmes idées, son lyrisme faiblit.

Un symbole est inoubliable, qui s'appelle *Le Parc enchanté* : les faunes et les nymphes de marbre revivent la vie antérieure, l'espace d'un rêve ou d'une minute d'extase. De beaux vers naissent alors :

L'ombre où la fleur s'effeuille est toute parfumée...
L'apaisement nocturne et vaste des allées...
L'écho ne vibre plus aux rires d'autrefois...
Car les dieux abolis rendent l'ombre animée...

Digitized by Google

Gabriel Volland vibre d'enthousiasme et il a raison de se dire

Que le cœur sans amour est un temple sans dieu !

puisqu'il est poète, et vivant.

* * *

PAUL FEUILLETTE, *L'ombre des Cathédrales*. — Paris, *Revue des Poètes*, Plon.

Paul Feuillette est un poète sincèrement catholique dont l'esprit est fervemment épris de l'art et de la vie de Joris-Karl Huysmans. Il aime les cathédrales dont l'histoire s'imprime dans les pierres ; il y a vécu, erré ; près des piliers massifs, sous les ogives, près des sépulcres et des parvis, sous les arceaux et les vieilles voûtes gothiques, il a suivi la trace des prières que les temps agenouillés gravèrent sur les dalles. Il a revécu les temps des ferveurs mystiques ; il a, dans la clarté rouge que reflètent les verrières, écouté les graves liturgies, les plain-chants et les litanies ; il a évoqué les moyenâgeuses croisades, les moines cagoulés et noirs des inquisitions et les chanoines qui psalmodient... Et il a compris l'âme, les songes, et les chapiteaux, les démons, les anges, les chandeliers, les chimères, comme autant de symboles ; puis, il a dit :

Et lorsque j'eus fouillé toutes tes paraboles,
Livre, je suis rentré parmi l'humanité,
Plus fort d'avoir surpris au fond de tes symboles
Tout ce que notre cœur contient d'Éternité.

Paul Feuillette a dit la légende des vitraux et des toiles, les fantômes des cryptes, les images de l'âme — ici, deux beaux poèmes, l'un mystique, l'autre ému : *Le Long des grandes nefs* et *Première Communion* — et il a dit aussi la lampe des sanctuaires. Il a chanté tout cela en grande sincérité et en vibrations d'extase ; parfois, mais rarement, son vers trop lourd, trop monotone, a vivement besoin de ces accents émus pour plaire. En résumé : livre mystique et orthodoxe qui charme et émeut.

* * *

MARCEL ANGENOT, *Le souffleur de bulles*. — Bruxelles, Lacomblez.

Ce ne sont bien là que des poèmes, sans liens aucuns, que, sous ce titre d'une poésie charmante et prime-sautière, Marcel Angenot a réunis. Poèmes, il est vrai, poèmes de musiques et de sons plutôt que de couleurs et de sensations, poèmes où l'émotion, ténue, imperceptible, ne se déve-

Digitized by Google

loppe qu'en gammes et en vibrations de notes aiguës, légères et diamantines. Le geste du souffleur de bulles; l'envolée des bulles claires et dorées, prismatiques et polychromes; un soupir musical pendant lequel les bulles, lasses et molles, crèvent dans l'air bleu; et une pluie de perles et de joyaux, de rubis et d'émeraudes, une pluie sonore faite de cordes de violons pincées, subitement, *con amoroso*, par les invisibles mains d'Alfred de Musset ressuscité, par les doigts caressants de Max Waller venu aimer à nouveau, par les mains et les doigts, les ongles et les archets du pauvre Lelian de Verlaine, l'ancien gammiste et symphoniste des vers; puis, dans l'horizon, un arc-en-ciel d'aurore harmonieuse où Francis Jammes, l'ingénu, Charles Guérin, le grave, et Eve Francis, la resplendissante d'art et de beauté, unissant leurs voix, chanteraient, déclameraient leurs plus suaves poèmes et feraient ouïr leurs accents les plus lyriques et les plus fervents...

Et, que des poèmes comme *Le pifferaro*, *La Maison*, *Les Yeux et les Étoiles* sont mélodieux! Et que d'autres, dont le sens logique est parfois absent, sont tendres et caressants... Lancées par Marcel Angenot ou chantées par cette même Eve Francis, la voix d'aurore et de midi de la poésie belge, les bulles de ce souffleur charmant apaisent, caressent et amollissent les nerfs, les sens et le cœur.

L'art de Marcel Angenot a la grâce des féminités exquises et impertinentes, mais c'est un art.

* * *

GABRIEL MOUREY, *Le Miroir*. — Paris, *Mercure de France*.

On m'affirme que Gabriel Mourey publia, hier, différents volumes; j'avoue les ignorer... Qu'importe? je découvre un poète dans ce volume, bien doué, noblement inspiré... Gabriel Mourey a dédié son volume à Emile Verhaeren, notre grand poète. Je n'irai pas, pour ce motif, imiter cette attitude équivoque de nombreux critiques et dire, *sans la rechercher, ni l'indiquer*, l'influence verhaerienne. M. Mourey aime le génie des *Visages de la Vie;* il le comprend; il a comme lui l'enthousiasme d'une formule de joie à défendre; il s'est créé, chez lui,

> Un petit univers de joie et de santé
> Au cœur du silence et de la lumière;

et c'est là, qu'il s'est écouté lire à haute voix les rythmes particuliers, les images spéciales, et la haute originalité de pensée de l'auteur de la *Multiple Splendeur*. M. Mourey a plutôt une joie émue, une joie dont les larmes jaillissent; il a parfois, dira-t-on, des réminiscences trop violem-

Digitized by Google

ment marquées ; mais ceux qui oublieront de mettre en évidence les qualités de rythmeur, de sentimental évocateur et de réel poète, qui sont en M. Mourey n'auront pas lu, — n'auront même pas soupçonné l'existence des poèmes *Les Caresses de la Lune*, *Les Vieux Toits*, *Le Miroir*, si beaux et si personnels. M. Mourey s'est dicté ce principe qu'il suit :

Sois homme, mon fils ne pouvant être Dieu

et, qui sait, l'homme qu'il est sera peut-être Dieu, un jour.

* * *

André Fontainas, *La Nef désemparée*. — Paris, *Mercure de France*.

« Fontainas », disais-je (1), « est un poète qui se doit classer à part dans la renaissance belge. Il a donné le frisson voluptueux du rêve indéfini, comme Verhaeren a magnifié la crispation des voluptés humaines, comme Rodenbach a noté la troublante volupté des solitudes silencieuses ».

André Fontainas est l'impressionniste aquarelliste des îles. Il a jadis, à la « Libre Esthétique », en une magistrale conférence — Le frisson des Iles — défini son état d'âme. Son poème du *Jardin des Iles claires*, plaquette jadis éditée par le *Mercure*, accentua le sens poétique qu'il en avait dégagé. Ce fut là, en effet, qu'après deux légers et doux poèmes, où l'on pourrait découvrir le charme qu'offrent à Fontainas les dormeuses, les endormies — formes réelles noyées dans l'irréel des songes — qu'après quatre autres notations des saisons, se font entendre quelques symphonies où chantent, murmurent, bruissent et hurlent, tour à tour, la mer, le vent, dans la vie, les herbes et les fleurs, autour des îles.

Le rivage d'ici est un rivage de platitude et de stupidité. Rien n'y frémit des grandeurs de la terre ; ni volcan, ni fleuve. Rien n'y tressaille ou n'y vibre ; le vent du large s'atténue en faibles tourbillons et meurt presque sans bruit. Les hommes, épris d'or, âmes dépossédées, n'y cherchent point les voluptés de la Beauté. Ah ! s'écrie le poète, fuir vers les îles de la vie,

Et fuir ! Plonger aux gouffres dont frisonne l'air,
Appareiller vers les neuves merveilles
Dont, murmure infini d'invisibles abeilles,
Le sourire fait tressaillir l'océan clair,
Et toute la vie, de mer en mer,
Explorer du soleil qui, en fête, chatoie,
Par mille climats de la joie,
Ou qui s'éplore pâle à des grèves farouches !

(1) *Vers et Prose*. — Paris. — Tome XIII. — Mars-avril-mai 1908.

Digitized by Google

Je vivrai d'île en île, dans l'air superbe des Sporades, parmi les gemmes et les fruits siciliens! clame-t-il.

C'est une passion qui s'empare de lui, enthousiaste, mais sage en même temps : toute l'aspiration voluptueuse de Fontainas se concentre vers le mirage des îles. Oh! combien poétique, combien artistique, ce mirage! Nous lui devons le merveilleux *Parfum des Iles Borromées* de Boylesve; nous lui devons quelques-uns des plus lyriques poèmes d'Emile Verhaeren :

Je ne puis voir la mer sans rêver de voyages.

Nous avons eu, grâce à lui, *Calypso*, *Manon Lescaut*, *Virginie*, *Atala*, *Paul et René*; nous avons eu *Robinson Crusoë*, les *Voyages de Gulliver*, l'*Ile du docteur Moreau* qu'inventa Wells; Henri de Régnier et Pierre Quillard, Stuart Merrill et Francis Jammes ont exalté les îles ou s'en sont souvenus. Et voici que Fontainas, réimprimant dans sa Nef ses poèmes de la mer, faisant songer à ces vers des *Forces tumultueuses* :

Mon rêve est embarqué dans une île flottante
Avec de grandes fleurs et de chantants oiseaux,

se révèle, à nos yeux, à nos âmes, comme le premier d'entre les jeunes Maîtres d'hier, ou d'aujourd'hui, qui ait enfin exprimé entièrement les *frissons des îles* :

Ces voluptés promises de la Beauté!

Mais hélas! André Fontainas, parti plein d'espoir, plein d'ardeur, accablé sans doute par la maladie ou le temps, n'a pu s'exalter assez aux jouissances rêvées. Rejeté par la dérade et la tempête, il s'en est venu échouer, héroïque vaincu dans sa nef désemparée, aux rivages mêmes d'où il cinglait hier. Ses souffrances spirituelles, ses dolences physiques, ses émotions de cœur l'ont repris. Ah! mais il se réembarquera, vous dis-je, et quittant à jamais ses havres d'amertumes, il connaîtra demain la joie et la splendeur de la vie large et voluptueuse. Et, tant mieux s'il échoua tantôt : le recul de sa nef orgueilleuse, nous a valu ces escales, ces étapes, ces guirlandes commémoratives, derniers adieux au passé et à l'aujourd'hui morose, nous a valu, dis-je, ce recueil de la *Nef*, sorte de premier terme de l'antithèse de son art : Regrets idéalistes aujourd'hui; demain, frénésie de joie idéaliste.

J'ai l'air, ici, de prophétiser. C'est même le côté amusant, intéressant de la critique. Lorsqu'on a affaire, comme c'est le cas ici, à un poète, qui est un Maître, l'avenir de son art peut parfois se définir. Nous en reparlerons...

Digitized by Google

Derniers adieux — regrets idéalistes — oui, voilà bien le lest de cette nef. Fontainas, cœur affectueux, âme admirative, pleure ses amis disparus comme on pleure des dieux; J.-M. de Hérédia, Ephraïm Mickaël, et surtout l'ineffable Mallarmé recueillent posthumement les témoignages affectueux et artistiques de ce grand ami fidèle qu'est leur jeune et survivant disciple. Il y a quelque chose d'irréellement surhumain dans cette sincérité d'homme que rien, pas même les critiques, n'a rebuté. Certes, il faut du courage de nos jours pour aimer un poète tel que Mallarmé, un poète aux théories si spéciales, aux influences si bizarres. Il faut du courage, dis-je, parce que tant de critiques sont malveillants et grotesques : vous aimez tel artiste, donc vous l'imitez! Et bien, non, j'affirme que M. Fontainas est mallarméen d'expression, mais j'affirme aussi, et j'attends qu'on infirme mes dires, que ce poète-ci est absolument, entièrement personnel. J'appuie mes conclusions sur des opinions, non suspectes — aux mêmes titres que les miennes, je suppose? — de MM. Pierre Quillard, Remy de Gourmont et d'autres.

André Fontainas, au milieu de ces tristesses, a de clairs enthousiasmes pour ces beaux poètes que sont Henri de Régnier et Pierre Quillard, et a aussi de ces sourires émus qui font prévoir le retour de la fervente joie d'espoir. Ainsi, je citerais en exemple, les strophes écrites à Malines :

O mes Amis, les seuls, sans doute, que ne lasse
De son ennui ni la lenteur de mes émois,
Ni mon silence, ni l'horreur de mes effrois
. . . . . .

et qui feraient souhaiter d'être de ces amis-là.

André Fontainas, au reste, subit d'autres influences de joie : d'autres navires sont encore qui appareillent vers les îles, même après le naufrage de sa nef. Le poète, malgré son pessimisme espère. L'an dernier, ne fut-il pas se consoler en Italie? Le Printemps de Donatello l'enfièvre, et Gênes lui sourit :

L'aube fraîche d'avril a souri sur les monts...

Pise l'enchante, et tous les chantres du pinceau italien, toutes leurs grâces, toutes leurs couleurs, l'extasient. Il subit l'agréable douceur des mythes enchanteurs... La première rencontre d'Orphée et d'Eurydice, est au sens néo-grec artistique le plus merveilleux poème classique et chantant que je connaisse. Il marque, en l'art suprême d'André Fontainas la première aube d'éclaircie, celle d'où est née cette page merveilleuse que le poète daigna révéler au *Thyrse* l'an dernier, et par lequel son art, dois-je l'affirmer? me conquit à jamais : *La Dormeuse*. Les alarmes de son esprit,

Digitized by Google

les inquiétudes de son cœur, tout cela fut vaincu, en cet être de poésie et d'art, par l'amour :

... Je suis à toi, rien n'est pareil
A ce qui fut avant que je t'eusse ravie.

La Nef désemparée est un chef-d'œuvre, précurseur d'une œuvre géniale. Il se termine, comme il convenait lorsqu'il sagit d'un rythmeur comme André Fontainas, par quelques poèmes de chants, de visions et d'harmonies. A André Fontainas, nos hommages d'à présent; écoutez : voici un poème dont je m'hallucinai jadis, sans en connaître l'auteur, l'âme et les sens; écoutez :

Le rubis que mon vœu décerne
Au sourire de ta beauté
Est, à coup sûr, ensanglanté
Par des feux de miroir moins terne.

La glace avec la flamme alterne,
Et ton œil dur par dignité
Meurtrit le désir sangloté
D'être un rien que ta main gouverne.

Mais songe là-bas que des eaux
Ont bercé l'espoir des vaisseaux
Vers l'île secrète et future,

Et viens en l'oubli des hivers
Follement voguer à travers
La voluptueuse aventure.

Ah! qui sait encore d'aussi beaux vers?

* * *

F.-T. MARINETTI, *La Ville Charnelle*. — Paris, Sansot et Cie.

J'ignorais le poète Marinetti, hier encore. Son volume spirituel, piquant et révélateur : *Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste* me le révéla d'abord comme critique et comme prosateur. Puis soudain, j'eus cette jouissance esthétique de connaître *La Ville Charnelle*.

Il fallait une âme italienne pour exalter ainsi la volupté, cette science artistique vers laquelle je me dépense. Il fallait un poète, un musicien, un peintre, un génie dont l'esprit fut ardent comme le soleil italien. Le poète Marinetti, doué d'une imagination merveilleuse, d'une fibre poétique extraordinaire s'avisa, un jour de clair soleil, devant quelque ville méri-

Digitized by Google

dionale ou occidentale, de faire vivre comme une femme, comme les sens et le corps d'Eve, toute une cité. Ayant à sa portée géniale, les couleurs, les mots, les expressions et les phrases les plus délirantes de lyrisme qui soient, il arriva à dresser devant nos yeux éblouis la fantasmagorie de cette Ville — Volupté! Œuvre de luministe étrange, œuvre, elle-même, de lumière et d'intensité, le poème de la *Ville Charnelle* est comme une fanfare glorieuse et voluptueuse.

F.-T. Marinetti a compris la volupté à la manière chaude des plus purs luministes; il peint de larges fresques décoratives inondées de soleil, d'or, d'éclat, et de mirages clairs; chacun de ses tableaux est créé d'une seule vision, d'une seule image artistique, qui, symbolisée, synthétisée, gonflée par l'imagination fervente du poète devient magnifique d'effet. Il y a du grandiose, du super-lyrique en ce poème de F.-T. Marinetti; il amplifie, jusqu'aux suprêmes excès de la pensée ardente et enthousiaste, les nervosités fortes de l'Art qui le produisit; et il apparaît, ce poème, comme une œuvre forte elle-même, comme une œuvre géniale, car, le propre du génie, n'est-ce pas une certaine inégalité de talent?

De toute la collection Sansot, *La Ville Charnelle* est certainement l'un des plus originaux chefs-d'œuvre. C'est en ce volume que furent dépensés le plus de génie, le plus d'enthousiasme, le plus de passion, et la plus grande excitation cérébrale, sensuelle et littéraire.

MAURICE GAUCHEZ.

Memento. — ERNEST DE LAMINNE, *Les Regrets*. (Paris, Alphonse Lemerre). M. de Laminne écrit impeccablement des vers alexandrins où il met une science véritable de la technique du vers et de sa valeur. Mais n'est point poète qui connaît le métier poétique. Je gage que l'auteur des *Regrets* (où, parfois, un vers harmonieux, une image neuve se rencontrent) serait poète, s'il n'avait été, s'il n'était fasciné par un Parnasse effrayant où fleurissent cependant Dierex, Hérédia et de Lisle. Voilà! à ne pas être ému — toujours — mais correct — à jamais — on a de l'élégance parfaite sous un dehors réfrigérant. — MARIE DE SORMION, *La Vie triomphante*. (Paris, Plon-Nourrit et Cie.) Je n'ai pas connu les œuvres précédentes de ce poète. Le recueil qu'elle nous donne aujourd'hui est d'un bel optimisme, d'une ardente foi et d'un lyrisme convenable, mais les vers, souvent harmonieux sont parfois une réunion de mots sans possible compréhension. L'auteur aime la Vie. Un jour, elle reviendra vers nous, et nous pourrons, j'espère, la saluer. — PAUL GÉRALDY, *Les Petites Ames*. (Paris, A. Messein.) Poésie familièrement tendre et douce, vers limpides et harmonieux, point de prétention, de la joliesse, de la grâce et un brin d'émotion... Ce sont *les Petites Ames*. Il serait difficile de les analyser tant elles sont menues et légères. Je recommande vivement ce court recueil où j'épingle entre autres, ce vers :

Les vers sont des bonheurs que nous n'avons pas eus.

Digitized by Google

ROGER FRÊNE, *Les Sèves originaires*. (Paris, Perrin et Cie.) M. Frêne a-t-il du talent? Oui... et non. Il est artificiel et conventionnel. Parfois, il est beau lyrique. Alors?... il lui faudrait moins de pureté et plus d'élan. — JEAN BALDE, *Ames d'Artistes*. (Paris, Sansot et Cie.) Jean Balde m'en voudra de l'avoir relégué à cette place. J'en ai du regret, aussi, car son œuvre est belle de jeunesse et d'enthousiasme, car elle révèle un coloriste, un enthousiaste et un sensible. Mais Jean Balde produira mieux plus tard. Je serai prêt alors à lui tendre les mains. Il se l'est dit :

> L'étincelle est au fond de ton vase d'argile,
> Souffle, souffle, mon fils, ne te retourne pas...
> ... Et les plus mornes jours seront beaux dans tes yeux.

— LÉON DUPLESSIS, *Coups d'archet*. (Paris, Paul Ollendorff.) Ah! non, Monsieur : j'aime les plaisanteries, mais elles sont toujours mauvaises en mauvais vers. Les cafés-concerts le prouvent. Quant aux vers « d'histoire » ou de « légendes », vous le dites :

> Je vous offre ma barbe...
> ... Nous acceptons, seigneur, les poils de ta moustache.

— J. DE WILS, *Bayard*. (Paris, Vannier.) Voici une pièce héroïque, en quatre actes et en vers, représentée en 1907 au théâtre de la Nature, à Champigny, pièce qui, si son auteur était « à succès » comme Edmond Rostand, verrait souvent les joies du triomphe. De jolis vers s'y égarent parfois au travers d'une intrigue héroïquement dramatique. Au surplus, l' « action scénique » détériore forcément l'harmonie de certains auteurs, et publiés ainsi, leurs actes en vers chagrinent critiques et poètes, sans qu'il y soit de la faute de l'écrivain. — PIERRE BROODCORENS, *Le Roi Aveugle*. (Bruxelles, *Belgique Artistique et Littéraire*.) Cette pièce est la première partie d'une future trilogie : attendons donc l'achèvement de cette œuvre pour en parler.

M. G.

Digitized by Google

Une nouvelle biographie du cardinal Newman

Cardinal Newman and his Influence on Life and Thought, by CHARLES SAROLEA, D. Ph.. D. Litt. — Edimburg T. et T. Piark 1908. — 1 vol. in-12 de 174 pages.

On sait que l'histoire de la littérature française est enseignée à l'Université d'Edimbourg par un de nos compatriotes, agrégé à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles, M. Charles Sarolea. C'est un des rares écrivains qui manie avec une égale élégance le français et l'anglais ; aussi s'est-il fait remarquer des deux côtés de la Manche par des articles et des essais qui témoignent d'une grande variété de connaissances, non moins que d'une réelle originalité d'esprit. Il vient de publier — dans la collection éditée par M. Oliphant Sweaton sous le titre de : *The World 's Epoch Makers* « Ceux qui font l'histoire », — un petit volume où il décrit, avec une impartialité qui n'exclut pas la sympathie pour la personnalité de son héros, la vie et l'œuvre de ce John-Henri Newman qui a joué un rôle si marqué dans la culture religieuse de l'Angleterre contemporaine.

Le sujet n'est pas neuf et il fallait à l'écrivain belge une certaine audace pour l'aborder. Depuis la mort de Newman en 1891, on ne compte pas moins d'une douzaine de biographies qui lui ont été consacrées, tant par des protestants que par des catholiques, quelques-unes signées de noms de premier ordre, et, phénomène caractéristique, presque toutes aboutissent à des conclusions différentes, parfois contradictoires, dans leurs jugements sur le caractère complexe du personnage. Pour les uns il fut un casuiste subtil, un corrupteur de l'esprit anglais; pour les autres, un ange de l'école, un nouveau Thomas d'Aquin. Des protestants l'ont tour à tour vilipendé et porté aux nues en dépit de sa conversion; des catholiques l'ont vénéré comme un saint et appelé « l'homme le plus dangereux pour la foi que l'Angleterre ait produite ». Les uns l'ont représenté comme un catholique libéral; les autres comme un « homme de réaction ». Certains n'ont voulu voir en lui qu'un sceptique et un politicien; d'autres un mystique et un illuminé; d'autres encore ont essayé de combiner ces appréciations en disant qu'il avait l'intelligence d'un sceptique avec le cœur d'un mystique.

Quoi qu'il en soit, M. Sarolea a estimé qu'il y avait encore quelques nouveaux aperçus à présenter et peut-être que, « n'étant, comme il le dit lui-même, ni catholique, ni anglican, ni protestant, dégagé personnellement des controverses théologiques, bien que passionnément intéressé aux questions religieuses, » il nous fera pénétrer un peu plus profondément dans la

Digitized by Google

connaissance d'un des esprits religieux les plus énigmatiques et les plus extraordinaires qu'ait produits l'Angleterre du XIXe siècle. Ajoutons que le livre vient à son heure, au moment où se développe, dans l'Eglise romaine cette école « moderniste » qui, à tort ou à raison, se réclame de Newman comme d'un inspirateur, sinon d'un initiateur. « L'influence de Newman, fait observer M. Sarolea, est peut-être plus large et plus profonde aujourd'hui en France que même en Angleterre ».

Le mouvement romantique qui, après la chute de Napoléon, renouvela la philosophie et la littérature européennes, se fit sentir en Angleterre jusque dans la religion. Il débuta par une propagande de brochures (*Tracts for the time*), où quelques jeunes enthousiastes, groupés dans un collège d'Oxford, s'efforçaient de réagir à la fois contre l'indifférentisme spirituel de l'Église officiel et l'austérité puritaine du culte réformé, non moins que contre le particularisme des organisations protestantes, en préconisant le retour à la notion d'une communion véritablement *catholique*, c'est-à-dire universelle, telle qu'elle leur paraissait avoir régné au temps des premiers conciles. Cette conception, féconde au point de vue de l'inspiration religieuse, n'en rouvrait pas moins la porte à l'invocation des saints, au culte de la Vierge, au rétablissement de la messe, de la confession et du célibat ecclésiastique, au dogme de la présence réelle, à la doctrine romaine des sacrements, à la prérogative surnaturelle du sacerdoce et même à la primauté de l'évêque de Rome.

Parmi les plus fervents adeptes de cette croisade, qu'on pourrait presque appeler une contre-réformation, se trouvait un jeune prédicateur, récemment entré dans les ordres anglicans, John Henri Newman, descendant, par son père, de juifs hollandais convertis et, par sa mère, d'une vieille famille de huguenots français. Au début il ne s'agissait que de fortifier, en la réformant, l'Église officielle et, en fait, le mouvement tractarien aboutit à y constituer la Haute Église qui pratique un véritable catholicisme avec le pape en moins. Mais Newman ne s'arrêta pas à mi-chemin et après un voyage à Rome, suivi d'une retraite de deux ans dans son ermitage de Littlemore, il abjura solennellement l'anglicanisme en 1845, pour solliciter bientôt la prêtrise dans l'Église romaine « pareil, a écrit Carlyle, à un enfant qui, après avoir erré tout le jour sur le champ de bataille, s'en revient le soir chercher le repos sur le sein de sa mère morte ».

L'image est ingénieuse; mais elle n'est exacte qu'à condition d'être prise très au figuré. La morte était plus récalcitrante que ne se l'imaginait Carlyle et ce n'est pas le repos que Newman allait chercher dans son sein. Pendant près d'un demi-siècle, il ne cessa de combattre avec la plume et la parole, pour sa nouvelle patrie religieuse, et Rome lui doit le meilleur du terrain qu'elle a regagné dans les îles Britanniques. Cependant il resta toujours suspect à ses chefs; on refusa d'adopter ses plans de campagne; on le contraria dans ses œuvres de propagande, on l'oublia soigneusement lorsque, quelques années plus tard, la papauté réorganisa sa hiérarchie

Digitized by Google

épiscopale en Angleterre et ce fut pour ainsi dire *in extremis* qu'après la mort de Pie IX, on lui conféra la dignité de cardinal, depuis longtemps attribuée à son rival, l'archevêque Manning. C'est que, suivant une ingénieuse observation de M. Sarolea, alors que Newman était déjà catholique dans l'Église anglicane, il resta protestant dans l'Église romaine. Lui-même nous dit, dans son *Apologia*, que le jour où il se convertit au romanisme, il n'eut conscience d'aucun changement dans son esprit.

Quel fut donc le motif de sa conversion ? Telle est la première question qu'on se pose. La réponse qu'y fait M. Saroléa rappelle un peu en apparence celle du médecin de Molière à qui l'on demandait pourquoi l'opium fait dormir. — « Parce qu'il a une vertu dormitive. » — Newman adopta le catholicisme, parce que... « son âme était naturellement catholique ! » Le point est de savoir s'il ne pouvait trouver en dehors de l'Église romaine la satisfaction de ses besoins spirituels. M. Sarolea découvre en lui trois facteurs psychologiques qui le plus souvent s'excluent, mais qui chez Newman se complètent et se renforcent l'un l'autre : 1° un tempérament de logicien. M. Sarolea qui le met en parallèle avec Pascal, écrit que sa conversion fut le résultat d'un processus logique qui mit quinze ans à se développer. Or, s'il est vrai que le protestantisme est surtout une religion de dialecticiens, cependant Rome attache plus d'importance qu'en général les Églises de la Réforme à la partie dogmatique de la religion ; sans compter qu'elle définit mieux, à son propre point de vue, les sphères respectives de la raison et de la foi ; 2° une disposition mystique, qui lui faisait chercher ardemment une expansion de vie et de ferveur religieuses plus accentuée dans l'Eglise romaine que dans n'importe quelle autre communion chrétienne ; 3° un grand sens pratique et un besoin d'action, deux caractères qui distinguent particulièrement l'organisation catholique, la plus remarquable de toutes les Églises connues par sa souplesse aussi bien que par sa discipline.

D'autre part, l'Église romaine, il y a un demi-siècle, avait une double œuvre à poursuivre en Angleterre : d'abord convertir les Anglicans, ensuite les organiser et les discipliner. Newman, par la nature même de son esprit, convenait admirablement pour la première tâche, Manning pour la seconde. Mais un conflit était inévitable entre ces deux hommes : l'apôtre et l'épiscope, le pionnier et l'administrateur. Rome ne pouvait pas ne point soutenir le second, tout en laissant faire le premier. Ajoutons que Newman combattit l'infaillibilité papale, dont son rival était un ardent champion et, s'il se soumit par discipline, il semble que ce fut, comme le Père Gratry, du bout des lèvres. « La conscience d'abord, a-t-il écrit ; le Pape ensuite. » C'est un mot et surtout une idée que les ultramontains ne pouvaient lui pardonner. En outre, nourri de la philosophie alexandrine, il semble avoir professé une médiocre estime pour l'école de saint Thomas, si en faveur au Vatican depuis les derniers papes. « Sans doute, écrivait-il, j'admets la valeur de l'École comme une des étapes de la théologie (*one of the loci*

Digitized by Google

theologici), mais je sympathise avec Petavius en préférant à la théologie disputeuse et subtile du moyen-âge l'enseignement plus élégant et plus fécond qui s'est modelé sur l'image de l'antiquité érudite Les Pères ont fait de moi un catholique ; je ne vais pas jeter bas (*kick down*) l'échelle par laquelle je me suis hissé dans l'Église .»

M. Sarolea ne manque pas de nous offrir un résumé de la théologie ou plutôt de l'apologétique par laquelle Newman, se rattachant à la théologie alexandrine, bien plus qu'à la scolastique chère à Léon XIII et à Pie X, s'est efforcé d'accommoder la doctrine catholique à l'idée de développement aujourd'hui prédominante dans toutes les sphères de la philosophie et de la science.

Dans toutes les questions qui impliquent l'intervention de la personnalité humaine, on ne peut se contenter d'appliquer les méthodes des sciences exactes ; il est impossible d'éliminer un facteur individuel, subjectif, pour lequel Newman a créé le terme de *sens illatif*, entendant par là la faculté que nous avons de voir les objets sous un angle qui nous est propre. Dans ce domaine, nous devons donc nous contenter de probabilités. Néanmoins un faisceau de probabilités peut engendrer la certitude, surtout si la conclusion s'accorde avec notre expérience personnelle. Or, tel est bien, selon Newman, le cas de la doctrine chrétienne. Aucune, en effet, ne concorde mieux avec ce que, chez tous les peuples et dans tous les temps, on a regardé comme les vérités religieuses. Une fois admis que le christianisme est la meilleure expression de la religion naturelle, c'est dans l'Église romaine qu'on trouve au plus haut degré l'unité et la continuité de la tradition religieuse. De plus, cette Église est un organisme vivant dont l'adaptation à tous les milieux et à tous les temps ne peut s'expliquer que par la présence d'un élément divin.

Il est facile, pour qui n'est pas convaincu d'avance, de découvrir les points faibles de ce raisonnement, et M. Sarolea ne se fait pas faute de les mettre en lumière. La religion naturelle, si on entend par là les croyances communes à tous les peuples, n'a qu'une analogie très éloignée avec les dogmes de l'Église romaine. S'il fallait laisser au suffrage universel de l'humanité, même actuelle, le soin de définir la vérité religieuse, ce qui l'emporterait à une énorme majorité, ce serait la croyance à la magie, aux sorciers, aux revenants, au pouvoir des fétiches et à l'intervention arbitraire des esprits. Quant à l'adaptibilité de l'organisation catholique, elle atteste simplement la supériorité de sa politique et de sa discipline ; peut-être une connaissance plus approfondie du cœur humain ; on voit, du reste, dans la nature, que ce sont les organismes inférieurs qui se plient le plus aisément aux modifications de leur milieu. Il n'en reste pas moins vrai que, si l'on concède à Newman son point de départ, le reste s'ensuit logiquement. Ce point de départ, c'est l'impuissance de la raison humaine à découvrir la vérité religieuse sans le concours de la révélation.

Une dernière question s'imposait, que l'auteur a traitée avec son habi

Digitized by Google

tuelle finesse d'analyse : Newman peut-il être regardé comme l'ancêtre du modernisme? Tout d'abord il fait observer que Newman a eu beau vitupérer contre le libéralisme religieux; le fait de placer la conscience au-dessus du pape devait le conduire à adopter le fondement même de la doctrine libérale, et, s'il n'a pas grand mérite à réclamer la séparation de l'Église et de l'État dans un pays où l'Église officielle est aux mains d'hérétiques, néanmoins sa répudiation de tout appel au bras séculier dans le domaine de la religion est suffisamment explicite pour le mettre en contradiction formelle avec les injonctions du *Syllabus* : « Si le Pape ou la Reine, dit-il dans une lettre au duc de Norfolk, exigeaient de moi une obéissance absolue, elle ou lui transgresseraient les lois de la société humaine. Je n'accorde d'obéissance absolue ni à l'un ni à l'autre. » — Mais, lui objectera-t-on, c'est là une conception protestante des droits du jugement individuel? — Il s'en tire par cet argument qui fait un peu sourire : « Non, car la doctrine protestante est que le jugement privé est notre guide *ordinaire* dans les questions religieuses; moi, je n'en ferai usage que dans des hypothèses *extraordinaires*, voire impossibles. »

Acceptons, comme le fait M. Sarolea, la définition du modernisme, telle que la donne la dernière Encyclique papale : 1° Cette hérésie implique l'admission du principe de variation et de développement en opposition avec le principe d'immutabilité; 2° Elle introduit dans le conflit entre la science et la religion une nouvelle méthode d'exégèse, en substituant une interprétation symbolique et allégorique de la Bible à l'acceptation littérale et historique des faits; 3° Elle formule une nouvelle philosophie de la religion, en remplaçant le principe de la transcendance par celui de l'immanence.

Sans doute, Newman fonde son raisonnement apologétique sur l'assimilation de l'Église à un organisme en voie de développement continu; mais il s'agit plutôt, dans sa pensée, d'un procédé logique que d'une évolution organique conçue au sens de l'adaptation à des milieux nouveaux. D'un autre côté, c'est sur sa théorie du développement que s'appuie Loisy pour le proclamer le plus grand théologien catholique du dernier siècle. D'ailleurs, le côté saillant du modernisme c'est le dessein de reprendre la conception des premiers chrétiens, que la religion est une question de vie et non de dogme. Or c'est un peu l'idée de Newman. Celui-ci toutefois se refuse à faire bon marché des dogmes ou à les émasculer par le symbolisme, et il s'abstient soigneusement de s'aventurer sur le terrain de l'exégèse biblique. Aussi M. Sarolea nous semble-t-il fondé à conclure que, si Newman peut être appelé le père du modernisme, c'est sous réserve de nous souvenir que les enfants offrent souvent peu de ressemblance avec leurs parents et que ceux-ci ne peuvent être tenus responsables des idées de leur progéniture. Ailleurs cependant l'auteur est moins réservé : « Cette fermentation extraordinaire (*Introd.* p. 3) que nous observons dans les ouvrages de Loisy, Dimnet, Laberthonnière, Leroy, Houtin, contre lesquels le Pape a lancé sa

Digitized by Google

récente Encyclique, peut être directement rattachée à l'influence du grand Cardinal... Ainsi, après avoir amené un schisme dans son Église originaire, Newman suscite dans son Église d'adoption une hérésie qui fera encore plus époque ».

M. Sarolea croit à l'avènement d'un nouveau catholicisme qui certainement ne sera pas le catholicisme historique et miraculeux de Newman, mais qui, « débarrassé de ses éléments surnaturels, retiendra l'esprit de l'Évangile, à défaut de la lettre, et appliquera à la réalisation de ses idéals les moyens psychologiques et politiques dont l'efficacité supérieure a été démontrée par une expérience collective de deux mille ans ». J'avouerai que j'éprouve quelque difficulté à partager cette confiance. L'auteur ne nous dit pas nettement s'il compte sur une transformation interne de l'Église romaine ou si l'évolution religieuse qu'il entrevoit s'accomplira en dehors de la papauté. Même l'Église haute de l'anglicanisme, qu'anime toujours l'esprit de Newman et des *tractariens*, ne revèle jusqu'ici aucune velléité de renoncer à son attitude hybride pour se jeter dans les bras du modernisme. Quant à Rome elle se fait plus réactionnaire que jamais. Sans doute une partie de son clergé est gagnée aux idées nouvelles; mais, dès qu'un membre agit dans dans ce sens, il est retranché de la communion des fidèles et perd dès lors toute influence sur la direction de l'Église. L'infaillibilité des papes, — dont l'acceptation, comme le montrait encore récemment M. Alfred Giron dans son étude historique sur l'*Infaillibilité pontificale*, est l'aboutissement logique du catholicisme — ne peut agir, à son tour, que dans un sens : le renforcement de l'autorité surnaturelle sur laquelle reposent les prétentions du sacerdoce à la domination de la société.

Il est vrai que, pendant près de dix-huit siècles, l'Église catholique a déployé une merveilleuse puissance d'adaptation à ses milieux successifs. Mais il ne s'agissait pas, comme aujourd'hui, d'un désaccord qui porte sur le principe même de son autorité. D'ailleurs l'adaptabilité d'un organisme a des limites au delà desquelles il devient incapable de suivre les modifications de son milieu, surtout quand il a trop tardé à s'y essayer. Or le fossé grandit tous les jours entre la science et l'Église; même le symbolisme des modernistes n'arrivera plus à le combler. L'infaillibilité papale a incontestablement apporté un regain de force au catholicisme en y resserrant la discipline; mais elle a fermé la porte à toute tentative de rapprochement avec ce que Pie IX appelait, dans une même formule de condamnation « le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne ».

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Théâtres.

Ils rouvrent, ils sont ouverts, et le mois prochain, le bulletin de leurs victoires ou de leurs échecs sera copieux. Signalons, au moment de la mise en pages, les réouvertures de la Monnaie, de l'Alcazar, des Galeries Saint-Hubert. Ces deux derniers théâtres ont cherché leur succès dans des œuvres de demi-caractère, l'une qui est dans la note du *Ruisseau* et d'autres succès de l'hiver passé, l'autre qui renouvelle la vogue de *Riffles*, de l'inoubliable gentleman-voleur ; car la mode est aux filous d'allure distinguée, et il est assez triste de devoir confesser que l'attention passionnée du public ne se détourne un seul instant des adultères mondains et des scènes de basse corruption sociale que pour se fixer sur les ruses d'escarpes prévues et défendues par les lois. Quant aux *Sentiers de la Vertu*, on devine que la seule ressemblance qu'il y ait entre eux et le « droit chemin », c'est qu'il y passe des femmes peu vêtues, et si la vérité est une vertu, elle leur ressemble d'extérieur, tout au moins.

La reprise de *Lohengrin*, à la Monnaie, a été un grand succès. L'art supérieur de nos metteurs en scène s'y est donné toute carrière ; on a admiré des décors, des groupements de personnages comme jamais peut-être un théâtre belge ne les avait réussis. Et l'interprétation n'a point pâti de cette importance attachée au côté extérieur du spectacle. M. Verdier et Mlle Lucey ont réellement été dignes d'une grande scène lyrique. Mlle Seroen, pour être moins exercée, n'a pas eu pour cela une part insignifiante dans le succès ; M. Galinier a une belle voix, mais c'est tout ce que nous pouvons encore affirmer sur son compte. Les autres emplois étaient excellemment tenus. Des reprises de *Werther*, *Lackmé*, *Aïda* ont été consacrées aux autres débuts. Disons que ceux-ci furent généralement favorables.

J. de W.

*
* *

Les livres.

Après le succès de *Sherlock Holmes* et celui *d'Arsène Lupin*, on ne s'étonnera pas de celui du roman *Mystères et aventures*, de Conan Doyle, que publie l'éditeur Stock en une excellente traduction de M. Albert Savine, car il appartient à un groupe semblable, dans l'œuvre de l'écrivain anglais, à celui de la série de ses *Sherlock Holmes*. Ce sont, pour la plu-

Digitized by Google

part, des histoires de brigands de la brousse australienne. Conan Doyle, qui a beaucoup voyagé dans sa jeunesse, y raconte aussi *Une nuit chez les Nihilistes* et l'étrange récit de la *Hachette d'argent*.

* * *

A.-V. ARNAULT, *Souvenirs d'un sexagénaire*, tome I. — La librairie Garnier met en vente le deuxième volume des *Souvenirs d'un sexagénaire*, du poète académicien A.-V. Arnault, ouvrage publié en 1833, et qui est devenu introuvable.

Nous avons signalé le premier volume il y a un mois. Ce livre est un document essentiel et de premier ordre sur les années immédiatement antérieures à la Révolution, à partir de l'avènement de Louis XVI, et sur la Révolution elle-même, jusqu'à la journée du 18 brumaire sur le récit de laquelle il se ferme. Attaché dès l'âge de 20 ans à la personne de Monsieur, le futur Louis XVIII, auteur tragique en vue, familier de Bonaparte, Arnault a connu les principaux personnages de cette période si riche en événements, hommes politiques, écrivains, hommes et femmes de théâtre, et il les fait passer sous nos yeux en traits vivants et inoubliables Il a écrit un livre de bonne foi en même temps qu'un livre amusant et spirituel. La nouvelle édition est due à M. Auguste Dietrich, qui a fait précéder l'ouvrage d'un travail important sur l'auteur, et qui a éclairci le texte par des notes aussi nombreuses qu'intéressantes et souvent piquantes. Le troisième volume des *Souvenirs d'un sexagénaire* est sous presse, et le quatrième et dernier suivra immédiatement après.

* * *

LEGRAND-CHABRIER, *La journée d'Arles*, Paris, Sansot, in-24. — J'aime moins ce petit livre que les romans de M. Legrand-Chabrier et que certains articles, vraiment spirituels, qu'il donne à *La Grande Revue*. Pourquoi? Mais parce qu'on y sent l'effort et que trop visiblement l'écrivain s'époumonne pour nous dire des choses nouvelles et les dire autrement qu'autrui. De là l'entortillé d'un style pourtant bien personnel. De là aussi une sorte d'indifférence railleuse pour un beau sujet, qui demande un poète plutôt qu'un boulevardier. Il y a, vers la fin, une échappée qui est délicieuse, comme un rideau qui se lève sur des idéalités enfin contemplées en face. Cette imagination de la païenne qui donne du plaisir aux défunts, enfermés dans leurs sarcophages, m'a consolé des quelques passages qui sentent le dessèchement et frisent parfois l'incompréhension. W.

* * *

M. le comte de Lesdain détient une façon de record dans le monde des explorateurs. Il est le premier Européen qui ait osé, seul avec sa jeune femme, escorté d'une petite troupe de Chinois peureux, franchir le Thibet

Digitized by Google

du nord au sud, passer de Pékin aux Indes à travers le gouvernement de Lhassa. Il a réussi là où bien d'autres hommes courageux, prévoyants, bien pourvus, ont échoué, et sensiblement distancé les odyssées célèbres des Swen-Hedin, des Bonvalot, des Littledale, du prince d'Orléans, etc. Rien d'émouvant comme le récit de ses aventures dans les espaces infinis de l'Asie centrale; des dangers multiples courus au milieu d'une nature hostile, dans les abimes de boue, dans les plaines de sel, à la traversée du Gobi et du grand plateau du Thibet « toit du monde ». Chemin faisant, il soulève des curiosités passionnées, surmonte des obstacles grandioses; triomphe de la faim, de la soif, de la lâcheté de ses compagnons; observe des milieux nouveaux; parvient à esquiver, à force de sang-froid, les consignes sévères qui gardent le grand Lama. Et tout cela à quelques mois de la dernière expédition anglaise! Quelle admirable leçon d'énergie contient le livre de M. de Lesdain, *Voyage au Thibet* (Paris, Plon, in-16) qui vient d'enrichir la collection de voyages de la librairie Plon!

* * *

Au moment où l'on discute en France des réformes aussi importantes que l'impôt sur le revenu, le rachat des chemins de fer, la législation ouvrière, les chèques postaux, il est piquant qu'un ouvrage d'ensemble, consacré à la Suisse économique, vint nous montrer les résultats obtenus dans ce sens là-bas. C'est ce que fait *La Suisse au XX^e^ siècle*, de M. P. Clerget. (Un vol. in-18, Colin, Paris.)

L'auteur, qui a appartenu pendant huit années au corps enseignant suisse, ne s'est pas borné à une étude purement statistique : son livre abonde en observations personnelles qui témoignent d'une connaissance approfondie du milieu.

Dans la même collection de monographies que publie l'édition Colin, a pris place un curieux volume de M. Louis Aubert, *Américains et Japonais* (in-18).

L'auteur, qui depuis plusieurs années étudie les problèmes politiques et sociaux du Pacifique, avait exposé dans un précédent ouvrage, *Paix Japonaise*, les ambitions du Japon en Extrême-Orient, ses relations avec les Etats-Unis et les changements dans ses coutumes et sentiments, tels qu'ils résultaient de la guerre russo-japonaise et de la paix de Portsmouth.

Les origines déjà anciennes et les causes actuelles, chez les Japonais victorieux, du mouvement d'émigration aux Hawaï, aux États-Unis, au Canada, au Mexique et dans l'Amérique du Sud; les conséquences économiques, sociales et politiques de la rencontre dans les Amériques des Jaunes et des Blancs, voilà le sujet du présent volume.

* * *

La librairie Sansot publie, dans sa collection des « Célébrités d'aujourd'hui » une très jolie biographie d'Edouard Schuré (1 fr.) par un de nos

Digitized by Google

plus savants musicologues, qui s'appelle, croyons-nous, Louis de Romain et signé Louis de Romeuf. Déjà une personne qui touche de près au distingué critique, Yves Mainor, avait écrit d'attachantes et fines pages sur l'auteur des *Grands Initiés*. Cette fois, il s'agit d'une étude d'un tout autre caractère, conforme au plan de la collection et avivée par des détails anecdotiques, des dates, des illustrations, etc. On n'y retrouve pas moins le sens des intériorités et la pénétration particulière que donne une haute sympathie d'âme.

Et voici que justement M. Edouard Schuré publie, chez Perrin, sous ce titre *Femmes inspiratrices et poètes annonciateurs*, un recueil qui achève de justifier les expressions admiratives dont s'est servi abondamment M. L. De Romeuf. Parmi les études que renferme le volume, signalons tout particulièrement celle consacrée à Albana Mignaty, dont l'influence fut déterminante sur l'écrivain alsacien. Mais il n'y a pas, dans les autres études, de moindres éléments attractifs, et les femmes qui inspirèrent Wagner, Mathilde Wesendonck et Cosima Liszt, y sont analysées avec le respect ingénieux du poète. Le nom de Charles de Pomairols et celui de Louis le Cardonnel sont familiers à tous les idéalistes. On lira avec plaisir ce que M. Schuré a écrit sur leurs poèmes. W.

Digitized by Google

LE CONGRÈS D'ARLON

Le Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française a eu un retentissement si considérable dans la presse belge, et surtout dans la presse française, qu'il me paraît légitime, et même nécessaire de lui consacrer ici quelques réflexions.

Lorsqu'il y a trois ans, nous convoquâmes à Liège les amis de notre langue à une première manifestation, dont l'objet était de la glorifier, les buts du Congrès ne nous apparaissaient pas, à nous-mêmes, tellement clairs que nous pussions les montrer du doigt à nos adhérents et conduire ceux-ci en pleine sécurité dans la voie qu'il convenait de suivre. Ces adhérents, nous ne les connaissions pas, pour la plupart, et c'est à tâtons, sinon à l'aveuglette, que nous dûmes parvenir jusqu'à eux. Sans doute, il y avait déjà à Paris, et même ailleurs, des associations qui groupaient des bonnes volontés; le désir de cultiver et même de défendre la langue française avait, depuis longtemps, rapproché des hommes d'enseignement et d'autres hommes, voués à des tâches moins intellectuelles. Mais le plus souvent, c'était ou en France, ou entre Français, ou sous la direction, ou du moins sous l'impulsion de Français que cette besogne si utile avait été faite.

Ce qu'on n'avait pas encore tenté jusque là, c'était le réveil du sentiment linguistique chez les étrangers qui parlaient notre idiome, soit comme leur langue propre, soit comme une langue véhiculaire à côté de la leur, soit enfin comme une langue de superposition et de culture, adoptée sans autre préoccupation que d'orner leur esprit et de multiplier en eux les sources de beauté.

Telle fut la pensée initiale des organisateurs du Congrès de

Digitized by Google

Liége. Et, comme il fallait savoir se borner, ils imaginèrent tout d'abord un rapprochement bien naturel entre les nations, dont le français est soit l'unique idiome, soit au moins l'un des idiomes parlés, c'est-à-dire entre la France, la Belgique, la Suisse et le Canada. Ils ne crurent pouvoir exclure le grand-duché de Luxembourg, qui avait été jadis uni à la Belgique par des liens dynastiques, et qu'un caprice de la diplomatie avait, en 1839, séparé des Pays-Bas méridionaux. Les Luxembourgeois parlent un patois allemand (comme c'est le cas aussi de quelques Belges de la frontière orientale du pays); mais ils n'ont qu'une langue et qu'une culture littéraires, et c'est la France qui les leur donne, et qui toujours les leur a données.

Plus tard, les sympathies dont notre œuvre se vit entourée, et comme assaillie, et qui venaient du Nord et du Midi, nous déterminèrent à élargir encore notre propagande, et c'est alors qu'on vit siéger dans notre bureau permanent M. Novicow, le sociologue d'Odessa et l'auteur d'un remarquable ouvrage sur *L'expansion de la nationalité française*, M. Kr. Nyrop, le professeur de Copenhague, qui a écrit l'étude la plus savante et la plus complète sur l'histoire de cette langue, enfin M. G. Van Hamel, que la mort nous enleva trop tôt et qui fut, en Hollande, le vulgarisateur aimable et ardent des idées françaises.

Ce n'est pas tout : car à cette action externe et purement morale qu'exerça, à partir de 1905, le nouvel organisme, vint s'ajouter une action interne, plus profonde, si elle était plus limitée. Ce n'était pas le tout de mettre en relation et même en corrélation d'idées des hommes étrangers les uns aux autres par la patrie, par les préoccupations ordinaires de la vie et d'entretenir chez tous la même ferveur. Il fallait s'adresser, sinon aux foules, du moins à cette élite qui fait l'opinion.

Le pays où une telle propagande s'indiquait de façon immédiate, c'était la Belgique. La Belgique avait vu naître la Fédération. Elle était, avec la Suisse, de toutes les nations bilingues celle que des raisons multiples rendaient la plus rétive à l'ingérence française, dût-elle ne se produire que sous la forme d'associations littéraires et scientifiques. Que les Fran-

Digitized by Google

çais se groupassent à Bruxelles, à Anvers, à Liège, etc., pour la défense ou la délibération de leurs intérêts commerciaux, rien de mieux. Mais outre que les éléments intellectuels n'étaient point, parmi eux, assez prépondérants et assez agissants pour qu'ils constituassent en Belgique des centres intellectuels, il était à craindre que leurs tentatives les isolassent aussi complètement dans ce domaine que leurs groupements commerciaux et humanitaires l'ont fait dans d'autres.

Or, c'est aux Belges qu'il fallait s'adresser, c'est eux qu'il importait de convertir ou, tout au moins, d'intéresser. Le conflit des langues était chez eux entré dans une phase d'acuité qui rendait cette propagande d'autant plus opportune. Alors qu'il n'y a pas en Suisse de lutte ouverte entre le français et l'allemand, en Belgique l'antinomie des intérêts s'est greffée sur la vieille antipathie entre les deux races (1); de plus une agitation minuscule, mais déjà perceptible, vient de se dessiner en faveur de l'allemand, proclamé troisième langue nationale.

Les promoteurs de la Fédération furent donc excellemment inspirés en créant à Liége une première section, dont la tâche consista, dès l'abord, à développer par la conférence et par le théâtre la culture du français. Il parut paradoxal à quelques-uns de débuter précisément dans un milieu où, mieux que partout ailleurs, notre langue était parlée et lue. Mais si ces observateurs superficiels avaient pris la peine de réfléchir, ils auraient compris qu'il était d'élémentaire logique d'aller du connu à l'inconnu, d'ensemencer d'abord un sol fertile, enfin de planter définitivement le drapeau là où il avait déjà flotté pendant quelques jours, en septembre 1905. Les esprits étaient préparés, bienveillants et presque acquis à l'avance, la tâche plus aisée, du moins en un sens. Je dis : en un sens; car offrir des représentations et des conférences en langue française à des Liégeois, qui, depuis de longues années, sont familiers avec les unes et les autres, c'était s'exposer au ridicule si l'on

(1) On trouvera un écho de ces conflits linguistiques et économiques dans plusieurs rapports présentés et plusieurs discours prononcés au Congrès d'Arlon par MM. Chainaye, Engel et Grojean.

Digitized by Google

n'était point assuré de l'emporter par la qualité du plaisir qu'on leur promettait.

Nous l'avons entendu ainsi, et nous avons le droit de dire que la supériorité de la plupart des hommes, qui défilèrent à notre tribune, sur ceux qui parlèrent avant ou après eux dans d'autres cercles fut si éclatante qu'elle fit taire toute contestation. De même les spectacles que nous organisâmes, ou que nous patronâmes, rendirent presque douloureuse la comparaison avec le menu journalier, dressé par les directeurs des scènes liégeoises et offert par eux au public (1). On n'a peut-être pas assez nettement compris, dans certains milieux liégeois et surtout dans une partie de la presse locale, quelle était l'exacte portée du travail auquel nous nous étions discrètement livrés. Épurer le goût, n'était-ce pas, dans une ville où le gros œuvre de la vulgarisation de la langue française est depuis longtemps accompli, notre véritable et peut-être notre unique tâche?

A Bruxelles on ne peut que louer le zèle et l'abnégation des propagandistes, médiocrement secondés et trop clairsemés jusqu'ici, qui ont, par des conférences et aussi en patronant des représentations de la Comédie française, essayé d'intéresser une population bilingue, dans laquelle la connaissance de notre langue est restée si rudimentaire, à des formes élevées de la pensée française. Mais il est certain que la tâche, plus complexe et plus vaste là qu'en pays wallon, sera plus lente à accomplir et exigera des concours plus actifs et plus nombreux.

* * *

Voilà en quelle position était la Fédération, lorsqu'elle décida de tenir son deuxième Congrès à Luxembourg. L'Alliance française, cette puissante association parisienne, qui n'a cessé de nous témoigner une confiance et une estime de plus en plus ouvertes, s'était chargée de négocier avec ses « filiales » du Grand-Duché l'entente préalable de l'organisation du Congrès. A Paris s'était, dans ses locaux, tenue une réunion de

(1) Qu'on y joigne des conférences sur la diction française, destinées aux instituteurs et qui eurent le plus grand et le plus officiel succès. Encore une initiative qui était opportune! L'association liégeoise compte, en octobre 1908, près de 500 adhérents. Pour les détails, on fera bien de lire le rapport de M. le secrétaire Mawet (section I, A.).

Digitized by Google

notre Bureau permanent, à laquelle assistait la majorité des membres, et où l'on avait arrêté la date, en même temps que le lieu de la session.

On ne saura jamais très exactement quelles influences opérèrent, ni quels propos ou lettres furent échangés là-bas; mais ce qui est certain, c'est que les dispositions bienveillantes du gouvernement grand-ducal se modifièrent sans raison apparente et mirent nos amis du lieu dans l'impossibilité d'accepter la lourde charge de l'organisation d'un Congrès. Il ne leur restait que la ressource de s'associer à l'entreprise, dont d'autres devraient bien accepter la responsabilité directe. Et c'est ce qu'ils firent généreusement et avec un bel éclat, lorsqu'il nous invitèrent chez eux le 22 septembre dernier et que, grâce à leur intervention, M. Munchen et les autorités locales nous firent l'honneur d'une réception officielle, empreinte de la plus vive cordialité.

Voilà quelle était la situation au printemps dernier. C'est alors que je pensai à Arlon, la petite et active rivale de l'ancienne capitale du duché de Luxembourg, la villette que l'acte séparatif de 1839 a transformée en une sorte de préfecture, où il y a plus de vie administrative, il est vrai, que de vie intellectuelle et commerciale. Arlon, avec ses douze mille âmes, semblait peu désigné pour être la Mecque de notre second pèlerinage. Les autorités locales m'en firent loyalement la remarque. Je ne crus pas que l'objection était décisive. Arlon, ville allemande de langue et française de culture, était la sœur cadette de Luxembourg; l'adopter ce n'était pas se mésallier, c'était rester dans la même famille. Tous les autres obstacles furent écartés avec une décision aussi prompte, grâce à l'admirable coopération que je trouvai sur place. Et maintenant que le Congrès a eu lieu, on est en droit de déclarer que l'événement a donné raison à mon optimisme légèrement téméraire. L'unanimité de la presse française et belge (1) met

(1) Unanimité n'est pas une exagération. Car si l'on excepte *La Croix*, déplorablement renseignée par un correspondant belge, dont l'anonymat favorisait les interprétations mensongères, tous les journaux conservateurs de Paris ont été du concert élogieux : *Le Journal des Débats*, *Le Figaro* et *L'Echo de Paris*, qui étaient représentés à Arlon, *L'Autorité*, *Le Soleil*, *La Liberté*, etc.

Digitized by Google

ma modestie à l'aise; elle me touche surtout dans le sentiment universel de gratitude, qu'elle vient de manifester envers la municipalité arlonaise.

* * *

Le Congrès de Liège s'était sectionné, comme tous les congrès. Il avait fait une part aux lettres, une autre aux sciences, une autre à la pédagogie. C'était une subdivision du travail qui répondait à certaines exigences, dont les organisateurs avaient été particulièrement frappés. Il y avait parmi eux tout un groupe de jeunes sociologues, dont l'idéalisme ne s'était trouvé à l'aise que dans un très vaste programme, où triomphait la façon plutôt théorique d'envisager les questions intéressant l'avenir de la culture française. On estimait que cette culture était inséparable de tout un ensemble de faits sociaux, que se désintéresser de l'étude de ceux-ci, entreprise dans un désir réformateur, c'était se retrancher la plus attrayante et la plus utile portion des tâches, auxquelles la nouvelle Fédération devait se consacrer. Certains initiateurs ou adhérents du premier jour caressaient même des rêves politiques. L'idée d'une « plus grande France » leur souriait, et c'est évidemment ce mirage étrange qu'ils eurent devant les yeux lorsqu'ils préconisèrent — en dehors du Congrès il est vrai — toute une série de mesures, dont l'application aurait eu l'effet plus ou moins immédiat de modifier, par exemple, la nature des rapports politiques et économiques entre la France et la Belgique.

D'autres estimaient — et je fus délibérément et persévéramment de ceux-là — que notre tâche était autre, que nous n'avions pas, du moins pour l'instant et probablement pendant longtemps encore — de meilleure tactique à observer qu'une entière neutralité politique, non seulement sur le terrain international, mais aussi dans la sphère d'action de nos groupements nationaux. Notre entente devait se limiter aux questions de littérature et d'enseignement, ce qui ne veut pas dire que nous devions nous désintéresser des agressions dirigées contre notre langue. En tant que propagandistes, nous avions le droit

Digitized by Google

et le devoir de signaler les menées anti-françaises dans les pays bilingues ; mais c'était affaire à nos groupes locaux d'y riposter par des actes et des écrits, et non à la Fédération, laquelle avait pour tâche principale l'*avancement* du français par les voies intellectuelles, c'est-à-dire par les livres, la presse et l'enseignement.

Les divergences d'opinion, qui avaient surgi à cet égard en 1905, semblent s'être totalement apaisées, et, si j'excepte un incident de minime importance (1), on a été unanime, à Arlon, à accepter la manière de voir dont s'inspirait le programme de notre deuxième congrès.

La section de propagande a été une innovation heureuse, comme l'événement l'a prouvé. Les rapports y ont été présentés en si grand nombre qu'on crut tout d'abord devoir la sous-sectionner. En fait, on échappa à cette désagréable nécessité, qui aurait conduit à un éparpillement de l'attention et des forces, et on put successivement entendre les rapports consacrés aux associations-sœurs de la nôtre et à nos propres sections, puis les rapports exposant — quelques-uns de façon très étendue — l'état actuel du français non seulement en Belgique, en Suisse et dans le nord-ouest de la France, ainsi que dans le grand-duché du Luxembourg (2), mais même dans plusieurs pays — tels l'Angleterre, les Pays-Bas, les Etats-Unis, la Hongrie — où une situation particulièrement favorable est assurée à notre idiome. Cet exposé n'a pas été aussi complet que nous l'eussions voulu, et strictement il ne pouvait l'être que si toutes les nations eussent été, en quelque sorte, appelées à la barre.

(1) L'unanimité de la presse française et belge a bien voulu approuver l'attitude très nette que le président du Congrès a prise, pour combattre certaines propositions d'ordre politique, dont un petit groupe de congressistes, plutôt que de véritables adhérents, avait eu l'initiative.

(2) Le rapport de M. J. Dewachter sur la limite des langues françaises et néerlandaises est un véritable mémoire scientifique; j'en dirai autant de celui de M. René Henry pour la Suisse. Rien de plus éloquent que le rapport de M. Tony Wenger, si on le compare à celui de Mme Poirier, déposé il y a trois ans. Là où celle-ci révélait un recul et surtout un découragement, le délégué de l'Alliance française à Luxembourg nous montre une activité juvénile et multiforme. Et cela prouve qu'il y a plusieurs manières de lire les rapports présentés à un congrès ; ils empruntent parfois leur meilleure signification du dehors.

Digitized by Google

Mais il fallut se borner, avec l'arrière-pensée de recommencer sur plus grands frais en 1911.

La section littéraire n'avait pas manqué d'animation en 1905, et notamment M. Albert Mockel y avait développé des vues agréablement personnelles. Mais on peut dire sans exagération qu'elle a, en 1908, fourni un travail plus concret et plus considérable. Des rapports comme celui de M. Dumont sur la réduction de la taxe postale, si désirable pour faciliter l'accès des œuvres et périodiques français dans les pays voisins, ne sont pas moins dignes d'attention que des études purement littéraires, dont l'aimable platonisme exclut toute portée pratique. Envisagée de ce côté, la suggestion, qui servait de conclusion à un très joli rapport de M. Harry, eût mérité un meilleur sort, que celui que l'assemblée générale du 22 septembre lui a réservé. En l'absence du rapporteur, on s'est effarouché du conseil qu'il donnait à la France de subsidier les journaux rédigés dans notre langue dans des pays éloignés tels que la Turquie, l'Egypte et l'Amérique. Les Français présents ont été mûs par un excès de scrupule ; comme l'a excellemment dit M. Harry, il n'y a pas plus de honte à aider de ses deniers des journaux qu'à entretenir des écoles. Au surplus, il y avait une indication subsidiaire, qui aurait dû sauver au moins une partie de cette proposition. M. Harry demandait que les journaux d'outre-mer, rédigés en français, obtinssent de la Société des gens de lettres ou des auteurs des conditions plus favorables, leur permettant d'élever leur propre niveau et de s'annexer une collaboration littéraire qui « systématiquement organisée, contribuerait à « préserver la pureté originelle de la langue contre les déformations et dégradations qu'elle subit fatalement peu à peu « dans les milieux exotiques... ».

Une autre proposition, qui a failli n'avoir pas un sort plus heureux, fut celle M. Ch. Dulait. Dans un rapport justement sévère, celui-ci protesta contre l'abus des tournées dramatiques, organisées par tel ou tel sociétaire de la Comédie française avec des collaborateurs souvent équivoques. Il demanda que, conformément aux termes trop oubliés du décret de Moscou, ces

Digitized by Google

messieurs fussent rappelés à l'ordre et à la décence, et qu'ils cessassent de compromettre le bon renom du premier théâtre du monde. Pourquoi, disait-il, la Comédie française n'organise-t-elle pas elle-même les représentations qu'on donne, en son nom, à l'étranger? C'est, en somme, ce qui a été admis par l'assemblée, avec des tempéraments qui n'entament pas la portée essentielle du vœu.

Il y eut encore, dans la section littéraire, et aussi dans les assemblées des 20 et 22 septembre, un autre débat littéraire qui prit des proportions inattendues; la presse française presque entière en a entretenu ses lecteurs. Je veux parler du vœu relatif aux publications pornographiques que déposa M. J. Ernest-Charles, en l'accompagnant de développements du plus haut intérêt.

Ce vœu se rattache d'une part à une campagne de salubrité morale, qu'avec une inlassable énergie et un bel entrain le distingué critique a faite, depuis plusieurs années, d'abord dans la *Revue Bleue*, ensuite dans *Le Censeur*, d'autre part à une intéressante initiative du jeune et brillant président de la société des gens de lettres, M. Georges Lecomte.

Une regrettable confusion nous a privés de la présence de ce dernier; mais aux côtés de M. J. Ernest-Charles, on vit MM. Franck-Puaux et Bonet-Maury, qui, avec M. Dufourmantelle, représentaient l'Alliance française à Arlon, s'élever, non sans une éloquence sentencieuse, contre le réel péril que constitue la pornographie littéraire. Tous ceux qui aiment notre langue et se préoccupent de son expansion ne peuvent, en effet, rester insensibles aux injustes reproches dont elle est trop souvent l'objet à l'étranger, particulièrement dans les pays protestants. Rendre la littérature française responsable des méfaits de quelques trafiquants, c'est évidemment manquer de clairvoyance et de justice; mais outre que l'information littéraire d'un Anglais ou d'un Allemand n'est pas toujours très précise ni très choisie, il est parfois difficile à ceux qui se font, chez nous, les conseillers du public de déterminer la limite exacte entre l'œuvre d'art, dont les hardiesses d'imagination et de pensée méritent le respect, et l'œuvre malsaine, qui n'est

Digitized by Google

inspirée que par un souci mercantile de la nature la plus basse. Emile Zola n'a-t-il pas été flétri par une partie de l'opinion et traité d'aussi haut que le sont par M. J. Ernest-Charles les pornographes avérés de l'heure présente? L'exception qu'il a eu la loyauté de faire pour Emile Zola n'a-t-elle pas été amèrement critiquée dans des journaux parisiens? On voit à quels écueils on risque de s'aheurter, lorsqu'on aborde le problème de la moralité dans l'art, ou même que sans l'aborder directement, on entend en déterminer les données loyales et essentielles.

C'est ce qu'ont dit, au congrès d'Arlon, toute une série de contradicteurs, qui partagent assurément le mépris de M. J. Ernest-Charles pour la pornographie parisienne. En retirant l'un de ses ordres du jour et en spécifiant bien, dans l'autre, qu'il entendait livrer l'écrivain immoral à la justice de ses pairs et non le désigner au parquet, qu'il tenait compte aussi des contingences locales, l'auteur de la motion si ardemment discutée a, pensons-nous, fait entendre une note sage et de mesure acceptable pour tous. Cela ne veut pas dire que l'adoption de son vœu va aider à résoudre *hic et nunc* une question épineuse sur laquelle — j'ai des raisons personnelles de l'affirmer — on est loin de s'être mis définitivement d'accord au comité de la Société des gens de lettres.

La section pédagogique mériterait une étude spéciale, qui lui sera consacrée ailleurs; je dois me borner ici à quelques constatations.

Des dix rapports qui y furent lus et défendus, il n'en est peut-être pas un seul qui n'indique une voie de pénétration nouvelle pour la langue française. En 1905 l'intérêt s'était porté presque exclusivement sur la question posée par M. Reinach : fallait-il continuer à inscrire les écrivains français du XVII^e^ siècle dans le programme de nos écoles, ou bien la préférence devait-elle aller aux écrivains du XVIII^e^ siècle? (1) Cette fois, on se trouva devant toute

(1) M. Yves Guyot devait poser de nouveau le dilemme devant le congrès; mais au dernier moment il fut retenu à Paris, et ce fut incidemment, à propos d'un très suggestif rapport de M. Hansen, qui, donnant la préférence au XIX^e^ siècle, renvoyait dos à dos les écrivains des deux siècles antérieurs, qu'on toucha légèrement à ce délicat problème.

Digitized by Google

une série de propositions d'un caractère technique, présentées et défendues par des professionnels, dont quelques-uns jouissent d'une haute notoriété. Je citerai le directeur de l'enseignement secondaire de France, M. Jules Gautier, qui présida la section avec une impartialité et une autorité au-dessus de toute éloge; M. V. Friedel, délégué par le Musée pédagogique de Paris, et M. Guyot, qui représentait l'école française de Bruxelles dont il a la direction. Mais je ne voudrais à aucun prix omettre MM. Laurent et Lespine, de Nancy, auxquels on doit l'organisation si efficace des examens de français de cette ville. Leur rapport fut pour beaucoup d'entre nous une véritable révélation.

Il fallut le congrès d'Arlon pour convaincre les plus incrédules des infinies ressources dont disposent nos pédagogues, lorsqu'il s'agit de faire connaître et aimer le français hors de France. L'enseignement à tous les degrés peut participer à cette propagande, qui, en raison de son caractère même, ne risque pas d'éveiller les mêmes suspicions que celles qu'on fait naître par la plume et par la parole libre. Au contraire, les plus rétifs à la pénétration française se montrent souvent les plus enclins à recevoir des leçons méthodiques de notre langue et à pouvoir, le cas échant, exhiber des attestations d'une connaissance étendue de celle-ci. Depuis les échanges d'enfants (et aussi de jeunes gens déjà diplômés, chargés des fonctions d'assistants en pays étranger) jusqu'à ces écoles que la France crée maintenant partout dans le monde, après s'être longtemps désintéressé, sauf en Orient, de cette propagande par l'instituteur; depuis la séduction exercée sur les étrangers qui viennent passagèrement à Nancy (et aussi à Paris) assister aux cours de l'Alliance et solliciter ses diplômes, jusqu'à ces étudiants, dont le long séjour appelle des attentions particulières et a fait créer les patronages dont s'occupe M. Paul Mellon, rien n'a été omis de ce qui pouvait être utilement signalé comme adjuvant à la propagande scolaire en faveur de notre idiome. Et les études plus spéciales, et d'un intérêt tout scientifique, de MM. Cohen et Grégoire n'avaient pas un moindre prix; car elles nous révélaient à

Digitized by Google

quelles conditions les fils des pays bilingues ou les disgraciés de la parole pouvaient se perfectionner dans l'usage de notre langue ou se corriger des vices naturels.

J'ai moi-même attiré l'attention sur un autre mode d'expansion qui n'est pas nouveau, mais qui gagnerait singulièrement à être sinon réglémenté, du moins organisé avec des concours et un patronage officiels. Je veux parler de l'exportation de professeurs de langue française, qui se fait depuis de longs siècles sans méthode et aussi sans la préoccupation, pourtant essentielle, de n'envoyer dans les pays étrangers que des personnes compétentes et honorables, offrant des garanties sérieuses de moralité et d'instruction professionnelle. J'ai donc préconisé la création dans tous les pays de langue française (à Paris, le Musée pédagogique est tout désigné pour s'annexer cette attribution) d'un Office de placement des nationaux qui désirent enseigner notre langue en dehors des frontières et plus particulièrement dans l'empire russe, en Amérique, en Orient et en Extrême-Orient (1).

Restent les questions scientifiques. J'ai dit plus haut quelle signification on leur avait attribuée dans le Congrès de 1905. En fait, si l'on excepte quelques points de phonétique (2), dont la discussion fut tôt épuisée, elles se résumèrent toutes dans deux ou trois propositions, d'ailleurs intéressantes, dont la discussion, sans conclusion formelle, agita fort le petit clan de nos sociologues.

En 1908, la section scientifique prit une importance infiniment moins discutable. Elle le dut à l'initiative persévérante de notre secrétaire général, M. Fürstenhoff.

(1) Cet office pourra, bien entendu, élargir sa mission et s'occuper, au même titre, de l'exportation des jeunes gens ayant fait des études en vue des professions industrielles et commerciales. C'est le sens du projet belge, sorti des délibérations d'une commission nommée par le Roi, après le Congrès mondial de 1905.

(2) Cette fois encore nous eûmes dans cet ordre de recherches une curieuse note de M. Cohen sur les systèmes de transcription phonétique, qui s'impose à l'attention de tous les linguistes, un bref rapport de M. le député Beauquier sur la simplification de l'orthographe française. Deux spirituelles communications de MM. Novicow et Baldensperger se rattachent plutôt à la psychologie de notre langue qu'à son analyse sociologique. Celle-ci n'a donc pas compté un seul fervent à Arlon, et je ne puis que le regretter.

Digitized by Google

Celui-ci, qui avait adhéré de cœur au congrès de Liège, ne s'était jamais désintéressé un seul jour d'un projet, dont la nature spéciale de ses études et de ses relations lui avait permis de concevoir l'opportunité et la pressante utilité, si sa clairvoyance ne lui en avait pas, un seul jour non plus, dissimulé les difficultés presque insurmontables.

Il s'était, bien avant 1905, préoccupé des meilleurs méthodes à employer pour revendiquer et faire valoir utilement, en faveur de la langue française, si souple, si claire et si probe, les droits à l'universalité scientifique que des novateurs avaient voulu conférer successivement à toute une série de langues artificielles.

Cette noble pensée n'était, je le crains, venue à personne autre en 1905. Dans la confusion relative des idées jeunes sur un nouveau thème de méditations et de délibérations, cette pensée n'avait su se dégager et s'imposer. Cette fois, elle a trouvé des échos assez nombreux et assez enthousiastes pour qu'on puisse en considérer la réalisation comme un de nos principaux buts. Dans le congrès lui-même elle ne fut guère agitée, et la presse parut seule, surtout la presse française, en mesurer toute la portée (1). Mais dans les négociations préliminaires, auxquelles s'était dépensé le zèle de M. Fürstenhoff, nous fûmes frappés et ravis de la quasi-unanimité des approbations, non seulement autour de nous et à Paris, mais en Italie, dans la péninsule ibérique, en Russie, dans les pays scandinaves et jusque chez les peuples germaniques, quoique la méfiance des savants allemands et anglo-saxons se légitimât par la franchise peu ménagée du promoteur, qui ne dissimulait pas les fins dernières de cette propagande dès son début.

Car M. Fürstenhoff, s'il accepte le partage avec l'allemand et l'anglais, ne désespère nullement du triomphe absolu et définitif de la langue française, triomphe déjà prédit par

(1) Je citerai un remarquable article du *Temps* dû à M. le docteur Sollier dont l'absence involontaire à Arlon fut si regrettable. De même MM. Novicow, le grand sociologue, Pelseneer, de l'Académie de Belgique, Van Laer et d'autres ne purent se trouver là, à leur profond ennui. En 1911, de quelle brillante section scientifique nous avons la perspective !

Digitized by Google

MM. Novicow, Wells et d'autres publicistes éminents. Voici comment il s'exprime dans son remarquable rapport, que la *Revue des Idées*, à Paris, lui a exprimé le désir de reproduire :

« La logique indique la voie à suivre... Le premier groupement doit comprendre d'abord les hommes de science, amis des lettres françaises, c'est-à-dire ceux de Belgique, de Suisse, du Canada, du Luxembourg, puis tous ceux parlant une langue-sœur du français, tels les Italiens, Portugais, Grecs, Roumains, Américains du Sud. En troisième lieu viendraient les autres peuples, exception faite des Anglais et des Allemands, c'est-à-dire les Slaves, Scandinaves, Finlandais, Turcs, Arabes, Persans, etc.

« On atteindrait ainsi dès maintenant un premier résultat, accepté d'avance par le monde savant tout entier. Les savants anglais et allemands se réjouiraient avec les autres de voir définitivement limité à trois le nombre de langues admises dans les congrès et les relations scientifiques internationales. L'avènement industriel de pays tels que la Russie, l'Italie, le Japon, etc., celui qu'il est permis de prévoir pour d'autres pays, peuvent faire craindre en effet que l'amour-propre national des nouveaux venus ne leur fasse exiger la mise de leur langue sur le même pied que les idiomes mondiaux, à défaut d'une langue auxiliaire. Déjà, par exemple, il fallut admettre officiellement quatre langues, y compris la langue italienne, au Congrès de chimie tenu à Rome en 1906, et cette décision provoqua nombre de protestations de la part de savants allemands et russes. (Voir *Chemiker-Zeitung*. 1906, I. pp. 141, 212, 226, 255, 256.)

« Il se conçoit cependant que l'emploi de trois langues ne peut constituer qu'un acheminement vers l'adoption d'une seule langue auxiliaire qui ne peut être que le français. Celui-ci une fois assuré des suffrages de tous les autres peuples, les Anglais et les Allemands ne pourraient que se ranger dès lors du côté de la majorité (comme, par exemple, dans le cas du système métrique que l'Angleterre devra adopter prochainement). D'ailleurs, leur consentement est acquis d'avance, comme nous l'avons indiqué précédemment, si le choix doit se

Digitized by Google

faire pour les Allemands entre le français et l'anglais et pour les Anglais entre le français et l'allemand. L'adoption universelle du français semble devoir être finalement la solution de semblables dilemmes. On peut donc la prévoir sans excès d'optimisme. »

La circulaire spéciale, où cette doctrine fut, avant le congrès, excellemment résumée, porte une vingtaine de signatures, dont quelques-unes ont une signification tout à fait décisive. Je citerai les noms de MM. Apostolides, professeur et Catsaras, recteur de l'Université d'Athènes; Bedot, de l'Université de Genève, Chwolson, de celle de Pétersbourg, Horvath, directeur du Musée national de Budapest, Girard, de Lisbonne et Marinesco, de Bucarest, Morselli, le grand clinicien génois, l'historien Ferrero, le regretté A. Giard, etc.

Quelle satisfaction pour le modeste travailleur qui a, en un laps de temps si court, fait de telles conversions, ou du moins trouvé des échos aussi puissants! M. Fürstenhoff n'est, il est vrai, qu'au début de son immense tâche. Mais qu'il se console et se rassure, puisque son cas est le nôtre, et que les difficultés au-devant desquelles il court, le cœur joyeux et léger, nous les connaîtrons aussi dans d'autres domaines où la concurrence linguistique est peut-être plus âpre et surtout moins intelligente.

Il n'importe. Notre œuvre est jeune, elle prospérera, elle résistera aux assauts politiques et philosophiques, aussi bien qu'aux attaques haineuses des pangermanistes et des alliés honteux qu'ils ont sur toutes les frontières de la France linguistique, mais plus particulièrement sur celles du Nord, en Belgique. L'expérience d'Arlon aura été décisive à cet égard. Elle aura prouvé que la culture française exerce, même dans les plus humbles foyers, et sur une terre germanisée depuis quinze siècles, la magique séduction qui dissipe les défiances, vainc l'indifférence et suscite les enthousiasmes réfléchis.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

FRANÇOIS COPPÉE [1]

(1842-1908)

L'HOMME ET LE POÈTE

d'après ses poésies, ses drames et de nombreux souvenirs et documents inédits.

II

LE POÈTE LYRIQUE ET LES CHANTS D'AMOUR.

« Le plus exquis de l'art, c'est ce que l'on devine,
« Un souvenir léger d'essor et de frisson. »

CH. FUSTER, *Le Cœur.*

Au fond de tout poète lyrique il y a un chantre de l'amour, car aucun sentiment ne renferme plus de poésie véritable que celui-ci, et, dit notre auteur,

« Et l'amour est la grande affaire de la vie !... » [2]
« L'amour qui rajeunit, console et purifie. »

On a dit souvent que François Coppée a été le plus amoureux de nos poètes contemporains et que son succès auprès des femmes et des jeunes gens vient de là. Je ne sais si la seconde affirmation est inattaquable, mais, pour ce qui est de la première, elle paraît indiscutable. Par son tempérament un peu féminin, par ses goûts pour tout ce qui est délicat et raffiné, par le milieu parisien où il se développa, par son expérience

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de juillet et de septembre 1908.
(2) ARRIÈRE-SAISON, *L'Incorrigible.*

Digitized by Google

personnelle de l'amour, le poète était, nous l'avons vu, naturellement porté vers la poésie sentimentale, à laquelle il devait fatalement mêler une tristesse voluptueuse et la douce mélancolie qui caractérise sa poésie populaire.

La femme joue un rôle considérable dans l'œuvre de Coppée. Nous avons vu combien d'héroïnes il a chantées dans son épopée de la vie familière. Dans sa poésie lyrique, la jeune fille est au premier plan. Ici, comme dans ses drames, il s'est plu à mettre en lumière les vertus féminines. Soit dans ses poésies lyriques, soit dans son théâtre, il a toujours affirmé son respect de la femme, même tombée. « Dans sa conception poétique, elle reste la maîtresse du monde », a dit un critique distingué (1). C'est peut-être beaucoup dire, mais il est certain que la jeune fille a inspiré à Coppée les vers les plus poétiques qu'il ait écrits. Si cette partie de son œuvre n'est pas aussi importante que l'épopée des humbles au point de vue historique, parce qu'elle est moins nouvelle, elle offre plus d'intérêt encore à celui qui veut connaître le génie lyrique et la vie intime du poète.

François Coppée a chanté, avec un talent égal, deux formes de l'amour que nous devons étudier successivement.

Dans quelques poésies de jeunesse recueillies dans un cahier tout intime et publiées beaucoup plus tard, dans le *Reliquaire* et dans les *Intimités*, il a décrit les joies de l'amour satisfait, les plaisirs des liaisons passagères ; et il l'a fait avec tant de tact et de charme que nous sommes tentés d'oublier ce que ce genre d'amour a de répréhensible.

Les plus anciennes poésies d'amour — du moins parmi celles qui nous ont été conservées — sont certainement celles que Coppée a sauvées de l'oubli dans le *Cahier rouge*. Il n'est pas encore et il ne sera peut-être jamais possible d'en fixer la date d'une façon tout-à-fait précise, mais il est dès à présent certain que plusieurs d'entre elles sont bien antérieures au *Reliquaire* (1866), que l'auteur appelle ses « premiers vers »,

(1) M. Georges Druilhet.

Digitized by Google

uniquement parce que ce sont les premiers qui aient été publiés.

Sans doute, parmi les trois mille vers d'enfance et de jeunesse que Coppée brûla sous les yeux de Catulle Mendès, il y avait plus d'un chant d'amour. L'historien voudrait les connaître, pour analyser dans ses différentes phases l'évolution du génie lyrique de l'auteur. Peut-être nous sera-t-il possible d'en découvrir encore quelques-uns, car le poète nous a confié qu'il retrouvait parfois « d'anciens vers de jeunesse que, de très bonne foi, il croyait avoir détruits, et donnait ainsi raison à la spirituelle boutade de Théophile Gautier, qui prétend qu'un poète ne brûle jamais un manuscrit sans avoir d'abord pris soin d'en tirer copie ».

Actuellement, les premiers vers lyriques connus du poète sont donc ceux du *Cahier rouge* qui, déjà en 1874, lui faisaient « un peu l'effet des fleurs sèches d'un herbier ou d'une collection de papillons épinglés par un entomologiste ».

Malgré une certaine inexpérience au point de vue de la prosodie, ils ont un charme naïf et un élan passionné que nous ne retrouverons pas toujours dans les deux recueils postérieurs. Ce sont des rêves d'amour éternel, mêlés aux descriptions les plus poétiques de la nature :

POUR TOUJOURS.

Lorsque je te murmure, amant interrogé,
Une douce réponse,
C'est le mot : « Pour toujours! » sur les lèvres que j'ai,
Sans que je le prononce.

Qu'importe le passé? Qu'importe l'avenir?
La chose la meilleure,
C'est croire que jamais elle ne doit finir,
L'illusion d'une heure.

Et quand je te dirai : « Pour toujours! » ne fais rien
Qui dissipe ce songe,
Et que plus tendrement ton baiser sur le mien
S'appuie et se prolonge! (1)

(1) LE CAHIER ROUGE, *Pour toujours*, strophes 4, 6 et 7.

Digitized by Google

Ailleurs, le poète se livre à des jeux d'enfants, moitié sérieux, moitié rieur :

Pour venir t'aimer, ma chère,
Je franchis les blancs ruisseaux,
Et j'ai l'âme si légère
Que j'ai pitié des oiseaux.

Quelle heure est-il? Tu déjeunes;
Prends ce fruit et mords dedans.
C'est permis, nous sommes jeunes,
Et j'en mange sur tes dents.

Parle-moi, dis-moi des choses.
Je n'écoute pas, je vois
S'agiter tes lèvres roses
Et je respire ta voix.

Je t'aime et je t'aime encore;
A tes pieds je viens m'asseoir.
Laisse-moi faire; j'adore
Le tapis de ton boudoir! (1)

Il aime déjà à se comparer à un petit page, soupirant sous les fenêtres de sa maîtresse :

AUBADE.

L'aube est bien tardive à naître.
Il a gelé cette nuit;
Et déjà sous ta fenêtre,
Mon fol amour m'a conduit.

Ému comme un petit page,
J'attends le moment plus sûr
Où j'entendrai le tapage
De tes volets sur le mur (2).

Souvent, il faut bien le reconnaître, ces serments d'amour, toujours renouvelés, ne s'élèvent guère au-dessus de la banalité courante :

Alors que sur ton sein, en mourant de langueur,
Je jure que je t'aime (3).

(1) LE CAHIER ROUGE, *Aubade parisienne*, strophes 1, 4, 5 et 6.
(2) IBIDEM, *Aubade*, strophes 1 et 3. Comparez le prologue des *Intimités*, qui témoigne de plus de maturité.
(3) IBIDEM, *Pour toujours*, strophe 5.

Digitized by Google

L'auteur répète sans cesse les mêmes paroles d'amour, mais il sent bien que ces amies de quelques jours ne l'inspirent guère, même au simple point de vue littéraire, et il le leur dit finement :

Demande des baisers, maîtresse,
Ne me demande pas de vers (1).

Ce qu'il y a peut-être de plus poétique dans ces chansons d'amour, c'est la timidité du jeune homme, j'allais presque dire de l'enfant, quand il s'agit de déclarer son premier amour à celle qu'il aime et qui paraît n'avoir été ni aussi naïve, ni aussi novice que lui.

A LA PREMIÈRE.

Ce n'est pas qu'elle fût bien belle ;
Mais nous avions tous deux vingt ans,
Et ce jour-là — je me rappelle —
Était un matin de printemps.

Ce n'est pas qu'elle eût l'air bien grave ;
Mais je jure ici que jamais
Je n'ai rien osé de plus brave
Que de lui dire que j'aimais.

Puis ce sont des accents sincères et émus, quand le poète se voit abandonné par celle à laquelle il jurait un amour éternel; c'est l'illusion naïve que sa propre tristesse durera toujours :

Ce n'est pas qu'elle eût le cœur tendre ;
Mais c'était si délicieux
De lui parler et de l'entendre
Que les pleurs me venaient aux yeux.

Ce n'est pas qu'elle eût l'âme dure ;
Mais pourtant elle m'a quitté,
Et, depuis, ma tristesse dure,
Et c'est pour une éternité (2).

(1) LE CAHIER ROUGE, *Lendemain*, strophe 7.
(2) IBIDEM, *A la première*, strophes 3 et 4.

Digitized by Google

Dans sa tristesse, il s'en prend à la nature, il s'en prend aux arbres, il s'en prend aux fleurs elles-mêmes :

A UN LILAS.

Mais je suis plein d'une colère injuste,
Car ma maîtresse a cessé de m'aimer,
Et je reproche à l'innocent arbuste
D'épanouir ses fleurs et d'embaumer.

Tout enivré de soleil et de brise,
Ce favori radieux du printemps,
Pourquoi fait-il à mon cœur qui se brise
Monter ainsi ses parfums insultants?

Ne sait-il pas que j'ai cueilli pour elle
Les seuls rameaux dont il soit éclairci?
Est-ce pour lui chose si naturelle
Qu'en plein avril elle me laisse ainsi? (1)

On le sent, — on le devinerait si même l'auteur ne le disait pas — ces vers sont d'un tout jeune homme; ils sont bien antérieurs à la publication du *Cahier rouge;* ils sont du poète dans sa vingt-et-unième année. A trente ans, Coppée parlera tout autrement :

Tout vit, tout aime! et moi, triste et seul, je me dresse
Ainsi qu'un arbre mort sur le ciel du printemps,
Je ne peux plus aimer, moi qui n'ai que trente ans,
Et je viens de quitter sans regret ma maîtresse (2).

Dans le *Reliquaire*, la maladie morale du poète, le *spleen*, a commencé à faire son œuvre :

Hélas! courbons le front sous le poids des exils!
C'est en vain qu'aux genoux attiédis des amantes
Nous cherchons l'infini sous l'ombre de leurs cils (3).

Sous les astres, sous les rayons et sous les palmes,
Sans espoir je promène encore mes ennuis (4).

(1) LE CAHIER ROUGE, *A un lilas*, strophes 2, 3 et 4.
(2) IBIDEM, *Désir dans le spleen*, strophe 1.
(3) LE RELIQUAIRE, *A tes yeux*, vers 8 à 11.
(4) IBIDEM, *Et nunc et semper*, strophe 2.

Digitized by Google

Même dans le bonheur, la lassitude commence à se faire sentir :

Nos baisers rythmaient nos paroles,
Et nous suivions, tendres et las,
La voûte obscure des lilas,
Qui s'étoilait de lucioles (1).

La fatigue nous désenlace.
Reste ainsi, mignonne. Je veux
Voir reposer ta tête lasse
Sur l'or épais de tes cheveux.

* * *

Mais déjà le poète a des aspirations vers un amour plus régulier et plus durable. Les ardeurs de la jeunesse sont passées. Le libertin volage voudrait se fixer.

Pour aimer une fois encor, mais une seule,
Je veux, libertin repentant,
La vierge qui, rêveuse aux genoux d'une aïeule,
Sans m'avoir jamais vu, m'attend (2).

Est-il une poésie plus charmante que celle adressée par le poète à sa fiancée future, et qui rappelle l'ode de Sully Prudhomme à celle qui sera sa femme?

Elle est pieuse et sage, elle dit ses prières
Tous les soirs et tous les matins,
Et ne livre jamais aux doigts des chambrières
Ses modestes cheveux châtains.

Elle a le charme exquis de tout ce qui s'ignore,
Elle est blanche, elle a dix-sept ans,
Elle rayonne, elle a la clarté de l'aurore
Comme elle a l'âge du printemps.

Et les oisifs n'ont point de pensées d'infâmies
Devant ses yeux calmes et doux (3).

Déjà apparaît dans la poésie de Coppée cette grande et belle thèse qu'un amour pur est, au point de vue moral, une

(1) LE RELIQUAIRE, *Sous les branches*, strophe 4.
(2) IBIDEM, *La trêve*, strophe 1.
(3) IBIDEM, *Rédemption*, strophes 2, 4 et 6.

Digitized by Google

rédemption, le vrai, le seul, le plus légitime et le plus magnifique rachat des fautes de jeunesse.

RÉDEMPTION.

Et quand elle aura, pure, à ma coupable lèvre
Donné le baiser baptismal,
Sans doute, je pourrai guérir enfin ma fièvre
Et t'expulser, regret du mal.

Oui, bien qu'autour de moi plane toujours et rôde
L'épouvante de mon passé,
Que mon lit garde encor ta place toute chaude,
O désir vainement chassé!

Je pourrai, je pourrai, Nixe horrible, Sirène,
Secouer enfin la langueur
De mes sens, et purger, ô femme! la gangrène
Dont tu m'as saturé le cœur (1).

Dans les *Intimités*, le poète, sans se fixer pour la vie, a trouvé, pour quelque temps, un bonheur relatif. Ce n'est pas l'amour vénal que chante le poète, car celui-ci parait ne lui avoir inspiré que de la répulsion et de la pitié (2). D'après ces souvenirs poétiques d'une liaison qui semble avoir duré assez longtemps, les deux amants ont éprouvé l'un pour l'autre un amour égal et désintéressé. Chacun d'entre eux a mis dans ces relations toute la poésie qui remplissait son âme. La jeune fille attend l'arrivée de son ami avec impatience, comme celui-ci compte les heures qui le séparent d'elle. L'amour des sens n'est pas seul à rapprocher les deux amants. Les mêmes goûts les unissent dans un même sentiment de bonheur. Tout est mis en commun, les récréations et les travaux. Ce sont des promenades intimes

Dans les grands bois charmés du murmure des sources (3)

(1) LE RELIQUAIRE, *Rédemption*, strophes 16 et 17.
(2) Voir, dans le *Cahier rouge*, la poésie intitulée : *Dans la Rue, le soir :*

Les grisettes s'en vont du côté des faubourgs, etc.

(3) *Intimités*, ch. XVI.

Digitized by Google

ou bien

Le long des verts épis de seigle...

ou encore

. . . . le long des aubépins neigeux
Dont la branche en passant vous taquine et vous frôle,
Enlacés et l'épaule appuyée à l'épaule,
Parlant tout bas d'amour qu'on ne peut épuiser,
Et ton front juste à la hauteur de mon baiser.

Les travaux littéraires eux-mêmes sont partagés. Les poètes que les deux jeunes gens lisent ensemble, ce sont,

Non ceux que le lyrisme emporte aux fiers sommets,
Mais les doux, les souffrants, mais Sainte-Beuve, mais
Musset, quand il s'abstient de rire, et Beaudelaire,
Lorsque, pour engourdir son mal et sa colère,
Il se plonge dans les parfums lourds de langueur.
— Elle aime ces divins interprètes du cœur.

Il semble bien que la jeune Parisienne sut comprendre le poète et partager ses préoccupations et ses souffrances, aussi bien que ses travaux littéraires ; car l'auteur nous affirme que, parfois,

Elle laisse échapper un fin mot de critique (1),

et ailleurs il nous dit

Que cette enfant avait la timidité sainte.

Il la compare à une tendre sœur, à un bon et fidèle camarade :

Quelquefois tu me prends les mains et tu les serres,
Tu fixes sur les miens tes yeux bons et sincères,
Et, me parlant avec cette ferme douceur
Qui tient du camarade et qui tient de la sœur,
Mêlant dans tes discours les douces réprimandes
Aux encouragements tendres, tu me demandes
Quelles longues douleurs et quels chagrins aigris
M'ont fait le front si pâle et les yeux si meurtris (2).

(1) *Intimités*, ch. XI.
(2) *Ibidem*, ch. XVI.

Digitized by Google

Toute cette idylle parisienne est décrite avec une grâce parfaite, et aussi avec le sentiment plus ou moins avoué de la fugacité d'un amour qu'on ne peut avouer. Ce n'est pas la passion éternelle, l'amour pour la vie, mais une sorte de volupté d'artiste, de dilettante qui observe et étudie, qui jouit du moment présent et veut en jouir entièrement. « Ce sont, dit M. Jules Lemaître, des câlineries, des mièvreries, des chatteries de sentiment et de style! Ainsi que des chiffons de la bien-aimée, il s'en exhale quelque chose comme une odeur qui serait blonde. Non pas « amour-passion », non pas même peut-être « amour-goût », mais « amour-littérature », d'une volupté digérée et spiritualisée...; amour où se rencontrent, je ne sais comment, l'égoïsme du raffiné qui observe sa maîtresse un peu comme un objet d'art et un peu comme un joli animal, — et la faiblesse de l'enfant qui aime se plaindre pour se sentir caresser... Le tout est délicieux de coquetterie et de langueur... Je crois bien qu'après tout on ne saurait mieux trouver, pour caractériser ce charme, que le mot de *morbidesse*, devenu malheureusement aussi banal que celui de mélancolie. » (1)

Mais, quel que soit le charme poétique de ces *Intimités*, il est évident que cet amour passager

> Et ce bonheur qu'il faut cacher comme une honte
> Et ce logis qu'on ose à peine orner de fleurs,
> Où l'on vient en secret, comme font les voleurs (2),

ne pouvaient encore permettre au génie lyrique de Coppée de s'épanouir entièrement. Ce

> Poison amer et doux, dont on meurt, mais qui grise (3),

ne parvenait à chasser la tristesse du poète que pour un instant; car, dit-il en 1868, c'est-à-dire à vingt-six ans,

> Au fond, je suis resté naïf, et mon passé,
> Bien que sombre, n'a pas tout à fait effacé
> De mon cœur la première et candide chimère.

(1) JULES LEMAITRE, *Les Contemporains, Etudes et portraits littéraires*, 1re série, 11e édition, Paris, 1888.
(2) *Intimités*, ch. XIV.
(3) *Ibidem*, ch. XV.

Digitized by Google

Il aime à se représenter le charme d'un foyer paisible, dans lequel il pourrait écrire un livre sous les yeux d'une épouse aimante et fidèle :

..... J'en ai quelquefois pour des heures
A me bercer alors d'espérances meilleures,
A rêver d'un doux nid, d'un amour de mon choix,
Et d'un bonheur très long, très calme et très bourgeois.
J'imagine déjà la saveur indicible
Du livre qu'on ferait près du foyer paisible.

* * *

Cette aspiration vers une passion légitime et pure remplit le poème d'*Olivier*, avec lequel nous abordons la seconde forme de l'amour décrit par Coppée. Ce n'est plus une passion satisfaite, mais un désir qui ose à peine se laisser deviner par la jeune fille aimée. Une sorte de regret intense, de remords même, remplit le poème où l'auteur — il a soin de nous en avertir — dépeint ses propres sentiments.

C'est dans le silence de la vaste campagne que le poète a fui les plaisirs de la capitale. En présence d'une jeune provinciale, il donne une forme plus précise à ses rêves d'amour honnête et de mariage.

Ce serait sur les bords de la Seine. Je vois
Notre chalet, voilé par un bouquet de bois.
Un hamac au jardin, un bateau sur le fleuve...
Sous leur papier chinois les murs seraient si frêles
Que, même en travaillant, à travers la cloison,
Je l'entendrais toujours errer par la maison...
Elle aurait effleuré tout de ses doigts aimés ;
Et ces bruits, ces reflets, ces parfums venant d'elle
Ne me permettraient pas d'être une heure infidèle ;
Enfin, quand poursuivant un vers capricieux,
Je serais là, pensif et la main sur les yeux,
Elle viendrait, sachant pourtant que c'est un crime,
Pour lire mon poème et me souffler ma rime,
Derrière moi, sans bruit, sur la pointe des pieds (1).

(1) *Olivier*, 2 juillet.

Digitized by Google

Ne dirait-on pas que la seule idée d'un bonheur sans reproches et d'un foyer pour la vie ait suffi pour ranimer l'inspiration du poète et le ramener, par une sorte d'instinct, au genre familier où il est un maître. De même, quand Olivier se demande comment il avouera son amour à Suzanne, nous retrouvons le ton naturel et familier, le charme poétique des meilleures œuvres de Coppée.

Faudra-t-il aujourd'hui lui dire que je l'aime?
— Pas encore. L'aveu doit venir de lui-même,
Sans que nous y songions, et naturellement...
.. Nous serons tous deux loin de son père,
Une nuit, au jardin, et tu t'apercevras,
Olivier, que sa main a tremblé sur ton bras.
Comme un enfant qui tient captives des mésanges,
Tu lui prendras les mains. Le langage des anges
Pour lui parler d'amour te sera révélé;
Et marchant lentement sous le ciel étoilé,
Les doigts unis, tes yeux fixés sur ses prunelles,
Vous vous direz tout bas des choses éternelles,
Et ton premier baiser effleurera son front
Sous les astres du ciel qui se réjouiront!

. . . . . .

Mais le sceptique est toujours là, pour rappeler au poète que l'amour est fugitif et ne saurait durer ici-bas :

On ne peut demander de bonheur à la vie
Qu'une minute exquise et sur le champ ravie,
Pas plus que ne pourrait, dans l'onde d'un ruisseau,
En se penchant au bord, boire un petit oiseau.

L'amour n'est pas assez vif pour faire disparaître l'observateur blasé, comme cela arrivera plus tard. Quelques paroles insignifiantes de la petite provinciale suffisent pour rappeler au jeune citadin les maîtresses qu'il a eues autrefois; Olivier sent que son passé n'est pas mort; il revoit ses anciennes amies avec une clarté qui le désespère; il renonce à Suzanne et se sauve à Paris, persuadé que ces images le poursuivront toujours

Digitized by Google

et viendront sans cesse empoisonner l'amour naissant qui palpite en lui.

La débauche a donc mis, dans mon âme de fange
Un virus éternel,
Pour que j'ose évoquer en face de cet ange
Ce souvenir charnel.

. . . . . .

C'est dit! le vieil enfer me poursuit de sa haine
Jusqu'en mon nouveau ciel.
Sa boue est sur ce lis. Cette gravure obscène
Se cache en ce missel. (1)

. . . . . .

Meurs, ô suprême espoir qui me restait dans l'âme!
Meurs, ô dernier foyer de pur et chaste amour,...
Meurs! car les vieux remords sont exacts et fidèles...
Et tout baiser mauvais vibre une éternité. (2)

On s'est demandé si Olivier a vraiment souffert de ne pouvoir aimer en toute pureté la jeune campagnarde, ou s'il ne l'a pas réellement aimée.

A mon avis, la « simple enfant » n'a pas su le comprendre comme il aurait voulu être compris de son épouse future, et voilà pourquoi le souvenir des Parisiennes qu'il a connues empêche son amour de durer. Le poète semble l'indiquer lui-même dans quelques vers qui ont passé inaperçus des critiques :

— Mais l'aimais-je après tout? C'est l'erreur éternelle
D'un cœur dont s'est toujours assouvi le désir.
Non, mais l'illusion que je n'ai pu saisir,
Mais l'amour pur, voilà ce que j'aimais en elle.

Navré, mais sans regrets, je m'en vais donc d'ici.
Je ne la pleure pas, je pleure sur moi-même;
Je ne crois pas non plus que la simple enfant m'aime,
Et peut-être, vraiment, tout est-il mieux ainsi!

. . . . . .

. .M'eût-elle aimé? Pourquoi? Pour mes lauriers douteux,
Pour ma gloire d'un jour, pour ce nom de poète?...
Qui sait? j'aurais été peut-être son martyr? (3)

(1) *Olivier*, ch. XII. Strophes 2 et 13.
(2) *Ibidem*, ch. XIV. Strophes 1 et 2.
(3) *Ibidem*. Strophes 6, 7, 8 et 9.

Digitized by Google

Comme tous les poètes, comme tous les hommes de lettres, Olivier — et ici Olivier c'est Coppée — aurait voulu trouver une femme qui eût su prendre part à ses travaux. Ayant vu de plus près la jeune fille de la campagne, il a été déçu sur ce point. Et, après coup, se faisant peut-être illusion à lui-même, le poète a cherché à donner une explication plus poétique ou plus tragique à son départ : il l'a expliqué par la fatalité maudite qui pèse sur les amours coupables, donnant ainsi une forme nouvelle au vieux thème romantique :

« Oh ! malheur à celui qui laisse la débauche ! »

* * *

La meilleure preuve que l'amour vrai n'était pas entièrement mort dans l'âme du poète, c'est que, dès qu'il rencontre sur son chemin une jeune fille digne de lui, sa muse lyrique prend un nouvel essor. L'idylle de Genève, que nous avons fait connaître dans notre première partie, va exercer une influence décisive sur l'œuvre lyrique de Coppée. Une jeunesse nouvelle semble avoir pénétré dans son âme. Dans l'*Exilée*, il n'est plus question d'anciennes maîtresses, de souvenirs impurs. L'amour le plus chaste, le plus respectueux, remplit les vers comme le cœur du poète.

INVOCATION.

Enfant blonde aux doux yeux, ô rose de Norvège
Qu'un jour j'ai rencontrée aux bords du bleu Léman,
Cygne pur émigré de ton climat de neige.

Je t'ai vue et je t'aime ainsi qu'en un roman,
Je t'aime et suis heureux comme si quelque fée
Venait de me toucher avec un talisman.
. . . . . .
A ce dernier bonheur j'étais loin de m'attendre,
Et je me croyais mort à toutes les amours ;
Mais j'ai vu ton regard spirituel et tendre,

Et tout m'a bien prouvé dans les instants trop courts
Passés auprès de toi, blonde sœur d'Ophélie,
Que je pouvais aimer encore, et pour toujours.
. . . . . .
Et tu ne peux savoir à quel point c'est exquis (1).

(1) L'EXILÉE, *Invocation*, strophes 1, 2, 5, 6.

Digitized by Google

Un instant a suffi pour faire naître cet amour :

En un moment mon cœur s'est donné sans partage.
. . . . . .
Chère âme, un seul regard de vos yeux a suffi.
. . . . . .
Je vous ai vue à peine (1).....

Et ici le poète ne s'attarde plus, comme dans *Olivier*, à décrire en vers enchanteurs l'entourage de la jeune fille; il ne voit qu'elle; il se plaît à chanter, en termes émus, ses charmes extérieurs et ses vertus intimes; les fleurs les plus parfumées, les oiseaux les plus rares, les fruits les plus beaux, les animaux les plus gracieux lui fournissent de faibles comparaisons pour donner une idée de l'aimée.

Elle m'apparaît, svelte et la tête petite,
Avec ses blonds cheveux coupés courts sur le front.
Trouverai-je jamais des mots qui la peindront...
Qu'est auprès de son teint la rose après la pluie?
Peut-on comparer même au chant du bengali
Son exotique accent, si clair et si joli?
Est-il une grenade entr'ouverte qui rende
L'incarnat de sa bouche adorablement grande?
Oui, les astres sont purs, mais aucun, dans les cieux,
Aucun n'est éclatant et pur comme ses yeux;
Et l'antilope errant sous le taillis humide
N'a pas ce long regard lumineux et timide (2).

Coppée redevient croyant pour évoquer l'ange gardien qui doit protéger celle qu'il aime :

Mon rêve, par l'amour redevenu chrétien,
T'évoque à ses côtés, ô doux ange gardien (3).

Et l'ange lui-même, le céleste combattant des armées du Très-Haut, est moins pur, moins immaculé que « l'enfant adorable » qui est « comme sa sœur » terrestre. La muse du poète prend des accents de sincérité et de chaleur qu'elle avait rarement, tant qu'il s'agissait d'inclinations passagères. Ici le

(1) L'Exilée, *Réponse*, strophes 1, 3, 4.
(2) Ibidem, *La Mémoire*.
(3) Ibidem, *A un ange gardien*, v. 1 et 2.

Digitized by Google

sceptique, le critique, le dilettante ont disparu ; l'amour seul parle, ému, sincère, ravi, subjugué :

...C'est vous que j'aime et c'est vous qu'il me faut ! (1)

Le rêve du poète serait de voir la bien-aimée rester *toujours* telle qu'il la voit :

Le rêve, chère enfant, où mon esprit s'égare,
C'est d'avoir à toujours chérir et protéger
Vous comme vous voilà, vous sans y rien changer (2).

La seule idée de la perdre l'épouvante :

O poète trop prompt à te laisser charmer,
Si cette douce enfant devait t'être ravie ! (3)

Tantôt grave et sérieuse, la muse du poète suppose que l'aimée vient du ciel, séjour des êtres meilleurs :

Tu dois venir, enfant, de ce lieu de lumière
Auquel mon âme a dû naguère appartenir ;
Car tu m'en as rendu le vague souvenir (4).

Tantôt, joyeuse et souriante, elle prend la forme du *lied* pour mieux exprimer l'intensité de la passion :

Pour le doigt de ma fiancée
Qu'on me fasse un bel anneau d'or (5).

Le mètre habituel de Coppée ne lui suffit plus : aucun vers n'est assez léger et assez souple, aucun rythme assez harmonieux pour décrire ses sentiments nouveaux :

Tu fais jaillir de cette tombe
Tout un essaim de chants d'amour (6).

(1) L'Exilée, *Lettre*, v. 8.
(2) Ibidem, v. 15-17.
(3) Ibidem, *Serment*, v. 1-2.
(4) Ibidem, *Vie antérieure*, v. 7-9.
(5) Ibidem, *Lied*, strophe 4.
(6) Les Mois, *Février*, strophe 6

Digitized by Google

Et quelle poésie émue après le départ de la jeune Norvégienne :

CHANSON D'EXIL.

Triste exilé, qu'il te souvienne
Combien l'avenir était beau
Quand sa main tremblait dans la tienne
Comme un oiseau.

Mais elle est loin, la chère idole
Et tout s'assombrit de nouveau;
Tu sais qu'un souvenir s'envole
Comme un oiseau;

Déjà l'aile du doute plane
Sur ton âme où naît la douleur;
Et tu sais qu'un amour se fane
Comme une fleur (1).

Tout parle d'elle à l'imagination du poète : la rose le fait penser à la pureté de son front, le rayon de l'étoile à la clarté et à la douceur de son regard, l'hirondelle au pays lointain où elle est exilée (*Romance*). Le temps passe et il reste fidèle au souvenir de l'*Exilée* :

Après ces cinq longs mois que j'ai passés loin d'elle,
J'interroge mon cœur; il est resté fidèle.

Toujours son souvenir a le même pouvoir,
Et je n'ai qu'à fermer les yeux pour la revoir (2).

Dans sa détresse, il ne veut même pas qu'on cherche à le consoler :

Hélas! la chimère s'envole
Et l'espoir ne m'est plus permis;
Mais je défends qu'on me console.

A mon sens, ce sont ces poésies consacrées à la jeune étrangère qui sont les plus sincères et les plus chastes de toute l'œuvre lyrique de Coppée. Sans doute, il y a encore dans ces

(1) L'EXILÉE, *Chansons d'exil.*
(2) LES MOIS, *Septembre*, strophes 1 et 6.

Digitized by Google

vers une certaine fantaisie d'artiste très visible, un art consommé, mais ces qualités secondaires sont unies à une émotion véritable, à une sincérité qui va presque jusqu'à de la candeur. Il y a une vraie souffrance dans ces aveux, dans ces regrets, dans ces plaintes et dans cette feinte résignation. Les amours coupables du *Cahier rouge*, du *Reliquaire* et des *Intimités* ne pouvaient avoir, dans l'œuvre de Coppée, de contre-partie plus poétique que ces stances, ces lieds, ces soupirs de pure tendresse. C'est certainement là que le poète a mis le plus de son âme et qu'il a le mieux prouvé que « le cœur est toujours jeune et peut toujours saigner ».

(*A suivre.*) HENRI SCHOEN.

Digitized by Google

NÉMÉSIS[1]

II

Les jambes cassées par une émotion toute puissante, elle s'assit, contemplant l'endormie qui ne se réveillerait plus. Et dans un silence que ne troublait encore aucun réveil ambiant, elle réfléchit.

Elle était de ceux qui s'analysent, s'observent et apprennent à se connaître par l'étude constante du soi. Et l'émotion intense qu'elle ressentait à la découverte de la mort inopinée de sa compagne de hasard l'étonnait étrangement. Elle se savait plus raisonnable que sentimentale et d'une sensibilité que des chocs nombreux et des contacts abrupts avaient émoussée jusqu'à presque l'annihiler. Et en face de soi-même, avec une conscience claire de l'angoisse qui l'avait éveillée et de l'émoi qui la faisait trembler, elle s'efforçait de comprendre, et restait surprise et inquiète.

Elle n'avait ressenti pour M^lle^ Carlyon ni intérêt ni sympathie et n'avait cédé, en demeurant près d'elle cette nuit, qu'à l'indifférence nonchalante de l'être absorbé par les soucis graves lorsqu'il se trouve devant les ennuis minimes. Ce n'était donc pas la mort de cette étrangère qui la frappait à ce point.

D'ailleurs, et M^me^ Fleury s'en rendait parfaitement compte, elle était sous le coup d'une émotion subjective,

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de septembre 1908.

Digitized by Google

elle frissonnait d'effroi parce qu'elle-même était, d'une façon mystérieuse, en jeu dans cette aventure.

Mais déjà, tandis qu'elle communiait avec elle-même, s'examinant et tâtonnant dans l'obscurité de sentiments incompréhensibles, le jour se levait pour les habitants de l'auberge et des mouvements confus décelaient la reprise des activités quotidiennes.

Alors, elle alla à la porte, l'ouvrit et cria :

« Y a-t-il quelqu'un là?... Je crois qu'il est arrivé un malheur. »

Et tandis qu'elle prononçait cette phrase, elle s'étonnait à nouveau de la banalité des mots qu'elle employait, car il était rare qu'elle fût banale et l'occasion aurait dû, plus que jamais, lui suggérer des paroles frappantes. La femme entra dans la chambre d'un air curieux et expectant. Elle marcha droit au lit, regarda une seconde et dit, d'un ton tranquille :

« Elle est morte ».

Elle appela :

« Sam, viens donc ».

Sam et un autre homme s'arrêtèrent à la porte, fumant de grosses pipes.

« Entrez donc, fit-elle. Je crois que Mme Fleury est morte! »

Mme Fleury eut un mouvement, ouvrit la bouche pour corriger l'erreur de nom, mais les deux hommes étaient entrés, avaient retiré leurs pipes de la bouche et les tenant d'un air gauche, fixaient le lit et répétaient :

« Elle est morte, pour sûr, elle est morte. »

Mme Fleury s'approcha :

« Que faire? dit-elle. Comment sortir de là?... »

La femme releva le drap sur le visage de la morte, alla chercher une bougie et l'allumant :

« C'est déjà arrivé qu'il est mort un homme ici, dit-elle de sa même voix tranquille et un peu rude. On a cherché ses papiers, on l'a mis au cercueil, nous avons tous signé la déclaration qu'il était mort de maladie et on l'a enterré, là-bas. »

Digitized by Google

Elle désigna d'un geste vague l'étendue du Veld.

Mme Fleury frissonna :

« Je vais examiner ses papiers, si elle en a dans ses bagages, dit-elle. Puis... je ne sais... il n'y a pas de prêtre ici, pas de fonctionnaire? »

Cette fille des pays civilisés était mal à l'aise dans un milieu où la mort devenait un acte simple, sans accompagnement de formalités.

« C'est déjà arrivé comme cela, répéta la femme, désireuse évidemment d'expliquer les choses à une personne qui ne comprenait pas. Après avoir visité ses papiers, on a mis l'homme en bière et puis on l'a enterré, là-bas. Un voyageur de passage a lu l'office des morts. Et nous avons tous signé, comme témoins. »

Elle se tut, avec l'air convaincu de quelqu'un qui sait très bien ce qu'il faut faire, dans les occurrences. Sam ajouta, après un temps :

« Oui. Nous avons tous signé. C'est tout. Cela faisait preuve, en cas.

— Mais ne vaut-il pas mieux attendre le passage de la diligence et... »

Mme Fleury montrait des yeux le cadavre, sans terminer sa phrase.

« Non, non, répondit l'homme d'un ton emphatique, non, cela ne se pourrait jamais! La diligence n'est pas là pour transporter les morts. Et puis, passera-t-elle dans trois jours? Cela est très incertain. Et encore... trois jours... »

Mme Fleury frissonna. Une grande horreur l'étreignait à nouveau.

« Je vais visiter ses bagages et examiner ses papiers, décida-t-elle finalement. Puis, nous verrons.

— C'est cela. Et voyez si elle a de quoi payer, dit la femme. Car vous parlez d'attendre la diligence et... cela coûterait cher à transporter par diligence! »

Les trois hôtes sortirent. Mme Fleury resta seule avec la présence sur le lit et les bagages.

Et à sa répugnance à toucher ces bagages, on eût cru

Digitized by Google

qu'elle forçait des coffres confiés à sa discrétion. Tandis qu'elle tournait les effets et le linge à la recherche de papiers possibles, elle jetait souvent des regards effarés par-dessus l'épaule, comme si elle s'attendait à voir quelque main froide s'avancer vers elle et l'arrêter dans sa tâche.

Un portefeuille se trouvait au fond de l'une des valises. Elle l'en retira et s'assit à la table pour en compulser le contenu. Il y avait quelques billets de banque, un total de six cents francs. Puis l'extrait de naissance, en l'année 18..., à Lyon, de Doris, fille de Arthur-Louis Carlyon et de Ann Helen Morrisson, sa femme. Puis un certificat d'étude et un diplôme d'institutrice, au nom de Doris Carlyon; puis quelques lettres avec enveloppes adressées à ce nom et que M^me^ Fleury ne lut pas.

Les papiers étalés devant elle, la tête dans les mains, elle tomba dans une préoccupation absorbante.

Un projet étrange, terrible et si simple naissait en elle à la contemplation de ces documents. Là, devant elle, cadavre muet et papiers parlant, se trouvait une personnalité définie, une vie terminée subitement sans que nul s'en doutât, et qui allait disparaître sans que nul pût en retrouver traces - qu'elle seule, elle, Marie Fleury, la désolée qui avait fui jusqu'à la lointaine Sud-Afrique immerger, noyer sa personnalité et sa vie dans les milliers de vies déferlantes.

Qui l'empêchait de prendre la place de la morte, et de lui donner la sienne? Qui saurait que Marie Fleury n'était pas enterrée en ce coin ignoré du Veld et que cette fille, libre, délivrée qui allait quitter l'auberge dans la diligence pour Mafeking, n'était pas Doris Carlyon?...

Par hasard les gens de l'auberge s'étaient mépris dans les noms et nul ne les avait corrigés. Ils trouveraient tout simple que la morte se nommât M^me^ Marie Fleury, que la vivante fut M^lle^ Doris Carlyon. Qui pouvait prouver le contraire? Cet Abel, qui avait entendu la morte décliner ses noms et qualités, il était depuis longtemps perdu dans Mafeking, à la recherche de travail possible. Cela n'était pas un danger. Et la famille ne la gênerait pas; car Doris s'était dite orpheline.

Digitized by Google

Pourquoi pas, pourquoi pas?... »

Et tout à coup, d'un élan, elle courut chercher ses papiers à elle dans un sac de cuir qu'elle avait posé sur une chaise, les mit sur la table, éparpillés, enfouit ceux de la morte dans le sac de cuir, en boucla la courroie qui lui faisait ceinture et appela les gens en ouvrant la porte.

« J'ai trouvé, dit-elle, d'une voix étouffée. Il n'y a pas beaucoup d'argent, mais suffisamment pour payer les frais. Et voilà les papiers. »

La femme et l'un des hommes s'en saisirent. Mais ils étaient rédigés en français et il fallut que Mme Fleury les traduisit en anglais, langue généralement parlée au Transvaal, de moitié avec un hollandais bâtard.

« Hé bien, c'est tout simple. On va lui faire une bière. Vous avez bien de quoi payer trois livres? (75 francs). Et puis il vient d'arriver plusieurs marchands qui vont à Mafeking et qui aideront à creuser le trou. Et il y a même un vieux à barbe blanche qui sera justement l'homme qu'il faut pour lire les prières pendant l'enterrement. Vous avez bien de quoi le payer; oh! quelque chose de rien. Vous offrirez à boire à toute la compagnie, cela suffira. On doit s'entr'aider, c'est sûr! »

Mme Fleury entendait ces paroles comme au travers d'un brouillard. C'était fait. Cette action formidable, cette substitution de personne, ce pas décisif et irrémédiable était accompli. Et cela sans difficulté, sans effort, sans remords et si vite.

Elle passa au dehors, humant avec avidité l'air frais du matin. On la regardait curieusement. L'histoire était romanesque. Avec la familiarité de ces pays, un des marchands l'interrogea :

« Ce n'était même pas votre amie, à ce qu'on dit, cette Mme Fleury qui est décédée? Vous êtes restée auprès d'elle par compassion?

— Je ne la connaissais pas du tout.

— C'est bien, cela. Les femmes ont tout de même parfois du cœur, bien qu'elles ne soient pas le sel de la terre! »

Digitized by Google

Mais elle n'avait nullement le désir de répondre à cette assertion dépourvue de galanterie. L'entendit-elle?

Il passait sur elle de grandes vagues de froid et de chaud. Ses oreilles bourdonnaient, ses tempes battaient. Marie Fleury commettait là son premier crime et bien qu'elle eût nié pouvoir jamais plus s'émouvoir profondément après l'existence infernale dont elle venait de s'évader, cette évasion imprévue, incriminable, incontrite bien que poignante, lui martelait tous les nerfs et mettait en sa bouche un goût amer et fort qui est celui du péché contemplé, compris et consommé.

Cette scène de l'enterrement en plein Veld, cette cérémonie sans cérémonial, mais qui avait mieux, mettant en présence, dans le silence bruissant de la solitude, l'homme et la mort, cette tombe qui n'était comme l'avait dit Sam, qu'un trou, cette bière qui n'était qu'une caisse, cet officiant qui était marchand de passage, devait-elle jamais les oublier? Et le recueillement du petit groupe autour de cette tombe où était descendue la vivante d'hier, effacée déjà du nombre des humains pressés, doublement enterrée en corps et en mémoire, sous le nom qui n'était pas le sien? La voix grave du marchand s'élevait pleine d'onction, sous le ciel vaste, au-dessus de cette épave d'humanité échouée en cours de route, et les paroles qu'il prononçait étaient sublimes, étant celles que le Maître a offertes à nos douleurs et à nos craintes. — Je suis la Vie et la Résurrection, dit le Seigneur...

Marie Fleury écoutait le service se dérouler, solennel et frappant bien autrement en cette absence de formes extérieures qu'il ne l'eût été en des cathédrales magnifiques. Elle écoutait, tête baissée. Son nom, ce nom qu'elle avait donné à la morte afin qu'il restât pour toujours — pour le « toujours » de la terre et de la vie présente — avec la morte sous les pierres du désert, ce nom, elle l'entendit avec un secret effroi, remis au long repos, avec la poussière, avec les cendres sur lesquelles elle entendit aussi tomber lourdement pelletée par pelletée de terre.

Digitized by Google

C'était fini. Désormais Doris Carlyon, âgée de 22 ans, possédant les papiers susdits dans la pochette du pardessus, allait quitter ce coin de terre, point imperceptible dans la vaste Sud-Afrique. Orpheline, n'ayant plus qu'un oncle qui ne l'avait jamais vue, libre de tous liens, dégagée de toute entrave, seule, maîtresse d'elle-même, elle allait marcher le chemin qu'elle choisirait à son loisir et faire de son sort ce qu'elle voudrait.

Munie du certificat signé par les gens de l'auberge et qui scellait la destinée de Marie Fleury, décédée subitement à Verondsteen, chez les époux Samuel et Eliza Smith, devant six témoins, dont noms suivent; emportant les bagages de la morte avec les siens, ayant payé généreusement ses hôtes, Doris Carlyon, la seconde Doris Carlyon, nouvelle Perkin Warbeek ou Naundorff, la voyageuse monta dans la diligence qui passa le quatrième jour de son séjour forcé à l'auberge et partit pour l'avenir.

La diligence passa à côté d'un monticule de terre fraîchement remuée sur lequel était plantée une croix de bois. La voyageuse regarda ce monticule, frissonna, fronça les sourcils, appuya la main sur la pochette qui contenait ses papiers et s'écria :

« Le sort en est jeté. Et quel mal ai-je commis? »

Eternelle question du self-aveuglement de l'homme. Qui entend cette question et quel dieu se charge-t-il d'y répondre un jour?

III

Le valet de chambre de M^me^ Smith-Rewbell se présenta devant sa maîtresse le matin du quatrième jour qui suivait l'enterrement dans le Veld et demanda si madame voulait recevoir M^lle^ Doris Carlyon. Sur l'assentiment de madame, il introduisit aussitôt dans le salon particulier de la reine de Mafeking une jeune femme élégante et bien de sa personne, en qui les habitants de l'auberge auraient eu grand peine à

Digitized by Google

reconnaître leur voyageuse de passage. Un peu de repos, une toilette soignée et de bon goût, une détermination énergique de plaire et de fonder ainsi sur de nouvelles bases une existence nouvelle, tout avait métamorphosé en bien une femme d'ailleurs agréable à voir, et que le voyage si rude de la diligence n'avait pas peu contribué à vieillir et à fagoter.

« Asseyez-vous, mademoiselle, fit la maîtresse du joli petit salon vert d'eau et elle fixa sur la soi-disant Doris un regard observateur.

— Je n'ai pu me présenter qu'aujourd'hui, madame, expliqua l'autre, parfaitement à l'aise mais avec la nuance de déférence qui sied à l'institutrice qu'on engage. J'étais harassée de ce trajet en diligence et un triste incident de route m'avait détenue déjà.

— Oui? Quoi donc? »

La grande dame écouta avec un certain intérêt la narration concise, modeste et pittoresque de l'incident de l'auberge.

« Pauvre fille! dit-elle; quelle fin que celle de cette malheureuse Marie Fleury, dans ce désert, et seule à l'heure... néanmoins elle a été heureuse de vous avoir et je dois dire que cette conduite est généreuse de votre part et vous fait grand honneur. Et puis vous parlez avec facilité. Ah j'espère que cela ne vous passera pas ici. Vous causerez, au moins, vous; ici on pêche des diamants dans les carrières, on les vend à la Bourse ou quelque part de ce genre, mais on ne cause ni ne lit, ah!... brou! quelle horrible pays! Ah! pourquoi ai-je jamais quitté ma Pologne!

— Vous êtes Polonaise, madame? Une nation héroïque est la vôtre.

— Oui, ma chère, je suis née princesse Jadolinska; mes ancêtres remontent aux Iagellons; je vous montrerai ma cuirasse d'argent cloutée de turquoises qui me vient d'une grand'mère du XI^e^ siècle de cette ère.

— Oh! Comment ai-je échoué dans ce mariage avec un homme qui pêche des diamants en Sud-Afrique! »

Peut-être nulle femme au monde n'aurait-elle pu offrir de condition plus favorable aux plans de l'institutrice.

Digitized by Google

Mme Smith Rewbell ne songea même pas à demander à Doris Carlyon les preuves de son identité. Les papiers de celle-ci lui étant soumis elle n'y jeta même pas un coup d'œil et se contenta de dire :

« Oh, ma chère, je suis bien sûre que tout est ce que ce doit être. D'ailleurs, vous ne seriez pas vous que cette autre vous me serait tout aussi agréable, du moment que c'est votre vous! »

Après quoi, avec un grand éclat de rire, elle mena la nouvelle venue à la nursery où trois petites filles et un garçonnet dormaient.

« Quels beaux petits! » s'écria l'étrangère. Et elle pouvait le faire sans flatterie, bien qu'elle eut prémédité l'exclamation, la jugeant indispensable. Ceux qui connaissaient réellement bien l'ex-Marie Fleury — ou se piquaient de la bien connaître — vous auraient dit que jamais cette jeune femme n'avait été prise au dépourvu par aucune situation, parce qu'elle prévoyait juste et se préparait à tout hasard. Etait-ce donc une rastaquouère quelconque, une hypocrite vicieuse, qui passant par l'avatar actuel, était entrée dans la vie de la pauvre inoffensive, malchanceuse, inintéressante Doris Carlyon?

N'avons-nous jamais, vous qui me lisez et moi qui ai l'honneur d'être lu par vous, essayé de nous montrer spirituels, prêts à la riposte, « à la hauteur », enfin, comme l'exprime notre argot moderne. Et serons-nous déclarés infâmes parce que nous avons souvent exprimé nos jugements en termes plus jolis que sincères? Marie Fleury appartenait à cette tribu nombreuse des gens contre lequel le sort — ou ce qu'ils appellent le Sort — a péché alors qu'ils étaient encore innocents; et qui prennent une revanche dangereuse en péchant à leur tour, en retaliation, contre tous ceux qu'ils croisent ou qui les abordent. Malheureux au début, ils deviennent mal plaisants, et pour d'aucuns, malfaisants à la fin.

Mary Fleury avait fui, à la première période, l'existence et le pays qu'on lui rendait insupportables. Elle n'était

Digitized by Google

encore que malheureuse quand elle arriva à l'obscure auberge du Sud-Afrique où la grande tentation de sa vie l'attendait.

Comment elle y succomba, on l'a vu. Ce premier pas, proverbialement si aisé à faire, fut suivi tout naturellement, de pas de plus en plus pressés, de plus en plus assurés, aussi: *Facilis descensus...* Mais c'est là morale et latin d'écolier; et qui intéressent-ils?

L'institutrice avait l'éducation des petits enfants absolument en mains. Libre à elle de changer, supprimer, multiplier les heures des leçons. Mme Smith-Rewbell ayant procuré à sa progéniture une éducatrice tout premier choix importée à grands frais du fond des pays civilisés (selon l'expression même de son hôtesse) celle-ci se lavait les mains avec emphase de tout détail subséquent. M. Smith-Rewbell s'occupait de ses mines, de ses Chinois, de ses parts d'actions ou de cent mille autres détails absorbants de la vie d'un homme d'affaire. Il adorait ses enfants, cet homme occupé qui n'avait jamais que le matin du dimanche, avant l'office religieux, pour jouir de ses quatre magnifiques bébés; et il adorait encore plus leur mère, femme très indifférente, qui haussait les épaules à ses paroles affectueuses et bâillait à ses histoires. Il prit l'habitude de se taire et sa femme n'en parla que davantage.

Entre eux, et vraiment entre eux au pied de la lettre, car Mme Smith-Rewbell déclarait son institutrice plus amusante que son mari et la mettait constamment en tiers au grand dam de l'époux — la nouvelle venue s'efforçait de remplir loyalement sa charge et d'être pour les petits de la nursery, une gouvernante maternelle et un guide sage. S'étonnera-t-on que cette jeune femme qui vivait un mensonge constant, s'ingénia à inculquer à ses élèves l'amour de la vérité quand même? N'y a-t-il pas dans cette phrase dont on souligne la causticité « Ne fais pas ce que je fais, mais fais ce que je dis » n'y a-t-il pas dans ce conseil l'aveu attristé et humble de l'être qui a failli, qui a goûté l'âpreté des cendres que contient le fruit défendu, et qui cherche à préserver les

Digitized by Google

autres et à les sauver de la tentation? Et enfin, s'il n'était permis qu'à celui qui est sans péché d'oser aider, instruire, aviser, lequel d'entre nous, frères humains, pourrait-il se hasarder à devenir mentor?

La vie de la soi-disant Doris Carlyon était suffisamment agréable. Il est vrai que la Polonaise, avec cette passion slave du nouveau et de l'inconnu, la fatiguait par une amitié trop exigeante de son temps et qui, vers minuit, commençait aussi bien ses réminiscences de la blanche Varsaw, que si le jour n'avait pas été pour son auditrice, plein de travaux divers et lassants. Il est vrai que M. Smith-Rewbell se montrait fort ours envers elle, et que les enfants, qui d'ailleurs la chérissaient franchement, lui causaient souvent de l'ennui par leur indiscipline invincible. Mais que pouvaient être ces plis de roses froissées à côté des soucis d'antan dont la morsure avait creusé en son cœur des sillons sanglants, comme les traces du knout?

Certes, il y avait des craintes à concevoir et le hasard, ce grand maître auquel croient les aventuriers et les joueurs, pouvait amener sur son chemin quelqu'un qui l'eût connue avant son avatar, ou qui eût été amie intime de Doris Carlyon, ou quelque autre difficulté, quelque autre danger... mais comme tout être que harassent des infortunes répétées, l'ex-Marie Fleury, vivant au jour le jour, et même d'heure en heure, tapie dans sa retraite précaire, reposant pendant cette trêve inespérée, connut pendant quelques mois une paix plus profonde que si, dans une existence vertueusement monotone, elle n'avait jamais marché la voie du transgresseur.

Ainsi dort avec délices de longues heures le voleur que la police a longtemps poursuivi, qui est arrêté, mais qui a toute une nuit entre le châtiment et lui.

Et tous deux, le voleur et notre héroïne, n'ont-ils pas surtout au fond de leur cœur un latent espoir d'échapper à ce châtiment?

Digitized by Google

IV

« Ma bonne chère! Quelle histoire romanesque se cache-t-elle là-dessous? Néanmoins j'en suis ravie! Mais ne croyez pas que je vous laisse partir, par exemple!... Ah! j'en suis bien amusée! »

Ce fut sans trop d'émotion que l'institutrice se vit accueillie par ce discours ponctué d'exclamations. Elle n'en était plus à s'étonner des accès d'enthousiasme de Mrs Smith-Rewbell qui oscillait entre la dépression la plus neurasthénique et le point le plus extrême de l'agitation. Néanmoins elle ne prit pas sans battement de cœur le journal anglais que lui tendait la dame. Qui sait ce que pouvait recéler de périls le paragraphe désigné.

Voici ce qui lui sauta aux yeux :

« Bonne récompense à toute personne pouvant indiquer la résidence actuelle de Doris-Ann Carlyon, fille d'Arthur Carlyon, esq. de Carlyon Court, comté de Blanck, Angleterre et de Ann-Helen Morrisson, sa femme, née à Belfast, Irlande. S'adr. à Messieurs Brown Jones and Brown, soll. rue... Londres, S. W. Il s'agit d'héritage. »

« Qu'en dites-vous? Vous en doutiez-vous? Je suis sûre qu'il y a là des millions qui vous attendent. Croyez-moi, vous êtes riche désormais. Mes pressentiments ne me trompent jamais. Avez-vous un oncle en Amérique qui soit un roi quelconque? Roi du bois, peut-être, on le dit billionnaire! Quelle histoire! Ces choses-là n'arrivent jamais qu'à moi! Pour une personne qui m'amusait, elle devient milliardaire et par contre-coup, ennuyeuse comme la pluie! Les gens riches, c'est si bête! Et puis, vous voudrez partir? Ah! cela, non!... »

Ce verbiage n'atteignait guère que la surface de l'entendement chez celle que son avatar venait de placer dans la situation la plus compliquée! Que faire? Comment expliquer à ces gens qui l'entouraient un dédain de cet héritage possible, sans se compromettre à leurs yeux en excitant les plus

Digitized by Google

étranges soupçons? Quelle prétexte invoquer, elle, fille pauvre qui vivait des maigres émoluments de sa place, pour ne pas profiter avidement de la chance inespérée qui lui arrivait?

Et profiter de cette chance, ou du moins faire les démarches que tous allaient attendre de sa part, n'était-ce pas s'engager dans la voie la plus ténébreuse et perdre une dernière lueur d'honnêteté en même temps que courir au-devant des difficultés les plus dangereuses? Eternelles complications que comporte l'existence et qui fait de chacun de nos actes le générateur de cent actions dont l'influence rayonne au loin; ainsi le pas de l'alpiniste en détachant une petite pierre, déchaîne l'avalanche qui ensevelit un hameau.

Toute pensée est une force. Tout acte est une cause autant qu'un effet. Rien n'est isolé, rien ne s'efface, rien ne se perd. Et rien ne se fait qui, en soi-même, ne porte sa rétribution.

« Je demanderai à M. Smith s'il croit cette annonce sérieuse, murmura enfin l'institutrice. Il est bien inutile que je réponde si ce n'est qu'une... qu'une mauvaise plaisanterie, peut-être!

— Quelle folie, ma chère! Vous êtes stupide en vérité! Une annonce de ce prix, et émanant de la firme bien connue de Brown, Jones and Brown! Vous pouvez vous y connaître en pédagogie, je n'en sais rien, mais en raison pratique, ah! par exemple, vous n'êtes pas forte! »

On ne lui laissa guère de répit. Tout de suite M. Smith Rewbell l'entreprit sur le sujet. Cet homme avisé que la confidente pauvre de sa femme agaçait, était tout prêt à apprécier hautement l'amie millionnaire qui s'intéresserait probablement aux exploitations de diamants, et dont il guiderait avec plaisir les placements de fonds.

Il la mit carrément sur la sellette. Ses père et mère étaient-ils vraiment le Arthur Carlyon et la Ann-Helen Morrisson demandés? Oui, les papiers que voici l'établissaient sans ambage. Fort bien. Et se rappelait-elle un parent quelconque qui fut en situation de lui laisser une fortune? Non, à moins que... l'oncle Clément...

Digitized by Google

Qui était l'oncle Clément? C'était un oncle à sa mère; elle n'en savait pas davantage. Pourquoi donc désigner cet oncle comme pouvant être le testateur? Parce que c'était le seul parent qu'elle se connut... et à ce point l'héritière se leva et déclara qu'elle n'avait plus rien à dire, mais qu'elle attendait qu'on l'instruisît des démarches à faire. Cette apostrophe, quelque peu agacée, eût, la veille encore, attiré à la gouvernante pauvre une réponse sèche et rude; mais la destinataire des millions hypothétiques dont la légende courait déjà les rares salons et les nombreuses tavernes de Mafeking avait droit à des égards bien autres. M. Smith ne se formalisa pas le moins du monde et écrivit la lettre nécessaire aux sollicitors londoniens, lettre que signa la jeune femme et qui partit pour l'Angleterre, dûment attestée par M. Smith et sa femme.

« Bien entendu, devant notre attestation d'identité, nulle autre ne sera réclamée, expliqua grandement l'homme aux diamants en appuyant son cachet sur la cire brûlante. Mon nom est trop connu dans la mère-patrie. Je vaux un nombre respectable de mille livres, mademoiselle.

— Que vaudra-t-elle bientôt? demanda sa femme en riant. Ah! ma chère, vous ne vaudrez jamais plus que vous ne m'avez valu de bonnes heures! »

V

La réponse des sollicitors fut tout ce qu'en attendait avec effroi la criminelle. Elle s'étonna en la lisant de garder quelque sang-froid. Il fallait, disait la lettre courte et décisive, que Miss D. Carlyon vînt en personne aussitôt que possible à Londres, devant la firme chargée de la liquidation. Evidemment c'était bien l'héritière, tout était en règle, mais ces messieurs avaient ordre de communiquer de vive voix les désirs du testateur à son héritière. M. Smith Rewbell n'avait nul désir de voir s'envoler cet oiseau bleu du rêve des spéculateurs, une richissime ignorante. M^me^ Smith

Digitized by Google

Rewbell pensait à l'ennui de sa solitude dès que Doris serait partie.

Tous les enfants pleuraient à l'idée du départ. Jamais fortune ne fit verser plus de larmes ou pousser plus de soupirs, fussent-ils pour quelques-uns, doublés d'imprécations.

L'héritière, elle, réfléchissait profondément.

Se servant des trois cents livres que la firme Brown & C° lui avait envoyées comme preuve de leur confiance en ses droits, retournerait-elle en Europe? Le danger qui guettait dans l'ombre de sa vie devait plus sournoisement l'épier, plus aisément l'atteindre en Europe; mais aussi y avait-il, pouvait-il y avoir défense plus complète que cette identité nouvelle, rendue invulnérable par l'investiture même de cette fortune; le nom qu'appuyerait cet état ne s'interposerait-il pas entre le péril et elle pour le cacher parfaitement.

Et s'exposer à être découverte en allant chez les sollicitors du testateur n'était-ce pas un coup d'audace, de génie, qui lui donnerait un état inattaquable?

Peut-être la plus heureuse idée fut-elle d'emmener les enfants Smith Rewbell avec elle, se chargeant de les mettre en pension. Elle saisit le prétexte du climat; la mère était trop enchantée en pensant à ses responsabilités diminuées pour ne pas accepter le plan.

Le père pensa, avec raison, que l'occasion était unique de convoyer les enfants dans les meilleures conditions.

« Vous perdre, ma bonne chère, et perdre mes enfants! criait M^me^ Smith Newbell avec de vraies larmes.

— Oui, mais vous aurez une correspondante pour toutes les nécessités de toilette à acheter, répondait Doris.

— Oh! cela, c'est enchanteur! Rappelez-vous, dès que vous serez mise en possession, de courir chez Paquin. Il n'y a que lui pour les jupes. Par exemple, pour les corsages, Elise n'a rien qui l'efface... et surtout, quoi qu'il arrive, ma bonne chère, jamais de bleu, vous savez que cela vous jaunit; jamais de bleu! »

Sur ce chapitre la femme du chasseur de diamants était intarissable. Et sous couvert de prendre des ordres, la voyageuse réfléchissait.

Digitized by Google

N'avait-elle rien oublié?

N'avait-elle rien négligé?

Elle emmenait avec elle les deux aînées de la petite famille, deux fillettes de 8 et 10 ans. Celles-ci seraient, sans s'en douter, les meilleurs certificats d'identité possibles. Munie des papiers de la morte, accompagnée de ces témoins d'autant plus sûrs qu'ils étaient plus innocents, la fausse Doris Carlyon avait-elle, pouvait-elle avoir rien à craindre?

Ce fut, néanmoins, avec un cœur lourd de soucis qu'elle s'embarqua. Ce fut un front mélancolique qu'elle appuya, soir après soir, aux bastingages, quand les enfants étaient couchés et qu'elle voyait, volontairement seule et muette, la nuit conquérir pas à pas l'Océan. Ce fut la gorge serrée qu'elle débarqua en Angleterre, riche selon toute probabilité, libre en apparence, jeune et forte, elle qui était partie de l'Europe deux ans auparavant pauvre à avoir faim, misérablement malheureuse.

Mais elle abordait esclave toujours, du pire esclavage : courbée sous le poids d'une action mauvaise dont elle acceptait les conséquences.

(*A suivre.*) MARGUERITE COPPIN.

Digitized by Google

LA SYMPHONIE PRÉHAYDNIENNE

Les caractères de l'art résultent des conditions *morales* et matérielles dans lesquelles il s'élabore.

BROERMAN.

INTRODUCTION.

Parmi les lieux communs que tous répètent sans prendre la préalable précaution d'en vérifier l'exactitude, il en est un qui fait de Haydn « le père de la symphonie ».

Bien peu de musiciens peuvent se vanter de l'avoir évité; c'est une périphrase facile et tentante qui coule sous la plume sans qu'on y prenne garde et elle a l'avantage de fixer un point d'histoire avec autant de sécurité qu'au coin des routes, les poteaux indicateurs fixent les itinéraires.

Comme tout le monde, j'écrivais cette banalité, lorsqu'un jour, il me vint à l'esprit que l'art symphonique de Haydn, tel que nous le connaissons, semblait bien parfait pour être né d'une sorte de génération spontanée. L'analyse de ses symphonies, que je faisais à ce moment pour mon enseignement, m'engageait à conclure à de nécessaires antériorités (1).

(1) D'après Pohl, Haydn aurait écrit 150 symphonies, dont la moitié seulement seraient éditées en réduction à quatre mains pour le piano. D'autres auteurs parlent de 118 œuvres de ce genre. Les critiques les plus récents en fixent le nombre à 104. En fait, nous n'en connaissons qu'une petite partie par les partitions d'orchestre (non compris le volume nouveau des œuvres complètes de Haydn dont il sera question plus loin). Haydn rentre dans la catégorie si nombreuse des maîtres dont on parle beaucoup, tout en les ayant fort peu étudiés.

Digitized by Google

Mais où les rechercher? Je remuai en vain les œuvres parues avant 1759, date à laquelle Haydn écrivit sa première symphonie pour le comte Morzin, symphonie qui a été éditée depuis peu de semaines seulement. J'examinai à nouveau les symphonies éditées de Philippe-Emmanuel Bach, dont Haydn se disait le disciple. Mais ces œuvres n'ont été écrites qu'en 1776, et cette date suffisait à me rejeter dans l'indécision (1).

Le hasard me servit alors : j'appris par les écrits toujours si documentés et si ingénieusement personnels de M. Hugo Riemann, qu'il avait existé en effet, vers 1750, une école symphonique fort importante dont le souvenir s'était perdu, bien qu'au premier moment, son promoteur ait joui d'une réputation européenne.

Mais c'est en vain que, muni des noms des protagonistes de cette école, je cherchai tout d'abord à me procurer leurs œuvres.

Johann Stamitz, Franz-Xaver Richter, Cannabich, restaient introuvables dans les catalogues des éditions ordinaires comme dans ceux des bouquinistes.

Ma présomption que Haydn avait eu des précurseurs se trouvait bien vérifiée, mais que valaient ces précurseurs? Je l'ignorais.

(1) Ph.-Em. Bach, fils de Jean Sébastien, a adopté un style tout opposé à celui de son père : le style dit « galant » parce que mondain au lieu de religieux. Il a composé 18 symphonies, dont 4 seulement ont été éditées par M. Espagne. Ce sont les dernières. Ces œuvres n'ont pas encore la forme de la symphonie moderne ; ce n'est donc pas de Bach que Haydn peut tenir cette dernière. Quant à ses sonates, elles n'ont pas davantage pu fournir à Haydn les éléments sur lesquels il semble s'être basé pour en arriver à la forme de ses quatuors et de ses symphonies. C'est vers 1752 que Haydn a étudié les premières sonates de Ph.-Em. Bach et donc sa première symphonie n'a été composée que sept ans après, et la deuxième, d'une forme plutôt concertante et par conséquent toute différente de celle de Ph.-Em. Bach, neuf ans après. On voit que la filiation entre ces deux auteurs n'a rien de direct, si elle existe. Cette classification des œuvres de Haydn est de Pohl ; Mandyczewski en indique une autre. Voir plus loin.

Digitized by Google

Et peut-être l'ignorerais-je encore, si la ville de Mannheim, pour fêter le 300e anniversaire de sa fondation, n'avait organisé pendant l'été 1907 un festival destiné à magnifier ceux qui établirent sa gloire musicale.

La première journée de la fête était consacrée à des œuvres symphoniques des auteurs cités, Stamitz, Richter, Cannabich, suivies d'œuvres de Haydn et de Mozart.

N'était-ce pas là la solution expérimentale espérée de la question qui m'avait tourmenté?

Je pris l'express pour Mannheim.

Au pupitre du chef se trouvait un homme jeune, svelte, énergique et blond, Peter Raabe. Dès les premières mesures, il s'imposa par la force aisée des accents qu'il communiquait à l'orchestre, très nombreux et du reste excellent (1); il séduisit par la précision du rythme, qui pourtant ne devenait jamais sec; il sut prendre des mouvements exacts, qui donnaient aux phrases leur maximum de plasticité.

Les œuvres exécutées étaient présentées dans des conditions qui permettaient de les voir sous leur angle le plus favorable et donc d'en apprécier la valeur historique.

Le programme de cette inoubliable soirée se composait d'une symphonie de Richter, d'un concerto pour flûte, hautbois et basson avec accompagnement d'orchestre de Cannabich, de deux trios d'orchestre et d'une symphonie de Stamitz, puis d'une symphonie de Haydn et d'une symphonie concertante de Mozart.

Comme la symphonie de Haydn en *re* (Br. et H., n° 4) a été écrite l'année de la mort de Mozart, c'est-à-dire en 1791, et que Stamitz est décédé en 1757, on voit que ce programme embrassait une période de plus de trente-trois ans.

Malgré cet intervalle considérable et le déséquilibre chro-

(1) Il était composé de l'orchestre Kaim, de Munich, dont la réputation n'est plus à faire, et des meilleurs éléments de la chapelle de Mannheim. On y comptait environ septante instruments à cordes, marchant avec une merveilleuse précision.

Digitized by Google

nologique complet du programme (1), l'auditeur n'a ressenti aucun de ces heurts qui font dire : blanc et noir. On a passé d'une œuvre à l'autre en sentant la personnalité bien marquée des divers auteurs, mais sans que les principes de l'art aient paru être modifiés autrement que par une lente évolution.

Dans aucune des œuvres exécutées, nous n'avons eu le rappel du style « monumental » de Jean-Sébastien Bach (2), ni du style « galant » qui, par contraste, lui fait suite, dans l'Allemagne du Nord.

C'est bien dans le domaine de la symphonie classique que nous nous trouvions dès les premières notes du concert.

Et peut-être, cette impression eût-elle été plus décisive encore, si l'on avait exécuté l'une des premières symphonies de Haydn, ou du moins l'une de celles qu'il écrivit entre 35 et 40 ans (3), c'est-à-dire à l'âge que Stamitz ne dépassa pas, au lieu de choisir une composition de son âge mûr. Haydn avait 59 ans quand il l'écrivit et de plus il avait largement profité de l'exemple de Mozart, son ami intime, bien que beaucoup plus jeune. Mozart, nous le verrons, est directement disciple de l'école de Mannheim, celle dont nous avons cité les principaux protagonistes et dont nous allons étudier l'histoire.

(1) Les œuvres de Stamitz, chef d'école, auraient dû figurer en premier lieu.

(2) Bach est mort en 1750, année où les premières œuvres de Stamitz ont révolutionné le monde musical. Mais entre Leipzig et Mannheim, la distance est longue, elle le paraissait surtout en ce temps. Et l'on peut dire que le nord de l'Allemagne n'a guère pris part au mouvement d'innovation qui s'est manifesté dans le sud du pays, après être venu d'Italie.

Le centre musical, qui s'était transporté dans le Nord au temps des grands organistes, puis de Händel et de Bach, se reporta vers le Sud pour la période symphonique (Mannheim, Munich, Vienne).

(3) De 1767 à 1772.

Digitized by Google

LES FORMES MUSICALES.

La révolution opérée dans l'art musical par les premiers symphonistes découle de l'abandon des formes anciennes de la composition pour adopter une forme entièrement nouvelle et qui repose sur un principe totalement différent.

Les formes anciennes dérivaient directement de la polyphonie vocale du moyen âge, qui après avoir eu ses grands maîtres en Roland de Lattre, en Palestrina, se soumettait de plus en plus aux lois du système harmonique moderne.

Ces formes, après bien des modifications, semblent se symboliser dans la fugue, qui, après les Gabrieli, les Frescobaldi, l'école du nord de l'Allemagne, trouve en Jean-Sébastien Bach un représentant si génial, qu'il éclipse tous les autres et fait même oublier leurs noms.

L'important est de rechercher la valeur philosophique de cette forme d'art et sa signification psychologique pour le temps et le lieu où elle atteignit son apogée.

Examinons donc de plus près ce que peut être une fugue.

La fugue est une des formes musicales les plus simples au point de vue de la conception, car elle ne contient que l'exposé d'un seul motif, d'une seule pensée musicale, quelque complication extérieure qu'elle puisse présenter (1).

Ce motif, que l'on nomme traditionnellement *sujet*, est reproduit à la quinte supérieure, par transposition, avec parfois une légère modification mélodique, sous le nom de *contre-sujet*. La *réponse*, c'est-à-dire le rapport entre les deux, se fait de façon que la tonique réponde à la dominante et réciproquement. L'ensemble du sujet et du contre-sujet, quand il a passé par les diverses voix — trois à cinq en général — forme l'exposition. (L'étude du *Compagnon* ne trouve point sa place dans ce résumé.)

(1) Nous envisageons le cas d'une fugue simple, plus facile à exposer; la fugue double n'indiffère pas au point de vue philosophique, car si cette dernière expose deux thèmes, ils sont indépendants l'un de l'autre et privés de la relation nécessaire d'opposition que nous reconnaîtrons dans la forme de la sonate.

Digitized by Google

Après cette partie indispensable, il en est d'autres, facultatives : les épisodes, les pédales, les strettes ; mais rarement les fugues manquent du *développement* qui constitue une exposition plus large, et d'une cadence finale (1).

Le point à retenir — puisqu'ici, nous n'avons pas à donner la recette complète d'après laquelle, sans aucun génie, tout le monde peut arriver à composer une fugue aussi bien ou aussi mal qu'un élève d'athénée rédige un discours latin —, c'est que la fugue se base sur *un seul* motif :

La fugue est une affirmation.

Et si nous nous reportons au temps où la fugue vécut dans la plénitude de son esprit, nous devons convenir qu'il y a un parfait parallélisme entre cette forme autoritaire, impérative, et la philosophie scolastique, qui régnait alors et se contentait de développer des prémices, indiscutables, ou du moins que personne ne se fût avisé de discuter.

Il en est bien autrement de la forme de la sonate.

Si nous examinons le premier allegro d'une sonate classique, nous y remarquerons *deux* thèmes, de caractère opposé bien qu'écrits dans la même mesure. Ces thèmes sont exposés l'un après l'autre, puis repris ensemble dans le *développement*, qui représente leur lutte, leur opposition.

(1) Les amateurs désireux de s'initier à l'art de la fugue trouveront une aide précieuse dans l'édition polychrome de huit fugues du *Clavecin bien tempéré*, de Bach, publiée par Boekelmann avec texte français (Jul. Heinr. Timmermann, Leipzig) tandis qu'un examen plus approfondi exigerait l'étude du *Katechismus der Fugenkomposition*, de H. Riemann (Hesses Verlag, Leipzig) qui n'existe qu'en allemand. Riemann a publié chez Augener à Londres une édition du *Clavecin* qu'il faut avoir sous les yeux pour bien comprendre son texte. Enfin, des études approfondies de la fugue, de la sonate, etc., exigent la connaissance de la *Grosse Kompositionslehre*, de Riemann encore, (Spemann, Berlin et Stuttgart) volume compendieux et difficile, dont l'usage ne saurait être recommandé qu'à des personnes déjà très averties.

Digitized by Google

Cette partie caractéristique de l'œuvre d'art nouvelle est donc le contraste, la lutte :

La sonate est une discussion.

Et remarquons que la sonate s'est développée dès le commencement du XVIII^e^ siècle pour arriver à sa forme classique vers la fin de ce siècle.

Or le XVIII^e^ siècle n'est-il pas celui où l'esprit de libre-examen, de recherche, de discussion — il faut bien employer le même mot — s'est affirmé de façon complète?

De l'alchimie, la chimie naissait; Newton (1642-1727) venait de fixer les lois de l'attraction universelle; Leibnitz (1646-1716) découvrait le calcul infinitésimal; Spinoza (1632-1677) et Locke (1632-1704) préparaient en philosophie les voies où plus tard s'engagèrent les discussions qui devaient mener aux encyclopédistes en France et à la philosophie des lumières, sous Mendelssohn, en Allemagne.

Ce fut, vers ce commencement du XVIII^e^ siècle, un prodigieux mouvement d'idées, un renversement des principes reçus; ce fut la perte de la philosophie scolastique, omnipotente, affirmative, despotique et désuète.

Quoi d'étonnant qu'en musique ce mouvement général ait été suivi?

Et il ne pouvait aboutir qu'à une conséquence : la rupture avec le motif unique, affirmatif, despotique, qui allait être remplacé par deux motifs divers, opposés, n'ayant de commun que les seules formes matérielles de la mesure et de l'arrangement harmonique.

Il est à remarquer du reste que la forme de la sonate procède d'autres qualités encore, également indispensables à l'expansion plus libre de l'âme.

Tandis que la fugue était écrite en une partie, une et indivisible, la sonate en comprit plusieurs.

La première est bâtie sur le plan de discussion que nous avons esquissé; elle est d'un mouvement rapide en souvenir

Digitized by Google

de la forme primitive de toute musique mélodique qui suit ce schéma :

rapide — lent — rapide (1)

et que l'on retrouvera tant dans l'ouverture italienne que dans l'air à *da capo* de Scarlatti (2).

La seconde partie, lente, est souvent le simple exposé d'un motif gracieux ou sentimental, sans opposition (adagio, andante, larghetto, etc.).

Avant l'allegro final, les classiques introduisent généralement un *menuet* dont on a faussement reporté l'invention à Haydn (3). Ce menuet est devenu *scherzo*, chez Beethoven.

Enfin, le finale est rapide; il a, soit la forme dualiste de la première partie, soit celle du rondo, qui comprend la reprise fréquente d'un même motif, plus ou moins orné.

Comme caractéristiques techniques, les numéros 1, 3 et 4 sont écrits dans la même tonalité, celle du morceau, tandis que le numéro 2 (adagio, andante) diffère de tonalité (4).

Il convient de remarquer que la sonate n'est plus, par essence, *polyphonique*, mais bien *mélodique*. S'il fallait lui chercher des antériorités, on les trouverait, non dans la musique « monumentale » du Nord, mais bien dans les tentatives monodiques du Sud. Les Florentins de 1600, qui avaient créé le chant accompagné — Galilée, Peri, Caccini, da Gagliano — et les Vénitiens qui complétèrent la création de l'opéra — Monteverde et toute la pléiade qui le suivit — se doutaient peu, alors que leurs efforts étaient tendus vers la déclamation, qu'ils posaient les bases de la musique

(1) L'ouverture française : lent, rapide (fugué), lent n'a régné que peu de temps.

(2) Alexandro Scarlatti (1679-1725) introduisit le *da capo*, c'est-à-dire la reprise du premier allegro dans son opéra *Teodora* écrit pour Rome en 1693.

(3) Voir plus loin.

(4) L'excellent petit livre de Otto Klauwell, *die Formen der Instrumentalmusik (Internationale Verlagsanstalt, Leipzig)* pourra suffire pour préparer les commençants à l'étude de la forme de la sonate.

Digitized by Google

instrumentale moderne. Sans eux pourtant, cette musique n'aurait pu exister...

Certes, il s'est écoulé près d'un siècle et demi entre leurs tentatives et le résultat que nous enregistrons. N'importe : la monodie accompagnée de 1600 reste bien la base commune de tous les progrès enregistrés depuis par le style mélodique, auquel participent la symphonie, la sonate et en général toutes les formes musicales actuelles.

Entre la fugue, pièce unique, développement d'un motif unique, et la sonate, pièce multiple, développant de nombreux motifs, opposés souvent, il y a la différence de deux mondes.

Le monde du moyen âge, croyant, fervent, dispensé de tout examen, et le monde moderne, désireux de variété, de libre examen, d'expansion spontanée.

Mais pourtant, si ces deux formes correspondent à des tendances si différentes de l'*esprit*, il faut reconnaître qu'elles sont capables, toutes deux, d'exprimer tous nos sentiments *affectifs*, ceux que, par tradition, on serait tenté de résumer dans le vocable indéfinissable : l'*âme*.

Et le plus grand tort que l'on peut faire aux musiciens du XVII[e] siècle, est de méconnaître les qualités expressives de leur musique.

Une fugue de Bach exprime souvent un sentiment des plus vifs; elle peut même en préciser les diverses nuances : et pourtant, combien de fois ne semble-t-elle pas, sous les doigts inhabiles et l'intelligence peu ouverte de nos jeunes musiciens, un simple exercice technique?

Il reste à préciser le rôle de la forme-sonate dans la musique classique.

Cette forme y est générale. Que nous étudiions des sonates proprement dites, pour piano seul, pour piano et violon, ou bien des trios, ou bien des quatuors, ou bien des symphonies, nous remarquerons toujours la même forme, malgré la différence des moyens d'exécution.

Digitized by Google

L'universalité de cette forme pendant une longue période de temps, est le meilleur indice de sa valeur, de sa base humaine.

Malgré des variations de détail, la forme de la sonate s'est maintenue jusqu'à nos jours dans la musique pure et rien n'indique encore sa décadence, tant elle est souple, expressive, complète.

Le poème symphonique, de forme plus variable, qui a semblé devoir détrôner la forme symphonique, ne donne plus ces appréhensions aujourd'hui; il a sa place à part et malgré lui, la symphonie en forme de sonate est restée à l'ordre du jour.

LA NAISSANCE DE LA SONATE.

La sonate a remplacé la fugue, c'est clair, mais quand, grâce à qui la sonate est-elle née?

Voilà la question dangereuse, la question insoluble dans l'état de nos connaissances actuelles : car si nous savons que la création de la monodie accompagnée était la condition *sine qua non* de l'invention de la sonate, nous ignorons, ou à peu près, les premiers compositeurs de sonates, ceux du commencement du XVIII[e] siècle, dont les œuvres sont encore au secret dans tant de bibliothèques variées.

A peine la critique moderne débrouille-t-elle quelques fils de l'écheveau serré qu'il faudrait dévider.

On commence seulement à publier les œuvres de cette période (1).

Et pourtant, les résultats acquis, si incomplets qu'ils soient, permettent déjà d'affirmer la fausseté des préjugés répandus, de montrer la nécessité d'une révision de nos connaissances, d'admettre des antériorités frappantes aux choses que nous avons cru pouvoir rapporter à un maître qui n'a fait que les vulgariser, aglutinant à son profit la gloire de toute une génération, de plusieurs peut-être.

(1) Voir la collection *Collegium musicum* publiée par Riemann chez Breitkopf et Härtel.

Digitized by Google

Nous allons donc tâcher de rechercher l'histoire du développement de la sonate d'après les documents connus aujourd'hui, sans aucunement prétendre à atteindre une vérité absolue, et même, en déclarant d'avance que nous n'obtiendrons qu'une approximation fort douteuse, supérieure pourtant à la générale affirmation de choses inexactes.

Pour savoir quand la sonate est née, il faut d'abord fixer avec plus d'exactitude le critère de cette forme. Nous avons exposé ses différents caractères. Lequel importe-t-il de distinguer?

La réponse est, certes, difficile. Le sentiment conduit mieux, en ces matières, qu'une définition.

Nous pouvons prendre, comme base de jugements, soit l'opposition de deux thèmes dans le premier allegro, soit le contraste des mouvements, soit encore les différences caractéristiques de tonalité des diverses parties.

En fait, c'est précisément l'opposition, le contraste qui nous intéressent, parce que *le contraste existe toujours dans la sonate et que l'unité régit la musique polyphonique.*

Cette unité se trouvera aussi dans la *Suite*, qui est une série d'airs de danse écrits dans la même tonalité : c'est à tort, je pense, que quelques-uns ont vu dans cette forme musicale, l'ancêtre de la symphonie, car leurs principes mêmes sont opposés.

La sonate est justement caractérisée par la forme cyclique, par des parties opposées de caractère et qui se font valoir l'une l'autre, tandis que la *Suite* n'est qu'une enfilade de morceaux en nombre quelconque et qui se suivent sans opposition (1).

C'est ainsi que, sans rien gâter, on peut supprimer une partie d'une suite, tandis que passer une partie de symphonie serait un fait d'antimusicalité absolue.

Néanmoins, cette définition qui se base sur l'opposition,

(1) On trouvera par exemple deux *Gavottes*, deux *Menuets* se suivant dans une *suite* tandis que dans la symphonie, la sonate etc., le mouvement et l'appellation changent nécessairement à chaque partie.

Digitized by Google

le contraste, peut ne pas être suffisante pour séparer la forme sonate d'autres formes, telle l'ouverture française (lent — fugué (rapide) — lent). Il faut lui adjoindre, dans la plupart des cas, ce qui suit :

1° Opposition des thèmes dans la première partie de l'œuvre;

2° Opposition de tonalité entre les parties rapides et la partie lente;

3° Opposition de mouvement des diverses parties.

Bien que ces critères soient très imparfaits encore, comme toute chose nouvelle — car parmi les historiens, il en est bien peu qui cherchent à définir les bases de leur jugement en cette matière —, nous allons les appliquer à l'étude des œuvres anciennes qui pourraient rentrer sous la rubrique sonate — quels que soient, du reste, leurs moyens d'exécution : un, deux, trois, quatre instruments ou même tout un orchestre — ou bien encore des instruments solistes et d'autres d'accompagnement.

Ces critères ne sont du reste pas plus absolus que les symptômes d'une maladie. La présence de l'un d'eux ne suffit pas pour poser un diagnostic; il faut un ensemble de faits pour affirmer, pour reconnaître, pour classifier.

Les premières pièces appelées *sonates* supposent ce terme pris dans son sens étymologique et n'ont rien à voir avec la forme que nous envisageons. Ce sont des pièces instrumentales, par opposition avec la *cantate* vocale. Le fait que Kuhnau (1) a écrit le premier des sonates pour clavecin, ne nous importe nullement, puisque ses sonates n'en avaient que le nom, qu'elles sont de vrais drames en musique.

Les premiers vestiges de la forme sonate se rencontrent au contraire dans la musique de chambre.

Déjà Legrenzi (1625-1690) compose ses *Sonate da chiesa* de quatre parties de mesure et de mouvement variés et arrive

(1) Le prédécesseur de J.-S. Bach à l'église St-Thomas à Leipzig.

Digitized by Google

à un résultat voisin de celui obtenu par Neri dans ses *Canzone* de 1644.

Vitali et Bassani augmentent la variété de ces pièces en y introduisant des modulations. Corelli, dans ses œuvres de 1683, 1685, 1689, 1694, fait faire de nouveaux progrès à l'élément de contraste, d'opposition des sonates, dites *a tre* et qui en réalité étaient écrites pour 1er et 2e violons, violoncelle et accompagnement obligé de clavecin. C'est lui qui effectue la réunion des deux genres : *Sonata da chiesa* et *Sonata da camera* en un seul : le trio — on devrait dire quatuor — dont l'importance va aller en grandissant rapidement.

Car à ce moment, vers 1700, un élément nouveau d'exécution vient d'entrer dans la musique : le violon est sorti, dans un état de perfection auquel l'avenir n'a guère ajouté, des ateliers des da Salò, des Maggini, des Amati; il va faire la gloire des Stradivari et des Guarneri. Il se répand partout et malgré l'imperfection de l'archet, les virtuoses pullulent.

Mais déjà la forme de la sonate se dessine; Vitali introduit le menuet (1) dans la musique instrumentale. Au nord des Alpes — car nous n'avons guère parlé que de l'Italie pendant cette première période — dall' Abaco (1675-1742) fait contraster des thèmes de caractères différents dans quelques-unes de ses compositions (2); dans celles écrites en majeur, il module vers la dominante, tandis que dans celles en mineur, il conduit vers la tonalité majeure parallèle (de *la mineur* à *do majeur* par exemple), pour revenir ensuite à la tonalité initiale : c'est là chose fréquente chez les classiques. Cette forme précise s'était au reste déjà trouvée dans les *Sinfonie* de Bononcini en 1685; Corelli et dall' Abaco l'ont employée, rarement d'abord, puis avec une fréquence croissante : elle répondait de mieux en mieux aux aspirations de leur époque.

(1) G.-B. Vitali, *Balli in stilo francese*, 1685.

(2) *Denkmäler der Tonkunst in Bayern*. Un volume entier est consacré à dall' Abaco; nous avons extrait certains renseignements de sa fort remarquable préface.

Digitized by Google

Et pourtant, dall' Abaco tient encore beaucoup de l'école polyphonique. Il en est de même de Fasch (1688-1758) qui affectionne le *canon* et produit des œuvres de toute beauté (1), de Teleman (1681-1767), de Jiránek (1712-1761), de Graun (1698-1771). C'est un caractère ethnologique des races du Nord, tandis qu'au Sud, la forme nouvelle reçoit constamment des perfectionnements qui la caractérisent de plus en plus. Tels ceux dus à Domenico Scarlatti.

Pergolesi (1710-1736) en apporte ensuite dans ses *Sonate a tre* (2) (vers 1734) qui font époque; Porpora (1686-1766) écrit entre autres en 1736 son trio en *re majeur* (3) qui mérite d'autant plus de fixer l'attention des historiens que Porpora a été le maître de Haydn. Il est même très probable que ce dernier tient en partie de lui la forme de la sonate. N'oublions pas que cette œuvre datant de 1736 n'est pas la seule que Porpora ait composée (4), et qu'elle était vieille de quelque seize ans quand Haydn a pu la connaître chez son vieux maître.

Locatelli (1693-1764) nous a laissé également un trio, en sol majeur, d'une merveilleuse variété de rythmes et comprenant un menuet (5).

Le Sud va de l'avant, on le voit. Mais le Nord suit.

C'est d'abord Gluck, le grand tragédien du lendemain, qui publie en 1746 sept trios dont cinq se terminent par un menuet (6). Ces œuvres sont pourtant moins caractérisées de l'esprit nouveau que celles des Italiens contemporains.

(1) Voir *Collegium Musicum*, trio en *re mineur* : andante, allegro, largo (en *fa majeur*), allegretto.

(2) Ibid., n° 1 en *sol*, n° 2 en *si bémol*.

(3) Ibid. Adagio-allegro, adagio (en *si mineur*, finit en *fa dièze majeur*) gavotte. Cette pièce fort intéressante est d'une grande vivacité et tout à fait mélodique.

(4) On a aussi de lui *Sei sinfonie da Camera*, 1736, 12 sonates de violon, etc.

(5) Ibid. Andante, largo (très remarquable), allegro, minuetto (avec trio en *sol mineur*). Une preuve de plus que le menuet n'a pas été introduit par Haydn.

(6) Ibid.

Digitized by Google

Et puis d'autres :

Christophe Wagenseil (1688-1779) dont le trio en *fa majeur* n'est pas daté.

Wilhelm-Friedemann Bach (fils de J. S.) dont on a conservé entre autres une belle sonate de piano en *do majeur* (1) et un trio en *re majeur* (2).

Philippe-Emmanuel Bach (frère du précédent) qui dès 1742 avait écrit sa sonate en *la majeur* (3).

Johann-Christian Bach (frère du précédent), de beaucoup le plus moderne des trois, dont les œuvres rappellent absolument celles de nos symphonistes classiques et qui appartient franchement à la génération nouvelle dont le grand chef fut Stamitz.

LES SYMPHONISTES.

Au point de vue de la clarté du style, de l'expression précise, rapide, spontanée et pourtant savante de la pensée, Johann Anton Stamitz, dont le nom est presque inexistant pour notre génération — Stamitz est le Voltaire de la musique.

Né en Bohême en 1717, violoniste; au service de Karl Theodor à Mannheim depuis 1743, Stamitz écrivit en 1750 les trios qui devaient révolutionner en peu de temps l'Europe musicale.

Sa biographie est obscure encore et nul ne sait comment en son esprit l'impulsion du Sud, assez péniblement suivie par ceux que nous avons nommés, trouva un terrain si favorable d'expansion.

Le fait est là pourtant : ses premiers trios rendent avec

(1) Allegro, grave (10 mesures en *do mineur*), vivace.

(2) 1745. Un poco allegro, adagio (en *si mineur*), vivave.

(3) Allegro, adagio (*fa dièze majeur*), allegro. On a, du même, les œuvres suivantes qui ne marquent pas de progrès sur la première : les trios en *fa dièze mineur* 1763, en *fa mineur* 1781, en *si bémol* 1788.

Digitized by Google

une telle clarté, avec une lucidité si complète l'idéal entrevu seulement par d'autres, que l'on voudrait crier au miracle.

Au reste, notre étonnement provient de notre ignorance. Stamitz a eu des sources, n'a fait lui-même que perfectionner. Ces sources n'ont pas été découvertes jusqu'ici, mais on ne saurait les nier, et j'en trouve une preuve indiscutable dans les œuvres d'un autre musicien, un peu antérieur et moins connu, lui aussi, qu'il ne le mérite : c'est notre compatriote Jean-Noël Hamal, né à Liége en 1709 et dont j'ai analysé ailleurs l'opus 1 (1) imprimé en 1743. La forme sonate des six *Ouvertures* formant ce cahier est absolument caractéristique ; où Hamal l'avait-il apprise? En Italie où il passa les années 1728-1731? Le problème n'est pas soluble dans l'état actuel de nos connaissances, mais on peut penser, jusqu'à preuve du contraire, que Hamal et puis Stamitz ont puisé à la même source.

Mais revenons à Stamitz.

Prenons son trio en *do majeur*, le plus ancien de ceux que nous avons conservés (2) : c'est une œuvre d'esprit absolument moderne, mais dont l'expression est bien caractéristique du XVIII^e siècle : fraîcheur, naïveté, jeux de notes, joie de vivre, d'écouter les accents vifs et légers d'une harmonie qui n'a pas besoin encore de passionner pour plaire et pour captiver. Et c'est dans cette note que Stamitz continue à explorer le monde merveilleux qu'il a découvert. Sa musique ensoleillée, rythmique, juvénile, va prendre les formes de la symphonie ; il sera l'un des premiers à faire un usage fréquent des clarinettes, des cors, des trompettes à l'orchestre, il cherchera la lumière dans le timbre comme dans la composition et cette lumière, il la répandra partout, faisant école, manifestant son influence au loin.

Certes, Stamitz est grand par lui-même. Mais il l'est surtout parce qu'il a résumé d'une façon complète la tendance

(1) *La Fédération Artistique*, des 1^er et 8 mars 1908.

(2) *Denkmäler deutscher Tonkunst in Bayern*. III, 1, p. 3, Breitkopf et Härtel.

Digitized by Google

de son époque et parce que les réformes qu'il proposait étaient si adéquates à l'esprit du moment qu'elles furent, en une fois, admises partout.

Son influence a été énorme, parce qu'il personnifiait les besoins du moment.

Examinons du reste quelques-unes des réformes qu'il a réalisées, à Mannheim d'abord, où était le centre de son activité, puis ailleurs, grâce à son influence, à ses disciples et amis.

Comme le fait excellemment remarquer Hugo Riemann (1) l'on doit à Stamitz l'introduction du jeu nuancé dans la technique orchestrale.

Avant lui, chez Bach par exemple, le style « monumental » prescrivait, soit le degré dynamique *forte*, soit son opposé, *piano*. Mais ces deux extrêmes n'étaient point réunis par des degrés intermédiaires formant le *crescendo* ou le *decrescendo*. L'effet de *masse* est constant dans la polyphonie, même quand chaque phrase est maniée d'après les règles d'une bonne diction. Car si l'une des phrases entendues diminue d'intensité, l'autre croît au même moment : la moyenne ne varie donc guère.

Cette force constante ne devait du reste en rien surprendre nos pères, habitués à l'orgue et au clavecin, c'est-à-dire à des instruments dont la puissance sonore est réglée, une fois pour toutes au commencement de chaque morceau ou du moins de chaque partie et ne saurait être modifiée que par la régistration.

Et ces instruments *à son constant*, si je puis m'exprimer ainsi, accompagnaient l'orchestre en réalisant la basse chiffrée. L'orchestre était donc tout naturellement entraîné à jouer d'après une indication dynamique constante.

Dans son désir d'obtenir de la masse orchestrale les mêmes nuances : crescendo et decrescendo qu'il réalisait sur son instrument de virtuose, le violon, Stamitz s'est buté à la

(1) *Programmbuch des Jubiläumsmusikfestes*, Mannheim 1907, p. 9.

Digitized by Google

difficulté de cette basse chiffrée traditionnelle, qui contrecarrait ses intentions.

Aussi, s'il l'a laissé subsister dans ses premiers trios (1750), il l'a supprimée dans ses symphonies, écrites peu après.

C'était rompre en visière avec toute tradition, c'était créer un monde nouveau à l'expression musicale : le monde de la *dynamique orchestrale*, cette condition *sine qua non* de notre musique moderne.

Mais Stamitz ne s'arrêta pas là. Il voulut réformer les habitudes de l'instrumentation en confiant à chaque instrument les passages qui lui convenaient particulièrement.

Jusque là, on avait écrit les bois de façon à doubler les cordes et donc sans leur imposer de partie spéciale. Il en résultait, à l'orchestre, un *effet d'orgue*, un renforcement de la traditionnelle basse continue.

Stamitz sépare les parties de bois et donne droit de cité aux clarinettes, que l'on n'employait pas à cette époque (1) ; il peut de la sorte faire contraster les timbres de l'orchestre en opposant les cordes à l'harmonie, et en entremêlant les effets de cuivres.

Ces réformes si importantes dans l'emploi des divers instruments furent du reste accompagnées d'autres réformes dans la technique de chacun d'eux. C'est ainsi que Stamitz fut le premier à exiger de l'orchestre d'archets des mouvements d'ensemble : tous les violonistes devaient « tirer » et « pousser » au même instant. La belle sonorité obtenue par l'observation de ce principe, fit époque et l'orchestre de

(1) Bien qu'elles aient été inventées par Denner de Nürnberg en 1690. Gevaert cite (nouveau trait d'instrumentation) une messe de Jean-Adam-Joseph Faber, d'Anvers, écrit en 1720 et avec une partie obligée de clarinette; Händel les emploie dans *Tamerlano* en 1724, Rameau dans *Acante et Céphise*, en 1751. Mais ce n'est guère qu'à partir de 1754 qu'elles s'installent à l'orchestre à Paris, où l'on exécute une symphonie de Stamitz qui en prescrit l'emploi. Les divers auteurs en font usage dès ce moment et à l'époque où Beethoven écrivit sa première symphonie, tous les orchestres comprenaient nécessairement cet instrument.

Digitized by Google

Mannheim gagna en très peu de temps une réputation européenne.

Malgré les difficultés des transports, les œuvres de Stamitz envahirent Londres, Paris, Amsterdam; on les y publia en grand nombre, on admit, on réalisa ses réformes à l'orchestre de la Popelinière, à l'orchestre Le Gros, dans les grandes villes et les villes de moindre importance.

Ce fut, en quelques années (1750-1757, date de la mort de Stamitz), un vent de réforme qui parcourut le monde musical. L'Allemagne du Nord seule resta fidèle aux anciennes traditions et opposa une longue inertie à la pénétration des idées nouvelles. Dans le Sud, la France, l'Angleterre se laissèrent convaincre en une fois.

Le succès inouï de Stamitz devait lui assurer des imitateurs et des disciples. Ils sont nombreux.

A Mannheim même, Franz-Xaver Richter, son ami et Anton Filtz forment avec Stamitz les trois « anciens » qui, ayant pris part à la fondation de l'école, partagent la gloire d'y avoir collaboré. Les œuvres de Richter sont peut-être moins vives que celles de Stamitz et un peu fatigantes par la répétition continuelle des thèmes. Les symphonies de Filtz brillent davantage par l'invention, mais il est mort trop jeune pour donner toute la mesure de son talent.

Une autre génération (1) continua l'œuvre commencée :

(1) Voici quelques renseignements complémentaires sur l'*Ecole de Mannheim :*

Johann Stamitz (1717-1757), 45 symphonies, 10 trios d'orchestre;
Franz-Xaver Richter (1709-1789), 62 symphonies;
Anton Filtz (? 1760), 39 symphonies;
Ignaz Holtzbauer (1711-1783), 65 symphonies;
Joseph Toeschi (1724-1788), 62 symphonies;
Christian Cannabich (1731-1798), 85 symphonies, 6 trios d'orchestre;
Carl Stamitz (fils de Johann) (1746-1801), 70 symphonies, 2 quatuors d'orchestre;
Anton Stamitz (frère du précédent) (1753-1820), 13 symphonies;
Ignaz Fränzl (1736-1803), 2 symphonies;
Georg Zarth (1708-1774), 1 symphonie.

Cette liste n'est qu'un aperçu et devra être complétée grâce aux recherches qui se font journellement dans les diverses bibliothèques.

Digitized by Google

Toeschi, Franz Beck, Cannabich arrivèrent ensuite à une notoriété bien établie, tant chez eux à Mannheim, qu'à l'étranger, où beaucoup de leurs œuvres furent éditées. Nous noterons que Cannabich a été l'un des protagonistes de la « Symphonie concertante », c'est-à-dire du concerto pour plusieurs instruments. Il fut plus tard grand ami du jeune Mozart qui écrivit sous son impulsion, à Mannheim, sa symphonie concertante pour violon et alto.

LE JEUNE HAYDN.

Cet article, écrit en 1907, manquait de l'indispensable final que je ne pouvais rédiger avant de posséder les documents attendus sur le jeune Haydn. Ils viennent seulement d'être publiés (1).

Nous disposons aujourd'hui des premières symphonies écrites par Haydn et qui n'avaient pas encore été imprimées. Il a été très difficile de rétablir leur chronologie et M. Mandyczewski, qui s'est chargé de cette tâche ardue, a bouleversé les idées reçues en l'accomplissant.

Ces symphonies, écrites de 1759 à 1763, vont jeter une singulière lumière sur Haydn et sur la parenté de ses premières œuvres avec celles de Stamitz.

Quelle pauvreté dans ses œuvres, quelle simplicité par trop naïve, quel pastiche maladroit, quelle irrégularité inutile dans les périodes! Et combien M. Hugo Riemann a raison quand il s'exprime ainsi (2) :

« Si Haydn avait passé sa jeunesse, isolé du monde, dans son village natal, au lieu de vivre au sein de la grande cité

(1) *Josef Haydns Werke*, série I. Symphonien Bd. I. Breitkopf et Härtel.

(2) *Musikbibliographische Monatshefte*. H. von Ludwig Frankenstein, p. 61.

Digitized by Google

viennoise, on comprendrait peut-être la lenteur de son développement, car on pourrait supposer qu'il ignorait les progrès réalisés dans la musique instrumentale pendant les dix années qui précédèrent 1759, et que son développement ne reposait que sur son instinct personnel. Mais on peut démontrer le contraire, c'est-à-dire qu'il connaissait la musique des Mannheimer, Johann Stamitz et Franz-Xaver Richter, dont le succès était alors universel, et qu'il s'est laissé aller, comme tant de ses contemporains, au désir d'imiter les œuvres qu'il entendait. Et il faut avouer que, pendant un temps considérable, il est resté en deçà de ses modèles, que son invention ne montrait en rien la richesse de ses idées et qu'au contraire elle restait dans un cercle étroit et manquait de charme. »

Cette appréciation paraîtra un peu sévère à ceux qui, d'emblée, admirent le classique trio des Viennois : Haydn, Mozart, Beethoven.

Mais elle cadre fort bien avec d'autres résultats de la critique moderne, tels ceux que M. Adolphe Sandberger a mis en lumière (1). Il fait valoir que Haydn n'a repris la composition des quatuors, après un arrêt de dix ans, qu'à l'époque où il connut Mozart. On trouverait, au point de vue de la symphonie, une division toute parallèle à faire : la publication récente des premières symphonies de Haydn prouve à suffisance, et en particulier par leur qualité de pastiches de Stamitz (2), que ses premières symphonies furent insignifiantes et que le grand Haydn est, non le jeune Haydn, mais le Haydn d'un âge déjà mûr.

Nous pouvons même préciser et dire : Haydn ne fut lui-même qu'après avoir connu Mozart et avoir appris de lui, de façon toute directe, la tradition de Mannheim.

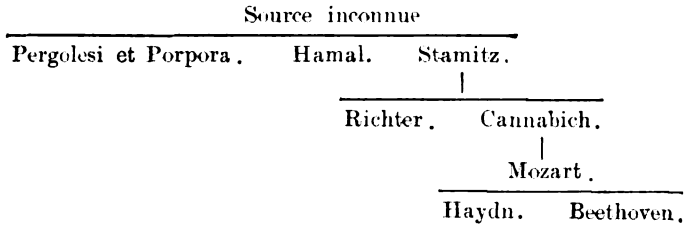
Et, s'il était possible de dresser l'arbre généalogique de la

(1) *Zur Geschichte des Haydnschen Streichquartettes.*

(2) Voir l'article cité de Riemann avec exemples musicaux démontrant ce pastiche.

Digitized by Google

musique, comme celui d'une famille, nous proposerions le schéma suivant :



qui, en faisant de Mozart l'initiateur de Haydn comme de Beethoven, choquera certaines idées reçues, mais répondra mieux à la réalité des faits que la succession des dates de naissance encore admise aujourd'hui pour classer ces génies : Haydn, Mozart, Beethoven.

Dr Dwelshauvers.

Digitized by Google

CHRONIQUE HISTORIQUE

CHARLES DIEHL, *Figures byzantines* (2e série). Colin, 1908. — Vic. DE GUICHEN, *Pierre le Grand et le premier traité franco-russe* (1682-1717). Perrin, 1908. — PIERRE MORANE, *Paul Ier de Russie avant l'avènement* (1754-1796). Plon, 1907. — ANDRÉ BONNEFONS, *La chute de la République de Venise* (1789-1797). Perrin, 1908. — Le marquis DE LORDAT et le chanoine CHARPENTIER, *Un page de Louis XV*. Plon, 1908. — Lettres de *Joachim Murat* (1767-1815), publiées par PAUL LE BRETHON. Plon, 1908. — G. LENÔTRE, *La Fille de Louis XVI*. Perrin, in-8°, 1907. — L'abbé MARTINANT DE PRÉNEUF, *Huit années d'émigration*. Perrin, in-8°, 1908. — FRÉDÉRIC MASSON, *L'Affaire Maubreuil*. Ollendorff, in-12°, 1907. — R. ARNAUD, *L'Egérie de Louis-Philippe : Adelaïde d'Orléans*. Perrin, in-8°, 1908.

L'éminent professeur d'histoire byzantine de l'Université de Paris nous offre sous ce titre (*Figures byzantines*) la seconde série de ses charmantes silhouettes byzantines. Cette fois, c'est la société de Byzance évoluant aux siècles des croisades, voire même jusqu'à l'aube du XVe, qui fait l'objet de ces études de psychologie historique, pleines d'attraits et d'enseignements puisqu'elles se lisent sans effort et se gravent nettement dans l'esprit en raison de la vie intense qu'elles révèlent de façon si brillante. Je ne sais si je dois louer l'historien plus que le littérateur; j'aimerais assez ne pas me départir de l'examen purement scientifique de cette œuvre séduisante et cependant comment résister au charme très prenant de ces tableaux merveilleux de la cour byzantine, de ce monde complexe où se coudoient Orientaux et Occidentaux, où se fusionnent deux civilisations, où s'échangent les idées les plus hétérogènes, dans un décor de féerie. Nous sommes initiés très agréablement aux multiples aspects de cette culture spéciale de l'époque des Comnènes et des Paléologues par l'analyse élégante et

Digitized by Google

pénétrante des individualités féminines qui en furent l'expression; elles nous dévoileront les influences qui agirent puissamment dans le monde des lettres et dans celui de la diplomatie, et ce ne sera pas pour nous la moindre satisfaction de voir se nouer et se dénouer les intrigues, de saisir la trame de maintes aventures romanesques ou tragiques de ce milieu social, point de jonction ou de juxtaposition de deux humanités si dissemblables. Parmi les diverses « figures » qui défilent ainsi devant les yeux du lecteur, nous signalerons volontiers comme de premier plan, celles d'Anne Comnène, ambitieuse et intelligente — « l'un des plus beaux esprits féminins que Byzance ait produits, très supérieure à la plupart des hommes de son temps » (1) — et d'Irène Doukas, impératrice lettrée et très politique, type curieux de ces princesses byzantines du XII^e^ siècle « un peu austères, un peu graves, mais d'une impeccable tenue morale et — comme l'écrit judicieusement M. Diehl — d'une grâce sérieuse qui n'est point sans beauté » (2).

Ce livre attrayant se termine par l'analyse détaillée, accompagnée d'extraits nombreux, de trois romans relatifs à la civilisation que symbolisèrent les figures que nous avons vues passer successivement : le roman de Digénis Akritis, véritable chanson de gestes, tissu d'aventures guerrières et amoureuses, nous dépeint la Byzance héroïque et chevaleresque de l'époque antérieure aux Croisades; ceux de Belthandros et Chrysantza, de Lybistros et Rhodamné, romans de chevalerie du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle nous permettant de discerner la transformation de l'Orient grec au contact de l'Occident, nous apparaissent comme farcis d'épisodes violents ou tendres, de prouesses et de féeries, auxquelles sont mêlés de douces princesses et des chevaliers errants.

La conclusion générale à laquelle aboutit M. Diehl est assurément digne d'être méditée : il constate que le rapprochement des deux civilisations dont il nous a si concrètement livré le secret, ne laisse pas d'être superficiel; le fond des idées et des mœurs est resté byzantin.

Cette œuvre dont les mérites scientifiques sont des plus sérieux, présente l'avantage d'être construite et écrite avec un réel souci d'art; le mérite est grand à un moment tel que celui que nous traversons et qui se caractérise pour beaucoup d'historiens par un dédain accentué de la forme.

* * *

De Byzance à Moscou, la distance est longue. Mais elle se raccourcit singulièrement si l'on tient compte des analogies de civilisation, de pensée

(1) *Op. cit.*, p. 52.
(2) *Op. cit.*, p. 85.

Digitized by Google

et d'art. Au surplus, l'histoire de Russie, comme celle de l'empire byzantin, est encore pleine de mystères pour nous; dans la généralité, elle nous reste peu familière, si l'on excepte la participation de ce pays aux grandes questions internationales qui préoccupèrent l'Europe au cours des temps modernes. Toutefois, depuis une vingtaine d'années, les archives relatives à l'Empire des tsars ont été l'objet de patients dépouillements; elles ont permis l'élaboration de travaux de solide érudition au premier rang desquels il convient de citer ceux de M. K. Waliszewski. La *Revue des Deux Mondes* avait publié déjà auparavant plusieurs études remarquables de M. A. Rambaud dont les recherches laborieuses sont synthétisées dans son excellente histoire de la Russie. D'autres encore, et non des moindres, se sont orientés dans cette voie et si la plupart d'entre eux sont des Français, ne faut-il pas y voir l'effet, assurément très heureux pour la science, du rapprochement politique franco-russe?

Deux ouvrages nouveaux sont venus récemment s'ajouter à la liste déjà copieuse des monographies concernant la Russie. L'un est précisément destiné à fixer « quels ont été, dans le passé, les commencements de ces relations, au milieu de quelles circonstances elles sont nées, quelles causes ont pu les favoriser, quelles difficultés elles ont rencontrées et quels obstacles en ont, pendant des périodes assez longues, suspendu les effets.» Tels sont les termes dont se sert M. le baron de Courcel, Membre de l'Institut, dans la préface qu'il a écrite pour le livre de M. le Vicomte de Guichen : *Pierre le Grand et le premier traité franco-russe (1682-1717)* (1). On y puisera des données instructives sur le voyage du tsar en France, sur son séjour à Paris, dont on connaissait déjà les principaux épisodes mais que l'auteur a su présenter avec clarté et dont il est parvenu à rehausser l'agrément par quelques textes inédits. La dernière partie du travail de M. de Guichen traite de ce premier traité franco-russe conclu à Amsterdam le 15 août 1717 (2); il nous en reproduit le texte (3). Il était dirigé contre la puissance des Habsbourgs. Cette alliance ne fut que de courte durée puisque, dès 1726, la Russie l'abandonna pour sceller avec l'Autriche un pacte qu'elle respectera pendant trois quarts de siècle.

Le second ouvrage consacré à l'histoire de la Russie que nous désirons brièvement analyser est de M. Pierre Morane (4). Il est supérieur au précédent et par l'ampleur du sujet et par l'étendue des informations. Que

(1) Paris, Perrin et Cie, 1908.

(2) Le dit traité était signé par les représentants du tsar, du roi de France et du roi de Prusse. Il comportait six articles publics et trois articles secrets.

(3) *Op cit.*, p. 267 à 278.

(4) *Paul Ier de Russie avant l'avènement (1754-1796)*. Paris, Plon, 1907.

Digitized by Google

l'on consulte la bibliographie qui y est jointe et l'on s'en convaincra sans peine. L'auteur a pris connaissance de divers fonds inédits et de quantité de documents publiés dans les principaux périodiques d'archives de Russie; ses références sont nombreuses et bien choisies et s'il est fréquemment redevable aux écrivains russes qui l'ont précédé, selon sa propre déclaration (1) il a apporté néanmoins une très substantielle contribution à l'histoire de son personnage. Nous suivons avec un réel intérêt les multiples péripéties au travers desquelles a dû passer le futur Paul Ier, cet Hamlet moscovite comme l'appelle si exactement M. Morane, mêlé à un monde d'intrigants, de débauchés et de barbares, assistant tout jeune encore au meurtre de son père Pierre III que Catherine II a préparé (2). Il devient le rival de sa mère, cette Messaline d'une ambition sans bornes, mais ne parviendra pas à faire triompher la faction de mécontents qui le soutient. La mort de Catherine II seule appellera au trône ce prince marqué du sceau de la dégénérescence dont le règne de courte durée sera l'une des périodes les plus angoissantes qu'ait connues la Russie.

Écrit dans une langue châtiée, le livre de M. Morane est riche en aperçus originaux; il contribuera à n'en pas douter, à mieux faire connaître l'histoire interne de l'Empire slave pendant la seconde partie du XVIIIe siècle.

* * *

Après nous avoir donné deux études relatives au régime napoléonien, si en vogue à l'heure actuelle, l'une consacrée au premier roi de Saxe, Frédéric-Auguste (3), l'autre à Marie-Caroline, reine des Deux-Siciles (4), M. Bonnefons a voulu exposer « par quel enchaînement de circonstances une république sincèrement neutre et précisément à cause de ses efforts à le demeurer, paya de son existence son esprit pacifique » (5). Ce qui nous frappe tout d'abord à la lecture de ce récit sobrement conduit, suscitant

(1) *Op cit.*, p. III.

(2) *Op cit.*, p. 35. On y lira avec fruit les considérations dont l'auteur entoure le récit fidèle des événements. Elles sont d'une haute inspiration et d'une belle tenue littéraire. Qu'on en juge par ces quelques lignes qui terminent sous forme de conclusion la narration du drame de Ropcha : « Dans ses longues années de solitude et de désœuvrement, la douloureuse énigme reparaîtra sur sa pensée; et souvent, sur les lugubres steppes de neige qui étreignent en hiver les environs de Pétersbourg, il [Paul] verra se lever l'ombre de Pierre III, comme le spectre d'un père assassiné apparaissait à Hamlet sur la terrasse d'Elseneur. »

(3) *Un allié de Napoléon*. Paris, Perrin et Cie.

(4) *Une ennemie de la Révolution et de Napoléon, eodem loco.*

(5) *Op cit.*, p. VII.

Digitized by Google

la réflexion par des comparaisons heureuses ou des aperçus judicieux, c'est la forte leçon morale qui s'en dégage : Venise, au lieu de profiter largement de la paix pour réorganiser les divers rouages de son administration intérieure, pour relever ses finances, reconstituer sa flotte et se préoccuper un peu de ce qui remuait le monde au delà de sa lagune, Venise n'ambitionna plus que la renommée de mauvais aloi que lui assuraient les oisifs et les débauchés. Ainsi que l'écrit M. B. « le jeu, l'amour, la bonne chère y avaient remplacé le travail, le goût des arts et les vertus guerrières » (1).

Secoué cependant au milieu de son activité factice par l'écho des événements violents qui ensanglantèrent Paris et qui renversèrent un régime abhorré fait de privilèges et de turpitudes, elle se mit en devoir de surveiller étroitement les étrangers et les régnicoles suspects dans l'espoir d'enrayer le progrès des idées révolutionnaires menaçant sa torpeur politique.

C'est dans un long chapitre (2) du plus haut intérêt que l'auteur caractérise à larges traits l'état des mœurs et la nature du gouvernement de Venise à son déclin, instructif tableau d'ensemble d'une cité enrichie par le grand commerce, rendez-vous des paresseux et des efféminés, descendant peu à peu par une pente fatale vers un gouffre inexorable où s'engloutiront même les représentants de cette haute société ne soupçonnant plus l'existence des valeurs morales élémentaires.

Nous assistons ensuite aux derniers jours de la République, confiante dans sa neutralité politique, cherchant à ne pas indisposer contre elle le gouvernement français et croyant ainsi se garantir des destinées éternelles. Ses relations avec la Convention et le Directoire présentent un réel intérêt historique; des documents nouveaux ont permis à l'auteur d'établir la marche des faits au cours d'une période particulièrement troublée, dont la plupart des historiens n'avaient qu'esquissé l'allure générale.

La consternation se répandit au sein de la République le jour où Bonaparte se dressa à ses portes. Le peuple vénitien avait, du reste, voué une haine terrible à la France parce qu'elle lui apparaissait comme le foyer de l'impiété. Bonaparte usa de subterfuges vis-à-vis de la République. Il commença par lui manifester des sentiments d'amitié afin de ne pas lui donner l'éveil sur ses projets futurs ; puis, très peu de temps après, sous prétexte que les Vénitiens se montraient favorables aux Autrichiens, qu'ils avaient suivi une politique indécise depuis le début de la Révolution,

(1) *Op cit.*, p. IX.
(2) *Op cit.*, p. 1 à 63.

Digitized by Google

qu'ils protégeaient les émigrés, Bonaparte dévoila une partie de ses intentions. Le provéditeur Foscarini en fut tout abasourdi lors de l'entrevue qu'il eut avec lui à Vérone, le lendemain de Peschiera, d'autant plus que Bonaparte avait paru indigné. En réalité, cette belle indignation n'était que de commande ; le comédien jouait fort bien son rôle grâce à la parfaite connaissance qu'il avait de la situation. La République ne tarda pas à être occupée militairement par les Français. Vérone devint le camp retranché de Bonaparte et souffrit cruellement des excès sans nombre de la soldatesque française. Mais les rancœurs accumulées, la honte des humiliations subies, le souvenir douloureux des pillages commis produisirent à un moment donné un état d'esprit d'hostilité ouverte contre les Français. Les Pâques Véronaises (17 avril 1797 et jours suivants) en furent la conséquence directe. De véritables scènes de carnage ensanglantèrent la ville. L'annonce de la signature des *préliminaires de Léoben* entre l'Empereur d'Allemagne et Bonaparte apaisa cependant l'insurrection. Vérone fut l'objet d'une répression rigoureuse (1).

La chute du gouvernement aristocratique et les dispositions du traité de Campo-Formio relatives à la question vénitienne servent de thème aux deux derniers chapitres de l'ouvrage. La République était sacrifiée, comme on sait, à l'empereur d'Allemagne.

Nous ne pouvons que féliciter M. B. d'avoir tracé en quelques pages synthétiques, sous forme d'épilogue, l'histoire de Venise jusqu'en 1866 dont voici le canevas : le régime français de 1805 à 1814 avait vidé les musées de plusieurs toiles remarquables et les quatre chevaux de bronze qui ornent le balcon de Saint-Marc firent le voyage de Paris ; la ville était vraiment exploitée comme pays conquis. Néanmoins ni Napoléon ni le gouvernement autrichien qui le remplaça depuis le congrès de Vienne ne parvinrent à déraciner l'esprit d'indépendance de la vieille République vénitienne et l'adjonction de la province de Venise au nouveau royaume d'Italie en 1866 ne fut que la consécration diplomatique de ce que souhai-

(1) *Op cit.*, p. 247, l'auteur écrit : « Si les Véronais étaient sévèrement punis, ils étaient mal venus à se plaindre. Ne s'étaient-ils pas attiré gratuitement les rigueurs du vainqueur par les meurtres affreux dont ils s'étaient rendus coupables? » Qu'il nous soit permis de faire remarquer que pour quiconque a lu impartialement le récit des exactions auxquelles se sont livrés les soldats français sur la personne et les biens de ces pauvres Véronais, sans excuser le moins du monde les excès de la populace déchaînée, il n'est pas possible de faire à la ville de Vérone de durs reproches. Les instigateurs responsables de ce débordement de haine violente ne sont-ce pas les troupes directoriales?

Digitized by Google

taient ces populations qui avaient été victimes, pendant trois quarts de siècle, des rigueurs de l'étranger.

* * *

La librairie Plon de Paris a édité cette année deux volumineux recueils de lettres et de documents : ce sont d'abord les *lettres de Marie-Joseph de Lordat, à son oncle Louis, comte de Lordat, baron de Bram, brigadier des armées du Roi*, depuis 1740 jusque 1847, publiées par le marquis DE LORDAT et par le chanoine CHARPENTIER, sous le titre générique : *Un page de Louis XV*. La partie la plus intéressante est celle qui se rapporte à la campagne de Flandre, aux journées célèbres de Fontenoy, Lawfeld et Raucoux, évoquant l'une des phases les plus dramatiques de la guerre de la succession d'Autriche. Outre les aperçus militaires qu'elle présente, cette correspondance reflète les impressions multiples, présentées avec sincérité, de ce fils de l'aristocratie française, sur le monde de la Cour et de l'armée. Un appendice de près de 150 pages contient les lettres adressées également au comte Louis de Lordat de 1744 à 1747 par l'abbé Dolmières, vicaire général du cardinal de Tencin, archevêque de Lyon. En un style assez négligé, il apporte cependant « sa petite contribution à l'histoire anecdotique du temps » (1).

L'autre recueil est le début d'une publication, qui promet d'être très étendue, entreprise par S. A. LE PRINCE MURAT et destinée à mettre au jour les documents et les lettres devant servir à l'histoire de Joachim Murat (1768-1815). Le premier volume, précédé d'une excellente introduction et accompagnée de notes précieuses de M. PAUL LE BRETHON, contient les lettres de jeunesse, la correspondance échangée entre Murat et Napoléon, ainsi qu'une foule de personnages marquants de la politique et de l'armée (2) pendant les campagnes d'Italie et d'Egypte ; elle s'étend jusqu'au mois de juin 1801. C'est une reproduction intégrale chronologiquement établie, éclairée d'une multitude de renseignements puisés aux

(1) *Op. cit.*, page 287.

(2) *Op. cit.*, page XXXIX de l'introduction. M. Le Brethon, en nous montrant l'importance de cette publication, par l'énumération copieuse des noms du répertoire alphabétique, écrit notamment : « qu'il nous suffise de signaler en passant les lettres des membres de la famille impériale... qui serviront à établir exactement les relations de Murat et de Caroline avec chacun d'eux ; les lettres des ministres Berthier, Talleyrand... souvent inspirées et quelquefois dictées par l'Empereur, enfin celles de tous les maréchaux et généraux de l'Empire. » Etait-il bien nécessaire, cependant, de ne rien sacrifier de cet amoncellement de documents d'inégal intérêt ?

Digitized by Google

sources les plus autorisées ; il est aisé de la compulser grâce à l'excellente table des destinataires qui la termine.

* * *

L'apparition d'un nouveau livre de M. Lenotre constitue, en réalité, un événement. J'en vois surtout la cause principale dans le fait que cet historien de mérite, qui fouille patiemment les archives relatives à la période révolutionnaire et à l'ère impériale est parvenu, grâce à ses dons d'exposition, à mettre le public lettré et non seulement un petit noyau de spécialistes, au courant de l'histoire mouvementée de la fin du XVIII^e^ siècle français et du début du XIX^e^. Sans prétention aucune, avec un charme peu commun et un art très délicat, M. Lenotre initie le lecteur à la connaissance des faits les plus complexes et les lui enseigne très agréablement. Il est bien l'antithèse de cette espèce d'historiens secs, froids et ennuyeux qui croient devoir délaisser le récit vivant et animé des choses du passé pour faire œuvre scientifique, qui émiettent les documents ou en font grand état sans les utiliser comme adjuvants; mais qu'importe donc le texte inédit s'il ne concourt pas à mettre mieux en lumière les faits historiques, s'il n'étaie pas directement l'édifice logique qui résultera de leur combinaison ! L'histoire anecdotique à la façon de M. Lenotre pour qui les anecdotes sont fondées sur les sources les plus sûres, est de nature à évoquer bien plus exactement devant nous le milieu étudié que le pédantisme de la science guindée et hargneuse dont nous avons été abreuvés depuis trop longtemps déjà. La méthode de M. Lenotre est une heureuse réaction contre la tendance que nous déplorons. Ses livres se lisent comme des romans mais combien plus utilement qu'eux ! C'est la vie réelle que nous y découvrons à chaque pas, sans qu'il soit fait de concession à l'arbitraire dans la reconstitution à laquelle nous assistons.

L'ouvrage que nous présentons au lecteur est éminemment captivant. Il retrace en trois épisodes distincts (le Temple, l'Echange, l'Exil) la vie malheureuse de cette très infortunée fille de Louis XVI, Marie-Thérèse-Charlotte de France, duchesse d'Angoulême, depuis le 9 mai 1794 jusqu'au 10 juin 1799, date de son mariage avec son cousin le duc d'Angoulême à Mitau en Courlande.

La première partie de l'ouvrage est assurément la plus intéressante car elle est la plus dramatique. Nous pouvons y suivre pour ainsi dire jour par jour l'existence de Madame Royale, obligée toute jeune encore (elle avait à peine seize ans) à vivre dans la solitude, sans recevoir d'autre visite que celle des porte-clefs et des commissaires de la commune. L'auteur s'inspire

Digitized by Google

très fréquemment du récit de la pauvre princesse et c'est là ce qui donne tant de réalisme aux tableaux et aux scènes qui s'échelonnent le long de cette dure captivité. Quoi de plus impressionnant, par exemple, dans sa simplicité même que cette entrevue sobrement rapportée de Robespierre et de Marie-Thérèse de France : « Robespierre pénétra dans la chambre de Madame Royale; il ne prononça pas une parole, se contentant de regarder la jeune fille *insolemment*; elle était jolie, quoique maigre et délicate..... Sous le regard du maître, elle resta impassible, ne dit pas un mot. Pourtant elle lui présenta un papier sur lequel elle avait écrit : Mon frère est malade. J'ai écrit à la Convention pour obtenir d'aller le soigner; la Convention ne m'a pas encore répondu. Je réitère ma demande. Robespierre prit le billet, jeta un coup d'œil sur les rares volumes laissés à la disposition de la prisonnière et s'en alla : les municipaux lui témoignaient beaucoup de respect. Le donjon retomba dans son silence... (1) » Qui lira encore sans émotion les pages consacrées par Marie-Thérèse à la fin lamentable de son père (2) dans le mémoire qu'elle écrivait au Temple sur la « captivité des princes et princesses ses parents, depuis le 10 août 1792 jusqu'à la mort de son frère, arrivée le 9 de juin 1795. » Et il en est ainsi de presque tous les chapitres.

Le livre est édité avec beaucoup de soin; plusieurs portraits de l'héroïne de ce roman vécu, quelques vues du Temple, diverses scènes auxquelles s'adapte le récit viennent l'illustrer très heureusement.

* * *

M. G. Vanel publie, chez Perrin, les mémoires de l'abbé Martinant de Préneuf (3), sous le titre : *Huit années d'émigration*. Une introduction très complète nous expose longuement le plan selon lequel ce travail a été entrepris : il a été utilisé deux cahiers de notes écrites à diverses époques et relatant tous les événements auxquels fut mêlé leur auteur au cours de ses déplacements nombreux à travers les Pays-Bas et les États allemands pendant une huitaine d'années.

L'abbé Gilbert-Jacques Martinant de Préneuf était né à Cusset (Allier), en février 1757, d'une ancienne famille de noblesse de robe. Il résista aux premiers chocs de la Révolution, mais dut se convaincre du danger qu'il y avait pour lui à persévérer dans cette voie; des amis l'aidèrent à passer la

(1) *Op. cit.*, page 10.

(2) *Op. cit.*, pages 142 et suivantes.

(3) *Souvenirs de l'abbé Martinant de Préneuf, curé de Vaugirard, de Sceaux, de Saint-Leu (1792-1801)*. Paris, Perrin et Cie, 1908.

Digitized by Google

frontière et le 19 septembre 1792 il arrivait à Messines. Après des pérégrinations dramatiques il revint en France où il mourut le 15 septembre 1827 comme desservant de Saint-Leu-Saint-Gilles à Paris (1).

Ces souvenirs ne manquent pas d'intérêt pour le public belge puisque l'exilé nous renseigne à maintes reprises sur les hommes et les choses de chez nous; n'a-t-il pas résidé à Ypres, à Gand, à Liége et à Bruxelles? — Les détails qu'il nous donne sur cette dernière ville sont particulièrement curieux : Il voulut y donner des leçons d'histoire et de littérature française, mais ne put s'employer à cet égard car beaucoup d'émigrés, désireux de se créer des ressources, s'étaient voués à ce métier. Il se consacra alors à la prédication. Laissons-lui ici la parole : « Je disais, écrit-il, la messe à la chapelle de Salazar, où le sacristain, M. Stosse, avait beaucoup d'attention pour moi. Je n'oublierai pas non plus de braves gens, les Vandercante, dont les enfants me répondaient la messe tous les jours fort décemment et qui, eux-mêmes, me montrèrent beaucoup d'amitié.

« Je fis aussi la connaissance de deux libraires, MM. Le Maire, rue de l'Impératrice, et Collard, derrière l'hôtel de ville, qui furent excellents pour moi et me prêtèrent des livres.

« ...Je disais habituellement la messe dans la chapelle de Salazar... Je la dis assez souvent à l'hôpital Saint-Jean; trois fois à Sainte-Gudule... Je fus aussi à la chapelle Saint-Christophe; quelquefois à Sainte-Anne à l'église du Sablon. J'ai prêché fort souvent à Salazar et à Sainte-Anne, où j'étais un habitué; on me demanda plusieurs fois à l'église paroissiale de Caudenberg, l'église de Saint-Jacques. Enfin, pendant le carême et le jubilé de 1794, je prêchai dans l'église du Sablon, deux ou trois fois par semaine » (2).

Comme on peut se l'imaginer aisément, l'abbé Martinant rencontra à Bruxelles beaucoup de familles qu'il avait connues à Paris; aussi fournit-il sur plusieurs d'entre elles des indications précieuses pour quiconque désirerait en faire l'histoire (3). Il constate non sans esprit que les exilés oubliant dans leur retraite de se solidariser, se groupèrent bientôt en coteries et en petit cercles; les dames y contribuèrent surtout. Scandales, disputes, duels défraient la chronique de ces Français réfugiés préoccupés de satisfaire leurs caprices les moins recommandables et de se livrer avec fureur à la passion du jeu. C'est là, en abrégé, l'histoire intime de l'émigration que nous raconte l'abbé Martinant (4).

(1) Son testament est publié en annexe par M. Vanel, *op. cit.*, p. 294-297.
(2) *Op. cit.*, p. 120 à 125.
(3) *Op. cit.*, p. 126 à 139.
(4) *Op. cit.*, p. 142 à 152.

Digitized by Google

Quelques pièces justificatives, dont une note relative à la famille Martinant du Garet et deux tableaux généalogiques facilitent au lecteur les recherches plus approfondies qu'il serait désireux d'entreprendre sur l'individualité de celui qui fut, pendant plusieurs années, l'hôte de notre pays.

*
* *

Ecrire une œuvre de philosophie politique à propos d'un incident des origines de la Restauration, telle est la tâche à laquelle M. Frédéric Masson s'est attaché en publiant les résultats de son enquête minutieuse sur l'affaire Maubreuil (1). Il y fut amené indirectement au cours de ses travaux sur *Napoléon et sa famille* dont il préparait le dixième tome; les publications modernes ne le contentaient pas car elles n'expliquaient pas d'où venait ce Maubreuil, quels étaient ses tenants et aboutissants, ses fauteurs; était-il du reste le principal acteur de ce drame ou bien n'en avait-il été que l'instrument? Ces diverses questions passionnèrent l'auteur soucieux d'établir, dans la mesure des possibilités, les véritables responsabilités. Besogne hérissée de difficultés mais qui n'est pas restée infructueuse! S'il reconnait avec une modestie charmante que plusieurs points sont demeurés obscurs, nous lui serons néanmoins très reconnaissants d'avoir éclairé d'un jour nouveau l'une des pages les plus mystérieuses de l'histoire de France.

Après une vie d'aventurier, fréquentant tous les mondes et gaspillant sa fortune au jeu, Maubreuil, (ou de son vrai nom Marie-Armand de Guerry, se faisant appeler Maubreuil en raison d'une terre qu'il avait reçue de sa famille maternelle) qui vit d'expédients, se lance dans les *affaires*, parmi lesquelles celles de l'approvisionnement de Barcelone; mais l'Empereur soupçonne des dilapidations et arrête l'acquisition des fournitures, ce qui laisse Maubreuil avec un *stock* considérable de blé et d'avoine. C'est alors qu'après avoir offert ses services à Napoléon contre les alliés, il songe à se faire une trouée dans le mouvement royaliste et s'y lance définitivement. Il devient le triste héros de ce guet-apens de Fossard (21 avril 1814) où, en compagnie de Dasies, et muni d'ordres qui lui confèrent le droit de réquisitionner la force armée, il arrêtera la reine Catherine de Westphalie, lui enlèvera ses diamants et son argent et ordonnera le transfert des valeurs à Paris.

Elle se plaignit immédiatement au premier relais de l'attentat dont elle venait d'être la victime; elle écrivit une longue lettre à son parent l'empereur Alexandre de Russie qui exigea une prompte punition des coupables.

(1) *L'affaire Maubreuil.* — Paris, Ollendorff, 1907.

Digitized by Google

On lui annonça bientôt que *tous* (1) les effets dont il s'agissait avaient été retrouvés et déposés à Paris. Maubreuil fut emprisonné et l'instruction commença bien timidement. Une tentative d'évasion dont il est l'objet certainement de la part du gouvernement de Louis XVIII et dans le but d'étouffer l'affaire, ne réussit pas.

Maubreuil est tenu au secret du 25 avril 1814 au 19 mars 1815. Tout danger de scandale n'est pas écarté ; Louis XVIII sentant parfaitement que l'honneur de la maison des Bourbons serait en péril si Maubreuil était jugé, se rendant compte que « devant les juges civils et militaires que l'Empereur revenu ne manquerait pas de lui donner, Maubreuil parlerait... Ne pouvant tuer Maubreuil ou y répugnant, Louis XVIII le fit mettre en liberté (2). »

La conclusion qui découle tout naturellement de l'exposé magistral sous lequel M. Masson a reconstitué les diverses phases de cette triste affaire est la condamnation même du comte d'Artois ; c'est lui qui a fait voler les diamants de la reine de Westphalie. Quant à Louis XVIII et à ses ministres, ils apparaissent comme solidairement responsables de la conduite de Monsieur.

C'est avec une sobriété qui en dit plus long que des commentaires détaillés que M. Masson fournit au lecteur les éléments d'un jugement décisif :

« ..Du jour où les diamants ont été repêchés et déposés à la préfecture de police, il n'y a plus de Maubreuil ; il y a le gouvernement royal qui est en possession du produit du vol. Et non seulement le gouvernement royal ne le restitue pas à la légitime propriétaire, mais il y ajoute le mobilier... et il confisque le tout. Si Maubreuil est un voleur qu'est-ce de Louis XVIII ? » (3)

* * *

La princesse Adélaïde d'Orléans est certes un personnage historique qui gagne à être connu.

Le livre que vient de publier M. Raoul Arnaud (4) d'après des documents inédits nous la présente sous un jour des plus favorables et elle le mérite bien. Enlevée toute enfant aux soins de sa mère la duchesse de Chartres, elle fut confiée à Mme de Genlis, femme intrigante et ambitieuse, habile à s'entourer de sympathies protectrices et manœuvrant si adroite-

(1) Loin d'être au complet, les sommes que l'on découvrit dans les diverses caisses de la reine, prouvaient qu'un pillage systématique y avait été organisé. (Cf. *op. cit.*, p. 197 ; 220-221.)

(2) *Op. cit.*, p. 247.

(3) *Op. cit.*, p. 262.

(4) *L'Egérie de Louis-Philippe ; Adélaïde d'Orléans (1777-1847)*. Paris Perrin et Cie, 1908.

Digitized by Google

ment « que le duc de Chartres eut le triste courage de donner à ses filles son ancienne maîtresse comme gouvernante et la duchesse, la passivité lâche de souscrire au désir de son mari (1) ».

Les mémoires de Mme de Genlis ont été mis à contribution par l'auteur pour l'élaboration de cette ample biographie et nous ne pouvons que l'en féliciter. Ils donnent de l'animation au récit et nous révèlent de-ci de-là mainte psychologie.

L'éducation dont elle dota la petite princesse fut très rigoureuse ; elle la soumit à un régime des plus sévères, la faisant coucher sur des planches dans le but de la familiariser avec l'endurance. Et malgré ces mesures spéciales, incompréhensibles et injustifiables si nous envisageons le milieu dans lequel Adélaïde était appelée à vivre, celle-ci lui témoigna sans cesse une sincère affection, la considérant comme sa propre mère ; son âme sentimentale et son cœur aimant s'attachèrent d'une façon indélébile à celle qui veilla sur ses jeunes années sans lui procurer de réelle liberté, sans lui prodiguer les moindres caresses.

Les événements révolutionnaires de 1789 provoquèrent le départ de Mme de Genlis pour l'Angleterre, en compagnie de plusieurs enfants dont Mademoiselle Adélaïde.

Elles arrivèrent à Bath, puis séjournèrent successivement à Bury — où elles menèrent une existence des plus simples, la princesse se contentant d'une nourriture frugale et passant les nuits sur un lit sans couvertures, — à Londres et à Ylisworth. Mademoiselle ne revit Paris qu'au début de novembre 1792. Mais en présence de la gravité de la situation et de l'échauffement des esprits, elle fut obligée de s'exiler et gagna la Belgique.

Elle ne rentrera à Paris que le 22 septembre 1814, à l'âge de 37 ans. La ville où tant de drames s'étaient déroulés et qui avait passé par tant de régimes, lui sembla toute changée : « Quinze ans de pouvoir absolu avaient relevé les ruines accumulées; de nombreux monuments embellissaient Paris; des ponts avaient été jetés sur la Seine; des rues venaient d'être percées; la ville pavoisée avait un air de fête, les attributs de l'Empire ayant été cachés sous des faisceaux de drapeaux blancs (2). »

L'avènement de Louis-Philippe, frère d'Adélaïde, en 1830, fut l'œuvre de cette princesse intelligente et dévouée dont la popularité contrastait étrangement avec la haine que suscitaient les Bourbons. Les légitimistes seuls l'attaquèrent violemment et ne reculèrent pas (oh ! la galanterie française) à la ridiculiser grossièrement parce qu'elle portait des toilettes

(1) *Op. cit.*, p. 28.
(2) *Op. cit.*, p. 177.

Digitized by Google

aux couleurs mal assorties, parce qu'elle avait un teint « rouge-brun » provoqué, disait-on méchamment, par un amour immodéré des liqueurs fortes (1). On l'accusa même d'une liaison incestueuse avec le Roi. Cette calomnie la fit particulièrement souffrir car elle avait voué depuis son enfance une affection très pure à celui dont elle fut vraiment l'Égérie.

Elle ne se lassa pas de prodiguer à son frère les conseils et les avis les plus judicieux, dignes d'un homme d'État, et il est juste de reconnaître qu'il les écoutait avec déférence s'il ne les suivait pas toujours. Elle mourut le 31 décembre 1847; Louis-Philippe assista à son agonie et l'on rapporte qu'au moment suprême « il lui prit la main et dit au revoir à celle qui avait été la fidèle compagne de toute sa vie et l'inspiratrice de sa politique (2). » En la perdant, le Roi avait tout perdu.

L'œuvre de M. Arnaud est, comme on peut en juger par ce court aperçu, digne d'être lue avec attention. L'exposition en est claire et ne manque pas d'être émaillée de pensées originales revêtues d'une forme agréablement imagée.

CHARLES PERGAMENI.

Memento. — Nous avons reçu de la librairie Stock de Paris, les *Mémoires et correspondance de Louis Rossel (1844-1871)* avec, en préface, quelques belles pages de V. MARGUERITTE; de la maison Perrin et Cie, deux bons ouvrages : l'un signé DOM DU BOURG a pour titre : *Mgr Du Bourg, évêque de Limoges (1751-1822)*; l'autre de M. MAX BILLARD : *Les maris de Marie-Louise*, mettant parfaitement en lumière le caractère peu sympathique et la conduite frivole de cette femme aux destinées aventureuses; *Luther et le luthéranisme*, 2e édition, de M. CRISTIANI (Bloud et Cie, Paris, 1908), ouvrage quelque peu tendancieux mais étayé de textes nombreux et suggestifs; de l'éditeur Daragon, de Paris, l'histoire d'une substitution, véritable énigme historique sous le titre : *Philippe-Égalité et M. Chiappini*, par MAURICE VITRAC, à laquelle l'auteur a donné une solution qui nous paraît définitive; de la même maison, la traduction française de M. LEROY, du livre relatif à la bataille d'Austerlitz, d'Alexis Slovak. La librairie Plon, de Paris, a publié deux études très fouillées : *Richelieu et la Maison de Savoie* (l'ambassade de Particelli d'Hémery en Piémont), par M. GABRIEL DE MUN, analyse substantielle, importante contribution à l'histoire du grand cardinal, et le *Journal de voyage du général Desaix* (Suisse et Italie, 1797) que nous donne M. CHUQUET dont l'introduction et les notes présentent un très vif intérêt. Le commentaire abondant qui accompagne le texte constitue une véritable mine pour l'historien de cette période. Signalons aussi l'exposé clair et complet de la journée du 15 juin 1815, par M. GUILLAUME AUBERTIN (Bruxelles, Imprimerie du Ministère des Finances : La 1re journée de Napoléon Ier). Les *Gedenkstukken der algemeene geschiedenis van Nederland van 1795 tot 1840* que publie M. COLENBRANDER chez Martin Nyhoff, sont arrivés avec le quatrième tome à la fin de l'année 1801.

(1) *Op. cit.*, p. 295.
(2) *Op. cit.*, p. 349.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

Nous en sommes toujours aux reprises, aussi bien dans certains de nos théâtres de comédie qu'à notre opéra. Reprises heureuses et attrayantes, d'ailleurs, lorsqu'elles sont entourées des soins avec lesquels on a remonté *Le Chemineau* et *Mireille*.

Sur l'interprétation du *Chemineau* il n'y a plus grand'chose à dire. Le talent souple, varié et si personnel de Mme Croiza n'a pu que gagner en autorité, comme sa voix, en solidité et en charme. Tour à tour elle est bien la belle fille qui a le sang à la peau et la mère, que les cheveux gris n'ont pu guérir de l'amertume de certains souvenirs de sa jeunesse. De même, dans *Werther*, elle a retrouvé ces élans, ces cris, ces gestes de désespoir et de tendresse, qui avaient fait d'elle notre meilleure artiste de la saison passée. Et quant au chemineau lui-même (M. Bourbon), il a gardé toute sa belle vigueur, sa carrure de pacant, le geste large et sûr, la voix d'aplomb. Dans un rôle secondaire, M. Billot s'est imposé ; il a aussi tiré un remarquable parti de cette « panne » qu'est le personnage, à lui confié, du père de Mireille.

Mireille m'a peut-être causé plus de plaisir encore que la paysannerie si dramatique de Richepin. Jolie rivalité entre les deux poèmes qu'ont signé de grands écrivains. Mais *Mireille*, c'est la Provence tout entière, avec ses combats de taureaux, ses farandoles, sa cueillette, son beau fleuve tantôt grondant, tantôt pareil à un lac d'or ; dans le *Chemineau* il n'y a guère qu'un drame intime et le cadre importe peu. Et voilà ce qui a décuplé l'intérêt de cette reprise. On nous a — pour la première fois, je pense — restitué l'œuvre intégrale de Mistral et Gounod ; tout un troisième acte, lyrique et tragique à la fois, a varié et relevé l'intérêt que les amours des jeunes gens n'arrivent pas à soutenir, avouons-le, pendant tout un soir. Elle est si banale, en somme, cette historiette que tous les temps et toutes les littératures ont racontée ! Mais la haine d'Ourias, le crime qu'il commet, les remords qui l'assiègent et sa propre fin, voilà qui nous transporte dans un domaine de rêves et de passions tout ensemble, surtout lorsque M. Bourbon joue, avec une sauvage énergie, ce rôle de brute simple et sans scrupule,

Digitized by Google

que les décors, particulièrement celui du Rhône avec ses tremblantes apparitions, permettent et prolongent l'illusion... Dans le personnage de Mireille, Mlle Dupré fit applaudir son expérience de chanteuse bien exercée et formée à la bonne école. La voix n'a pas les beautés cristallines et les trilles de celle de Mlle de Tréville; mais elle est de bonne qualité et maniée avec aisance. M. Saldou a la prestance et les exigences vocales de son emploi.

N'omettons pas, pour les amateurs du galoubet, une très honorable reprise de *Guillaume Tell*, avec M. Jaume qui lance l'ut comme un joueur ferait de sa balle. M. Lestelly se tire galamment d'affaire à côté de lui, et si elle n'avait la fantaisie de « sortir » une robe rose à longue traîne, Mlle de Tréville serait irréprochable en princesse d'opéra.

Au Parc bonne rentrée, avec une œuvre de demi-caractère. *Son Père* est du Guinon nouveau-jeu, un Guinon atténué ou apprivoisé s'il vous plaît. Plus de thèse sociale ou morale, mais des héros bien bourgeois, dans des attitudes qui n'ont rien de troublant, ni de paradoxal. Le sujet est très simple; un foyer défait qu'il s'agit de reconstruire. La jeune fille s'en charge, et après quelques péripéties, elle met la main de maman dans celle de papa. Celui-ci renonce à sa vie de vieux beau; il sera bientôt grand'père; il y a aussi un bon jobard de fiancé dont on se débarrasse prestement.

Il n'importe; l'œuvre est agréable et vaut par les détails. Le premier acte est un peu long et banal d'exposition. Mais les trois autres sont attrayants. Il n'y a qu'un rôle; mais il tient tout, et, comme il est compris de façon charmante par Mlle Terka Lyon, le spectateur ne pense à en demander plus. Il ne se demande même pas comment cette petite fille, si sage, si complètement à sa mère, se laisse séduire par le luxe paternel et, dans les dix minutes de l'entr'acte, a fait place à une jeune et élégante et si mondaine maîtresse de maison. Le charme opère, il suffit.

M. Gorby a fait l'impossible pour se tirer d'un emploi où il faut moins de gaîté que d'aimable détachement, et, vers la fin, d'émotion contenue. Les autres artistes le secondent intelligemment, surtout Mme Simonnet et M. Barré, toujours correct.

Les jeudis littéraires ont retrouvé leur clientèle moitié studieuse et moitié mondaine; M. Catulle Mendès a parlé de tout à propos de M. le comte Albert Dubois et de sa *Dernière Dulcinée*, jouée très convenablement par la troupe ordinaire du théâtre. Il a, vers la fin, glissé vers l'improvisation et ce n'a pas été l'instant le plus désagréable de cette causerie, où l'on sentait la grande expérience d'un poète, qui est aussi le prince des critiques de théâtre.

M. Fonson a donné *Roi*, avec Mlle Félyne, Mlle Lanthelme et M. Hugenet. Cette interprétation sauverait la pire des pièces. Or, si *Roi* n'est pas un chef-d'œuvre, c'est loin d'être un mauvais ouvrage. La donnée en est discutable, et on est las de ces caricatures de démocrates, qu'un certain

Digitized by Google

Aristophane a mises à la mode il y a 2400 ans à peu près. Qu'on se rappelle *Rabagas* et *Cabotins!* Mais nous sommes dans l'opérette parlée (la seule qui convienne à la voix de M. Huguenet), et, cela admis, cette fantasmagorie rieuse et hérissée de bourdes bien imaginées peut délasser pendant un soir.

Le sujet (faut-il le définir?) est la série des mésaventures plus ou moins conjugales d'un médiocre parlementaire, socialiste comme le héros des *Affaires sont les Affaires*, plus mal marié encore et flanqué d'une fille, moins antipathique que celle d'Isidore Lechat, si elle ne la vaut point par l'intelligence et la finesse des sentiments. Le roi de Cerdagne est, lui, de la famille du roi d'Yvetot; mais derrière ses barbarismes vraiment joyeux et ses goujateries désopilantes, il y a une satire peut-être plus cruelle que celle des mœurs parlementaires de ce temps. L'esprit de MM. de Flers et de Caillavet est un esprit qui ne ressemble ni à celui de Maurice Donnay ni à celui de Lavedan, les deux dramaturges qui ont peint, avec le Hervieu du *Réveil*, la royauté déclinante sous son jour le plus sinistre. Il est, cet esprit, fait de charges irrésistibles et de coups de crayons légers, rapides, d'une fantaisie très capricieuse. C'est du Capus plus cynique et plus essentiellement mondain; parfois, l'amertume s'insinue sous le plaisant de la raillerie, et jouée avec moins de tact et moins de savante retenue, la pièce pourrait nous froisser et peut-être aller au dégoût. Mais le seul Huguenet vaut déjà qu'on lui consacre une soirée; Mme Félyne a une élégance, un ton, des douceurs de langage, Mlle Lantelme, des gamineries et aussi des rosseries qui désarment toutes les censures. M. Gabin, s'il ne déteste point la charge, montre beaucoup d'ingéniosité et énormément d'entrain, et le rôle du député socialiste est très bien tenu.

Viveurs n'est pas évidemment le meilleur morceau du répertoire de cet hiver à l'Alcazar. Ici, ce n'est plus l'opérette, c'est le diorama qu'on nous montre. Avançons la tête, et regardons à travers le globe lumineux. Voici un salon d'essayage; puis voici ue restaurant de nuit, puis voici encore le salon d'attente d'un Diafoirus élégant. Et la pièce? Elle va comme je te pousse, la pièce, sauf qu'à la fin du troisième acte, elle se corse tout à coup, qu'une action vive et rapide se dessine. Puis vient un quatrième acte, qui frise le mélo et finit en éclat de rire sonnant faux. C'est la manière de Lavedan, mais avec moins de cynisme aimable, de jemenfichisme rieur. Quelques prêches et un mariage d'amour au milieu d'une noce à tout casser. Les artistes ont, on le conçoit, la tâche difficile. Mme Franquet se dépense nerveusement, et Mlle Loyer a du charme. Côté homme, j'aimerais davantage MM. Laurel et Cueille, si leurs rôles n'étaient si odieux. La mise en scène est pleine d'audaces et de trouvailles. J. W.

* * *

Digitized by Google

Les livres.

HÉRAULT DE SÉCHELLES, *Œuvres littéraires*, avec préface de M. E. Dard, Paris, Perrin, in-12. — Recueil intéressant, quoique de valeur inégale. Deux morceaux y ont surtout retenu mon attention, la « Visite à Buffon », qui a une célébrité justifiée, car elle nous révèle sur le grand homme, ses mœurs, son orgueil et ses méthodes de travail, des détails qui ne sont pas indifférents à l'historien des lettres. De même, le ton personnel et l'exposé anecdotique des « Réflexions sur la déclamation » font qu'elles gardent une actualité et un prix, les élevant bien au-dessus du « Codicille politique et pratique d'un jeune habitant d'Epone » et des « Détails sur la société d'Olten ». En somme, ce livre est à conserver et à placer sur le même rayon que les œuvres de Thomas, d'Arnault, de Florian, etc.

* * *

M. Robert de Beauplan a réimprimé, dans la « Petite bibliothèque surannée » de Sansot (Paris, petit in-18), *Les Regrets* de Joachim du Bellay. Quelques pages d'introduction et un Index des noms propres ne suffisent pas à compenser les inconvénients qui résultent de l'absence de glossaire et de notes suivies. Pourtant on relira avec plaisir ces vers de la maturité du poète ; ils ne sont plus de la littérature, dit M. de Beauplan ; « un homme y vit avec son esprit, son cœur, ses sentiments et ses ressentiments ; il nous découvre ce qu'il est, ce qu'il a fait et ce qu'il a vu ».

* * *

Dans sa collection des « Pages choisies des grands écrivains » l'éditeur Colin nous donne un *Marivaux*. On ne s'étonne que d'une chose, c'est qu'il ne nous l'ait pas donné plus vite. Car Marivaux, s'il n'est de premier plan, est de première importance dans la culture française. Au XVIII^e^ siècle il a créé une manière et, jusqu'à un certain point, un style. Comme romancier, il n'a été inférieur à personne, et comme auteur de comédies, le premier après Molière et avant Beaumarchais. M. Vial a dépensé beaucoup d'adresse pour ne pas trop fragmenter cette figure si complexe et si curieuse. Peut-être eût-il mieux fait de restreindre son choix et de donner quelques œuvres entières, par exemple *Le legs*.

Mais c'est surtout Marivaux romancier et journaliste que ce volume se propose de faire connaître. Pour beaucoup de lecteurs, les pages que M. Vial a tirées de *La Vie de Marianne* et du *Paysan parvenu*, des *Feuilles périodiques* et des *Pièces détachées* seront une révélation. Ils y découvriront un Marivaux tout moderne, peintre attentif et scrupuleux des humbles conditions sociales, authentique inventeur du roman réaliste et aussi un Marivaux philosophe, d'esprit infiniment curieux et agile.

M. Vial a écrit pour ces « Pages choisies » une *Introduction* très étu-

Digitized by Google

diée, où la physionomie complexe de Marivaux est dessinée avec infiniment de justesse et de pénétration, et l'œuvre de l'écrivain présentée sous ses principaux aspects. Cette *Introduction* aide à comprendre les extraits et les fait mieux goûter.

* * *

L'éditeur Bloud vient de publier, sous ce titre : *Vingt-cinq années de vie littéraire*, des pages choisies de Maurice Barrès. Une introduction de Henri Brémond oriente le lecteur d'agréable façon. Elle n'a rien de la banalité coutumière de ces boniments de la porte; elle est personnelle et remarquablement compréhensible. Qu'elle ait quelque chose de tendancieux, il l'est presque de le dire. L'art de M. Barrès compte des admirateurs dans tous les camps. La sélection m'a paru habile. W.

* * *

Sous ce titre *France d'exil*, un nouveau-venu dans les lettres (du moins nous le conjecturons), M. Henry Bargy publie un roman (Paris, Colin, in-16), qui est plutôt une étude et dont la lecture est infiniment attachante et instructive. C'est la douloureuse histoire des tentations où s'épuise l'intelligence d'élite d'un fils de la France, admirablement apte à toutes les tâches idéologiques, mais, malgré un diplôme de technicien, insuffisamment armé pour ce « struggle of life » dont la terre classique est précisément le pays neuf où sa destinée le conduit. Comme cette brève analyse le fait pressentir, le livre de M. Bargy a donc une portée de réalité qui manquerait à une simple fiction. Ajoutons qu'il est composé dans une langue très personnelle, fleuri de métaphores heureuses et annonce un bon écrivain.

Voici, d'autre part, un récit, sobre et navant comme un journal de naufragés, qui prouve amplement qu'il ne s'agit pas d'une expérience isolée. Cela s'intitule *La Pointe aux Rats* et l'auteur est M. G. Forestier (Paris, Plon, in-16). C'est l'histoire d'une colonie française naissante dans l'Ouest-Canadien, le résultat d'une dure expérience de sept années. De ces modernes Argonautes partis du Havre à la conquête de l'illusoire Toison d'or, sur la foi des prospectus menteurs des agences spéciales, pas un qui ne se lasse, au bout de peu de temps, de l'effort vain dans un milieu farouche, où la nature et la population semblent d'accord pour repousser les intrus d'outre-mer. Beaucoup succombent à la tâche, ruinés par les usuriers canadiens, dévorés par les loups ou le climat terrible, acculés à la fatale déchéance par l'inégalité de la lutte. Les plus sages s'enfuient dès qu'ils le peuvent, tel le couple Villemain, dont l'idylle chaste tranche agréablement sur cette tragédie désolante. Quels inoubliables épisodes remplissent cette œuvre de courageuse franchise, et quelle leçon !

* * *

Digitized by Google

Marc Sangnier, *Aux sources de l'Eloquence.* (Lectures commentées). Paris, Bloud, in-8°. Est-ce un livre? Est-ce une anthologie? Un livre ferait une moindre part à la pensée d'autrui; une anthologie se présenterait sous un autre aspect, et bien que chaque morceau soit précédé ici d'une courte notice, rejetée en note, sur l'orateur dont on nous donne des extraits, il est incontestable que ces extraits, de même que le choix dont ils dépendent, sont dictés par une pensée personnelle, par des intentions particulières. De là certaines omissions, et aussi certaines interprétations; de là l'inégalité des morceaux oratoires, la préférence accordée aux contemporains. Non seulement Gambetta, Waldeck-Rousseau et Albert de Mun, mais Clémenceau, Jaurès, Millerand et Deroulède voisinent de façon imprévue, d'autant plus imprévue qu'on n'ignore pas qu'à l'exception de deux, ces parlementaires furent les adversaires les plus redoutables des thèses néo-chrétiennes, dont M. Marc Sangnier s'est constitué l'avocat intrépide et convaincu. Bien entendu, le commentaire est là pour rectifier ou atténuer; mais il n'est que loyal de reconnaître que l'auteur de cette cueillette littéraire s'est en général placé plus haut que les mesquines préoccupations de chapelle et de parti; il ne se refuse même pas le droit de louer et d'admirer les grands orateurs républicains, lorsqu'ils élevèrent certains débats au-dessus de la médiocrité coutumière. Impartial, M. M. Sangnier ne l'est pas et ne pouvait l'être; mais il a agi avec probité.

* * *

G. Finzi, *Pétrarque*, sa vie et son œuvre, trad. par Mme Thiérard-Baudrillard. — Paris, Perrin, in-12. — C'est un livre commode et clair, le plus facile à consulter et à manier sur le célèbre quattrocentiste italien. La biographie est copieuse et agréable à lire, et les chapitres consacrés à la vie intime de Pétrarque, à son génie poétique, à ses dons d'humaniste, à sa mission nationaliste, etc., sont composés avec soin et, s'ils n'ont pas le mérite d'une originalité bien frappante, n'en rendront pas moins de sérieux services aux nombreux étudiants qui, en France et chez nous, désirent connaître de plus près Pétrarque. Ce que M. Finzi a notamment mis en belle lumière, c'est la souveraineté intellectuelle et morale qu'exerça l'humaniste plus encore que le poète; nul n'avait encore, dans un si heureux raccourci, montré les grands de la Terre agenouillés devant la puissance de l'Esprit.

* * *

Chez le même éditeur a paru, en traduction française, un roman qui a eu, en Angleterre, un retentissement considérable, moins encore en raison du sujet et des moyens qu'il met en œuvre que parce qu'il a été porté sur les épaules de tout un parti, lequel y a retrouvé ses prédilections, ses

Digitized by Google

appréhensions et ses espoirs. L'auteur, Robert Hugh Benson, a intitulé son œuvre *Le Maître de la Terre*. Dans cette œuvre, il imagine une société future — mais d'un avenir tout proche de nous, — où la lutte séculaire de l'esprit chrétien et de sa négation est parvenue à sa crise suprême; et les péripéties de cette lutte, ainsi que la catastrophe tragique qui la termine donnent lieu à des scènes tour à tour pathétiques et familières, en même temps que s'évoquent devant le lecteur les deux figures extraordinaires du dernier pape et de son ennemi Felsenburgh, le Maître de la Terre.

* * *

Jours passés (Paris, Ollendorff). C'est ainsi que Henri Amic et l'auteur d'*Amitié amoureuse* ont intitulé des souvenirs, dont l'expression est avivée par une forme dialoguée, celle d'une causerie soutenue. Dans ces souvenirs il y a de tout, mais de la littérature, du théâtre principalement. Je ne puis cacher mes préférences pour les pages consacrées à Jeanne Samary, qui nous révèlent toute l'intimité exquise, délicate et fleurant bon d'une femme qui fut une grande artiste, ce qui ne l'empêcha pas d'être une mère et une épouse dans la meilleure acception de ces deux termes. Les lettres de Laure de Maupassant ne sont pas, non plus, sans intérêt pour la biographie du célèbre auteur de *Pierre et Jean*, et on retrouvera ici de George Sand des lettres adressées à Étienne Regnault et qui servirent jadis à défendre sa mémoire contre les rancunes de Mme Lardin de Musset. M. H. Amic y a joint une critique assez sincère de l'édition Decori et des réflexions finales dont il y a lieu de tenir compte. Le tout est présenté avec adresse et se lit, c'est le cas de le dire, comme un roman.

* * *

Nous avons publié une curieuse étude de M. H. Schoen sur Sully Prudhomme. Voici que le même sujet a inspiré un livre à M. Zyromski (Paris, A. Colin), dont on connaissait déjà de beaux travaux de psychologie littéraire.

L'auteur détermine d'abord l'influence de la sensibilité romantique et de l'art parnassien, et il signale l'action, plus décisive, de la pensée de Vigny. Il définit ensuite le caractère de l'œuvre de Sully-Prudhomme en expliquant la noblesse de ses aspirations, tour à tour mélancoliques et enivrantes, et l'ardeur de sa méditation devant le destin des hommes. On verra enfin comment cet esprit, dirigé par le scrupule, apaise ses orages intellectuels dans la compréhension de la nature et le sentiment de la loi et aboutit à la sérénité par la naturelle ascension de sa puissance d'amour.

Digitized by Google

Le livre s'achève par le récit d'une visite à Sully-Prudhomme pendant laquelle le poète exprima sa pensée profonde sur son œuvre.

* * *

Chez le même éditeur, a paru *Ivan Tourguénief*, par Emile Haumant. Chargé d'enseigner la langue et la littérature russes à la Sorbonne, M. Haumant a voulu faire œuvre didactique, et après les études très générales ou d'allure anecdotique qu'on a consacrées à l'auteur de *Terres Vierges*, il a ambitionné de nous donner l'exposé méthodique de ce que fut l'homme et de ce que fut l'œuvre. Dans celle-ci il s'est surtout proposé de retrouver non seulement le vieillard illustre qui fut notre hôte, mais encore le cosmopolite errant à travers l'Europe, l'étudiant de Berlin et de Moscou, l'enfant du jardin de Spask. S'il insiste surtout sur certaines parties de son sujet dont la crise que traverse actuellement la Russie ravive l'intérêt, le portrait des générations russes ne lui fait jamais perdre de vue ni le poète, ni l'homme; il s'efforce de trouver dans sa vie l'origine de ses pensées et le sens de son œuvre.

Une connaissance approfondie de la langue et de la littérature russes, une information d'une rare richesse, encore accrue par l'utilisation d'un certain nombre de documents inédits, confèrent au livre de M. Haumant une valeur et un intérêt exceptionnels.

* * *

Le chaste roman du diacre Prochore et de Myriam, la fille du bourreau de Jésus que nous conte André Daverne sous ce titre bien mélodramatique, *Le prix du sang* (Paris, Plon), se déroule dans l'enchantement des premières années du christianisme, parmi les merveilles et les évocations sublimes d'une foi récemment révélée. Les disciples du Crucifié parlent de de lui comme des témoins d'une sincérité insoupçonnable; les saintes femmes pleurent au souvenir, toujours présent, de sa Passion, et, sous leurs pas, les miracles naissent, se multiplient. Il faut, pourtant, que le sang du Juste se paye; Myriam expiera l'atroce sacrilège de son père en subissant dans sa chair les stigmates de la souffrance divine et en se séparant de l'époux auquel l'unit un lien tout mystique. Ils ne se retrouveront qu'après avoir épuisé à leur tour l'amer calice, sacrifié leur chair comme un vêtement périssable.

* * *

Il est bon d'aller vite, au siècle où nous vivons, chacun s'en rend compte, et le temps n'est plus où l'on flânait doucement dans la vie en regardant couler les heures; mais il ne faut cependant pas dépasser la mesure, ou gare la culbute! C'est une vérité que nous démontre surabondamment

Digitized by Google

dans *A grande vitesse* (Paris, Colin) le ménage moderne, trop moderne, mis en scène par Jean Thiéry : Jamais l'auteur de *Monsieur le Neveu* et de *Châteaux de Cartes*, parus dans cette même « bibliothèque pour les jeunes filles », n'a déployé plus de verve, n'a prouvé ses grandes qualités d'observation et de vie, que dans cette histoire du baron Théoulle et de sa femme qui, traversant la vie de toute la vitesse de leur automobile, sèment sur leur route les douleurs et les deuils, avec une inconscience inaltérable. Ils sont punis, et c'est justice. Mais on les plaint, parce qu'ils sont très amusants.

* * *

Chez Perrin, un roman de Paul Tany, *Quelques Bandits*. Vous n'en doutez pas, ces « Bandits » que nous fait connaître M. Paul Tany, ce sont les financiers pirates, que leur automobile conduit tantôt à l'Opéra et tantôt à la Conciergerie. L'auteur appliquant la forte méthode de Balzac à l'étude des hommes et des choses d'aujourd'hui, nous donne un roman d'observation et d'analyse morale où une tragédie intime, tout imprégnée de tendresse et de poésie, contraste avec l'âpre tableau des faits et gestes de « quelques Bandits. »

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FERNAND SÉVERIN

NOTULES ET SOUVENIRS

Le jury chargé de découvrir entre toutes la meilleure des œuvres littéraires d'expression française publiées par des Belges au cours de la période 1903-1907 vient de terminer ses opérations; celles-ci furent longues; elles furent laborieuses; on discuta, on hésita, on changea d'avis, et c'est un *outsider* qui l'emporte.

Et d'abord, pour ne point se demander ici par suite de quelle évolution des concepts l'État, organe du droit, s'est arrogé le privilège de juger ou de faire juger par ses délégués des œuvres d'art, sans que l'artiste lui-même soit appelé à statuer sur l'opportunité qu'il trouve à être apprécié ou censuré (1), ce prix quinquennal a-t-il eu réellement pour effet immédiat d'encourager le développement des lettres? Les écrivains ont-ils mieux travaillé pour l'obtenir qu'ils n'eussent fait sans son existence? Je n'en suis pas bien sûr. Prenons-le donc comme la récompense *adventice* d'un labeur persistant, comme la consécration officielle d'un talent que les gens de lettres et la partie éclairée du public (l'autre n'important pas) ont reconnu depuis longtemps; il en va ainsi depuis l'arrêt rendu en 1888; c'est le cas encore aujourd'hui; souhaitons qu'il en soit toujours de même. Le jury n'a rien inventé.

(1) Il est vrai que le droit au refus du prix existe, mais le refus est toujours taxé de mauvais goût, ou de « pose » !

Digitized by Google

Et je ne vois plus dès lors de raison de supprimer ce prix, ainsi qu'on le propose; d'abord parce qu'on ne supprime pas facilement en Belgique une institution; on en créerait plutôt de nouvelles; mais je ne pense pas non plus qu'on doive abréger les délais et faire de cette récompense un prix triennal; la peine que le dernier jury a eue à se mettre d'accord et l'existence de l'article très précis du règlement organique qui veut que l'on « couronne » une œuvre déterminée (et non pas que l'on honore la carrière tout entière de l'écrivain) me fourniraient assez d'arguments pour renoncer à cette innovation par trop zélatrice. Mais je dirai volontiers — et ceci n'a rien qui touche plus spécialement les membres actuels du jury, ils ne peuvent en douter; — je dirai volontiers qu'on ferait chose logique en abandonnant aux artistes eux-mêmes et à eux seuls le soin de juger leur pairs; les professeurs des universités renonceraient sans regrets à l'accomplissement d'une mission très honorable sans nul doute, mais surérogatoire.

I

C'est par un jour clair de juin 1888 — un jour d'élections — que je vis pour la première fois Fernand Séverin, étudiant en droit; un ami commun nous présenta l'un à l'autre, mais Séverin s'échappa bientôt, indifférent aux questions politiques, distrait ou triste; l'ami me dit alors que c'était un poète, un grand poète, et qu'il venait de publier un recueil intitulé *Le Lys*.

Au mois d'octobre suivant, je retrouvai Séverin sur les bancs du doctorat en philosophie et lettres; le droit lui avait semblé fastidieux; il songeait au professorat; on le vit pendant trois mois, ponctuel, silencieux et farouche un peu, subir l'exposé de la métaphysique désuète qu'un bon vieillard, le meilleur des hommes, nous servait en tranches quotidiennes; puis il disparut, et on ne le revit pas de toute l'année.

A la fin de 1889, j'allai, par delà le massif des Ardennes, prendre du service dans un de ces collèges thérésiens qui s'obstinent à ne pas mourir parce qu'ils ont végété toujours; rien n'est coriace comme un malade de carrière. Je travaillai beau-

Digitized by Google

coup dans ce bourg lointain; j'y fis même un livre, qui n'est point littéraire, mais d'érudition lourde et rêche; j'étais pour une part stimulé par le désir de quitter au plus tôt un site dont les charmes sont vite épuisés, et de m'affranchir d'une dépendance administrative qui exigeait beaucoup, rendait peu et ne promettait rien.

Quand je m'en fus, dès les premiers jours de 1892, demander aux écoles de France et aux universités d'Allemagne un complément de science que les programmes ankylosés et vétustes de l'enseignement supérieur belge d'alors ne pouvaient m'offrir, Séverin se présenta comme intérimaire; il s'était résigné à terminer son doctorat, et il l'avait fait en compagnie de Charles van Lerberghe, ainsi que d'une personne d'esprit clair, de goût affiné, qui parfois aussi écrivit, et fort gentiment, et qui appartient encore aux lettres par l'affection dont elle entoure un de nos critiques d'art les plus respectés.

Ce fut une extraordinaire bonne fortune pour les professeurs d'alors que ces auditeurs d'élite, et mon maître d'autrefois, mon collègue d'aujourd'hui, Alphonse Willems, a gardé un souvenir ému de l'époque où il déroulait devant ce trio de lettrés, qui furent tôt ses amis, son commentaire sur Pindare, Théocrite ou Aristophane; il n'a jamais retrouvé, que je sache, disciples mieux préparés à le comprendre.

En quittant l'Université, Séverin était entré comme « professeur-surveillant » dans un institut privé, où quelques fils de commerçants enrichis rivalisaient de paresse et de malignité; il y fut malheureux, et c'est un peu le repos, le calme provincial et la poésie des forêts qu'il allait chercher dans cette vallée écartée où je le retrouvai.

Il venait de publier le *Don d'enfance*. Il prit possession de la chaise dépaillée et de la table rustique dont s'adornait la classe de troisième latine... Six mois après, la chaire d'histoire devenait vacante; il y fut nommé; son sort était fixé pour quelque temps au moins. Il allait connaître et devoir s'assimiler les manuels veules de style et de pensée où des producteurs indigènes ont déformé l'histoire des hommes; il allait jongler avec les dates des batailles et la chronologie des princes; il

Digitized by Google

allait s'initier aux longues listes de noms barbares qui, pour le monde pédagogique d'alors, constituaient encore « la géographie » ; il demanda qu'on lui permît d'utiliser dans ses cours les livres de Victor Duruy, qui du moins sont lisibles; consulté, le ministère, protecteur de l'industrie nationale, le lui interdit. Séverin fut même, par surcroît, chargé d'un cours d'allemand, car il avait passé une année de son enfance à la *Domschule* d'Aix-la-Chapelle; et cela fut trouvé tout simple : en cette école municipale, la langue grecque était enseignée par un docteur en sciences naturelles...!

A la fin de 1893, je repris mes fonctions au collège; je n'avais pas été admis dans un athénée, n'ayant pas la foi et ne songeant pas à faire croire que je l'avais. Ce fut dès ce moment, pour Fernand Séverin et pour moi, la vie commune de tous les jours, de toutes les heures presque, soit dans le vieux bâtiment antipathique et lépreux au fronton duquel brille en lettres d'or sur fond indigo le mot *Gymnasium*, soit à la table d'hôte, soit par les grand'routes et les sentiers de ce canton tout agricole, qui n'a pas de caractère bien spécial, sauf qu'il s'en dégage le charme discret, reposant et doux, de la nature, à peine troublée par l'homme rural.

Mais le temps passait; si le *Chant dans l'ombre* s'élaborait lentement, si la critique des livres belges dans un journal bruxellois requérait les soirées de l'écrivain, — car il s'interdisait de parler légèrement, même d'une œuvre dépourvue de valeur, et Dieu sait pourtant s'il en reçut, de ces ébauches maladroites, où l'on ne trouve ni style, ni pensée, ni imagination — il fallait bien songer à sortir un jour de cette impasse qu'était le collège communal et qu'il est demeuré. Séverin faillit bien n'y pas réussir; un fonctionnaire du cru nous avait signalés en haut lieu, le poète et moi, comme les rédacteurs anonymes et assidus d'une feuille locale, où un homme énergique, mais peu lettré, citait chaque semaine à son tribunal Dieu, le pape, les empereurs, les rois et le curé-doyen; cette calomnie d'un sot ne laissa pas de nuire à Fernand Séverin; il passa plusieurs années encore à solliciter des chaires d'athénée qu'on refusait à son mérite réel de professeur consciencieux et dévoué

Digitized by Google

comme à ses aspirations légitimes, sans qu'il pût deviner la raison de ses échecs; les bureaux ne désarmaient pas; des amis des lettres enfin s'employèrent en faveur du poète, M. Henry Carton de Wiart entre autres (ô ironie du sort !); Séverin fut nommé à l'athénée royal de Louvain et chargé de cours relativement littéraires.

II

Dans cette ville studieuse où le prêtre abonde, dans cet athénée dont tous les membres sont pieux, la sensitive qu'est le poète dut se souvenir des années de son enfance, passées à Namur sous l'œil des pères de Notre-Dame de la Paix; il dut goûter à nouveau la séduction très forte qu'exercent sur les natures sentimentales et contemplatives les légendes, les pompes et les promesses de l'Église; son paganisme tout littéraire d'antan s'émietta; un voyage dans l'Italie du Nord, dont il rêvait depuis quinze ans, vint donner à sa pensée la lumière dont ses premières œuvres manquaient un peu; l'inspiration est plus soutenue; la forme est désormais parfaite; ce sont les jours de la *Solitude heureuse.*

Après quelques années passées à Louvain, le poète se marie, obtient d'être attaché à l'athénée de Bruxelles et vient abriter dans le cadre délicieux des étangs d'Ixelles sa vie d'étude et de pensée sobre. Tous ses vœux étaient exaucés.

Mais, l'an dernier, Ernest Discailles dut quitter en pleine vigueur la chaire universitaire où durant tant d'années avait retenti sa voix vibrante et sonore. La bataille se fit âpre autour de sa succession; les universitaires et les littérateurs dégainèrent alertement; certes on exprima de part et d'autre d'excellentes idées, mais on le fit avec une inutile véhémence...; depuis l'apaisement s'est fait...; selon moi, de tous ceux qui n'avaient pas — au sens légal — les titres suffisants pour l'obtention de cette chaire, Fernand Séverin était celui qui possédait les titres les moins insuffisants.

Je n'ai plus le temps ni l'espace, et je n'ai à coup sûr pas le doigté d'un critique professionnel pour discerner dans l'œuvre

Digitized by Google

de Séverin la part d'inspiration personnelle et les éléments — d'après moi très secondaires — qu'y a pu ajouter une lecture assidue de Racine, d'Alfred de Vigny et de l'Anthologie grecque; je ne crois pas qu'en Belgique, ni même en France, un poète ait atteint de nos jours à des effets plus sûrs avec un vocabulaire plus simple et plus restreint, et en dissimulant mieux le labeur formidable du styliste ciseleur; l'invocation par quoi s'ouvre le recueil couronné en est une preuve exquise :

J'ai paré mon logis, Muse, pour ta visite :
Bien que le seuil soit humble, et la maison, petite,
Si tu viens, tes pieds nus marcheront sur des fleurs...
Ta fierté, je le sais, dédaigne les meilleurs;
Souvent contraire, hélas! et rarement propice,
Tu vas et viens, au gré de ton divin caprice,
Et plus d'un te reçut, qui ne t'attendait pas.
Malgré ma pauvreté, je t'invoque tout bas;
Si la grave demeure où rêva mon enfance
N'a de dignes de toi que l'ombre et le silence,
Ma piété, du moins, t'y prépare un accueil.
C'est pourquoi j'ai semé des roses sur le seuil
Que doit sanctifier à jamais ta venue,
En me disant, avec une angoisse ingénue :
« Peut-être la déesse aura-t-elle pitié... »
Et j'attends ta visite humblement, comme il sied.

Aussi bien Pindare, en sa première Pythique, dit à Hiéron d'Etna, après avoir rappelé ses victoires : « L'homme qui sait parler à propos, doit resserrer beaucoup d'éloges en peu de mots. Il est ainsi moins en butte aux critiques du monde; car la satiété apporte l'ennui et la fatigue à l'esprit impatient, et l'homme s'irrite secrètement dans son cœur, quand il entend vanter les belles actions d'autrui. »

Suivons ce conseil d'un antique et concluons d'un mot : le jury du prix quinquennal a bien jugé.

EMILE BOISACQ.

Digitized by Google

LAFCADIO HEARN[1]

VII

En débarquant au Japon, Lafcadio Hearn commençait une existence entièrement nouvelle, à tous les points de vue. Le milieu, si essentiellement différent de tout ce qu'il connaissait, allait, quatorze années durant, exercer sans relâche les facultés si puissantes en lui, de l'observateur et de l'analyste. L'homme devait aussi, par la force de la sympathie et par un amour très vif de l'étrange et du raffiné, s'harmoniser avec son nouvel entourage et prendre l'accord japonais, non seulement l'accord esthétique, mais encore dans une mesure très appréciable, l'accord moral. La transformation dépassa de beaucoup ce que l'on pouvait attendre d'une simple transplantation.

Hearn avait alors 40 ans; il n'avait jusqu'à ce jour dépendu que de lui-même. Fréquemment en proie à la détresse, il n'avait jamais connu la servitude de la pauvreté; en fait, il n'avait été pauvre que parce qu'il était ombrageux à l'extrême, impatient de tout semblant de joug et qu'au moindre soupçon de mainmise, il se dérobait, — par la fuite s'il le fallait, — et se faisait insaisissable.

Or, tout de suite après son arrivée dans le pays, ce sensitif épris de liberté, se chargea de responsabilités dont jamais auparavant il n'avait eu la moindre idée, et non seulement il les accepta pleinement et les porta sans se plaindre jusqu'au der-

(1) Voir *Revue de Belgique*, nos d'avril, de mai, de juin et d'août.

Digitized by Google

nier jour de sa vie, mais manifestement, il en décupla le poids par une conception exaltée et toute personnelle du devoir.

Deux causes surtout donnèrent à sa vie cette orientation entièrement inattendue, la remodelèrent en quelque sorte de fond en comble : le professorat et le mariage. A vrai dire, ces causes se ramènent au fond à une seule qui est la séduction et l'influence du milieu, car très certainement, dans tout autre pays, Lafcadio Hearn eût été un tout autre professeur et un tout autre chef de famille.

Il est intéressant, pour l'intelligence de l'homme et de son œuvre, de l'examiner un moment à ces deux points de vue. Par ses fonctions, comme par son union avec une japonaise de grande race, l'écrivain se trouva dans une intimité de relations avec le pays et les gens, impossible à réaliser autrement au même degré. Ses œuvres en bénéficièrent directement par la sûreté et l'abondance de la documentation. Mais le bénéfice indirect fut plus grand encore, car les conditions de vie nouvelle dans lequelles il se trouva, agirent profondément sur l'homme lui-même, sur la nature de ses impressions et de ses sentiments et par conséquent sur la qualité de son art.

Voyons d'abord ce que fut le professeur.

Il n'est point de cas plus banal que celui du malheureux réduit en pays étranger à donner des leçons de langues pour ne pas mourir de faim. Dans quel état d'esprit aborde-t-il cette éventualité déprimante ?

Avec cette imagination impétueuse et enflammée qui est la sienne, il voit immédiatement toutes les possibilités de la carrière professorale, l'incomparable grandeur de la mission qu'elle implique : la plus noble qui soit. Agent de la science, actif entre tous, le professeur est de plus l'intermédiaire entre le passé et l'avenir; il accepte le dépôt des connaissances humaines, le fait fructifier et le transmet plus riche aux générations suivantes. Il est, par excellence, le représentant de la solidarité scientifique, non seulement dans l'espace, — puisque c'est par lui surtout que s'entretient cette constante circulation

Digitized by Google

d'idées, indispensable à la vie intellectuelle supérieure de l'humanité, — mais encore dans le temps, puisque c'est par lui que les générations successives prennent contact... Cela est vrai partout pour quiconque y réfléchit. Cela était évident au Japon, à ce moment-là, plus que partout ailleurs. Chez nous, le public est habitué à voir marcher les services de l'enseignement comme un immense mouvement d'horlogerie bien combiné et toujours remonté à temps. Il ne se rend pas toujours compte de la place qu'ils occupent dans la vie civilisée, de ce qu'ils représentent de travail, de dévouement, d'intelligence et de savoir. Mais lorsque les Nippons commencèrent l'entreprise vraiment extraordinaire de l'édification *in globo* de toute notre organisation occidentale, l'importance relative des divers services leur apparut avec une netteté que ne troublait aucun préjugé. Ils virent l'enseignement au tout premier rang. En fait l'instituteur fut, et de beaucoup, le plus précieux de leurs agents; c'est lui qui en fin de compte a triomphé à Port-Arthur et dans les plaines de la Mandchourie.

Beaucoup de professeurs ont exercé, dans les écoles les plus humbles comme dans les universités, un véritable apostolat, — soutenus du reste par le peuple à tous les degrés. C'est avec l'attention la plus éveillée que l'on recherchait jusque dans les plus petits villages les enfants paraissant doués; s'ils répondaient aux espérances, leurs travaux étaient poussés de degré en degré pour ne se terminer souvent qu'en Europe. L'empereur consacrait une part importante de ses revenus privés à favoriser les études supérieures; non seulement les hauts personnages de l'empire mais encore toutes les personnes dans l'aisance entretenaient un ou plusieurs élèves selon leurs moyens (1). Les plus pauvres gens acceptaient les plus dures privations pour permettre aux enfants de poursuivre leurs études. « Après la « révolution de Mejiji » — dit un élève de Hearn — « il y eut « beaucoup de misère. Souvent nos parents souffrirent de la

(1) Voir JAPAN, *an Interpretation*, p. 475 et suiv.

Digitized by Google

« faim... Cependant ils pourvurent à notre éducation. Et lorsque « nous pensons à tout ce que cette éducation leur coûte, à la « peine qu'ils prennent pour nous élever, à l'amour qu'ils ont « pour nous et à tout le mal que nous leur avons causé pen- « dant notre enfance inconsciente, alors nous demeurons con- « vaincus que jamais, jamais nous ne pourrons faire assez pour « eux. » (*Out of The East. With Kyûshû students.* 59-60.) Le cas de cet élève, — il s'appelait Zaïtzu et était âgé de plus de 20 ans, était celui de quantité de ses camarades. Mais les professeurs indigènes eux-mêmes, fort médiocrement payés cependant (beaucoup moins que les étrangers) sacrifiaient très souvent une partie de leur traitement et se soumettaient à de dures privations pour favoriser les études d'élèves pauvres. Hearn nous assure que cette pratique était de règle dans les établissements d'instruction supérieure. Il nous cite le cas d'un de ses collègues qui, réservant pour lui-même de quoi se nourrir de patates douces, consacrait le reste de son traitement à loger, habiller et nourrir ses élèves, à payer leurs redevances[1]. Il affirme que ce cas n'était, de son temps, pas isolé et constate que : « A peu de chose près, tout ce qui a été fait pour l'instruction supérieure au Japon représente le résultat de sacrifices personnels faits avec l'appui du gouvernement ».

L'état d'esprit des élèves n'était pas moins remarquable. Le type de l'étudiant japonais tel qu'il se dégage des livres de Hearn, est fort complexe. L'enfant aimable, attachant, plein de confiance et d'abandon, devient en approchant de l'âge d'homme, farouche, rude et souvent assez déplaisant. Après avoir eu affaire aux adolescents de l'Institut moyen de Matsué, avec lesquels il vécut dans une intimité délicieuse, le professeur devait en faire l'expérience parfois désagréable à l'école supérieure de Kumamoto et à l'Université impériale de Tokyo. Mais, partout il reconnut que c'était le sentiment du devoir — sous ses formes diverses et bien qu'il revêtit parfois des formes

(1) JAPAN, *An Interpretation*, p. 477.

Digitized by Google

bizarres chez les adultes, — qui demeurait le principal ressort de conduite. Nous avons vu déjà jusqu'à quel excès beaucoup d'élèves poussèrent le désir de bien faire. Dans ses *Glimpses of Unfamiliar Japan*, Hearn nous fait le récit en termes émouvants de la mort de jeunes gens, minés par le surmenage volontaire auquel ils s'étaient livrés :

« Shida ne reviendra plus à l'école. Il est couché à l'ombre des cèdres dans le vieux cimetière de Tokoji. Au service funèbre, Yokogi, lut une fort belle adresse dédiée à l'âme de son camarade défunt. Mais Yokogi lui-même s'est alité; son état me fait peur. Il souffre d'une affection du cerveau qui lui est venue, à ce qu'affirme le docteur, pour avoir travaillé beaucoup trop. Même s'il se remet, il devra toujours être très prudent. Plusieurs d'entre nous demeurent pleins d'espoir, car le garçon est vigoureusement bâti, et si jeune encore! Sakane qui est très robuste, se rompit un vaisseau le mois dernier, il va bien maintenant. Nous comptons bien que Yokogi guérira de même. Adjukizawa m'apporte tous les jours des nouvelles de son ami...

La guérison ne vient pas. Certain mystérieux ressort du mécanisme de cette jeune vie s'est rompu. La conscience ne revit que par brefs intervalles entre de longues heures d'inconscience. Les parents, les amis, épient ces moments de réveil pour murmurer au malade des paroles caressantes ou lui demander « s'il désire quelque chose ». Une nuit, la réponse arrive :

« Oui! je veux aller à l'école, je veux revoir l'école. »

Ils se demandent si cette belle intelligence n'a pas sombré définitivement. Ils lui disent :

« Il est passé minuit; la nuit est sans lune. Il fait bien froid.

— Non. Je puis voir à la lueur des étoiles; — je veux revoir l'école. »

Digitized by Google

Vainement ils protestent avec douceur : l'enfant mourant répète avec l'insistance plaintive d'un dernier vœu :

« Je veux revoir l'école, je veux la revoir maintenant. »

Une consultation murmurée à voix basse dans la chambre voisine; les tiroirs du *tansu* sont ouverts; l'on prépare des vêtements bien chauds. Voilà que Fusaïki le robuste serviteur entre, une lanterne allumée à la main. Il s'écrie de sa bonne voix rude :

« Maître Tomi va se rendre à l'école sur mon dos : ce n'est pas loin; il va revoir son école. »

On enveloppe soigneusement le jeune homme dans des robes bien rembourrées, puis, comme un enfant, il pose ses bras sur les épaules de Fusaïki et le domestique l'emporte légèrement par les rues hivernales. A côté de Fusaïki court le père portant la lanterne. L'école n'est pas bien loin : au delà du petit pont.

L'énorme bâtiment, sombre et gris, paraît presque noir dans la nuit; mais Yokogi le voit. Il regarde les fenêtres de sa classe, la porte latérale surmontée d'un auvent où, pendant quatre années heureuses, il venait chaque matin échanger ses getas (patins de bois) contre de silencieuses sandales de paille; la loge du kodzukaï (portier), à présent endormi; la silhouette de la cloche suspendue dans sa petite tourelle et s'opposant, toute noire, aux étoiles.

Alors il murmure :

« Je me rappelle tout à présent; j'avais oublié, — j'étais si malade! Je me rappelle chaque chose à présent. Vous êtes bien bon, Fusaïki. Je suis si content d'avoir revu l'école! »

Et par les longues rues vides, ils pressent leur retour.

. . . . . .

L'on enterre Yokogi demain soir à côté de son camarade Shida. » (1)

(1) *Glimpses of unfamiliar Japan*. II, p. 480 et suiv. Extraits du journal d'un professeur.

Digitized by Google

L'on voit par ce qui précède, sous quel jour spécial apparurent à Hearn l'enseignement au Japon et l'entreprise gigantesque dans laquelle il était appelé à jouer un rôle. Il lui sembla que rien ne se réglait ici que dans l'oubli de soi et l'austère acceptation du devoir. Il se crut dans la terre promise de l'altruisme. Cet homme qui, en Amérique avait tant souffert du contact des brutalités agressives fut ravi. L'abandon, la bonne grâce confiante de ses premiers élèves, très jeunes encore, achevèrent de le conquérir. Il accepta ses charges nouvelles avec enthousiasme, les envisagea exclusivement au point de vue de son pays d'adoption et fit tous ses efforts pour s'accommoder au milieu. Il voulut être, lui aussi, l'homme du devoir à la manière japonaise. Seul probablement, parmi tous ses collègues occidentaux, il chercha à favoriser de toutes ses forces le mouvement national qui était, — il le comprit très vite, — la cause première de tous les efforts auxquels il assistait.

Mais, en même temps qu'il voyait le Japon acharné à la conquête de cette civilisation occidentale à laquelle il demandait la force et la sécurité de l'avenir, Hearn ne pouvait s'empêcher de redouter les conséquences secondaires de ce mouvement, les pertes probables de beauté et de sens artistique qu'il devait entraîner, l'altération même de ce caractère national qui avait permis l'effort. C'est pourquoi il ne négligea aucune occasion de faire comprendre aux jeunes gens la valeur de leurs traditions, de leurs coutumes anciennes, de leurs légendes; il leur conseilla de se garder soigneusement de tout pastiche inconsidéré. Il leur affirmait sans se lasser que le domaine scientifique pouvait être exploré par eux, qu'ils pouvaient y puiser cette force dont leur patrie avait besoin, sans sacrifice aucun de leurs sentiments, de leur art délicat et exquis, de tout ce qui fait l'originalité de l'âme nationale.

Le remarquable état d'esprit dans lequel Lafcadio Hearn remplit ses fonctions se reconnaît à chaque page de ses livres et de sa correspondance. Il fut un professeur admirable. Son action sur quelques-uns de ses disciples, choisis parmi les plus

Digitized by Google

intelligents, devait, cela va de soi, aller bien au delà des sphères de l'enseignement proprement dit. A Matsué, ses meilleurs élèves venaient fréquemment le rejoindre soit chez lui, soit à la promenade. C'était une jouissance qu'il goûtait vivement que d'avoir avec eux des causeries qui éveillaient en lui des souvenirs de la Grèce antique. Il nous rapporte dans les fragments de son journal de nombreux extraits de ces conversations. Ses progrès en japonais n'étaient pas rapides; en fait il ne fut jamais complètement maître de la langue, mais cela ne semble pas avoir nui au plaisir qu'il trouvait à ces échanges d'idées. Il ne manquait pas d'interprètes, car plusieurs de ses élèves s'exprimaient déjà couramment en anglais. Lui-même semble avoir trouvé dans le fait qu'une certaine barrière était maintenue entre ses interlocuteurs et lui, comme une indéfinissable sécurité morale.

De Quincey parle quelque part du plaisir qu'il avait à entendre des femmes italiennes parler leur langue qu'il ne comprenait pas : « Je les écoutais, dit-il, avec le même plaisir que Weld, au Canada, prenait à entendre le rire plein de douceur des Indiennes; car moins nous comprenons une langue et plus nous sommes sensibles à la mélodie ou à la rudesse de ses intonations (1). » Chez Hearn, le sensitif à l'imagination ardente, il se produisait au moral un effet analogue. Ces conversations un peu rudimentaires se complétaient en lui-même et se revêtaient d'un charme et de sympathies qui étaient principalement son œuvre. Quoi qu'il en soit, son influence sur plusieurs de ses élèves, — presque exclusivement de ceux qu'il avait connus fort jeunes, — fut considérable. Il en fit un usage très noble, parfois courageux. Sa correspondance contient un petit nombre de lettres écrites dans ces conditions; elles révèlent un esprit admirable. Je n'en veux citer ici qu'un seul exemple : je pourrais le choisir beaucoup plus éloquent; si je le mets à part c'est

(1) *Confessions of an English Opium eater*. Ed. Routledge, p. 196.

Digitized by Google

qu'il se rapporte à un cas particulièrement délicat et qu'il me parait singulièrement caractéristique.

Quelques-uns des jeunes gens auxquels le professeur avait affaire étaient convertis au christianisme. C'était le cas d'un garçon extrêmement intelligent qu'il aimait beaucoup : *Inomata Teizaburo Ochiai*. Dans son zèle de néophyte, il croyait de son devoir de refuser aux images des ancêtres, à celle de l'empereur, aux tombes des morts illustres, comme entachées d'idolâtrie, les marques de respect, traditionnelles dans le pays. Consulté à ce sujet, Hearn lui écrivait :

« Si quelqu'un vous affirme que telle est l'exigence de la religion chrétienne, tenez pour certain que celui-là n'est point un chrétien, mais un cagot et un ennemi de son pays... Quand on chante devant nous l'hymne national anglais, que nous nous trouvons en présence d'un représentant de Sa Majesté, nous soulevons nos chapeaux. Nous nous levons pour boire à la santé du Roi... L'usage du chrétien est de respecter la foi des autres. Quand j'entre dans un sanctuaire, chrétien ou non, je me découvre. Si je pénètre dans une mosquée mahométane, je retire mes chaussures... Cela signifie : « Bien que votre croyance ne soit pas la mienne, je la respecte; je respecte votre prière au ciel et votre désir de bien faire »... Il ne faut jamais refuser les marques de déférence aux tombeaux des empereurs, aux souvenirs des ancêtres, à la foi d'autrui. Le christianisme n'impose point ce manque de courtoisie. Seuls les fanatiques vous diront le contraire et pour des raisons que sans doute il vous serait difficile de comprendre. » (1)

Plus tard lorsque Ochiai eut été soumis de la part de ses compagnons à une sorte de boycottage très pénible pour ne pas avoir suivi ces conseils si sages, Hearn lui apporta un appui moral d'une délicatesse extrême et le soutint jusqu'à ce que l'orage fut passé : « Étudiez, ne vous découragez jamais; ne songez qu'à faire de vous-même un être noble, un homme

(1) *Correspondance II*, p. 131.

Digitized by Google

accompli. Souvenez-vous que les meilleurs parmi ceux qui ont vécu de la vie publique ont, au temps de leur jeunesse, commis une foule d'erreurs et se sont engagés dans mille difficultés. Et jamais, *jamais* n'ayez peur — que de votre propre cœur ! » (1)

Naturellement l'attitude de beaucoup d'étrangers était entièrement différente et c'étaient des triomphes lorsque l'un ou l'autre converti se compromettait par quelque manifestation tapageuse. Bien que fort discret en ces matières, Hearn ne cachait guère sa sympathie pour les religions nationales du Japon et sa conviction que seules elles sont appropriées aux besoins du pays. Cependant il demeurait toujours plein de respect pour les croyances d'autrui quelles qu'elles fussent ; il s'attaquait seulement, — assez vivement par exemple, — aux formes les plus grossières de l'intolérance. Quoi qu'il en soit, il encourut de dangereuses inimitiés dont il eut à s'inquiéter par la suite.

Il connut d'autres chagrins. Le mirage des premiers jours se dissipa peu à peu. D'une part, à mesure qu'il acquit des moyens nouveaux de communiquer avec ses élèves, il se sentit moins à l'aise. Il découvrit dans leurs pensées, des nuances qui les faisaient étrangères, interdisaient la sympathie. Successivement nommé à Kumamoto, à l'école supérieure, puis, après un intervalle, à l'Université impériale de Tokyo, il eut la douleur de constater que la bonne intimité des premiers jours se faisait d'autant plus difficile que les élèves auxquels il avait affaire étaient plus avancés en âge. L'abandon confiant cesse avec l'enfance, dans les milieux supérieurs l'homme fait devient froid et se retranche habituellement dans une réserve qui ressemble à de l'hostilité.

A mesure qu'il s'en rend mieux compte, les jours de mélancolie deviennent plus fréquents. Chez le Japonais cultivé « la touche sympathique manque ; je deviens malheureux quand je demeure dans sa compagnie plus d'une heure à la fois. Après le premier charme de la politesse, l'homme devient de glace, —

(1) *Correspondance II*, p. 148.

Digitized by Google

ou bien, il est emporté dans son monde à lui, aussi éloigné du notre que l'étoile Rephan » (*Correspondance II*, p. 217).

La réaction bienfaisante lui venait par les humbles, les plus petits. « Une sensation éprouvée l'autre jour et dont je veux vous parler. Je ressentais, à l'égard du Japon comme une haine inexprimable ! Plus, rien dans le monde entier ne me paraissait valoir la peine d'y vivre, quand vinrent devant ma maison deux femmes, deux marchandes de ballades. L'une prit son *Samisen* et se mit à chanter; et le peuple s'assembla dans la petite cour pour l'écouter. De ma vie je n'entendis rien de plus prenant. Toute la douleur, toute la beauté, toute la peine et toute la douceur de l'existence vibraient et tremblaient dans cette voix. Le premier amour du Japon et des choses du Japon me revint et une immense tendresse sembla remplir la place comme une hantise. Je regardai les assistants et vis que presque tous pleuraient... alors pour la première fois je remarquai que la chanteuse était aveugle. Les deux femmes, du reste, étaient d'une laideur presque surprenante, — mais la voix de celle qui chantait était d'une beauté inexprimable et elle chantait comme chantent les paysans, les oiseaux, les cigales dont la manière est naturelle et divine. C'étaient des femmes errantes. Je les fis entrer, les traitai bien et voulus entendre leur histoire. Elle n'avait rien de relevé... (1) ».

A Kumamoto les causeries intimes avec les jeunes gens reprenaient parfois. Elles sont consignées dans un chapitre fort intéressant de *Out of the East* (With Kyushu Students). A Tokyo elles n'existèrent plus guère qu'avec les anciens élèves qui l'y avaient suivi. Le professeur put y entrevoir ses disciples et ses collègues sous un jour parfois singulier.

Les conditions de la vie universitaire sont au Japon essentiellement différentes de ce qu'elles sont chez nous. En raison de la longueur et de la difficulté des programmes, l'on n'arrive à

(1) *Correspondance II*, p. 219. A Chamberlain. Ce petit épisode est repris dans un chapitre charmant de *Kokoro : A Street singer*.

Digitized by Google

terminer les études que beaucoup plus tard. Les élèves étant généralement sans ressources, cherchent à gagner quelque chose en dehors des heures de cours; quoique défrayés par des protecteurs, ils ont à cœur d'être le moins possible à la charge d'autrui. Aussi les voit-on se livrer aux occupations les plus variées. Les uns sont de la police, les autres servent dans les hôtels, il en est qui sont commissionnaires. D'autre part on rencontre parmi eux des hommes arrivés, des artistes en vue, des écrivains, des poètes connus dans le pays entier. Des groupements se forment parmi eux, des sociétés en nombre infini, éphémères, sans cesse renaissantes et dont l'influence s'impose souvent sans discrétion.

Dans l'organisation hâtive de l'instruction publique, l'Université impériale paraît être demeurée tout d'abord l'institution la plus défectueuse de beaucoup, et cela se conçoit aisément. Au temps de Hearn elle manquait de pouvoir central et était troublée par des influences contradictoires, peut-être politiques, certainement sociales. Les ministères changeaient souvent. La situation des professeurs était instable; celle des étrangers surtout manquait de sécurité. Hearn vit ces derniers sous un jour assez peu favorable, travaillés d'intrigues, redoutant les indigènes, se défiant les uns des autres. Dans ce groupe de savants, qui dans les dangers communs ne se solidarisent pas, se revèlent les petites vilenies et les trahisons de la peur. Un professeur allemand (grand partisan des doctrines de Virschow, la bête noire de Hearn) se voyant menacé, Hearn est surpris de la facilité avec laquelle ses collègues font le vide autour de lui et en tire pour son propre avenir les plus fâcheux pronostics.

L'on voit à quel point de semblables conditions étaient peu favorables au prestige des maîtres. Les étudiants japonais — sans doute les plus indépendants du monde entier —, en abusaient, prétendaient fixer eux-mêmes les heures des cours, choisir les matières à traiter, exiger des interventions pécunaires en faveur de leurs entreprises sans même admettre qu'on les discutât. Le petit dialogue suivant que Hearn relate d'une manière mi-sérieuse

Digitized by Google

mi-humoristique et qui se place au début de ses fonctions à Tokyo, lui donna sans doute à réfléchir. Un élève — on aime à croire à un type exceptionnel —, vient lui demander une souscription. Il discute le cas qui ne lui parait pas digne d'intérêt :

« LE PROFESSEUR. — Je ne crois pas qu'il faille qu'un professeur souscrive là où il n'existe pas de réel besoin d'argent, et...

« L'ÉTUDIANT. — La question est simplement celle-ci : voulez-vous payer, oui ou non ?

« LE PROFESSEUR. — Je vous ai dit mes idées au sujet de...

« L'ÉTUDIANT. — Vos idées ne m'intéressent pas; voulez-vous ou ne voulez-vous pas ?

« LE PROFESSEUR. (Devenant soudain furieux comme Sigurd l'Evêque). — Non!

« L'étudiant tourne le dos et s'en va de l'air d'un homme qui prépare une vendetta (1). »

Donc début des moins encourageants, tant du côté des élèves que des professeurs. Il eut toujours peu de relations avec ces derniers. Chose bizarre, parmi ceux-ci le seul qui le séduisit réellement était sans doute l'homme au monde dont les idées s'éloignaient le plus des siennes. C'était le jésuite Emile Heck, professeur de littérature française.

« Je ne désirais pas faire sa connaissance; j'ai peur des jésuites. Je le regardais du coin de mon œil de cyclope. Bien mis — une barbe énorme, majestueuse, noire comme l'enfer —, un petit œil noir aigu et brillant, caressant et diabolique. Le directeur, sans penser à mal me présente : .... Je me sens tout gauche en songeant au contraste de mes pensées avec la courtoisie si parfaite de cet homme. Je bredouille, parle un français atroce... sans une idée quelconque, sauf une idée d'admiration pour la généreuse amabilité de mon interlocuteur et sa très vive et pénétrante finesse. » Plus tard : « Je l'ai trouvé charmant : bien entendu toutes mes pensées sont hérésie...

(1) *Correspondance II*, p. 315. A Ellwood Hendrik.

Digitized by Google

mais nous avons des sympathies communes. Son ironie est délicieuse et le rire a rompu la glace. »

« Il est délicat, courtois, sympathique, mais toujours sur ses gardes comme s'il avait peur d'être envahi par quelque affection humaine. » Le portrait se complète en touches successives charmantes (1). Il éprouva aussi par la suite une affection véritable pour l'Allemand que l'on avait voulu jeter par dessus bord et à l'égard duquel tout d'abord il avait ressenti un éloignement instinctif.

Du côté des élèves, à part quelques brouillons irréguliers, la sympathie quoique peu expansive s'établit; il ne sut jamais lui-même jusqu'à quel point elle grandit, et il fallut les manifestations qui suivirent sa mort pour qu'elle se révélât pleinement. Mais les relations personnelles n'existèrent qu'avec ceux qu'il avait connus dans d'autres milieux. Parmi ses troubles et ses inquiétudes, son application, son désir de bien faire demeurèrent admirables. Il comprenait bien qu'on ne l'avait nommé à ce poste bien rétribué que parce qu'on espérait l'attacher définitivement au Japon, parce que ses premiers livres avaient assuré au pays d'universelles sympathies et que l'on comptait bien que d'autres suivraient. Cette attente d'une « ponte » ininterrompue le paralyse et l'irrite et lui fait déchirer bien des pages, sacrifier le produit de bien des heures de travail. Mais le professeur ne consent jamais à faillir à sa tâche. Dans ses lettres il ne parle guère que de tout ce qui lui manque d'études premières pour être à la hauteur des exigences de sa conscience. Mais ses cours dont il ne traçait que de simples canevas ont été recueillis, notés de jour en jour avec une patience et une exactitude bien japonaises. Un fragment seulement en a été publié; il nous montre dans toute l'élégance de cet esprit remarquable, le tact et la délicatesse avec lesquels il cherchait à rendre accessibles à la mentalité nipponne les beautés de la poésie occidentale et comment surtout il s'efforçait à dégager ce qui dans l'art de tous

(1) *Correspondance II, passim.*

Digitized by Google

les pays est essentiel. Il serait hautement désirable que l'ensemble des cahiers qui sont entre les mains d'Ochiai fussent publiés un jour.

Je dirai un mot plus loin de la manière dont le gouvernement se priva brusquement des services de Hearn et des chagrins qui hâtèrent sa fin. L'essentiel pour le moment était de bien montrer à quel point le professorat et la manière dont il en comprit les devoirs favorisèrent cette communion profonde, jamais réalisée auparavant entre un Occidental et le plus artiste des pays d'Extrême-Orient. Nous avons vu d'autre part ce qu'était cet Occidental et comment il se prépara à son rôle de poète interprète. Il nous reste à dire un mot encore de son mariage avant d'arriver à nos conclusions.

VIII

Nous avons vu que Lafcadio Hearn s'était marié à Matsué, presque immédiatement après son arrivée dans le pays. Loti, lui aussi s'était marié au Japon et c'est ce mariage qui fait le sujet du premier livre qu'il consacra à ce pays, livre merveilleux du reste et profondément admiré dans sa forme par Hearn.

Il est impossible, je crois, à part certains rapprochements résultant de ce que les deux écrivains ont décrit parfois des sites identiques, d'imaginer un contraste plus profond que celui que révèle la comparaison de leurs œuvres.

Il n'est peut-être pas inutile de nous arrêter un moment à ce mariage de Loti, qui paraît bien avoir un fond de réalité. Par contraste il nous aidera à faire comprendre celui de l'autre.

L'écrivain français a parlé du Japon en homme qui de parti-pris n'a pas voulu le voir que par ses côtés extérieurs. A l'avance il s'est cuirassé contre toute émotion; il entend ne connaître le pays que comme un endroit curieux, un musée de choses jolies parfois, plus souvent bizarres ou comiques et le siège d'une population, maniérée, mièvre, nettement antipathique. De

Digitized by Google

celle-ci il n'approche qu'en raison du plaisir qu'il espère en tirer. En général il le tient à la pleine distance de son mépris, qui est immense.

Il est bien évident qu'au moment de ce premier livre il ne place pas les Japonais beaucoup au dessus de certains Polynésiens et que même dans son estime, *Madame Chrysanthème* ne vaut pas *Rarahu*. Quand il vint visiter les Nippons, il se faisait certainement une très haute idée des droits des races supérieures. Il débarque à Nagasaki résolu à « se marier » comme on se marie à Honolulu. Quand il parle de se marier, il ne se sert pas d'un euphémisme; il ne s'agit pas de ramasser une fille faisant profession de se donner. Il ne veut ni d'une prostituée ni même d'une geisha. Il sait qu'au Japon certaines formes du mariage se concluent et se défont facilement; que dans les ports ouverts, des mères se rencontrent qui, moyennant avantages pécuniaires se prêteront à ces unions, même en sachant que le lien ne sera pas longtemps respecté. Sait-il aussi que ces combinaisons, pour louches et suspectes qu'elles sont, se font indépendamment de l'aveu de l'intéressée, de l'épouse qui — à l'époque du livre, toute proche encore de l'origine de l'ère nouvelle —, était en fait la chose de ses parents?

On lui livre donc une jeune fille, presque une enfant, dont le passé ne trahit rien de honteux, qui certes ne connait pas grand chose de la vie et a toutes les raisons du monde de considérer comme sérieuse cette cérémonie que la police a solennellement enregistrée.

En fait M^me^ Chrysanthème est irréprochable. Lisez entre les lignes, contentez-vous même ce qui est dit tout au long. Elle est exquise de patience, d'oubli de soi, de douceur, de distinction simple pendant toute la durée de cette alliance dont elle accepte sérieusement tous les devoirs. Il est impossible de ne pas distinguer en elles les vertus que d'autres — et Lafcadio Hearn tout le premier —, ont reconnues à la femme japonaise.

Moralement, à côté d'elle, l'écrivain, malgré toute l'acuité de sa vision, l'élégance de sa langue, ses facultés surprenantes

Digitized by Google

de peintre, nous apparait dans l'égoïsme qu'il affiche, comme assez déplaisant et un tantinet... vulgaire. Le mépris sans excuse qu'il ne cesse d'étaler, la répétition, assez prétentieuse, il faut bien l'avouer, de ses éternels « cela m'est bien égal », ce long libertinage de dilettante que ne relève pas un moment, même fugitif, d'entrainement véritable, tout cela est quelque peu agaçant parce que l'on y découvre sans cesse un vice qui affecte le livre tout entier et l'empêche d'avoir une portée véritable.

Peintre habituellement admirable des pays qu'il traverse, Loti n'a tracé dans *Madame Chrysanthème* et dans les livres suivants qu'un tableau, plein d'aperçus charmants, sans doute, mais faussé dans son ensemble. On peut même dire que, dans les conclusions qu'il a ébauchées, il a commis une des plus extraordinaires erreurs qu'un auteur, appréciant un pays étranger, ait commises. Dans ces pages brillantes, le Japon se reflète comme en un miroir brisé; mille images très jolies y sont juxtaposées, chacune d'elles est partiellement exacte mais l'ensemble est infidèle.

Nous citions plus haut le mot de Carlyle repris par Wagner (1). En le retournant on peut dire non moins justement que le mépris et les préoccupations personnelles troublent les visions les plus claires.

Après le mariage japonais de Loti, voyons celui de Hearn. Des circonstances qui l'entourèrent, des préliminaires, de la cérémonie, nous ne savons rien. Dans les premiers temps l'auteur est d'une réserve extrême, il ne commence guère à parler, à se confier à ses amis qu'à partir de la naissance de son premier enfant. Que fut ce ménage, dans quels sentiments l'époux vécut-il?

Prenons son dernier livre, écrit après une union de quatorze années et quand la mort était toute proche :

« L'on a dit justement que le plus étonnant des produits esthétiques du Japon..., c'est la femme japonaise. Devant cette

(1) *Revue de Belgique*, août 1908, p. 343.

Digitized by Google

création morale, la critique reste muette. Aucune faute n'est à relever, sauf peut-être que c'en est une que de se revêtir d'un charme dont un monde d'égoïsme et de lutte ne saurait s'accommoder..... son charme est celui d'un monde évanoui, un charme étrange, entraînant, indéfinissable, le parfum d'une fleur dont l'espèce disparut en Occident avant la formation des langues modernes. Elle ne peut être transplantée sous un soleil étranger, sa forme s'altère, les couleurs s'effacent, le parfum s'envole. La Japonaise ne peut être connue que chez elle, telle qu'elle a été préparée et conduite à la perfection par l'éducation des temps jadis, pour cette société étrange dans laquelle son être moral, — avec sa délicatesse, son suprême oubli de soi, sa piété d'enfant, sa franchise, son intuition exquise et pleine de tact de tous les moyens de répandre le bonheur autour d'elle, — peut être compris et apprécié..... Un être incapable d'une vilenie, incapable d'égoïsme, incapable d'aucune action contraire à sa conception héréditaire du juste, cependant malgré sa douceur et son amabilité prêt à tout moment à quitter la vie, à sacrifier tout au monde au premier appel du devoir... »

Il est difficile de donner par quelques extraits une idée satisfaisante de ce panégyrique extraordinaire qui se prolonge avec éloquence six grandes pages durant (1). Les mêmes idées s'étaient précédemment déjà exprimées dans la correspondance. Après avoir avec quelque amertume dit les désillusions que lui ont causées certains hommes du pays, il ajoute : « Mais combien est exquise la Japonaise; toutes les possibilités de la race pour le bien semblent s'être concentrées en elle..... Sous l'idolâtrie dont elle est l'objet, le caractère de l'Américaine devient d'une dureté de diamant. Dans l'ordre éternel des choses, qui faut-il placer plus haut ? L'enfantine, la confiante, la douce Japonaise ou la Circé occidentale de notre société plus artificielle, la superbe, la calculatrice, la pénétrante, avec son pouvoir immense pour le mal et sa capacité réduite pour le bien ? (2) ».

(1) JAPAN, *An Interpretation* (Marmillon), p. 392-398.
(2) *Correspondance II*, p. 35. A Chamberlain.

Digitized by Google

Ailleurs, parlant de son premier enfant : « La famille tout entière est toujours occupée du petit : ses intérêts et ses besoins font la loi de la maison... Mais la mère ! Jamais elle n'a une heure de repos suivi. (Les mères japonaises nourrissent au sein pendant deux ans.) Le sommeil n'existe pour elle qu'autant qu'il le permette, et cependant tout cela n'est que joie pour elle. Comme elle lui a enseigné déjà la politesse japonaise, la façon de commencer et de finir la journée en se prosternant devant son père, de demander ce qu'il désire en présentant les mains de la manière convenable, de sourire, d'entendre les noms des choses avant d'être à même de les prononcer. Je ne puis comprendre comment l'on y parvint. Une patience d'ange et la force de l'amour seules peuvent avoir fait cela. Je voudrais qu'il fût sevré, mais on ne veut pas en entendre parler; rien qu'à cette idée, la vieille grand-mère s'irrite. Ce n'est que dans les relations domestiques que les gens sont assez eux-mêmes pour se faire connaître, pour montrer ce qu'est en somme la nature humaine, sa beauté, son caractère divin. Partout ailleurs nous sommes sur nos gardes. C'est là la joie de la vie, après tout, n'est-il pas vrai ? » (1).

Faut-il à présent montrer cette vie conjugale exceptionnelle dans son influence sur l'artiste et sur la beauté de son œuvre ? Une citation de quelques mots y suffira : « La voir dans l'intimité, accomplissant les devoirs de la maison, recevant des hôtes, disposant des fleurs ou jouant avec ses enfants, *c'est recevoir une leçon d'esthétique orientale, pour peu que l'on ait la tête et le cœur disposés à apprendre.*

(*A suivre.*) JOSEPH DE SMET.

(1) *Correspondance II*, p. 191. A Sentaro Nishida.

Digitized by Google

NÉMÉSIS[1]

SECONDE PARTIE.

What pleasure can we have
To war with evil? Is there any peace
In ever climbing up the climbing wave?
All things have rest and ripen towards the grave
In silence; ripen, fall and cease.
Give us long rest and death; dark death or dreamful ease.

SHELLEY.

I

C'était en juin, vers onze heures du matin, quelques mois après que miss Doris Carlyon s'était présentée à l'étude de MM. Brown, Jones & Brown, pour répondre à leur invitation. Ce jour-ci, preuve que ces messieurs avaient été satisfaits pleinement, l'héritière visitait pour la première fois le domaine splendide que nous appellerions château et que les Anglais se contentent de nommer une maison de campagne.

Elle n'était pas seule. Le clerc de confiance de la firme Brown & C° était arrivé à Carlyon Court en temps pour prévenir la vieille femme de charge que sa nouvelle maîtresse venait visiter ses possessions. Et à côté de Doris, lui parlant avec animation, lui désignant les beautés, les singularités du parc ou de l'habitation avec une connaissance de son sujet qui en trahissait l'amour ou l'accoutumance bien grande, marchait un homme d'une trentaine d'années, avec cette physionomie clairement dessinée, cette silhouette droite, cette marche de l'athlète entraîné, cette propreté

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* d'octobre 1908.

Digitized by Google

générale du physique et du moral qui décèlent immédiatement l'Anglais de bonne famille.

« Vous remarquerez, ma cousine, expliquait-il à Doris appuyée sur la balustrade d'une des profondes embrasures, que l'on a comblé les fossés qui étaient malsains, mais qu'à part ce changement regrettable...

— Regrettable? Vous trouvez?

— Je suis très attaché au passé historique de notre famille comme d'ailleurs à celui de mes voisins. Plus vous me connaîtrez, moins vous me jugerez moderne. Les lois sanitaires ne me trouvent exact observateur que dans les questions d'égouts et de maisons d'ouvriers. Ah! pour cela!... Mes ouvriers doivent accepter la propreté minutieuse et les réglementations hygiéniques que je leur impose ou déloger.

— Et pourquoi ne vous intéressez-vous qu'à leur santé, non pas à la nôtre?

— Nos aïeux ont vécu ici; les fossés étaient pleins d'eau stagnante et ils n'en souffraient pas. Mais ils avaient autre chose en tête que leur self, et les maladies possibles et impossibles. On n'avait pas appris la nécessité d'une appendicite et le chic d'une neurasthénie! »

Doris sourit.

Elle portait avec une distinction parfaite un costume de toile blanche, un chapeau de paille naturelle d'où tombait une écharpe de tulle dont elle s'enveloppait et se voilait en partie. Svelte et grande, le pas léger, le geste sobre, elle avançait presque silencieuse, écoutant beaucoup, ne donnant que la réplique nécessaire, l'air sérieux et recueilli, tel qu'on l'attendait certainement de celle qui revenait au berceau de sa famille, rappelée par un miracle, retrouvée par un hasard. La femme de charge l'avait reconnue à son premier pas dans le hall.

« Tout à fait Master Arthur à vingt ans! avait-elle murmuré en apercevant la jeune femme. Et quand celle-ci lui eut tendu la main et dit d'un ton pénétré :

— Ma chère Madame Wilson, j'espère que vous allez m'aider dans ma tâche de maîtresse de Carlyon Court... »

Digitized by Google

L'ancienne féale de la vieille famille en s'essuyant les yeux, déclara que c'était tout le sourire, toute la bonté de Master Arthur qui revivaient en sa fille!

Vers midi, l'inspection à peu près terminée, le clerc renvoyé à Londres avec une large indemnité — et une âme de clerc satisfaite et tout à fait sûre de l'origine noble de Miss Carlyon — celle-ci proposa à son cousin de vouloir bien inspecter les écuries et décider, en consultant le chef groom, les questions d'achat de chevaux. Pour elle, très fatiguée, elle allait se reposer dans son appartement où on lui monterait un léger lunch.

« Je vous verrai encore aujourd'hui? s'informa le jeune homme, cordialement inquiet. Ces santés de femme, c'était si étrange! On ne savait jamais à quoi s'attendre. Cette cousine qu'il connaissait depuis un mois, ne semblait-elle pas de fer? Et elle était harassée...

— J'aurai le plaisir de vous verser une tasse de thé à quatre heures, dans le hall, répondit-elle avec un sourire. Et elle monta légèrement le vaste escalier aux marches de chêne soutenues, chacune, par un large sphynx en bronze. »

Quand elle fut enfermée, débarrassée de sa femme de chambre, seule, libre de se jeter dans un fauteuil, de grimacer, de se montrer telle qu'elle était, de révéler son visage ridé par la contrainte des sourires de commande, son corps harassé des attitudes forcées, elle respira longuement.

La voie des transgresseurs est dure.

Ah! cela valait-il la peine, cela valait-il la peine?... Question éternelle, grinçante, hurlante, question de toutes les minutes, à travers mensonges, angoisses, alertes, questions parées comme à bout d'épée en duel, réponses heureuses, explications toutes simples qui avaient demandé des nuits de réflexion!...

Et soudain, redressée, debout contre la fenêtre d'où elle apercevait le parc profond et frais sous ses grands arbres, les pelouses d'un vert d'émeraude où passaient d'une course effarouchée les daims et les biches, où étincelait au loin l'eau mystérieuse d'un large étang.

Digitized by Google

« Oui, oui, prononça-t-elle avec énergie, oui, cela vaut toutes les peines, toutes les angoisses, toutes les terreurs, pas pour la possession de ces choses en elle-même, mais pour l'immunité qu'elle me crée! Pour la personnalité qui me défend; oui cela vaut tout ce que cela coûte. » Même le mensonge, Doris? Pourchassée, terrifiée, pour éviter le malheur, fais-tu le mal? Quelle douleur au monde n'est-elle pas supportable à côté de cette torture : une conscience souffrante? Quel être a-t-il le droit de tuer l'esprit qui est en lui, pour éviter de souffrir?...

II

Ce soir-là, et après avoir présidé au thé dans le grand hall seigneurial et au dîner dans la salle à manger intime, toute en bois d'olivier et en vieux Delf; après avoir fait avec lui un tour dans le parc, Doris avait laissé son cousin enchanté d'elle et s'était retirée de bonne heure, sous prétexte de correspondance indispensable.

Percy Lestrange n'avait pas été sans s'inquiéter fort lorsque les recherches ordonnées par le testament de son grand-père commencèrent. L'héritière de ces propriétés, que serait-elle? Voilà ce qui préoccupait tant son cousin.

La question de l'héritage en soi était tout à fait secondaire. Lestrange, à défaut de petite-fille du vieux Carlyon, devenait propriétaire des domaines de la famille; il n'était ni assez fou pour dédaigner cette fortune, ni assez avide pour la désirer. Fils d'une fille aînée, il avait tout ce qu'il lui fallait : une large aisance, une belle maison, des œuvres d'art dont il jouissait en attendant que son fils aîné en héritât; et tout ce qui le troublait en l'occurrence, c'était la personnalité possible de sa cousine.

Que serait une fille d'Arthur Carlyon, une fille de la serveuse de bar qu'il avait épousée contre vents et marée, une fille élevée ou plutôt poussée en ces colonies africaines sans instruction, sans culture, peut-être simplement vulgaire et peut-être pire?

Digitized by Google

Il fut plus qu'agréablement surpris, il fut conquis, subjugué, enchanté quand MM. Brown & C° lui présentèrent comme sa cousine une jeune femme élégamment et discrètement habillée, parlant le plus pur anglais d'une voix plutôt lasse, et qui avait de la race depuis les pieds étroits jusqu'à la tête, petite et fière!

Il la trouva cent fois plus charmante de ce qu'il l'avait crainte si répulsive.

Et ce soir de juin, encore, promenant sa rêverie sur la terrasse ouest du chateau, fumant sans trop le savoir, il se redisait que cette « coloniale », selon le titre plutôt méprisant que donnent les familles entées à la campagne à ceux qui ont fait leur position aux colonies — que cette nouvelle arrivée dans un luxe et un état de maison si impressionnant se tirait parfaitement d'affaire.

« Ce que c'est que le sang! » pensait le fils de la vieille race normande qui avait guerroyé avec Rollon et gagné son domaine anglais à Hastings, aux côtés du Conquérant.

Et pendant qu'il pensait, non sans un plaisir tout nouveau, à cette aimable jeune femme, celle-ci étendue sur un sofa, loin de la lampe à abat-jour de dentelles, rêvait aussi, réfléchissait aussi et revoyait le passé détestable dont elle s'évadait dans le parjure.

Marie Delas était née d'un père français et d'une mère anglaise, parents riches, gens du monde, lancés, amateurs d'art et surtout, désireux d'être à la mode et au ton du jour.

Marie, leur fille unique, eut l'éducation que reçoivent cent mille filles de sa classe. Une école d'abord, où elles se décrassent de leur ignorance de bébé; et puis les cours, qui finissent par les examens et des diplômes.

A la maison, intelligente et vive, la fillette trouvait ample intérêt à suivre les conversations des connaissances et visiteurs. Le dîner du jeudi était une institution chez les Delas. La jolie Anglaise, au teint nacré, aux yeux bruns, avec cheveux auburn avait beaucoup de succès dans le monde qu'elle fréquentait. Combien y a-t-il de « mondes » dans une capitale, à Paris, à Londres? Que de nuances, de différences

Digitized by Google

minuscules, de détails ténus séparent ces centaines de systèmes dont chacune a un soleil autour duquel il gravite, qu'il imite, qu'il adore et envie et dont il reflète avec orgueil les erreurs autant — plus — que les qualités?

Le système où gravitaient les Delas était artistico-poético mondain. Des peintres, des poètes, oui, on y rencontrait nombre d'artistes de la brosse, la plume et la craie. Mais ils étaient raffinés quant au gilet dernière coupe, à la cravate dernière teinte; nul n'y portait les cheveux longs et tous étaient aussi scrupuleusement rasés que s'ils étaient de la suite adoratrice de Joe Chamberlain.

« Mes amis sont des artistes, disait M. Delas; mais pas des bohêmes! »

Lui-même dessinait un peu, pianotait un peu, versifiait un peu. Madame jouait du violon avec une certaine maestria. Le jeudi, on trouvait à dîner chez eux la fine fleur de ces artistes qui n'étaient pas des bohêmes. Parisiens — même ceux qui étaient venus de Bruxelles, de Munich, ou d'Islington — fut-ce de Marseille — ces phalènes brûlées au soleil éclatant de Paris parlaient couramment l'argot particulier à la ville et à leur cercle. Réparties, improvisations bona fide ou spécieuses, mais toujours brillantes, l'esprit tombait en cascades étincelantes entre les plats légers et les vins généreux. Marie écoutait. Il lui arrivait de jeter un mot parmi les autres; un regard de sa mère la faisait taire. Mais quelqu'un et parfois plusieurs, avaient ri. Elle gagna à ces contacts beaucoup d'éclat, de ce genre de réplique et de conversation qui éblouissent; l'art de dire parfois des choses profondes, toujours drôles, mais qui ne sont jamais ni généreuses ni même justes.

La blague, l'abominable blague qui souille tout, qui gâte tout, qui est au cœur du sublime comme est le chancre au cœur des roses, la blague lui fut une arme coutumière et facile.

Il n'y a rien qu'on ne puisse, d'un mot, d'une grimace rendre ridicule. Ces messieurs et ces dames ridiculisaient impieusement parce qu'il faut avoir une âme large et une

Digitized by Google

intelligence cultivée pour admirer et le montrer. N'ayant le cerveau ni le cœur nécessaire, ils blaguaient. C'est infiniment plus aisé. Et, à 17 ans, on se prend à ces choses : le succès est un appât invincible. Marie railla avec gaîté, avec légèreté. Et son esprit gagna la lèpre. Elle douta de tout. Ou plutôt elle crut au mensonge, aux tromperies, aux sentiments intéressés, au double fond de tous les actes, au mal dans toutes les vies.

C'est ainsi qu'elle se maria.

Aima-t-elle jamais l'homme charmant qu'elle choisit? Ils étaient plusieurs qui lui faisaient la cour, quelques-uns pour ses beaux yeux — qui étaient doux et lumineux — et d'autres pour les beaux yeux de sa cassette. Car la fille unique de M. et M^me^ Delas ne pouvait manquer d'être bien dotée et beauté apanagée n'en était que plus belle pour Franz Fleury.

Pour lui rendre justice, il aurait épousé une mendiante à l'instant où la fantaisie et ce qu'il appelait l'amour, l'y eussent incité.

Mais il était de ceux qui, plus ou moins à la merci de leurs vices, les conduisent cependant en partie. Il se lançait sur les flots les plus turbides; une fois lancé il n'abandonnait pas la barque; tenait assez fermement la barre pour que l'esquif ne sombrât pas... ou ne sombrât qu'en vue de terres fort proches. Pour abandonner la métaphore, Franz Fleury était un voluptueux que guidait surtout l'intérêt! Beaucoup d'allures et des meilleures; mieux que beau, ce qui parfois est ridicule et parfois efféminé, doué d'une éloquence perfide par un charme, un esprit, un tact parfaits; spirituel plus qu'intelligent, amateur plus qu'artiste, et snob plus qu'amateur, adroit, aimable, amoureux, sec comme granit, amer comme ciguë, égoïste, étroit, oublieux de tout ce qui n'est pas soi, changeant avec la minute qui passe, délicieux en compagnie, maussade et presque vulgaire au logis — l'égoïste tombe fatalement aux pires vulgarités et seul l'esprit généreux a la distinction dans le jour-à-jour — tel était le mari que se découvrit la jeune femme lorsque trois

Digitized by Google

mois eurent passé sur ce que Franz Fleury avait appelé un grand amour.

Il est bon de se méfier des hommes qui cataloguent leurs tendresses. L'amour est un mot — et une chose — que tout qualificatif diminue.

Pour continuer l'histoire douloureusement banale de Marie Fleury, ses parents moururent, la mère ne survivant que d'une année au père. Marie hérita. Son mari et elle étant déjà alors pleinement dans un de ces horribles malentendus des deux natures qui sont impossibles à réparer, parce que leur essence gît dans la fibre des muscles et la moëlle des os. Marie s'efforçait de dompter la vivacité volcanique de son humeur. En d'autres termes, elle était colérique, trop jeune pour posséder son cœur en paix et comprendre les torts d'autrui. La patience de soi-même et des autres, et la mansuétude qui peut entrer dans l'âme du voisin, la juger avec charité, et la punir avec justice, sont des qualités de l'âge moyen, des forces d'un moral qui a combattu et qui admet que d'autres succombent là où il pencha peut-être beaucoup vers la faute. Ne demandez aux jeunes ni justice ni indulgence. Ils ont, en revanche, l'enthousiasme enflammé, les désirs impétueux et l'art d'oublier.

Il est probable que si Marie avait eu 40 ans au lieu de 18 quand elle épousa Franz, elle eût pu, des fragments de félicités rêvées, mosaïquer encore un bonheur très sortable. Mais à 18 ans, trouver un égoïste dans le paladin, un infidèle au cœur capricieux dans le troubadour, à la place du héros un esprit prudent dans la défense et affamé dans la recette... cela ne se pardonne pas. L'enfant gâtée qu'elle était cria de rage; lui, qui avait été plus gâté qu'elle par des mains plus nombreuses, trépigna de fureur. Piètre, il lui jeta à la figure, en mots que le dépit déchiquetait, tout l'honneur qu'il lui avait fait en la choisissant; fat, il ajouta la longue énumération de ses conquêtes... Ce fut déplorable et piteux.

Bientôt, ce devint douloureux. Car les misères de la vie à deux s'enveniment du contact des privations que crée la

Digitized by Google

pauvreté; et ils furent pauvres. Franz Fleury était trop plein de soi; trop sûr de son omniscience pour ne pas tomber des premiers au piège d'un Turcaret. Rien de facile à abuser comme l'homme vaniteux. Une société pour l'exploitation des mines de poudre à canon emporta, en tombant dans le précipice, tout l'avoir des deux époux.

Le premier effet de ce coup fut de rapprocher Marie de Franz, car il est féminin de pardonner tous ses torts à qui souffre et la femme digne de ce nom met toujours le cœur à la place de la logique.

Mais reçue avec des vitupérations, des regrets immondes de s'être embarrassé d'une femme et de n'avoir pas su choisir la mieux rentée — la jeune femme se retira.

Et ce fut la vie sordide et cruelle des déclassés. Ruinés, privés de ce qu'ils avaient considéré comme nécessaire et qui ne pouvait plus même être procuré comme superflu; vivant de la vente de restants d'opulence qui les premiers jours sont des bijoux, et quelques mois après, des vêtements; courant, lui, le louis prêté parmi les camarades bientôt méfiants; essayant, elle, de tous les métiers de celle qui n'en a pas, et trouvant toujours que ni l'intelligence ni la bonne volonté — ni l'amère maîtresse la nécessité — ne remplacent l'apprentissage d'une profession, ils traînèrent deux, trois ans, et connurent l'amertume de cette lie nauséabonde qu'on n'oublie jamais.

Puis ce fut, tout à coup, pire encore.

Fleury vola. Non pas de ce vol élégant, la carte marquée, ou de ce vol intelligent : la finance; mais à l'apache, en Mandrin, qui avait jeté le feutre pour adopter la casquette et remplacé le pistolet d'arçon par le surin. Férocement, lâchement, il vola.

Elle ne le sut, ne le devina qu'en le voyant un soir rentrer, livide et soutenu par des associés ou des initiateurs, et se tapir au logis comme un lièvre au gîte, quand les chiens passent, donnant de la voix. Il était blessé, il refusa tout médecin et elle découvrit ainsi qu'il avait de l'or dans ses poches. Elle n'en avait plus vu, depuis des mois. Elle eut peur.

Digitized by Google

Guéri, il repartit pour des occupations qu'elle ne savait pas et auxquelles elle n'osait penser. A ses travaux d'aiguille, rémunérés pitoyablement, dans sa solitude en pleine foule de la grande ville, elle aigrit. Ce malheur, ces infortunes doublés d'inconnu ignoble vaguement soupçonné, la rendirent méchante. Elle ne croyait à rien; elle n'avait pas de principe sérieux où raccrocher une foi, un amour; un cœur féminin qui ne peut croire et aimer tourne mal. Elle commença à se faire un programme; elle se promit de chercher des occasions de revanche sur la fortune. Elle se traça des plans de conduite dont tout le mobile était : réussir. En théorie, elle osa tout. Et c'est trop que de la théorie! Celle qui a théorisé sur le vice n'est plus immaculée; si elle n'a pas encore mis ses théories en pratique, c'est que l'occasion seule lui a manqué. La vie entière de Marie était en suspens quand un incident la sauva : son mari fut arrêté et condamné pour meurtre. Certaines raisons, trop juridiques pour être compréhensibles, le firent échapper à la peine capitale et Marie, dans l'horreur de tout son être, entendit tomber sur cette tête où s'était posée ses lèvres, la sentence : huit ans de travaux forcés.

Marie en proie à une terreur, à une douleur atroce, sortit du Palais de Justice à demi folle. Quelques heures après elle se retrouva dans son misérable logis sans trop savoir comment elle y était revenue. La nuit qu'elle passa sur une chaise, le matin du lendemain, heures à heures, elle les employa à chercher, chercher désespérément que faire, comment fuir au plus vite, au plus loin?...

Elle n'avait personne qui put l'aider, ayant beaucoup de relations et ne comptant pas un ami. De parents, elle ne s'en savait pas. Peut-être, en Angleterre... mais certainement aucun qui puissent, qui veuillent la recueillir...

Beaucoup ont connu de ces solitudes absolues au milieu des foules affairées des grands centres de civilisation. Qu'ils se remémorent; n'est-ce pas un moment de désespoir que celui où on souffre, absolument seul?

Et pour une femme, n'est-ce pas le moment de la plus dangereuse tentation?

Digitized by Google

Les plus petits rouages sont parfois très importants dans la grande machine compliquée, la vie. La fruitière chez qui Marie, en hâte, venait chercher un peu de lait, lui dit :

« C'est un terrible malheur qui vous frappe, Mme Fleury. Oui, oui, je sais ; je lis toujours la Chronique des Tribunaux, c'est bien plus palpitant que le feuilleton, allez !... Vous êtes sans doute en train de chercher quelque chose hors du pays?... Je me demande si je n'ai pas là sous la main ce qu'il vous faut? »

Et elle expliqua qu'une dame anglaise ou allemande lui avait demandé une bonne d'enfant un peu supérieure, comme une demi-gouvernante, pour l'accompagner en Afrique :

« Non pas que je sache ce que cela vaut ni où cette dame vous mènera, ajouta la fruitière, mais... »

Son ton, son air disait « mais dans votre situation, vous inquièterez-vous de ces bagatelles ».

Marie remercia avec effusion. Il y avait donc encore une issue Et ce fut bref. Elle se présenta comme une femme dont le mari était en Afrique où elle voulait le rejoindre. L'étrangère allait au Transvaal; Marie lui plut comme langage et comme manières. Ce fut conclu avec cette facilité que l'on met de nos jours à engager les services intimes des inconnus les moins sûrs... cette fois-ci, c'était bon pour la maîtresse et la servante.

C'est ainsi que Marie Fleury, un an jour pour jour après l'entrée en cellule de son mari, se trouva à l'auberge de la route de Mafeking, en temps pour soigner Doris Carlyon, recevoir son dernier soupir, et se voir endosser le nom de la morte, dont bientôt elle allait volontairement s'approprier la personnalité et la fortune...

Le vent qui s'élève aux soirs d'été agitait doucement les branches des hêtres majestueux, des chênes centenaires du parc; les étoiles criblaient le ciel de feux tremblants; des fleurs montait un arome lourd que le vent poussait dans la chambre. Marie Fleury, frissonnante, émue au souvenir de ce passé si proche, si clos, s'appuya au marbre de la fenêtre, et une fois de plus, en pleine connaissance d'elle-même et

Digitized by Google

des faits, elle accepta ce qui était arrivé, elle prit l'entière responsabilité de l'acte de tromperie qu'elle avait posé.

III

La nouvelle existence s'arrangea.

Nouveau milieu, nouvelle situation comportant des plaisirs inconnus, des responsabilités surtout, selon l'opinion de Lestrange.

La grande maison de Cadogan square, à Londres, avec ses domestiques, sa femme de charge; Carlyon Court et tout son peuple, gens de maison, gens d'écurie, jardiniers, ce département si important dans l'économie des maisons de campagne anglaises; la Lodge, le pavillon de chasse en Ecosse, tout cela demandait une surveillance sérieuse, de la méthode, de l'ordre. M^me^ Wilson, la femme de charge du château, était le recours, l'ange sauveur de la maîtresse très novice. Percy, d'un autre côté et pour d'autres détails, lui était d'une grande aide. Enfin les dames du voisinage étaient prêtes à conseiller de toute façon l'héritière si romanesquement retrouvée.

Ç'avait été un roman ardemment suivi, passionnément discuté. Tous avaient craint ce que craignit Percy Lestrange. On s'apprêtait à beaucoup pardonner à la petite-fille de Carlyon, de Carlyon Court, mais on frémissait à l'étendue des offenses qu'elle était sûre de commettre.

Et voilà qu'elle n'en commettait pas; qu'elle était distinguée et correcte, qu'elle avouait en souriant ignorer les us de sa nouvelle patrie, mais qu'elle s'efforçait de les apprendre et de les pratiquer!...

Ce fut pour elle un engouement sans exception. Les hommes la trouvaient jolie, mais les femmes ne la trouvaient pas coquette. Ceci fit donc pardonner cela. Elle était maladroite aux sports. On lui nomma dix professeurs d'office. Et chose curieuse! les filles de son âge — ou de l'âge qu'on lui croyait — étaient aussi désireuses de l'initier aux mystères du golf que l'étaient les sportsmen. Marie, toute

Digitized by Google

sa vie eut la même attraction pour les deux sexes, parce que le fond de son caractère était un immense besoin d'être aimée, ce qui la rendait charmante, lui donnant une cordiale amabilité, une finesse de tact, une façon de dire et d'écouter propres à lui gagner toutes les sympathies. Ces dons, qui trahissent le désir tout-puissant d'affection, sont des plus dangereux qui soient. Il faut à qui en est apanagé une force d'âme peu commune s'il veut rester vrai et franc alors que son amabilité le pousse aux politesses cousines du mensonge...

Le chef jardinier, un Ecossais naturellement, tout de suite eut pour sa nouvelle maîtresse des faveurs que M. Carlyon n'avait jamais connues.

Elle put cueillir des fleurs et des fruits, indiquer ses goûts à propos de parterres ou de bosquets, sans que le tyran des jardins en prit aucun ombrage. L'intendant se plut à enseigner à l'ignorante toutes les ruses du métier; la promena par ses propriétés, lui expliqua tous les détails de l'exploitation. Les sollicitors

. . . . . pour un notaire, honnête!

s'étaient bien plus vite départis de leur réserve armée avec elle qu'avec la clientèle habituelle de ces messieurs, et dans un cas d'héritage, encore! Il est certain que le témoignage des Smith-Newbell, la possession des papiers, le séjour en Afrique du Sud où l'on savait Arthur Carlyon, tout avait contribué à assurer la situation de Doris Carlyon. Mais, bien que certains affectent de mépriser ces influences, la force d'attraction qui existe chez quelques êtres, à part de toute beauté ou de toute intelligence, le pouvoir de plaire et d'être aimé, aident merveilleusement dans la vie. Ce magnétisme tout-puissant, Doris Carlyon, puisqu'il vaut mieux garder à la jeune femme le nom qu'elle avait pris, le possédait au plus haut point. Elle comptait autant de sympathies que de relations; et cela la servit grandement.

Les domestiques l'avaient adoptée d'emblée, détail très important pour elle; Perkin Warbeck, Louis XVII à la cour de son oncle, le mage Smerdis, eussent compté comme des plus utiles un concours si désintéressé.

Digitized by Google

Le comté s'éprit d'elle, depuis le gamin en vacance jusqu'aux douairières charmées de ses bonnes façons.

Son cousin, le seul vivant des Carlyon, conquis à première vue, l'affectionnait sincèrement.

Elle n'avait plus rien à craindre. Abel, le voyageur de la diligence de Mafeking était sans doute perdu — peut-être mort — en quelque recoin du Transvaal et ne la croiserait certes plus, leurs routes ayant tellement divergé. La morte ne parlerait pas.

Et quand même le forçat, là-bas, s'évaderait-il, qu'importait à la propriétaire de Carlyon Court, membre de l'aristocratie de Blankshire, petite-fille reconnue et acceptée d'un des plus estimés de ces nobles résidents sur leur terre qu'on appelle en Angleterre « the county families »?...

Alors, de juin à décembre, Doris Carlyon mena la vie la plus délicieuse qui soit. Demandée partout, choyée chez elle, respectée et obéie, sans souci aucun de dépenses, de difficultés quelconques, elle s'initia à tous les plaisirs, à tous les intérêts de la campagne, dans un beau site, dans une habitation à la fois confortable et luxueuse, et en pleine belle saison.

Ce fut, ce temps, l'oasis verdoyante et fleurie d'autant plus riante aux yeux du voyageur qu'ils se sont brûlés à contempler les sables fauves.

Ce train de grande vie large, hospitalière, respectable, variée, combien devait l'apprécier l'ouvrière épuisée de fatigue, la femme endettée et furtive de Franz Fleury?...

(*A suivre.*) MARGUERITE COPPIN.

Digitized by Google

LA CONQUÊTE DE CANAAN

I. — Introduction.

Grâce à la religion chrétienne et à ses missions, l'influence du peuple juif est toujours puissante dans le monde civilisé et se fait sentir jusque dans les pays lointains. Ce qui touche à son histoire garde donc, pour nous, un intérêt considérable. Nous voudrions, dans ces pages, en esquisser rapidement une période : celle de la conquête de Canaan et de l'établissement des Hébreux dans le pays promis à Abraham et à sa postérité. C'est un moment décisif et particulièrement solennel pour Israël. Jadis Abraham, Isaac, Jacob, avec leurs enfants, leurs serviteurs et leurs troupeaux, ont habité sous la tente dans ces contrées, après avoir quitté la terre patriale de Chaldée; leurs descendants s'établirent en Égypte probablement au temps de la domination des Hyksos et y demeurèrent jusqu'aux jours de Moïse. Au pays de Mizraïm ils étaient fort dépendants et ne pouvaient déployer leur individualité ; puis un jour, après avoir quitté les prairies de Gosen, en murmurant, ils ont suivi Moïse dans le désert. La solitude et la pauvreté de ces lieux ne permettaient guère au peuple de grandir ; c'est en Canaan seulement, dans cette terre fertile, que les Israélites vont pouvoir jeter des racines et développer le germe moral qui est en eux, pour s'élever à travers bien des défaillances et bien des épreuves à une foi religieuse toujours plus épurée, jusqu'au jour où le plus glorieux des fils d'Israël, Jésus de Nazareth, donnera à cette foi dans le Dieu national,

Digitized by Google

l'élan victorieux qui lui permettra de conquérir et de transformer le monde. Il y a quelque chose d'étrange et d'émouvant à comparer l'influence profonde qu'exerce encore sur notre monde moderne la religion de ce peuple, à sa conduite comme une troupe pillarde et sauvage, lorsqu'il s'abattît sur le pays découlant de lait et de miel.

Il est plus difficile, aujourd'hui qu'autrefois, de se mouvoir au milieu de l'histoire d'Israël; on prenait jadis les faits tels qu'ils nous sont racontés et dans l'ordre chonologique des livres sacrés, s'efforçant de supprimer, ou faisant semblant de ne point voir les contradictions : on sentait bien qu'il y en avait, mais on n'en apercevait pas autant que nous n'en découvrons aujourd'hui; et il nous est impossible de ne pas les voir.

L'une des tâches essentielles de la critique biblique a été de déterminer l'origine des livres de la *Bible*; d'en chercher l'auteur ou les auteurs, d'en fixer la date; après cela seulement on peut juger du degré de confiance que mérite un document littéraire ou religieux.

Il est facile de comprendre quel bouleversement de nos notions historiques provoqua la découverte que plusieurs des plus importants écrits formant le canon hébreu, c'est-à-dire l'Ancien Testament, étaient souvent composés de morceaux différents, joints entre eux par plusieurs rédacteurs successifs, cherchant à faire triompher leurs idées. Il fallut bien alors se décider à reviser notre manière de concevoir « l'histoire sainte ». La théologie moderne a mis un zèle louable et considérable à cette œuvre; les résultats en sont connus et déjà assez sûrs, bien qu'on soit loin d'être partout d'accord et qu'il y ait, entre les partisans des découvertes récentes au sujet de la composition de l'Ancien Testament, de grandes divergences de points de vue.

II. — Les sources.

Avant de parler de la conquête de Canaan, nous devons donc examiner brièvement quels sont les livres qui nous en ont gardé le récit; nous avons à établir quelles sont nos sources

Digitized by Google

et ce qu'elles valent. A part ce qui nous est rapporté, au livre des *Nombres*, des premières victoires de Moïse au delà du Jourdain, le récit de la conquête de Canaan se trouve dans le livre de *Josué* et au début de celui des *Juges*.

Si nous lisons, l'un après l'autre, le livre de *Josué* et celui des *Juges*, nous sommes immédiatement frappés de leur désaccord fondamental.

Le premier, à une lecture rapide, se distingue par son allure triomphante; Israël marche de victoire en victoire sous la direction du vaillant chef qui a succédé à Moïse; les villes tombent l'une après l'autre entre ses mains; et enfin, au soir d'une vie bien remplie, vie de guerres brutales, vie de confiance religieuse en son Dieu, Josué peut regarder avec satisfaction derrière lui, car Israël jouit en paix du pays que « l'Éternel avait juré à ses pères de lui donner » (1). « Josué s'empara donc de tout le pays, selon tout ce que l'Éternel avait dit à Moïse; et Josué le donna en héritage a Israël à chacun sa portion, d'après leurs tribus; puis le pays fut en repos et sans guerre. » (2)

Le livre de *Josué* énumère même avec complaisance le partage; il détermine les limites fixées généreusement à chaque tribu et cette description se termine par ces mots : « C'est ainsi que l'Éternel donna à Israël tout le pays qu'il avait juré de donner à leurs pères; ils en prirent possession et s'y établirent. L'Éternel leur accorda du repos tout alentour; aucun de leurs ennemis ne put leur résister et l'Éternel les livra tous entre leurs mains. De toutes les bonnes paroles que l'Éternel avait dites à la maison d'Israël, aucune ne resta sans effet, toutes s'accomplirent. » (3)

C'est bien ainsi qu'on enseignait autrefois l'histoire de la conquête; une lutte épique et glorieuse, des massacres tragiques, et bientôt toute la « terre promise » partagée entre les douze tribus d'Israël, qui n'ont plus qu'à jouir de ce doux et riche pays. Mais, si nous lisons plus attentivement le livre

(1) *Exode*, XIII, 5.
(2) *Josué*, XI, 23.
(3) *Josué*, XXI, 43-45.

Digitized by Google

de *Josué*, nous y rencontrons des passages qui font réfléchir : « Les enfants d'Israël ne chassèrent point les Guéschuriens et les Maacathiens, qui ont habité au milieu d'Israël jusqu'à ce jour. » (1) « Lorsque les enfants d'Israël furent assez forts, ils assujettirent les Cananéens à un tribut, mais ils ne les chassèrent pas. » (2) « Les fils de Juda ne purent pas chasser les Jébusiens qui habitaient à Jérusalem et les Jébusiens ont habité avec les fils de Juda jusqu'à ce jour. » (3)

Et quand nous prenons le livre des *Juges*, nous constatons avec surprise combien cette guerre de conquête et d'extermination avait été incomplète, puisque sans cesse, avec une force toujours nouvelle, l'un ou l'autre de ces peuples que l'on dit être exterminés, se lève et opprime Israël jusqu'à ce que « l'Éternel leur suscite un libérateur. (4) »

Le livre des *Juges*, après avoir constaté la présence dans le pays, à côté des Israëlites, de tous ces peuples, et voulant sauvegarder l'honneur de l'Éternel, attribue alors à leur survivance un motif curieux; Dieu les aurait laissé vivre afin d'éprouver les Israëlites et de leur permettre l'apprentissage des armes : « L'Éternel voulait seulement que les générations des enfants d'Israël connussent et apprissent la guerre, ceux qui ne l'avaient pas connue auparavant. » (5)

Ces différences de tradition semblent indiquer, ici encore, que les rédacteurs du livre de *Josué* et des *Juges* ont utilisé des sources diverses qu'ils ont compilées à leur manière. Et l'on retrouve, en effet, dans *Josué* les groupes de récits plus anciens qu'on appelle le Jéhoviste et l'Elohiste; ces deux collections de traditions ont été réunies enfin, sous leur forme définitive, sous l'influence de deux autres documents importants; l'un le Deutéronomiste, l'autre le Code sacerdotal, et cela au temps de l'exil de Babylone et de la restauration.

Le livre de *Josué* fait directement suite au Pentateuque, à

(1) *Josué*, XIII, 13.
(2) *Josué*, XVII, 13.
(3) *Josué*, XV, 63.
(4) *Juges*, III, 15.
(5) *Juges*, III, 2.

Digitized by Google

tel point qu'on groupe souvent les cinq premiers livres de la *Bible* et celui de *Josué*, sous le nom d'Héxateuque; mais les rédacteurs de ce dernier livre ont profondément bouleversé les sources, de sorte qu'il est plus difficile encore qu'ailleurs de les distinguer l'une de l'autre.

Il se divise en deux parties nettement distinctes; l'une, qui comprend les douze premiers chapitres, raconte la conquête de Canaan sous la conduite du successeur de Moïse; l'autre, qui va du chapitre XIII au chapitre XXIV, décrit au contraire le partage et l'organisation du pays. Mais les rédacteurs ont donné à ces récits le caractère d'une épopée religieuse et guerrière, ce qui diminue beaucoup la confiance qu'on peut leur accorder; pour ces écrivains il s'agit avant tout de démontrer la pleine réalisation des espérances populaires, la grandeur et la vaillance du peuple hébreu, la puissance de leur Dieu à réaliser les promesses faites aux pères; et dans ce but les récits sont amplifiés et enrichis.

Le livre des *Juges*, qui raconte la période qui suit immédiatement l'entrée en Canaan, est beaucoup plus digne de foi; les récits remaniés par un rédacteur d'esprit deutéronomiste, sont empruntés à des traditions populaires, qui portent le cachet de l'authenticité; les faits notés sont vivants, pris sur le vif; et ces narrations nous obligent à modifier et à diminuer l'importance militaire que le livre de *Josué* attribue à son héros.

La partie centrale du livre des *Juges* va du chapitre III, verset 7, au chapitre XVI, verset 31; elle est précédée d'une introduction, dans l'esprit du rédacteur deutéronomiste, qui sert à expliquer les défaites et les victoires d'Israël; cette introduction s'étend du chapitre II, verset 6, au verset 6 du chapitre III; nous lui empruntons la citation suivante qui en caractérise la tendance : « Les enfants d'Israël firent ce qui déplait à l'Éternel, et ils servirent les Baals; la colère de l'Éternel s'enflamma contre Israël; il les livra entre les mains de pillards qui les pillèrent; il les vendit entre les mains de leurs ennemis... lorsque l'Éternel leur suscitait des Juges, l'Éternel était avec le Juge et il les délivrait de la main de

Digitized by Google

leurs ennemis pendant toute la vie du Juge; car l'Eternel avait pitié de leurs gémissements contre ceux qui les opprimaient... »

A cette partie centrale du livre qui nous raconte les hauts faits des douze juges, sont joints deux appendices, absolument distincts; l'un, fort intéressant, qui contient l'histoire de Mica et de son sanctuaire; l'autre, d'une valeur documentaire très douteuse, retrace les outrages faits à la femme d'un Lévite par les Benjaminites.

III. — La conquête.

Nous allons essayer maintenant, d'après ces sources, de faire une rapide esquisse de l'établissement des Israélites dans le pays de Canaan.

Après la sortie d'Egypte, le peuple hébreu vécut de longues années, quarante ans dit-on dans la presqu'île du Sinaï; ce séjour au désert lui fut fort utile.

Peu nombreux, il était encore incapable de s'attaquer aux nations exercées et vaillantes de ces contrées; c'est par prudence qu'il reste hors de leur portée, vivant de la vie assez misérable des Bédouins nomades.

Moïse, la grande figure qui domine toute cette époque, et sans laquelle nous ne comprendrions pas les destinées ultérieures d'Israël, a profité de ce séjour dans les solitudes arides du Sinaï pour insuffler à son peuple cette inspiration religieuse et morale, qui allait devenir le germe de son développement séculaire.

Il lui donna des lois; non pas toutes celles que les premiers livres de la Bible placent sous son nom, mais, certainement, le Décalogue sous sa forme primitive et quelques autres ordonnances simples et vigoureuses. Il va sans dire que celles qui concernent la célébration du culte, le sanctuaire, les sacrifices sont postérieures de bien des siècles à la conquête de Canaan et datent du temps où le temple de Jérusalem existait comme sanctuaire unique. Il a donné à son peuple, enfin, sa foi en un

Digitized by Google

Dieu moral, qui châtie le mal et qui veut qu'on fasse sa volonté; les Israélites en Egypte avaient gardé leur culte pour l'Elohim (1) de leurs ancêtres, mais Moïse, au désert, a débarrassé ce Dieu de bien des excroissances parasites, pour en faire le Jahveh saint, le Dieu qui « est », celui qui est la Vie et voulait dominer seul sur son peuple.

Le Dieu de Moïse n'est certainement encore qu'un Dieu national régnant sur Israël, mais à côté duquel d'autres divinités existent qui veillent sur d'autres peuples; n'entendons-nous pas, bien plus tard encore, Jephté, Juge de par la grâce de l'Eternel, dire au roi des Ammonites ; « ce que ton Dieu Kamosch te donne, ne le posséderais-tu pas ? Et tout ce que Jahveh, notre Dieu, a mis en notre possession devant nous, ne le posséderions-nous pas ? » (2) C'est reconnaître explicitement et l'existence, et le pouvoir d'autres dieux à côté de l'Eternel.

Le Dieu de Moïse n'est donc pas celui des prophètes, moins encore celui de Jésus; il est déjà pourtant un Dieu saint, un Dieu qui exige un culte moral, le culte de l'obéissance, qui fera la force d'Israël en Canaan, et relèvera le peuple, au milieu de ces païens sensuels et idolâtres, lorsqu'il subira l'influence déprimante d'une vie plus facile et plus large.

Moïse n'aurait accompli que cela, qu'il aurait droit à la place d'honneur qu'il occupe dans l'histoire d'Israël, car c'est lui qui l'a formé à la vie nationale, qui lui a donné, dans ses lois civiles et religieuses, un lien solide, dans la personne de son Dieu, un centre de ralliement et une source mystérieuse de force et de relèvement après les désobéissances et les chutes.

Mais Moïse a fait plus encore, il a commencé la conquête.

Quand les années eurent passé, imprimant au peuple toujours plus de cohésion, accroissant le nombre de ses hommes de guerre, les Israélites quittèrent le sud de la presqu'île du Sinaï pour s'avancer vers le Nord, c'est-à-dire dans la direction de Canaan. Une première tentative de pénétration fut faite par l'envoi des espions, qui montèrent directement à l'ouest de la

(1) Nom de Dieu dans la Bible et nom général de la divinité chez les Sémites.
(2) *Juges*, XI, 24.

Digitized by Google

mer Morte jusqu'à Hébron, situé au sud de Jérusalem; mais le rapport des espions fit comprendre au peuple qu'il n'était pas assez fort pour s'attaquer à ce point du pays (1) et c'est du côté de l'est qu'on se dirigea, contournant la mer Morte, pour arriver enfin auprès du Jourdain.

Moïse y mourut, après avoir pu s'établir assez solidement dans le pays des Amoréens et Josué, qu'il avait désigné pour son successeur, va faire le pas décisif et franchir le Jourdain (2). Le nom même du peuple hébreu, vient d'un mot qui signifie : ceux d'au delà (du fleuve).

Nous savons peu de chose de Josué; sa figure est moins bien dessinée que celle de Moïse; la personnalité même du grand législateur a fourni un modèle dont les narrateurs ont subi l'influence en parlant de Josué; le rédacteur des sources sacerdotales, a représenté celui-ci avec des traits semblables à ceux de Moïse; on lui attribue des faits miraculeux tout pareils. Moïse par exemple avait fait franchir la mer Rouge à pied sec, Josué fera passer le peuple à travers le Jourdain.

Il est donc difficile de savoir exactement quelle fut la personnalité de Josué et à quoi nous pouvons attribuer une valeur historique dans ses hauts faits d'armes.

Il fut un serviteur de son Dieu, comme Moïse l'avait été; il ne se contentait pas de conduire les Israélites à la victoire, il voulait les diriger dans l'obéissance aux lois de Jahveh; c'est, d'ailleurs, très certainement, dans le sentiment qu'il marchait sous la direction du Dieu national, qu'il entreprend ses conquêtes; c'est à lui qu'il en rend grâce; comme les chefs de cette époque, il est à la fois un chef militaire et religieux, cumulant les fonctions de commander les troupes, de rendre la justice, de présider au culte national.

Nous ne pouvons suivre le récit des conquêtes de Josué tel que le livre qui porte son nom nous les rapporte; avec ses

(1) On parle même d'une défaite à Horma, *Nombres*, XIV, 45.

(2) Les tablettes de Tell-el-Amarna (voir notre article dans la *Revue de Belgique*, 15 septembre 1904) parlent d'un peuple conquérant, les Chabiri, qui pénètre en Canaan (vers 1500). Si ces Chabiri sont des Hébreux, une partie d'entre eux y auraient alors pénétré avant Moïse.

Digitized by Google

armées, il aurait parcouru Canaan du sud au nord, partout victorieux, étendant sa puissance jusqu'à Sidon (1), l'importante métropole phénicienne; mais les récits du livre des *Juges* ne permettent pas d'admettre une action militaire aussi étendue. Après avoir passé le Jourdain, les Hébreux s'emparèrent d'abord de Jéricho; puis, plus tard, de la ville forte d'Aï.

On peut attribuer une troisième grande victoire au héros national, celle de Gabaon. Effrayés par la nouvelle de la prise de Jéricho et d'Aï et voyant les gens de Gabaon traiter alliance avec les envahisseurs, Adonitsédek, roi de Jérusalem et quatre autres princes du voisinage, marchèrent contre Josué qui les défit complètement. Cette victoire de Gabaon a joué un grand rôle dans les discussions théologiques, non point à cause de sa valeur historique, mais à cause du miracle que l'Éternel, à la demande de Josué, aurait fait en faveur de son peuple. Le soleil se serait arrêté dans sa course afin de prolonger la journée et de permettre aux vainqueurs de poursuivre et d'exterminer leurs ennemis.

Nous ne discuterons point l'erreur scientifique que suppose l'idée d'un arrêt du soleil, puisque nous savons que c'est la terre qui tourne autour de cet astre, et que c'est à elle, en conséquence, que Josué aurait dû ordonner de suspendre sa course. Mais le simple examen du texte nous amène à constater qu'il s'agit d'une citation poétique tirée de quelque chant en l'honneur de cette victoire; or, une invocation poétique doit être prise comme une *image* et non comme un *fait*. Le narrateur indique même le livre auquel cette invocation poétique est empruntée, c'est le « Sépher Hajaschar », le Livre du Juste, cité ailleurs encore dans l'Ancien Testament; le poète, dans son enthousiasme patriotique, s'écriait : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon et toi, lune, sur la vallée d'Ajalon; et le soleil s'arrêta et la lune suspendit sa course, jusqu'à ce que la nation eut tiré vengeance de ses ennemis. » Le rédacteur du livre de *Josué*, qui copia ce passage dans le livre poétique dit du *Juste*, le prit pour la notation d'un fait réel et après avoir dit : « cela n'est-il pas écrit dans le livre du *Juste?* », il ajouta gravement :

(1) *Josué*, XI, 8.

Digitized by Google

« il n'y a point eu de jour comme celui-là ni avant, ni après où l'Éternel ait écouté la voix d'un homme (1) ».

D'ailleurs, si l'on prend la peine de réfléchir, on est frappé de voir combien souvent on fait intervenir des actes miraculeux qui bouleversent le cours des événements, mais dont les conséquences sont pourtant indignes d'un si grand déploiement de force divine! Il ne s'agissait pas ici d'empêcher une défaite des Israélites, car la victoire leur appartenait déjà; d'ailleurs ils en ont subi plus d'une au cours de leur existence nationale; l'arrêt miraculeux du soleil leur aurait seulement permis de massacrer quelques milliers de Cananéens de plus!

Malgré ces victoires, la conquête n'était point achevée; Josué avait établi son camp à Guilgal, non loin du Jourdain et de Jéricho; il restait ainsi à l'extrême frontière, n'osant pas encore pénétrer et se tenant là, prêt à repasser le fleuve en cas de défaite; car au delà du fleuve, Ruben Gad, et Manassé étaient établis dans les premiers territoires conquis par Moïse; Jéricho, Aï et Gabaon qui marquent les grandes victoires de Josué sont assez proches l'une de l'autre et tracent les limites d'un territoire fort restreint sur le sol de Canaan; il est probable que de là, Josué et ses guerriers firent, soit contre le sud, soit contre le nord, des incursions, reprises après lui; les Israélites, devenant de génération en génération plus nombreux et mieux armés, purent s'établir à la longue dans le pays, d'une façon toujours plus solide.

Les habitants primitifs y demeurèrent, les uns s'étaient soumis aux vainqueurs qui ne les passèrent point tous au fil de l'épée; écoutez la plainte de l'auteur d'un psaume (2) : « Ils ne détruisirent point les peuples que l'Éternel leur avait ordonné de détruire; ils se mêlèrent avec les nations et ils apprirent leurs œuvres. » C'est aussi le refrain du premier chapitre du livre des *Juges* : « Les fils de Benjamin ne chassèrent point les Jébusiens qui habitaient à Jérusalem et les Jébusiens ont habité jusqu'à ce jour dans Jérusalem avec les fils de Benjamin »; « Manassé ne chassa point les habitants de Beth-Scéan

(1) *Josué*, X, 12-14.
(2) *Psaumes* CVI, 34, 35.

Digitized by Google

et des villes de son ressort, etc. » ; « Ephraïm ne chassa point les Cananéens qui habitaient à Guézer et les Cananéens habitèrent au milieu d'Ephraïm à Guézer ». « Les Amoréens repoussèrent dans la montagne les fils de Dan et ne les laissèrent pas descendre dans la plaine », et ainsi de suite.

Plusieurs autres de ces peuples continuèrent à être redoutables à l'abri de leurs villes fortifiées; les Jébusiens, établis à Jérusalem; jusqu'au jour où David réussit enfin à s'emparer de cette ville et à y établir sa capitale; les Philistins, au bord de la mer, divisés en cinq royaumes, Gaza, Asdod, Ascalon, Gath et Ekron (1).

Tout cela laisse donc pressentir que la période qui suivit la mort de Josué fut troublée; elle le fut en effet : au dedans c'était l'anarchie, les Israélites connurent les horreurs des guerres civiles; et, sans cesse aussi, ils passèrent de la victoire à la défaite, opprimés plus ou moins longuement par les nations qu'ils voulaient déposséder et qui, tout naturellement, se défendaient et rendaient coup pour coup.

Le livre des *Juges* ne nous permet pas de nous faire une idée exacte de cette période, sombre et obscure, de la vie du peuple hébreu; il y a là une lacune dans cette histoire que nous ne comblons qu'imparfaitement; sa durée même est difficile à établir. D'après les chiffres du livre des *Juges* nous aurions environ 400 ans, ce qui est impossible; il n'a pu s'écouler guère plus de 200 à 300 ans de Moïse à l'établissement de la royauté (2). D'ailleurs nous n'avons certainement pas les noms de tous les chefs des tribus à cette époque, mais seulement de ceux qu'un événement particulier a rendus célèbres dans le souvenir populaire; le chiffre de douze Juges, déjà, fait pressentir une liste modifiée et dressée arbitrairement d'après le nombre des douze tribus; et si plusieurs de ces Juges ont une personnalité très marquée, historique, d'autres dont nous n'avons guère que le nom, les petits Juges, pourraient bien n'avoir été introduits dans la liste que pour compléter le nombre obligatoire.

(1) *Josué*, XIII, 3.

(2) Cette période de Moïse au premier roi, Saül, va environ de 1300 à 1000 avant Jésus-Christ.

Digitized by Google

Qu'était-ce qu'un Juge, un Schophète (ou suffète)? C'est un chef qui, au moment du danger, réussissait par son courage et certainement par l'appel toujours écouté au Dieu des pères, à grouper autour de lui une tribu ou quelques tribus, afin de combattre les oppresseurs; ce n'est point un magistrat régulier et administratif, mais un héros religieux et militaire que les circonstances ont conduit au pouvoir; les Juges ne commandèrent pas sur le peuple tout entier, sauf plus tard au temps qui précède immédiatement la royauté, et encore n'est-ce point absolu; ils opéraient et dominaient dans une tribu distincte. Samson était de la tribu de Dan, Ehud de Benjamin, Gédéon de Manassé, Barak, au temps de Déborah, de Nahptali. Les sources auxquelles les hauts faits de ces héros sont empruntés ont été profondément remaniées avant de former le livre actuel, de sorte que ces récits ne sont point concordants ni très sûrs.

Durant ces temps troublés, sous ces divers chefs et sous ceux dont nous ignorons tout, même le nom, les tribus, le plus souvent chacune pour son compte, continuèrent la conquête du pays, s'établissant toujours plus solidement, ici et là, dans les villes fortes de leurs ennemis.

Avec Barak et Déborah elles écrasent une coalition de rois cananéens; avec Ehud, elles se débarrassent par la traîtrise d'un adversaire, Eglon roi de Moab, que le Juge tue d'un coup d'épée, après lui avoir demandé une entrevue pour lui communiquer un secret d'importance. Gédéon s'attaque aux Madianites; Jephté aux Ammonites, Samson aux redoutables Philistins, dont les royaumes demeuraient tout-puissants le long de la côte.

IV. — Les conséquences de la conquête.

Qu'étaient en réalité les Israélites, quand ils entreprirent la conquête de Canaan? Quels sont les peuples qu'ils rencontrèrent et au milieu desquels ils vinrent s'établir? Quelle fut l'influence de cette existence côte à côte avec ces Cananéens

Digitized by Google

qui ne furent pas exterminés, mais subsistèrent, suivant la formule, « jusqu'à ce jour? »

En Égypte, les Hébreux étaient esclaves; ils vivaient de la vie des vaincus, gardant leurs troupeaux dans les pâturages du pays de Gosen et fabriquant, sous le fouet des soldats égyptiens, des briques ou bâtissant des villes; ils étaient astreints à l'humiliation et à la rudesse des corvées sous le pouvoir absolu des Pharaons. Quand ils eurent secoué le joug et qu'ils se furent enfuis au désert, ce fut d'abord une vie de privations; plus d'eau fraîche, plus de pots remplis de viande (1); ils mènent l'existence précaire des nomades, dans ces contrées arides et pauvres, regardant sans cesse du côté de cette « terre promise », où avaient vécu les ancêtres; leur désir croissait à mesure que le peuple grandissait en nombre et que les privations se faisaient plus rudement sentir; lentement ils s'avancent vers Canaan, cherchant un endroit par où pénétrer afin de pouvoir enfin s'établir, dans des villes qu'ils n'avaient point bâties, et jouir, comme disait Josué, des fruits savoureux des vignes et des oliviers qu'ils n'avaient point plantés (2).

Et c'est à la manière de tous les peuples barbares qu'ils pénètrent, à la suite de Josué, dans ces terres qui sont l'objet de leur brûlante convoitise. Sortant du désert, ils sont mal armés; ils ne possèdent pas les chars bardés de fer qui les épouvanteront dans leurs combats contre les Cananéens; ils n'ont que leur indomptable énergie et l'ambition d'avoir leur part des biens du pays.

Leur conduite à l'égard des vaincus ne se distingue en rien de celle des autres peuples de l'époque; avec la même cruauté ils massacrent les habitants des villes conquises, sans faire de distiction de sexe, ni d'âge; ils pendent ou décapitent impitoyablement les rois vaincus; Josué fait pendre à un arbre le roi d'Aï, il traite de même les cinq rois défaits à Gabaon; Jaël fait entrer chez elle Sisera, qui s'enfuit devant les troupes de Barak et de Déborah; elle le cache, lui offre un lit de repos, « lui donne à boire (3), puis elle enfonce un pieu dans la tête

(1) *Exode*, XVI, 3.
(2) *Josué*, XXIV, 13.
(3) *Juges*, IV, 17 à 22.

Digitized by Google

de son hôte; et le cantique de Déborah pour cette trahison chante : « Bénie soit entre les femmes Jaël, femme de Héber le Kénien » et nous avons déjà vu Ehud prétexter la communication d'un secret pour assassiner le roi Eglon de Moab.

Lorsque les Judéens se sont emparés d'Adoni-Bézek, ils lui coupent les pouces des mains et des pieds; mutilation horrible qui rend l'usage de ces membres impossible et fait d'un homme fort, un estropié impuissant.

Si nous frémissons d'indignation devant tant de cruauté, nous ne pouvons en faire un grief spécial aux Israélites; c'était les mœurs d'alors, ils n'agissaient ni mieux ni plus mal que ces Cananéens qu'ils combattaient; mais où nous refusons de suivre les narrateurs qui nous racontent ces faits, avec une satisfaction indiscutable, c'est lorsqu'ils attribuent ces coutumes à un ordre de leur Dieu et dévouent toute une ville et ses habitants à l'Éternel, par le moyen de l'interdit, c'est-à-dire en les destinant au massacre et à la destruction. Comment le Dieu, qui plus tard par la bouche d'Esaïe dira à son peuple « qu'ai-je à faire de la multitude de vos sacrifices... je ne prends point plaisir au sang des taureaux, des brebis et des boucs » (1), aurait-il pu prendre plaisir au sang de ces milliers de victimes humaines?

Les habitants de Canaan, que les Hébreux avaient à combattre, étaient beaucoup plus avancés dans la civilisation que leurs vainqueurs; ils avaient construit des villes, dont les maisons de briques étaient confortables, comparées aux tentes de nomades qui avaient été si longtemps les seuls abris des Israélites. Ils cultivaient leurs champs, leurs vignes, leurs oliviers, leurs blés; ils avaient des outils et des armes perfectionnés, qui leur donnaient une grande supériorité sur les bandes que Josué conduisait; ils étaient divisés en petites principautés le plus souvent en lutte les unes contre les autres; ils trafiquaient depuis longtemps, soit avec la Mésopotamie, soit avec l'Égypte, soit même avec des peuples d'au delà des mers.

1) *Esaïe*, I, 11.

Digitized by Google

Au nord de Canaan, avec Sidon pour ville principale, nous trouvons les Phéniciens, hardis navigateurs qui ont colonisé au loin : à Carthage, à Marseille; leurs cités étaient fortement bâties, la vie y était riche et aisée; jamais les Israélites ne purent conquérir leur pays. Au sud, le long de la mer, c'étaient les Philistins, guerriers redoutables, qui pendant deux ou trois cents ans firent sentir rudement leur voisinage aux nouveaux venus, jusqu'à ce que les deux premiers rois, Saül et David, aient pu les soumettre. Dans les plaines de Canaan, — ce nom signifie « dépression », c'est-à-dire le bas pays, — nous trouvons plusieurs autres peuples, de même race : les Héthiens ou Hittites, qui furent un temps une nation très forte et redoutée, les Jébusiens, les Héviens, les Armoréens, les Guéschuriens, les Phérésiens; au delà du fleuve, dans les terres où s'établirent les premières tribus ce sont les Edomites, Moabites, Ammonites, Madianites.

Tous ces peuples continuaient à vivre dans le pays, entrant en relations toujours plus intimes avec les vainqueurs; ils ne furent pas chassés, trop de textes nous le disent; ils ne furent pas davantage exterminés par l'interdit. Et comme ils étaient les plus civilisés, les Israélites ne tardèrent pas à apprendre d'eux une foule de choses qu'ils ignoraient : l'agriculture, la construction des maisons, le commerce, la navigation.

C'est partout que les vaincus, en se fondant avec les vainqueurs, exercent sur ceux-ci une profonde influence; les barbares qui envahirent l'empire romain dans les derniers siècles de son existence, en acceptèrent même la religion et devinrent chrétiens; les Israélites, beaucoup moins nombreux, cherchant à s'établir au mieux ici ou là, divisés en clans séparés les uns des autres, ne tardèrent pas à modifier leur genre de vie et à entrer en relations avec les Cananéens de la manière la plus étroite : ils épousent leurs filles et le sang se mélange. Ces mariages furent pendant ces siècles très fréquents; ils n'étaient pas condamnés, comme ils le furent dans la suite, et nous voyons même des Juges, donc des chefs, épouser des Cananéennes : Samson prit pour femme une Philistine.

Digitized by Google

Cette existence journalière étroitement associée à celle des Cananéens, ces mariages qui amènent les Israélites à prendre part à des fêtes célébrées suivant les rites du pays, ces liens de parenté grâce auxquels l'Hébreu s'assied à la table du Cananéen et le Cananéen vient fréquemment au milieu de la famille de l'Hébreu, tout cela devait avoir des conséquences plus graves encore. Le narrateur du livre des *Juges*, constate avec amertume et indignation les effets déplorables de ces rapprochements trop intimes, aux yeux des purs Hébreux : « Les enfants d'Israël firent ce qui déplaît à l'Éternel et ils servirent des Baals. Ils abandonnèrent l'Éternel, le Dieu de leurs pères, qui les avait fait sortir du pays d'Egypte et ils allèrent après d'autres dieux d'entre les dieux des peuples qui les entouraient; ils se prosternèrent devant eux et ils irritèrent l'Éternel. Ils abandonnèrent l'Éternel et ils servirent Baal et les Astartés. » (1)

Si Salomon, le roi sage et puissant qui construisit le Temple somptueux de Jérusalem, se laisse entraîner par ses femmes à servir les dieux des Ammonites, des Moabites, des Edomites, des Héthiens et d'autres encore, il n'y a rien d'étonnant à ce que les gens du peuple, les jeunes hommes épousant des Cananéennes soient allés avec elles, sur les collines où l'on adorait; qu'ils aient pris part aux rites graves et sombres, ou bien aux fêtes douces, pleines de fleurs et de voluptés des cultes de ces contrées; ces cultes étaient plus faciles que celui de l'Éternel, qui demandait une obéissance sévère à ses lois; les ordonnances, que Moïse avait inscrites sur les tables de pierre, étaient rigides et belles; mais d'une beauté morale à laquelle la conscience naturelle de l'homme n'incline pas volontiers à rendre hommage.

C'est ainsi que, durant des siècles encore, la lutte se prolongera entre la loi morale du Dieu du Sinaï et le culte des Baals et des Astartés, des dieux farouches ou des déesses aimables.

Mais d'autres raisons que le charme tragique ou pénétrant

(1) *Juges*, II, 11-13.

Digitized by Google

de ces religions cananéennes et l'influence du milieu, expliquent aussi les défaillances des Israélites. Si ceux-ci servent Baal, s'ils acceptent les rites volupteux d'Astarté, c'est qu'ils pensaient devoir un hommage aux maîtres du pays; une divinité était conçue comme exerçant son pouvoir sur un territoire déterminé; elle réservait ses faveurs à un peuple spécial, parfois à une ville, comme Athéné à la ville d'Athènes, à une famille même, à un individu. Rien d'étonnant à ce que les Israélites aient senti le besoin de remercier les dieux qui rendaient fertile leur nouvelle patrie; ils pensaient que, mieux que l'Éternel, les dieux de Canaan étaient ceux qui faisaient mûrir l'olivier et qui doraient les grappes sur les coteaux; il était donc habile et prudent de se concilier leurs faveurs, afin de jouir en paix des richesses naturelles du pays. Ce n'est que lentement, sous l'influence de la piété intense et chaude des prophètes, que le germe déposé dans la religion d'Israël se développera et que, rempli d'admiration et avec tremblement, le pieux Israélite contemplera la majesté de son Dieu. Il ne pourra pas, dès le premier jour, comprendre que ce Dieu n'est plus seulement celui d'un petit peuple étreint par d'étroites limites, mais qu'il est le Créateur « des cieux et de la terre », devant lequel toutes les nations devront se prosterner. A cette époque encore l'Israélite admet que Kamosch, Moloch, Astarté et tous les autres Baals, tous les autres Seigneurs des peuples cananéens, sont des dieux; la grande parole du livre d'Esaïe n'a pas encore roulé son grondement de tonnerre au-dessus du peuple : « Je suis le premier et je suis le dernier, et hors de moi il n'y a point de Dieu » (1).

Une autre cause facilitait cette désagrégation religieuse, cette désaffection du peuple pour Jahveh, cette fuite vers les hauts lieux d'autres divinités, vers les bosquets et les temples païens : le manque d'organisation du culte. Du temps de Moïse, il y avait la Tente d'assignation, dont la simplicité austère servait de centre de ralliement; on se serrait autour du chef, par là on se sentait près de Dieu; une fois entrées en Canaan, les

(1) *Esaïe*, XLIV, 6.

Digitized by Google

tribus se divisent; chaque clan essaie de conquérir pour son compte quelque coin de territoire; l'unité du désert est brisée.

Et il n'y a pas encore, à cette époque, de culte central, de temple unique, de sacerdoce organisé; tout ce qui, dans les cinq premiers livres de la Bible, est attribué sur ce point à Moïse, est postérieur à l'établissement de la royauté et à l'élévation de Jérusalem au rang de capitale avec le Temple national. Silo fut bien, au temps des Juges, le sanctuaire le plus important, le centre de ralliement; mais à côté de lui bien d'autres s'élevèrent qui subsistèrent au temps des rois. Ces sanctuaires sont plus ou moins vénérés; il y en a où l'on monte consulter l'Éternel en pèlerinage comme à Silo ou à Béthel; il y en a d'autres qu'une famille érige, comme celui d'Ophra dans lequel Gédéon plaça un éphod; ou bien la maison avec les *teraphim* et les statues de Mica l'Ephraïmite, dont les gens de la tribu de Dan s'emparèrent et qu'ils installèrent à Laïs, en transformant ce sanctuaire familial en un lieu de culte national.

Il semble donc que cette période de l'époque des Juges va détruire toute l'œuvre de Moïse; l'unité nationale, dont les fondements ont été jetés au pied du Sinaï et que les épreuves de la vie au désert avaient contribué à cimenter, va se dissolvant, une fois que le peuple est entré en Canaan; les tribus poursuivent leur chemin distinctement et égoïstement; et là-dessus vient se greffer le culte des dieux païens, ce qui signifie le reniement du pacte conclu dans les tonnerres du Sinaï. Serait-ce la fin? Israël est-il perdu? Non.

L'excès des épreuves devait ramener, toujours à nouveau, les regards de la nation vers le Dieu des pères qui l'avait fait sortir de l'Egypte; les plus fidèles criaient à la foule : « votre Dieu vous livre à vos ennemis parce que vous l'avez abandonné », et leur voix rencontrait un écho dans les cœurs.

A mesure que les Hébreux sentaient qu'ils prenaient plus solidement pied au Canaan, à mesure qu'ils s'assimilaient les Cananéens demeurés au milieu d'eux et adoptaient ce que la civilisation des vaincus avait de meilleur, les liens de famille se resserraient entre eux; les tribus tendaient à se rapprocher

Digitized by Google

l'une de l'autre à travers l'étendue du pays et le mouvement vers l'unité s'accentuait. Cette unité était symbolisée, moins par les traditions des ancêtres, que par la personne du Dieu national ; c'est Jahveh vers lequel tous les regards se tournent, aux heures de deuil ou de souffrance ; dans sa parole, dans ses promesses, s'incarnent les espérances du peuple ; on a la conviction qu'Israël doit être uni, parce qu'il est le peuple de Jahveh : « vous serez mon peuple et je serai votre Dieu ». (1)

Et, tout à la fin de cette période, dont nous venons d'esquisser rapidement l'histoire, nous trouvons dans les annales d'Israël un grand malheur et une grande figure d'homme, qui contribueront à achever cette lente évolution et feront des tribus hébraïques une véritable nation. Le grand malheur, c'est la défaite des Israélites par les Philistins, qui leur enlèvent même le signe visible de la présence de Jahveh, l'arche de l'alliance ; devant une pareille défaite, dans laquelle ils voient la colère de l'Éternel, les Israélites vont s'humilier ; et du milieu d'eux surgira l'homme qui pourra les relever, le dernier des Juges : Samuel. Il fut grand par son œuvre directe, sa victoire de Mitspa, son administration sage et ferme ; il fut grand encore, parce qu'il trouva l'homme qui pouvait poursuivre son œuvre et oignit roi d'Israël, Saül, fils de Kis, de la tribu de Benjamin.

Avec l'établissement de la royauté, qui marque d'une manière visible l'unité politique, Jérusalem deviendra la capitale du pays et son temple se dressera bientôt comme le symbole puissant de l'unité spirituelle et religieuse. Israël est, désormais, solidement établi en Canaan ; il n'a plus qu'à y jeter toujours plus profondément ses racines pour grandir, fleurir et répandre le parfum de sa ferveur religieuse autour de lui, jusqu'au jour où, mille ans plus tard, l'arbre portera le fruit attendu et n'aura plus qu'à périr, sa tâche étant achevée. Jésus de Nazareth sera venu, qui fera du Dieu d'un peuple le Dieu de l'humanité.

ROGER BORNAND.

(1) *Lév.*, XXVI, 12.

Digitized by Google

FRANÇOIS COPPÉE[1]

(1842-1908)

L'HOMME ET LE POÈTE

d'après ses poésies, ses drames et de nombreux souvenirs et documents inédits.

III

LE POÈTE DRAMATIQUE.

« Ce qui le captive dans un sujet, c'est *son émotion intérieure, son mouvement dramatique* ; l'effort de son talent se porte vers ce tressaillement caché et cette signification vivante. » [ANTOINE ALBALAT (2).]

Si François Coppée est un poète lyrique aimé du public, il a remporté des succès non moins retentissants au théâtre. Ses œuvres dramatiques sont composées d'après deux types différents. Les unes se rapprochent de Musset et de Marivaux ; elles aboutissent au *Luthier de Crémone*, qui est un chef-d'œuvre du genre. Les autres continuent le drame historique et romantique, avec une tendance morale qui est classique.

Dans les premières pièces surtout, le ton familier et vraiment populaire devait plaire à un public lassé des situations héroïques et de personnages supérieurs à notre condition bourgeoise. Coppée sentit qu'un monde plus simple, vivant

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique*, de juillet, septembre et octobre 1908.

(2) *François Coppée et la doctrine littéraire de Victor Hugo*, par ANTOINE ALBALAT.

Digitized by Google

plus près de nous, réussirait à nous toucher aussi bien que des héros historiques ou légendaires.

Nous avons vu quel succès d'émotion et d'enthousiasme remporta *Le Passant*. Ce n'est, a-t-on dit, qu'une bluette ténue, mais combien cette petite pièce est imprégnée de poésie vécue, pénétrée d'émotion intense, parsemée de vers charmants! Malgré une facture assez compliquée, la pièce est à la portée de tous. Il suffit d'avoir lu Musset, Byron ou Gœthe pour connaître « le pays où fleurit l'oranger » et où les courtisanes s'attachent aux jeunes poètes et aux chantres de l'amour pur. Nous nous intéressons à cette Sylvia qui ruine les grands de ce monde et respecte l'innocence d'un petit chanteur, qui fait attendre ses faveurs aux podestats et regrette de n'avoir aucune rose séchée dans son livre de chevet; car elle met en lumière une vérité aussi évidente chez nous qu'en Italie, aujourd'hui qu'il y a quarante ans : c'est que la fleur poétique du sentiment n'a pas tout à fait disparu dans ces âmes déchues; si bas que soit tombée la femme, il reste toujours en elle une corde que le poète peut faire vibrer. C'était la thèse soutenue par Schiller dans l'*Intrigue et l'Amour*, par Hugo dans *Marion Delorme*, par Alexandre Dumas dans la *Dame aux Camélias*; en 1869, le public se plaisait à la retrouver sur la scène et à oublier un instant les préoccupations politiques ou sociales qui l'assaillaient de toute part.

Mais c'est surtout le rôle de *Zanetto*, créé par Sarah Bernhardt à ses débuts, qui fait le charme de ce petit acte. Ce charmant joueur de guitare est toute la pièce. Son caractère est fait de grâce et de naïveté, de gaieté et d'insouciance, de bonne humeur et de confiance en sa destinée. Il vit sans souci du lendemain, persuadé que Celui qui mesure le vent à la toison des brebis et sans la volonté duquel aucun passereau ne périt, saura bien réserver quelques miettes à un petit chanteur qui se confie en lui :

« J'ai mon caprice pour seul guide »,

dit-il, dans sa gracieuse insouciance,

« et je voyage
Comme la feuille morte et comme le nuage;

Digitized by Google

Je suis vraiment celui qui vient on ne sait d'où,
Et qui n'a pas de but, le poète, le fou,
Avide seulement d'horizon et d'espace,
Celui qui suit au ciel les oiseaux et qui passe.
On n'entend qu'une fois mes refrains familiers.
Je m'arrête un instant pour cueillir aux halliers
Des lianes en fleur dont j'orne ma guitare... »

Comme il sait prendre la vie par le bon côté, ce petit musicien, ami de la nature, des fleurs et des oiseaux :

ZANETTO.

Je sais faire glisser un bateau sur le lac,
Et pour placer la courbe exquise d'un hamac,
Choisir dans le jardin les branches les plus souples;
Je sais conduire aussi les lévriers par couples
Et dompter un cheval rétif. Je sais encor
Jongler dans un sonnet avec les rimes d'or
Et suis de plus, mérite assurément très rare,
Éleveur de faucons et maître de guitare.

SYLVIA.

Toutes professions à dîner rarement,
N'est-ce pas?

ZANETTO.

Oh! bien moins qu'on ne croirait, vraiment.
Pourtant, c'est vrai, je suis un être peu pratique :
L'heure de mes repas est très problématique,
Et je suis quelquefois forcé de l'oublier,
Alors que le pays m'est inhospitalier.
Souvent, loin des maisons banales où vous êtes,
Assis au fond des bois j'ai dîné de noisettes;
Mais cela m'a donné l'âme d'un écureuil.

Partout, dans les châteaux comme dans les fermes, on reçoit le petit artiste à bras ouverts. Il tient si peu de place avec sa guitare; il lui faut si peu pour être heureux :

Je tiens si peu de place et veux si peu de chose!
J'entre dans le château, le soir, et je propose

Digitized by Google

De dire une chanson pendant qu'on va souper.
Tout en chantant, je vois le maître découper
Le quartier de chevreuil et la volaille grasse,
Et ma voix en a plus de moëlleux et de grâce ;
Je lance aux plats fumants de longs regards amis :
On comprend, et voilà que mon couvert est mis.

Le succès du *Passant* parut un instant diriger François Coppée vers le théâtre. Malheureusement les *Deux Douleurs* (1870) furent jugées fort inférieures au coup d'essai du jeune poète. Malgré le charme et la grâce des vers, le caractère un peu étrange et peu naturel de la pièce désorienta les spectateurs, et le petit drame fut bientôt abandonné, tant il est vrai que même un vrai poète peut se tromper de sujet et rester au-dessous de lui-même. On ne put maintenir beaucoup plus longtemps sur la scène un drame en deux actes, l'*Abandonnée*, qui fut composé l'année terrible et qui est une sorte de roman dialogué, dont les principales scènes sont empruntées à la vie d'étudiant.

Si les années 1870 et 1871 furent peu favorables au développement dramatique de François Coppée, les scènes de la guerre lui inspirèrent, par contre, un hymne à la revanche, *Fais ce que Dois*, qui fut représenté, en 1872, sous le nom d'*épisode dramatique*, et qui est inspiré par le même esprit que les *Chants du Soldat* de Paul Déroulède. Cette œuvre patriotique jut jouée dans toute la France et même à l'étranger. Interdite en Alsace, elle est restée gravée dans la mémoire et dans le cœur de tous les Alsaciens dont le cœur est demeuré français.

Après ces tentatives, François Coppée abandonna le théâtre pour cinq ou six ans. Exception faite pour quelques scènes patriotiques en vers, comme les *Bijoux de la Délivrance* (1872) et le *Rendez-vous* (1872), il se consacra à des poésies diverses, et ce n'est qu'en 1876 qu'il reparut sur la scène avec une comédie importante, le *Luthier de Crémone*.

Cette fois, nous avons une véritable comédie de caractères,

Digitized by Google

avec une intrigue simple et bien ordonnée. De nouveau l'action nous transporte au pays du soleil et des orangers ; c'est l'époque où, en plein XVIII^e^ siècle, règnent la poésie et la musique. Le luthier Ferrari voit ses deux élèves les plus fidèles, Filippo et Sandro, s'éprendre de sa fille unique, Giannina. Celle-ci admire le talent de Filippo, qu'une légère difformité n'empêche pas d'être un artiste véritable, mais son amour va à Sandro, plus beau et plus fort que son camarade. Quant au professeur de luth, il ne vit que pour son art. Il a décidé que le talent seul, et non le sentiment, désignera son gendre. Il promet d'accorder la main de sa fille à celui de ses élèves qui triomphera au prochain concours musical, et il entend tenir son serment. Or, Sandro n'est pas de force à remporter la victoire sur le pauvre musicien recueilli jadis par maître Ferrari. Dans le corps disgrâcié de Filippo habite une intelligence supérieure, aussi bien qu'une âme extrêmement sensible. C'est l'un des plus beaux caractères de toute l'œuvre de Coppée, et lui aussi est l'un de ces humbles, l'un de ces petits que le poète aime tant et qu'il connaît si bien. C'est une âme sœur de celle de Zanetto, avec le talent en plus. Elle comprend les beautés de la nature aussi bien que celles de la musique. Dès quatre heures du matin, le jeune artiste va saluer le lever du soleil.

> Et j'accompagne alors d'un archet triomphant
> Tous les bruits glorieux dans le soleil levant,
> Ces longs soupirs du vent à travers la feuillée
> Et ces gazouillements de volière éveillée.
> Je joue avec ivresse, et l'instrument vainqueur,
> Que je sens tressaillir là, tout près de mon cœur,
> Mêle à ces chants d'amour où mon âme se noie
> Un hymne triomphal de jeunesse et de joie !

Filippo connaît l'amour de Giannina pour Sandro. Il est témoin des luttes intérieures et des angoisses de celle qu'il aime. Il voit bien qu'il ne pourra lui inspirer que de l'amitié et de l'estime, mais que son cœur appartient à Sandro. Alors il prend une résolution héroïque. Il se sacrifie à la jeune fille. Il fait taire ses propres sentiments et prend la résolution magna-

Digitized by Google

nime de faire triompher son rival au concours. Il substitue son œuvre à lui, son chef d'œuvre, au travail de Sandro. Il sacrifie ainsi à Giannina plus que sa passion ; il renonce pour elle, sinon à son art, du moins à son triomphe d'artiste, qui est sa seule espérance et sa seule ambition.

Mais le beau et robuste Sandro n'a pas les sentiments élevés de son compagnon. Il est dévoré d'envie et de jalousie; il est prêt à tout pour nuire à son rival et conquérir Giannina. Sachant bien que sa propre œuvre ne pourra lutter avec celle de Filippo, il échange à son tour les travaux et rend ainsi inutile le sacrifice de l'infirme.

Mais son âme n'est pas assez perverse pour être fermée au remords. Par un véritable instinct d'artiste, Coppée a compris qu'il fallait le relever à nos yeux, avant de le donner comme époux à la gracieuse Giannina. Dans un mouvement qui l'honore, Sandro vient avouer sa faute à Filippo. Celui-ci pardonne, et quand on lui apporte la chaîne d'or, prix de la victoire, il la passe au cou de Sandro en plaçant la main de la jeune fille dans celle de son rival.

Rien de moins artificiel que cette pièce, qui donne une forme nouvelle à l'éternel sujet traité au théâtre : l'amour, la jalousie, le renoncement. Les caractères y sont fortement tracés. Le maître Ferrari, avec sa gaieté débordante, le beau Sandro, torturé de remords dès qu'il a cédé aux sollicitations de sa jalousie et de sa passion, la gracieuse Giannina et surtout le pauvre infirme, avec sa douce mélancolie et ses aspirations d'artiste, tous ces personnages sont vivants et naturels. Le vers gracieux ou énergique, familier et aimable de Coppée donne à leurs sentiments un charme pénétrant.

Je ne crois pas me tromper en disant que, dans le théâtre de Coppée, le *Luthier* et le *Passant* sont les œuvres les plus originales et peut-être les plus durables, celles qui ont le plus de chances d'être jouées et appréciées à l'étranger.

Dans tous les cas, ce sont celles qui correspondent le mieux à la manière familière et gracieuse de Coppée, celles où son talent propre se manifeste le plus facilement. Voilà pourquoi il convenait d'insister sur ces pièces, comme il a été nécessaire

Digitized by Google

d'initier le lecteur aux détails pittoresques et caractéristiques de l'épopée des humbles.

Il sera possible d'être plus bref pour les trois grands drames historiques, dont le dernier a dû attendre huit ou neuf ans avant de pouvoir être joué sur une scène publique. Malgré l'accueil sympathique dont ces pièces furent l'objet à l'Odéon, il faut bien reconnaître qu'elles n'ont fait que reprendre la tradition romantique, sans marquer une étape nouvelle dans l'histoire du théâtre français.

Avec ses cinq grands actes et sa mise en scène imposante, le drame de *Severo Torelli* (1883) ne nous émeut peut-être pas autant que les petites comédes du *Passant* et du *Luthier de Crémone*. Par la belle audace de la vingtième année, par sa haine de la tyrannie, le héros frappe plutôt notre imagination qu'il ne nous touche véritablement. Quand il apprend que le tyran est son père, que sa mère a dû lui céder pour sauver son mari, quand, après avoir longtemps hésité, il finit par se décider à devenir parricide dans l'intérêt de sa patrie, la situation est réellement dramatique :

SEVERO (*au tyran Barnabo, son père*).

La retraite est coupée...
Vous êtes désarmé,
Et moi, (*montrant un poignard*)
j'ai dans la main cette fine vipère...
Du calme... Maintenant, expliquons-nous, mon père!

BARNABO, *stupéfait.*

Tu sais...

SEVERO.

Tout. Le secret abject, je le connais,
Et vous devez comprendre à quel point je vous hais.
Oh! je vous détestais déjà bien, car vous êtes
Le tyran dont le pied de fer est sur nos têtes;
Florence qui produit, depuis ces temps derniers,
Tant de noirs podestats, d'affreux gonfaloniers,
Sur Pise a su placer son plus cruel Tibère...

Digitized by Google

BARNABO.

Jeune homme...

SEVERO.

Appelle-moi ton fils, infâme! et tremble!
Un fils de toi doit être un monstre, que t'en semble?
C'est logique; et, puisque ce fils t'exècre, eh bien!
Il va probablement te tuer comme un chien...

BARNABO.

Me tuer!

SEVERO.

J'en ai fait le solennel serment.....

Au moment d'accomplir le meurtre, Severo Torelli hésite; tout en sauvant sa patrie, il voudrait échapper à la responsabilité qui va peser sur lui. Il offre à son père de le laisser fuir, à condition de disparaître après avoir livré l'anneau qui sera la preuve de la mort du tyran et servira aux conjurés à se faire ouvrir les portes de la citadelle.

SEVERO.

Malheureux!...
Eh bien! écoute-moi...
Je te hais; mais un fils de toi — même de toi! —
Peut hésiter devant un crime, et la clémence
De la nature humaine est cependant immense;
Car, quels que soient déjà les sentiments pervers
Qu'en me sachant ton fils je me suis découverts,
Il reste assez en moi de ma mère martyre
Pour remettre au fourreau ce poignard que j'en tire,
Pour ne pas écouter le conseil de Satan,
Pour t'offrir le salut, pour te dire « Va-t-en! »

Mais le tyran est trop fier pour accepter les conditions de son fils; il préfère la mort à ce qu'il considère comme une lâcheté!

Fuir en lâche, livrer la ville et le château.
Moi, Spinola!... Jamais! Prépare ton couteau...
Frappe au cœur!...

Digitized by Google

Et, au moment où Severo s'élance, le poignard levé contre son père, une forme noire surgit derrière eux. C'est *Doña Pia*, la mère de Severo, un poignard à la main. Elle frappe Barnabo en pleine poitrine, vengant ainsi le marché infâme qui lui a été imposé, et retourne l'arme contre elle-même.

On voit combien sont dramatiques les situations principales et l'action elle-même de *Severo Torelli*. Et pourtant, le développement tient trop du roman. Même à la fin du XV^e^ siècle, il n'est pas assez naturel. Les héros sont trop éloignés de nous pour que nous sympathisions entièrement avec eux. Nous les plaignons ou nous les admirons, mais nous ne les aimons pas comme les héros populaires de Coppée. Le poéte a beau essayer de nous faire accepter le parricide, en supposant que Severo venge non seulement sa patrie opprimée, mais encore l'honneur de sa mère; il a beau faire porter le coup de grâce par Doña Pia elle-même; le héros n'en reste pas moins l'auteur véritable du meurtre. Plus il hésite et se rend compte de l'atrocité de son acte, plus notre malaise augmente (1). C'est peut-être là ce qui explique que, malgré le succès de la pièce à ses débuts, *Severo* n'ait pas été joué aussi souvent que le *Passant* en province et à l'étranger. Malgré la puissance du premier et du dernier acte, malgré l'éclat de la mise en scène, conforme aux exigences les plus modernes de la *couleur locale*, malgré la beauté de vers parfois lyriques et la douceur relative du troisième et du quatrième acte, le grand public préfèrera toujours le charme naïf du petit joueur de guitare et la mélancolie rêveuse du pauvre infirme de Crémone aux tirades patriotiques de Severo Torelli (2).

(1) Ce malaise que nous éprouvons à la représentation de *Severo Torelli* provient non seulement du fait que nous nous demandons comment *Doña Pia*, vivant avec son mari, peut savoir comment Severo est le fils du tyran, mais encore du fait qu'elle n'avait nul besoin de révéler la chose à son fils. Dans sa haine du tyran, ne devrait-elle pas attiser la colère de Severo et le laisser agir innocemment?

(2) Etant donnée leur moindre importance, on a passé ici sous silence les pièces secondaires telles que *La Guerre de Cent Ans*, un drame composé en collaboration avec ARMAND D'ARTOIS (1878), qui n'a pas même été représenté, *La Korrigane*, un ballet fantastique auquel a collaboré LOUIS MÉRANTE (1880),

Digitized by Google

Même sur la scène, Coppée est si bien le poète des humbles que les plus belles parties des *Jacobites* (1885) sont précisément celles où il revient à la description des petits et des déshérités.

L'œuvre est une véritable épopée patriotique, dont l'épisode central se relève en drame. Car le dévouement de tout un peuple à son roi, incarnant l'idée d'indépendance, est un sujet éminemment épique; et cette double agonie d'une race et d'une famille royale a quelque chose de profondément tragique.

Le peuple, ici, c'est celui de la vieille Écosse, dont la fidélité jusqu'à la mort est le vrai sujet de la pièce. Il est représenté surtout par le vieil aveugle Angus et par sa dévouée petite-fille Marie, dans laquelle nous retrouvons toute la poésie de Coppée et les sentiments de ses plus touchants héros. Celle-ci nous apparaît comme une sœur de Zanetto et de Filippo, quand elle chante :

J'ai toujours, ayant eu les fossés pour berceaux,
Vu le ciel traversé par les libres oiseaux
Et rêvé du pays esclave qu'on délivre;
Conduisant mon aïeul, par la pluie et le givre,
Je chantais les vieux airs qui sont repris en chœur
Et font monter le sang de la révolte au cœur;
Partout où je passais, le soir, à la veillée,
La race des Stuarts était moins oubliée.
Enfin, le Prince vint, à notre espoir pareil,
Par la mer, du côté du lever du soleil;
Son baiser sur mon front à lui m'a consacrée.
Pour rendre sa victoire encore plus assurée,
J'ai choisi le rôle humble et dangereux, j'ai pris
La fonction pour qui l'on n'a que du mépris.
La pauvre mendiante à qui nul ne prend garde,
Va chez ses ennemis, espionne et regarde,
Et comme une servante, une lampe à la main,
Éclaire devant lui son glorieux chemin.

Le roi, pour lequel vivent et combattent ces humbles, c'est le prétendant Charles-Édouard, résolu comme Henri IV à

Madame de Maintenon, qui n'eut guère qu'un succès d'estime (1881), et *Maître Ambros*, un grand drame lyrique, à la rédaction duquel participa M. Auguste Dorchain (1886).

Digitized by Google

conquérir son royaume, pour devenir un jour le père et le bienfaiteur de son peuple. Et ce roi sait se faire humble avec les plus humbles de ses futurs sujets; aux miséreux qui lui offrent leurs bras en disant « nous sommes pauvres, nous n'avons pour vivre que du pain d'avoine, nous n'avons pas d'armes », il répond : « je serai pauvre comme vous, je mangerai le même pain que vous, et je vous apporte des armes ». A la tête de ses fidèles highlanders, dont le nombre grossit toujours, il s'avance à pied comme eux, vivant de leur vie et jeûnant avec eux. Il marche triomphalement jusqu'à quelques milles de Londres, mais il est battu malgré des prodiges de valeur. Le voici errant, traqué. Pendant cinq jours et cinq nuits, il fuit, presque sans prendre de nourriture; pendant trois fois vingt-quatre heures il se dissimule dans une caverne; pendant deux jours encore dans une autre. Il échappe, déguisé en servante. Il est sauvé par un navire français.

Un tel héros était bien digne d'inspirer un poète dramatique. Mais, dans la pièce de Coppée, ce n'est pas à lui surtout que s'attache la sympathie du spectateur. Elle va instinctivement à Marie, la pauvre petite-fille de l'aveugle. Tandis que le prétendant s'attarde à filer le parfait amour avec la femme de l'un de ses lieutenants, Marie se laisse soupçonner pour sauver la réputation de celui qu'elle considère comme son roi; elle sacrifie son honneur pour sauver sa patrie bien-aimée :

..... Puisse l'holocauste, au ciel, être approuvé,
De mon honneur perdu pour mon pays sauvé !

Et, lorsque Charles-Edouard, errant sur une grève, attend le vaisseau sauveur qui doit le conduire en France, c'est elle encore qui, avant de rendre le dernier soupir dans les plis du dernier étendard écossais, lui adresse les adieux de l'Écosse, les adieux de la patrie :

Par les belles nuits de France ou d'Italie,
Quand tu souffriras trop de ta mélancolie,
Pense à nos nuits du Nord, sereines par hasard :
La lune, tout à coup dissipant le brouillard,

Digitized by Google

Se mire dans le lac où les daims viennent boire ;
Les astres sont brillants, la campagne est moins noire ;
On distingue les pics neigeux à l'horizon ;
Et le son d'un pibrok, venant d'une maison
Où veille une lumière et qu'un pauvre homme habite,
Soudain s'élève et joue un vieil air jacobite...

Ainsi, même dans un grand drame historique, Coppée revient au genre où il a été créateur. Quand il n'est que poète dramatique, il est moins original. Malgré son talent descriptif, on sent un peu l'imitation. Et je ne dis pas cela uniquement parce qu'un critique aussi distingué que M. Ganderax a signalé des souvenirs un peu trop précis d'*Hernani*, du *Roi s'amuse*, des *Burgraves*, du *Roi Lear* et même des *Funérailles de l'honneur* (1), mais parce que l'ensemble de l'œuvre ne rentre pas dans le domaine du génie propre de l'auteur (2).

François Coppée s'en est certainement rendu compte lui-même ; car, de 1886 à 1908, c'est-à-dire pendant les vingt-deux dernières années de sa vie, il ne composa que deux œuvres dramatiques, une petite pièce en un acte, *Le Pater*, qui fut interdite par la censure, parce que la Commune était mise en scène, et *Pour la Couronne*, un drame en cinq actes.

Les deux pièces peuvent être considérées comme des précurseurs de cet art social ou humanitaire qu'on nous présente aujourd'hui comme l'idéal du théâtre futur. Elles nous amèneront, par une transition naturelle, à la dernière manière de l'auteur.

Quel que soit le bruit qui fut fait, en 1889, autour de l'interdiction du *Pater*, nous trouverions aujourd'hui la pièce peu agressive, tant les temps ont changé. Loin d'être subversive, elle est une grande et sublime leçon de pardon et de grandeur d'âme.

Nous sommes à Paris pendant la Commune. L'abbé Morel vient d'être fusillé comme otage. Au lever du rideau, sa sœur,

(1) Par VACQUERIE.

(2) Voir le bel article de M. LOUIS GANDERAX sur les *Jacobites* dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1885.

Digitized by Google

déjà âgée, Mlle Rose, s'emporte contre les assassins de son frère, malgré les exhortations d'un prêtre qui lui adresse des paroles de pardon. La pauvre demoiselle s'efforce de prier. Mais, quand elle veut réciter l'oraison dominicale, elle s'arrête aux paroles : « Pardonnez-nous nos péchés, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » ; elle interrompt sa prière; cette phrase de pardon l'étouffe. « Pardonner? s'écrie-t-elle,

> Pardonner? A qui donc? A tous ces assassins?
> J'en prends à témoin Dieu, la Vierge et tous les Saints.
> Je n'ai pas dit cela, je n'étais pas sincère.
> Non, je mentais, par tous les grains de ce rosaire.

Mais voici qu'à ce moment même un communard entre précipitamment dans la pièce, implorant asile et protection. Sauver l'assassin de son frère!... Non! il faut le livrer!... Rose a soif de vengeance... Mais qu'eût fait son frère dans une telle circonstance?... Il eût pardonné, cela n'est pas douteux... Et, prise d'un sentiment généreux, tandis que les pas des soldats résonnent déjà sur les marches de l'escalier, Rose tend à l'insurgé la soutane du prêtre :

> « Entrez dans cette chambre et mettez ces habits. »

Dans le dernier drame de Coppée, *Pour la Couronne*, on voit, mieux encore que dans les pièces précédentes, combien le talent de l'auteur est plus lyrique et descriptif que dramatique. A chaque instant le dramaturge s'efface derrière le poète sentimental (1), et — chose curieuse — il semble que la génération positive et avide de faits de la fin du XIXe siècle, par l'une de ces antinomies dont elle est coutumière, ait goûté ce genre plus que des intrigues construites selon les règles de la logique et de l'art.

Ici encore nous avons un fils qui symbolise le patriotisme le plus rigide. Son père, Michel Brancomir, aspire à la couronne

(1) Voir par exemple le gracieux *sélam des roses*, qui rappelle les tierces rimes de Madame Desbordes-Valmore.

Digitized by Google

et ne recule pas devant la trahison pour détrôner son rival, le saint évêque Etienne qui lui a été préféré.

Cependant, Constantin, son fils, a eu connaissance du crime. Il prévient la trahison de son père et sacrifie celui-ci au salut de la patrie :

« Lui traître à son pays, moi traître à la nature. »

Mais, dans le théâtre de Coppée, exactement comme dans les romans de Sudermann, l'acte une fois accompli doit avoir ses conséquences fatales (1). Déjà dans *Servero Torelli*, cette grande idée avait été soulevée, lorsque le fils, au moment tragique où il allait devenir un parricide, s'était écrié dans une situation identique :

Eh bien! soyons damnés tous les deux!

Là, le poète avait cherché à atténuer la culpabilité du héros, en faisant porter le coup fatal par celle dont le tyran avait abusé.

Ici, au contraire, le parricide a été réellement commis. Par une fatalité bien digne de la tragédie antique, *il faut* que le châtiment poursuive le coupable dès cette vie. Constantin sera frappé à son tour et puni du crime qu'il a épargné à la mémoire de son père.

Ainsi le drame prend une portée plus générale et, comme l'a dit l'un de nos critiques les plus distingués, « il atteint *l'essence même de la vie*... il est plus *symbolique* que toutes les fadaises qu'on a fait paraître à la même époque sous ce vocable » (2).

Par ce dénouement d'une religieuse grandeur, nous touchons déjà à la dernière manière du poète, toute imprégnée des préoccupations morales, religieuses et sociales qui sont le couronnement de son œuvre (3).

(1) Voir surtout *Es war* et *Der Katzensteg* de Sudermann. Cf. Schoen, H. Sudermann, poète dramatique et romancier, ch. IV et VII (*La Fatalité du passé*), Paris, Didier 1904.

(2) M. JACQUES DU TILLET dans une remarquable étude de la *Revue Bleue*, 1895, I, p. 126.

(3) Dans un drame bien antérieur à *Pour la Couronne*, qui ne fut jamais joué et qui pourrait être appelé le *Faust* de Coppée, les préoccupations philosophiques

Digitized by Google

IV

LES IDÉES MORALES, SOCIALES, PATRIOTIQUES ET RELIGIEUSES DE COPPÉE.

« ... Que le chrétien voie en tout homme un frère
Et, dans tout malheureux, un *frère préféré*.
(*L'Étable*, v. 58 et 59.)

Bien avant la conversion du poète, les idées morales et humanitaires jouent un rôle important dans sa poésie. Outre les sentiments de pitié et d'affection pour les humbles que nous avons rencontrés d'un bout à l'autre de son œuvre, celle-ci renferme de nombreuses leçons de morale, des idées fécondes qui sont de belles et bonnes actions. On peut dire que toute l'œuvre de Coppée est absolument d'accord avec son caractère, où domine la sensibilité, la bonté, l'amour, l'humilité et la simplicité.

Sans doute, l'idylle passagère des *Intimités* et quelques autres poésies lyriques peuvent — reconnaissons-le — exercer une influence dangereuse sur quelques jeunes gens, et cela précisément par le charme avec lequel un amour coupable a été décrit et par le flot de poésie qui a été répandu sur des unions frivoles (1).

Et pourtant, même ici, si le lecteur voulait suivre jusqu'au bout la pensée du poète et étudier dans *Olivier* les regrets, la tristesse, l'écœurement même que ces passions coupables ont laissés dans l'âme sensible du poète, il se sentirait peut-être plutôt détourné du mal qu'attiré par lui.

du poète apparaissent d'une façon encore plus nette. L'auteur nous montre un vieux sceptique, qui s'imagine avoir payé de sa fortune et de son sang le droit de mépriser l'humanité. Ne croyant plus à la vertu, celui-ci fait une gageure; il expose un honnête jeune homme à toutes les tentations de la fortune et cherche à le rendre infidèle à la jeune fille pauvre qui lui a donné sa foi. Il perd son pari quand il voit le héros triompher de toutes les embûches et croit de nouveau à la vertu.

(1) M. JULIEN FAVRE a beaucoup insisté sur ce point dans sa belle étude sur *François Coppée, L'homme et l'œuvre*, qui vient de paraître (septembre 1908).

Digitized by Google

C'est donc vrai. Le passé maudit subsiste encore,
Le voilà, c'est bien lui!
Impitoyable, il souille, avec ce que j'abhorre,
Ce que j'aime aujourd'hui.
. . . . . .
Faudra-t-il que toujours, ô voluptés menteuses,
Où n'était pas mon cœur,
Je sente remonter à mes lèvres honteuses
Votre ancienne rancœur? (1).

Nous avons là la contre-partie nécessaire des scènes enivrantes des *Intimités*; on ne peut, certes, pas dire que le tableau soit attrayant et propre à pousser les jeunes gens vers les amours coupables.

Mais laissons de côté ces poésies de jeunesse. Il est incontestable qu'il se dégage de l'œuvre de Coppée dans son ensemble quelques idées d'une haute valeur morale.

C'est d'abord *une grande leçon de courage et de résignation*. Dans leur vie obscure, les humbles héros du poète ont encore une sorte de grandeur morale qui n'est pas artificielle. Ils sont tous des résignés. Ils acceptent leur destinée et leurs épreuves avec bien plus de courage que les heureux de ce monde. Il leur semble presque naturel de souffrir, comme leurs ancêtres ont souffert, et ils n'ont même pas l'idée de regimber contre la fatalité.

C'est ensuite une leçon de *dévouement*, car les héros de Coppée ne trouvent leur courage et leur résignation que dans le sentiment du devoir quotidien fidèlement accompli.

C'est encore une leçon de *solidarité*, car tous ces résignés et ces vaincus de la vie s'aiment et s'entr'aident; ils font partie d'une même famille; ils se soutiennent les uns les autres, et nous avons vu que cet esprit de solidarité s'unit parfois au pardon des offenses.

Et c'est enfin une leçon d'*humilité*, car ces humbles restent à leur place et ne cherchent pas à s'élever au-dessus de leur condition. Jusqu'à la fin de sa carrière, Coppée a été aussi modeste comme poète que comme citoyen. Dans une poésie intitulée *Désir de gloire*, il chante :

(1) *Olivier*, XII, strophes 1 et 5.

Digitized by Google

Mais, hélas ! tout passe et tout lasse,
Les meilleurs et les plus fameux
A d'autres ont cédé la place,
Et l'on m'oubliera tout comme eux.

Songe au passé, *deviens modeste,*
O poète ! et de tant d'efforts,
De tant d'œuvres, vois ce qui reste :
Des ruines ! des arbres morts [1].

Et, peu avant sa mort, le poète écrivait à M. Arnould une lettre touchante où il dit :

« Devenons modestes... quelques-uns d'entre nous — oh ! en très petit nombre — deviendront peut-être un jour un sujet de thèse pour le doctorat, mais *il ne restera d'eux qu'une page dans l'anthologie.* »

Et, en songeant à Victor Hugo, il s'écrie, dans la même lettre, qu'il est lui-même auprès de ce géant ce que la butte Montmartre est à l'Himalaya.

La morale de Coppée est d'autant plus persuasive qu'elle ne prend pas les apparences d'un sermon ou d'une leçon ; elle découle de l'exposition des faits. Le poète ne prêche pas ; il veut persuader doucement par l'exemple bienfaisant de la vie réelle. On aurait tort de dire qu'il est *amoral*. Dans son œuvre, la destinée suit son cours comme la vie elle-même, implacable ou tout au moins indifférente aux plaintes de l'homme isolé, mais poursuivant le bien de l'ensemble et faisant renaître des fleurs et des fruits sur les ruines des âges anciens ou sur le tombeau des créatures disparues. Voyez, dans le *Cahier Rouge*, cette épave, ce vieux soulier qui nous parlait de suicide, de mendicité et de crime ; la nature éternellement jeune s'en empare ; elle le transforme et se charge de le recouvrir de verdure et de fleurs :

Mais qu'est-ce que celà peut faire à la nature?
Voyez, il disparaît sous l'herbe des sillons ;
Hideux, il ne fait pas horreur aux papillons ;

[1] ARRIÈRE-SAISON, *Désir de gloire*, strophes 3 et 5.

Digitized by Google

La terre le reprend, il verdit sous la mousse,
Et dans un vieux soulier une fleur des champs pousse (1).

Sans doute, celui qui ne jettera qu'un regard superficiel sur l'œuvre de Coppée pourra y voir surtout la note mélancolique, le pessimisme décourageant. Dans le *Cahier Rouge* surtout apparaissent l'inquiétude et la lassitude précoce du rêveur, aux prises avec les déceptions de la vie réelle. Nous avons là le désenchantement d'un jeune homme qui a en vain essayé de jouir de la vie :

L'immense ennui, ce fils bâtard de la douleur,
En maître est installé dans mon âme et l'habite,
Et moins que la vieillesse affreuse et décrépite,
Cette âme de trente ans a gardé de chaleur (2).

Il semble :

Que le monde est rempli de vice et de misère,

et la volonté du poète paraît, comme celle de l'une de ses héroïnes,

Bien lasse de vouloir, bien lasse de souffrir.

Mais que le lecteur regarde de plus près : il trouvera bientôt, à toutes les périodes de la carrière du poète, la note encourageante à côté de la voix qui déprime :

Défendez-nous, vous le pouvez
Des molles langueurs corruptrices (3).

Par un contraste remarquable, cette note s'affirme toujours davantage, à mesure que Coppée avance en âge. A trente ans, il est blasé et découragé; à trente-quatre ans, il est plein d'espoir; vers la soixantaine, son optimisme s'affirme de plus en plus. Au déclin de la vie, sa poésie devient sereine et confiante.

A mesure que l'optimisme l'emporte sur la mélancolie dans l'œuvre de Coppée, la morale prend une importance de plus en

(1) LE CAHIER ROUGE, *Le vieux soulier*, fin.
(2) IBIDEM, *Désespérément*.
(3) IBIDEM, *Aux amputés de la guerre*, strophe 13.

Digitized by Google

plus grande, jusqu'au jour où, au moment de la conversion, le poète et le moraliste ne peuvent plus être séparés.

Certaines œuvres de Coppée ont été de véritables plaidoyers en faveur d'une noble cause; comme la *Case de l'Oncle Tom*, elles ont été des actes. *Le Coupable*, par exemple, a contribué plus que de longs discours à faire triompher, dans l'opinion publique, la thèse humanitaire selon laquelle l'enfant coupable doit être relevé et corrigé plutôt que châtié.

On ne saura jamais combien de poésies de Coppée furent en réalité une bonne œuvre.

En voici un exemple touchant qu'aucune biographie du poète n'a encore pu relever.

Quand la fille d'Alexandre Dumas, Mme Ernest d'Hauterive, créa un « asile temporaire de l'enfance », il y eut tant de demandes qu'elle ne put faire face aux besoins les plus urgents. Dans son embarras, elle alla raconter ses inquiétudes au poète des *Humbles*. « Si j'avais seulement quelques souscriptions annuelles me garantissant une certaine somme, lui dit-elle, je pourrais recevoir sans tarder les enfants les plus intéressantes. »

Sans se faire prier, Coppée prit la plume et improvisa les jolis vers suivants, qui seraient dignes d'être publiés dans ses œuvres posthumes :

Nous avons tous, dans le passé,
Une date de préférence.
Jour de bonheur ou de souffrance,
Souvenir jamais effacé.

Cette fête ou cette misère,
Que nous revivons tous les ans,
Qu'elle nous rende bienfaisants,
Lorsque revient l'anniversaire.

Qu'aux pauvres un peu soit offert
De notre joie, hélas ! lointaine,
Ou, du moins, soulageons leur peine,
Le jour où nous avons souffert.

Combien de vers charmants furent ainsi composés, au jour le jour, pour des œuvres humanitaires, des représentations de

Digitized by Google

charité ou simplement sur des albums particuliers, et qui ne seront pas livrés au grand public !

A cet esprit de charité, à cet amour pour les humbles devaient nécessairement s'associer des tendances *sociales* — je ne dis pas socialistes.

On peut suivre, d'un bout à l'autre de l'œuvre de Coppée, le développement progressif de ces tendances humanitaires.

Dans les premières œuvres c'est, nous l'avons vu, un simple sentiment de pitié, la sympathie du bourgeois qui se penche vers ses frères moins favorisés que lui, pour écouter leurs plaintes et leurs soupirs; il prend part à leurs épreuves et à leurs souffrances en artiste; de là le sourire sympathique, le ton un peu protecteur des premières poésies. Renan disait qu'elles sont d'un homme qui aimait à s'accorder le plaisir de l'émotion sociale ou religieuse.

Mais, peu à peu, le ton prudhommesque disparaît. Dans les *Paroles sincères*, bien antérieures à la crise religieuse qui ramena Coppée à la foi chrétienne, nous rencontrons l'inquiétude qu'inspirent au poète les graves problèmes sociaux de notre époque. L'apostrophe aux privilégiés dans *Le coup de tampon* et les doléances naïves du père Éloi dans *L'Homme-Affiche* sont l'expression de ces sentiments :

LE PÈRE ELOI.

L'affiche?.... Parlons-en !... Le vol en permanence !...
En ai-je assez lancé, des blagues de finance !
En ai-je assez tendu, des pièges à gogos !
Je les connais par cœur, ces attrape-nigauds ;
Huit pour cent ! Un gros lot tous les mois ! Rien n'y manque.
Toujours des millions déposés à la Banque,
Et les grands mots ronflants... Caisse... Crédit... Comptoir... (1).

Il y a là une note nouvelle. Ce n'est plus le sourire averti, l'ironie légère des poésies de jeunesse. L'auteur se met carrément et résolument du côté des travailleurs contre ceux qui les exploitent. Il n'est plus l'observateur objectif, mais l'ardent

(1) *L'Homme-Affiche*, Paris, A. Lemerre, 1891, in-18.

Digitized by Google

défenseur du prolétariat. C'est dans ce sens qu'un critique compétent a pu dire que ce livre des *Paroles sincères* fut *le premier acte civique* de Coppée... » Le poète, ajoute le même écrivain, ne paraissait plus s'inquiéter qu'on le soupçonnât de pactiser avec les « philistins », quand ces philistins étaient de braves gens comme Marc Lefort ou le père Éloi. L'artiste, peut-être, souffrait chez lui de se priver d'un artifice littéraire dont il avait éprouvé le succès, mais l'honnête homme et le citoyen qu'il était estimaient ce sacrifice nécessaire » (1).

De là à voir un frère dans tout homme qui peine et qui souffre, il n'y a qu'un pas, et ce pas a été franchi après la conversion du poète :

Et tu permets, Seigneur, que ta mère Marie,
Succombant sous le poids de son divin fardeau,
Ne trouve pas un gîte et pas un verre d'eau.
Oui, tu le veux ainsi, Dieu né dans la misère,
Afin que le chrétien *voie en tout homme un frère*
Et qu'à jamais pour lui le pauvre soit sacré.

Même évolution pour le patriotisme de François Coppée. Nous avons vu quels accents farouches lui ont inspirés les malheurs de sa patrie. Lui qui avait chanté, au lendemain de la défaite :

Et, sur vos gradins réguliers,
Vous, chère et prochaine espérance,
A quoi pensez-vous, écoliers,
Devant cette carte de France?

Prenons-y garde. Les drapeaux
Se fanent, roulés sur la hampe;
Et ce n'est pas dans le repos
Qu'une bonne haine se trempe.

Le serment contre ces maudits,
Il faut pourtant qu'il s'accomplisse.

(1) CHARLES LE GOFFIC, « François Coppée », dans la *Revue hebdomadaire* du 6 juin 1908.

Digitized by Google

Et déjà des cœurs attiédis
La nature se fait complice (1).

Lui qui avait crié au *Lion de Belfort :*

Mais, si la haine sainte en nous diminuait,
Rugis pour rappeler son devoir à la France ! » (2)

il nous montre, dans la *Veillée*, Irène soignant et sauvant l'officier allemand qui a tué son fiancé sous les murs de Metz (3); et, lorsque le président Krüger, vaincu et découragé, traverse la France, il lui adresse le salut de la patrie, sans se douter que, à ce moment même, son pays était en train d'entamer des négociations amicales pour sauver les républiques sud-africaines.

A KRUGER.

Sache que nos cœurs ne sont pas si débiles,
Qu'ils ont frémi devant le combat inégal
Où ces héros, les fiers paysans du Transvaal,
De tous leurs défilés ont fait des Thermopyles.

L'égoïsme et la peur, hélas ! nous font la loi ;
Mais sache que ta cause est pour nous tous sacrée.
. . . . . .
. . . . . les peuples sont pour toi
Et le peuple français surtout ! (4)

Ainsi, toute la sympathie du poète va au « grand vaincu », sans qu'il se mêle à cette respectueuse pitié un seul mot de haine contre le vainqueur.

Bien plus, dans le dernier poème que Coppée ait composé sous le titre de *Lettre de Christmas*, il accorde au vainqueur et au vaincu des sentiments d'une élévation égale.

Il s'agit de Napoléon Ier, prisonnier à Sainte-Hélène, épuisé par deux années de souffrances physiques et morales.

(1) Vers recueillis dans le CAHIER ROUGE, *Aux Amputés de la guerre*, strophes 5, 7 et 8.
(2) IBIDEM, *Au Lion de Belfort*, v. 13 et 14.
(3) Comparez la *Lettre d'un mobile breton*, de 1870.
(4) *Des vers français* (1906).

Digitized by Google

Le grand captif se promène avec son médecin, O'Méara, autour de Longwood, dans le vallon étroit et désolé où lui apparaît partout un soldat ennemi

Qui lui semble un verrou vivant de sa prison.

Tout à coup, il aperçoit sur le sol aride une lettre qu'il ramasse et se fait lire par O'Méara. C'est une missive de Noël adressée au capitaine Sydney par sa femme; elle raconte combien les fêtes lui paraîtront tristes sans le cher absent. Elle ajoute qu'elle priera, ainsi que son fils, pour le capitaine et aussi pour l'Empereur. Napoléon ne peut croire à cette sympathie de la part d'une ennemie. Il veut connaître la suite et il apprend que la pitié de l'Anglaise va, non pas au chef d'armée, à l'imperator, mais au père, privé de nouvelles de son fils, au mari trahi par sa femme :

Je songe à l'Autrichienne, au petit roi de Rome...
Pour sa femme, il est tel qu'un mort, de son vivant,
Et l'on voudrait qu'il fût haï par son enfant...
Qu'on le torture ainsi, vraiment, c'est trop inique.
Quel calvaire! Il ne sait rien de son fils unique!
C'est pour ce malheureux que notre enfant priera.

C'en est trop pour Napoléon. Il faut qu'il soit seul pour laisser éclater sa douleur. Il prie O'Méara d'interrompre sa lecture et de se retirer :

Et personne n'a vu Napoléon pleurer.

On voit comment, ici encore, les sentiments du poète s'élèvent et s'épurent, pour rendre finalement pleine justice même aux vainqueurs de sa patrie.

Dans les dernières années de Coppée, les *idées religieuses* s'unissent de plus en plus aux idées morales, et il ne semble pas que le poète ait séparé la morale de la religion. En réalité, je ne crois pas que les plus angoissants problèmes de la métaphysique et de la théologie aient jamais pris pour Coppée la gravité tragique qu'ils ont eue pour Sully Prudhomme ou pour Pascal. Sans doute, pendant les longues heures de « bonne », mais non moins douloureuse souffrance, le poète a pu réfléchir à bien

Digitized by Google

des mystères dont la fièvre parisienne, et aussi son caractère enjoué, l'avaient tenu éloigné. Mais il n'était ni métaphysicien, ni réellement sceptique de nature. Il trouva dans la foi de ses aïeux et de son enfance la tranquillité et le calme auxquels il aspirait. La douce poésie du christianisme a certainement séduit son âme de poète autant que l'espoir d'y trouver la solution de problèmes métaphysiques ou dogmatiques. Son dernier mot est : *Je crois*, je crois même sans chercher à comprendre. Peu de semaines avant de mourir, dans une lettre au savant directeur du *Mercure de France*, qui lui avait demandé quelle était sa conception de la religion, il résume ainsi sa foi nouvelle :

« Ce seul mot : *Credo* sera, s'il vous plaît, ma réponse. »

Au point de vue purement littéraire qui nous occupe ici, les derniers livres de Coppée sont le couronnement magnifique de son œuvre poétique. Le calme de la foi a été aussi favorable à la muse du poète que jadis l'enthousiasme d'un amour sincère. Seulement, ici, le ton prend une gravité harmonieuse, une élévation simple, un rythme solennel. Les adversaires de Coppée eux-mêmes devront reconnaître que notre littérature contemporaine doit à cette évolution du poète quelques-unes de ses plus belles pages en prose et en vers.

La Bonne Souffrance (1898) est certainement l'un des plus beaux cantiques en prose que la piété et la résignation chrétiennes aient suggérés à un auteur contemporain. Même pour le ton et pour la langue, on dirait parfois un disciple de Bossuet :

« Plus haut, mon âme! Toujours plus haut! Au-dessus de tout ce que nous voyons au ciel! Quel souvenir ai-je évoqué tout à l'heure? Sur la montagne, je ne montais que vers le soleil. Aujourd'hui je m'élève vers une clarté incomparablement plus éblouissante; car, selon la belle parole de Michel-Ange, le soleil n'est que l'ombre de Dieu. »

Et, comme pour prouver qu'il n'avait rien perdu de sa puissance lyrique, Coppée ne s'est pas contenté de donner à ses

Digitized by Google

sentiments nouveaux la forme d'une prose éloquente; il a tenu à leur prêter l'éclat et l'harmonie du rythme.

Parfois, il s'inspire directement des évangiles pour décrire la naissance de Jésus, avec une simplicité mêlée d'émotion :

..... Joseph, le charpentier
S'en fut à Bethléem, son pays d'origine.
Il cheminait, suivi d'un âne à maigre échine,
Dont les sabots butaient aux pierres des ravins
Et qui portait, assise entre les deux couffins,
Marie humble et voilée, et tout près d'être mère...
C'était l'hiver, la nuit, mais le temps était doux;
Un calme solennel planait sur la nature (1).

Et quand, fatigué des bruits de la ville, le penseur veut se recueillir pour prier, c'est dans une église de village qu'il se retire, au milieu de ces humbles dont il envie la foi :

O foi du peuple, foi des humbles, je t'envie!
Ils sont sûrs que la mort est l'éternelle vie...
Mon Dieu... vous le savez, je vous ai pris pour guide.
Ardemment, tendrement, je redis le *Credo*...
Votre nom est au fond de toute mes pensées.
Je veux croire! Je crois! Ce doute est le dernier (2).

Les derniers doutes eux-mêmes vont disparaître. Le recueil qui porte le titre caractéristique de *Dans la Prière et dans la Lutte* exprime, dans ses conclusions, une sérénité et une hauteur de vues qui rappellent les Pères de l'Église. Les images évangéliques se succèdent les unes aux autres, les remords du pécheur décidé à vivre d'une vie nouvelle, l'humilité fervente du néophyte, la foi et la confiance unies parfois au lyrisme familier qui est resté l'un des traits caractéristiques de la muse de Coppée, tout cela forme un ensemble harmonieux et vraiment artistique.

On le voit, nous avons là la contre-partie des poésies sublimes où Sully Prudhomme analyse les angoisses de l'âme moderne torturée par le doute.

(1) L'ÉTABLE, *Revue des Deux Mondes*, 1898, 6, p. 875-876.
(2) DANS UNE ÉGLISE DE VILLAGE, *ibidem*, 1899, 3, p. 436-437.

Digitized by Google

N'est-ce pas un beau, un réconfortant spectacle, de voir que les deux états d'âme opposés de l'être qui pense, l'état d'âme de l'homme qui *doute* et l'état d'âme de l'homme qui *croit*, *l'esprit de Pascal* et *l'esprit de Bossuet*, ont trouvé leur expression la plus magnifique dans notre littérature contemporaine. Ces deux états d'âme sont irréductibles. Ils font partie de la nature propre de chaque individu. Chacun, selon la tournure de son esprit, se sentira porté vers Pascal ou vers Bossuet, vers Kant ou vers saint Anselme, vers Sully Prudhomme ou vers François Coppée, mais nul n'a le droit de contester la sincérité des uns plutôt que celle des autres.

CONCLUSION

Partant de l'épopée des humbles et des premières poésies lyriques, nous sommes arrivés au terme de la carrière du poète.

Dans cette œuvre immense, nous n'avons pu considérer que les faces les plus caractéristiques du talent de Coppée. Nous avons dû laisser délibérément de côté le conteur aimable et le romancier entraînant, le nouvelliste spirituel et le critique averti, l'orateur politique et le polémiste ardent (1).

Dans tous ces domaines, nous aurions rencontré la même verve, le même amour des humbles, la même sensibilité et surtout la même sincérité et le même souci de l'exactitude.

Sans doute, il y a dans cette œuvre si variée des parties plus faibles que les autres. Le plus grand génie n'est pas toujours égal à lui-même. Coppée a souvent les défauts de ses qualités. Son amour de l'exactitude va parfois jusqu'à la minutie. Son désir d'exprimer les moindres détails de la vie familière le pousse quelquefois à décrire des choses qui n'en valent peut-être pas la peine.

On dirait alors que, trop sûr de son art, il a fait une gageure et a cherché à faire entrer dans son poème les détails les plus

(1) On trouvera plus de détails sur ce dernier sujet dans notre prochaine étude sur *Copple intime*, qui jettera une lumière nouvelle sur les différentes idylles du poète et sur son attitude dans l'affaire Dreyfus.

Digitized by Google

prosaïques. L'intérêt se borne alors à voir comment l'auteur a résolu le problème qu'il s'était lui-même posé.

Ailleurs, le critique sévère rencontrera des vers qui ressemblent trop à de la prose, ou même il découvrira des négligences de style, des fautes de goût et des rimes dont la richesse laisse à désirer.

Mais il ne faut pas oublier que Coppée dut écrire beaucoup pour vivre, qu'il n'a peut-être pas toujours eu le temps nécessaire pour achever et limer ses travaux comme il l'aurait voulu.

Ainsi qu'elle l'a déjà fait pour Victor Hugo, la postérité aura un triage à faire dans l'œuvre de Coppée; elle laissera tomber dans l'oubli plus de travaux que pour Sully Prudhomme, qui a eu l'inappréciable avantage de pouvoir faire le triage lui-même.

Mais, certes, cela n'enlève rien à la gloire de Coppée. Qu'importe, dans une œuvre aussi vaste, quelques parties faibles, si les perles les plus authentiques y sont nombreuses et s'il se dégage de l'ensemble une impression d'art, qui touche et qui élève l'âme du lecteur.

Et c'est bien là, assurément, l'impression finale qui se dégage de l'œuvre que nous venons d'étudier.

Coppée restera le poète préféré des petits et des déshérités, des vaincus et des résignés de la vie. Ainsi que l'a fort bien dit récemment un barde beton (1), dans des vers encore inédits qui seront la meilleure conclusion de notre étude, ce sont eux qui ont le plus perdu à la mort du poète; ce sont eux dont les regrets ont été les plus douloureux et les plus sincères :

Et le plus tendre des poètes
Par tous ses héros est pleuré...

Zanetto confie à la brise
Sa douleur le long du chemin;
Le *Luthier de Crémone* brise
L'archet d'or qu'il lui mit en main;

La *Jacobite* tendre et belle
Sur sa tombe écrit aujourd'hui
La fière épitaphe : « Fidèle »
Qu'il réclama pour elle, lui;

(1) Théodore Botrel.

Digitized by Google

Et la couturière *Jeannette*
Et l'humble artisan des faubourgs
Sanglotent aux pieds du poète
Qui chanta le mieux leurs amours!

Maître, la foule populaire
Désormais ne t'oubliera plus :
Elle garde en ton *Reliquaire*
Tes vers cent fois lus et relus!

Des rhapsodes aux chants splendides
T'offriront des vers et des fleurs,
Mais tes bons *Humbles* sont timides
Et ne t'offriront que leurs pleurs.

Et c'est au nom de tous ces rustres
Qu'un tout petit barde breton,
Entre tant de palmes illustres,
T'offre ce petit brin d'ajonc.

HENRI SCHOEN.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

On nous a rendu *la Juive*, et ç'a été un succès. Faut-il s'en fâcher? Je ne le crois point; il convient plutôt, après *Orphée* et *Siegfried*, de louer le souci archéologique d'une direction, qui nous a restitué un des échantillons les plus significatifs d'une manière triomphante aux environs de 1830.

Nous avons, c'est entendu, quelque peine à nous figurer que les chagrins conjugaux de la princesse Eudoxie sont contemporains de la tristesse d'*Olympia*, du désespoir lyrique de Musset et de Vigny. Et pourtant c'est ainsi. Les mêmes gens qui lisaient les *Nuits* avec l'émerveillement d'une découverte de Beauté, allaient, le soir, applaudir à l'Opéra Falcon et Nourrit dans les atours surannés que leur infligeait M. Scribe. Non que M. Scribe fût l'arbitre de leur goût littéraire; mais puisque les poèmes très prosaïques de son invention donnaient à Halévy et à Meyerbeer le minimum de couleur locale et d'action dramatique, dont ils savaient se contenter, en gens sages, pour étendre dessus leur broderie musicale, leurs contemporains auraient été bien difficiles si, bienveillants pour le compositeur et les chanteurs, ils avaient boudé au librettiste.

Et puis ce librettiste n'était pas le premier venu; il connaissait son métier, tout son métier, il avait la souplesse, l'ingéniosité jamais en défaut, un certain cynisme, qui le rendait indifférent aux surprises anachroniques, aux finesses psychologiques, à tout souci de vérité en profondeur. Comme Quinault (et non Racine) fait de Persée et de Phaéton deux gentilshommes à canons et à rubans, il fait, lui, de Léopold un sous-lieutenant et du cardinal de Brogni un oncle, dont l'humeur bourrue n'est pas sans se tempérer, au bon moment.

L'interprétation et la mise en scène de la Monnaie ont mérité tous les éloges. Mme Pacary a eu du charme et de l'autorité à la fois, elle a chanté avec style. Mlle de Tréville m'a plu davantage que dans *Guillaume-*

Digitized by Google

Tell. Sa grâce ingénue lui a conquis presque autant de suffrages que sa dextérité vocalisante. M. Verdier a montré de la noblesse et de la vigueur dans un rôle hérissé de difficultés.

La reprise de *Louise* n'a pas eu un moindre succès. Toujours on revoit avec plaisir cette anecdote lyrique, qui viole audacieusement les meilleures et les plus sûres conventions, mais qui s'inspirant du tragique quotidien, nous séduit par ses défauts même. Mme Friché a retrouvé la ferveur qu'elle avait connue lors de la création de l'œuvre à Bruxelles, et si ni M. Dalmorès, ni M. Seguin ne sont plus là, il n'est que juste de reconnaître que MM. Morati et Lestelly se sont surpassés; les petits emplois ont été tenus avec tact, et la mise en scène a procuré des surprises, ce qu'on n'était plus en droit d'exiger.

Le Parc nous a donné deux œuvres qui mériteraient une longue analyse, *Simone*, de Brieux et *La femme nue*, de Henry Bataille. D'une part comme de l'autre, nous sommes en présence d'un problème psychologique, aussi simple que douloureux. Simone adore son père et elle a, pour la mémoire de sa mère, un culte que l'époux survivant a institué au fond d'elle-même. Or, que cet époux soit contraint de révéler la faute maternelle, de renverser cet autel, laborieusement édifié dans cette jeune conscience, voilà déjà qui avoisine le drame d'intériorité. Mais pis que cela, que le mari trompé se soit fait le justicier et qu'il ait tué la coupable, voilà qui nous porte d'un extrême à l'autre et qui demande à Simone une révulsion trop violente pour qu'elle ne produise pas d'horribles ravages dans sa sensibilité. Et cette fois nous sommes en plein drame.

M. Grand a composé remarquablement le rôle du père de Simone; les autres artistes l'ont secondé avec adresse, surtout Mlle Colonna Romano, qui, si elle manque parfois de vigueur, a la jeunesse, la beauté et la tendresse prenante de son personnage.

La femme nue est une des plus belles œuvres de M. Henry Bataille. Jouée, comme à Paris, par Mme Berthe Bady, elle prend les proportions d'une belle et haute manifestation d'art. Sans doute l'insouci de quelques vraisemblances, l'audace peu calculée de certains traits et l'esquisse sommaire de quelques personnages (le duc de Chabran qui est cynique et sans noblesse) trahissent une imagination de poète plus encore que les dons combinatoires d'un tacticien de la scène. Mais, n'y eût-il que la femme aimante et lâchement trahie au profit d'une autre, qui, d'ailleurs, n'est elle-même ni sans fierté, ni sans séduction morale, n'y eût-il que le personnage incarné par Mme Bady, on ne regretterait point sa soirée, ni les secousses plus ou moins rudes que l'auteur inflige à la sensibilité nerveuse du spectateur.

De Mme Bady nous avons dit anticipativement beaucoup de bien, et le

Digitized by Google

fait est qu'on n'en peut trop dire. Elle est l'âme de cette belle œuvre, elle en est la joie et l'orgueil. M. Chautard a de la dignité et de la tenue dans un rôle ingrat; Mme Franquet est séduisante et distinguée.

L'Alcazar n'a, si j'excepte les sucreries, d'ailleurs très douces et très nuancées, du *Bonheur de Jacqueline*, procuré à mon épiderme aucun frisson d'art inédit. Mais je suis allé applaudir *L'amour veille* aux Galeries Saint-Hubert. Le directeur de ce théâtre nous offre, régulièrement, avec une mise en scène somptueuse, des réussites d'interprétation si imposantes qu'il ne nous laisse plus guère le loisir, ni le droit de critiquer ses choix, d'ailleurs habilement accordés avec le palais de son public. Chacun ne fait-il pas son menu à sa guise, et n'est-il pas permis de raffoler de MM. de Flers et Caillavet? Ce n'est point mon cas, point du tout, quoique *L'amour veille* soit de la meilleure venue de ces deux équilibristes. En tout cas, on leur a donné cette fois encore une interprétation à tirer hors pair. Mlle Delmar n'a peut-être pas toute la variété d'accent que demanderait le rôle de Jacqueline; elle le joue en enfant gâtée, qu'on chagrine en la privant d'un plaisir plutôt qu'en épouse outragée dans sa dignité; mais il est juste de reconnaître qu'il y a, dans le caractère de cette petite femme que l'amour sauve, parce qu'il veille sur son bonheur, trois-quarts de gaminerie, si pas davantage. Et si M. Galipaux tire un peu trop loin la couverture du plaisant, je me demande si les auteurs n'en sont pas aussi responsables que lui-même. Mme de Behr est élégante, et pas seulement au physique; Mme Emma Bonnet est grande dame sans effort; je m'en voudrais d'oublier M. Laurent, qui se tire adroitement d'un mauvais pas, et M. Gildès qui a tout juste ce qu'il faut — la tonsure — d'un prêtre comme il n'y en a que chez les amis de M. Anatole France. Mmes Darmody et Depernay sont très bonnes dans de plus modestes emplois.

J. de W.

* * *

Les livres.

Sous ce titre énigmatique, *L'Eveil*, Mme Gabrielle Rosenthal publie un petit livre, agréablement écrit (Paris, Mercure de France) et dont les qualités d'observation, de finesse intuitive, de sensibilité vraiment féminine m'ont, je l'avoue, porté peut-être à un excès d'indulgence. Si un professionnel des lettres avait écrit ces pages sans suite, sorte de journal, où il n'y a ni composition, ni lien moral, je me permettrais d'en critiquer plus d'un détail. Mais tel qu'il est, le petit livre de Mme Rosenthal plait par sa sincérité et sa grâce littéraire.

* * *

Digitized by Google

Une autre femme, mère d'un jeune érudit, à qui tout semble promettre un bel avenir, a, dans un petit livre non moins élégant d'esprit et non moins savoureux de contenu, résumé l'expérience de beaucoup d'années, en des formules très simples et très claires. *Pensées féminines* (chez Fischbacher), ainsi intitule son petit recueil Mme Claire Bauër. Ce recueil a quelques-uns des caractères d'une œuvre dogmatique, et on nous le présente, dans une préface plutôt incolore, comme un bréviaire familial. On pourrait ajouter : un bréviaire pieux, car la foi de Mme Bauër s'affirme avec une sincérité et une netteté qui n'ont rien de déplaisant, ni d'agressif. Ses *Pensées* n'ont pas une originalité bien marquante, ce dont on aurait grand tort d'être surpris, car hélas! toutes les femmes d'une certaine éducation et d'un certain rang ont reçu la même culture et connaissent le même pétrissement d'âme. Où la personnalité peut, chez elles, se dégager, c'est dans les mots employés pour dire des choses et rendre des impressions communes à toutes. Et ici, pour timide qu'il soit, il faut louer l'effort de l'auteur pour animer par des images, (comparaisons et métaphores) généralement adéquates, la froideur inévitable des vérités abstraites, dans lesquelles se condense l'activité de ses souvenirs.

W.

* * *

Des vers.

On nous excusera d'empiéter, pour une seule fois, sur le domaine réservé à notre collaborateur, M. Maurice Gauchez, et de signaler ici deux ou trois livres de vers. Aussi bien, pour l'un d'eux, il y avait une excellente raison d'usurper une fonction que M. Gauchez pouvait difficilement remplir lui-même. Je veux parler des *Symphonies voluptueuses* de cet auteur, qui ont paru il y a quelques mois (éditions de la « Belgique artistique et littéraire »). L'œuvre est de celles qui appellent invinciblement la sympathie. On y note une belle fièvre de jeunesse déjà pensive, et pourtant ouverte à toutes les impressions heureuses que le hasard met sur le chemin. A pleins yeux, à pleine bouche, le jeune poète boit la lumière, le parfum des glèbes et des bois, le souffle tiède des jours ardents, la joie des ors de nos frondaisons automnales. La vie, nous dit-il,

> A vibré dans l'air, les bois et la lumière,
> Elle est dans les yeux clairs et beaux sous la paupière,
> Elle est dans la chair blonde et dans la volupté.

Mais cette volupté, il faut l'entendre au sens étymologique, elle est le plaisir de s'asseoir au banquet de la vie, de s'y asseoir commodément, avec un bon estomac et un bel appétit et sans trop de souci de payer l'écot.

Digitized by Google

Aussi, dans cette fanfare printanière, je ne trouve que quelques vers qui détonnent, et, dans la conclusion de ces poèmes, quelques accents assez vains d'un pessimisme conventionnel :

La vie est une triste et navrante chanson
. . . . . .
La Mort sera bientôt la suprême caresse,
Dont mon rêve de gloire aura connu l'ivresse ;
Mon âme sera morte, ainsi que ma Raison.

A tous mes jeunes amis, qui font entendre ces plaintes, j'ai toujours envie de dire : Qu'en savez-vous? Et à quoi bon ces horoscopes? Estimez-vous plutôt heureux d'être venu à la bonne heure, de n'avoir pas, comme vos aînés, rencontré l'hostilité ambiante, et, qui pis est, l'indifférence. A part quelques souscriptions ministérielles, que vous manque-t-il donc? Beaucoup de gloire et peu de sous, c'est le lot de la jeunesse pensante et vibrante; il est sain, il est légitime que ce soit votre lot.

Il y a dans les *Symphonies voluptueuses* de très beaux vers, de très nobles inspirations. Il y a aussi de très beaux vers dans les *Tristesses d'un enfant gâté*, de M. Sylvain Bonmariage; mais la noblesse fait défaut. Trop de morbidité, trop de recherche douloureuse, trop de prédilection attentive pour des divertissements subversifs et même inversifs. Il y a du Musset chez tout poète de vingt ans. Chez M. Bonmariage il y a plutôt du Verlaine, avec je ne sais quoi de désenchanté, de flétri qui fait mal :

Mais si j'en suis encore à me demander,
Après que j'en sais toute la beauté,
Pourquoi la vie est belle et pourquoi je suis né,
C'est que jadis au collège
J'ai trop connu les plus jeunes élèves
Et trop fumé de cigarettes ;
C'est que j'ai lu de mauvais romans,
Que je connais par cœur de funestes poètes,
Ou qu'on m'a trop gâté lorsque j'étais enfant.

Ce « mauvais garçon » de Villon a dit des choses peu dissemblables, et Verlaine aussi. Mais ils avaient gardé cette sorte d'ingénuité que les surcivilisés n'ont plus.

De l'abbé Gezelle on vient — sans transition je le dis — de traduire quelques vers. Je ne suis pas compétent pour apprécier la sélection, n'ayant guère lu son original d'accès très malaisé.

Mais j'ai l'impression d'un travail accompli avec sincérité et talent. Les deux traducteurs, MM. Émile Cammaerts et Charles Van den Borren, ont

Digitized by Google

même poussé le scrupule jusqu'à joindre, dans les passages embarrassants, le texte original en note; ainsi le contrôle est aisé.

Mais est-ce artifice de traduction ou bien cela résulte-t-il d'un choix très discret, je n'ai pas constaté ici l'espèce de douce monotonie, que dégagent les recueils west-flamands de Gezelle; il y a suffisamment de variété, et la mise en valeur est tout à fait irréprochable. Le poète qu'on découvre dans les *Poèmes choisis* (Louvain, Peeters) est comme un frère aîné de Georges Rodenbach, mais un frère sanctifié par la prière et les autres pratiques de la foi la plus simple et la plus directement chrétienne; de même que chez l'auteur du *Silence*, on note, chez Guido Gezelle, ces dons de mysticisme tendre et de symbolisme métaphorique dont le génie flamand est si prodigue. Pourtant le poète est plus maître de sa langue; il n'a ni l'alambiqué, ni le penchant aux *concetti* qui fait de notre Rodenbach une sorte de Gongora septentrional et m'a toujours empêché de le goûter dans sa plénitude. Ce qui a sauvé Gezelle du maniérisme, c'est, comme l'indique M. Cammaerts, qu'il écrit pour le peuple ou du moins « pour l'humanité entière »; les succès de salon ne le tentèrent jamais, et son amour de la nature, qui s'exprime avec une si grande richesse d'images, ignore le factice et l'alambiqué d'un art où l'inspiration est la servante d'un procédé technique.

W.

* * *

Il n'est pas trop tard pour signaler quelques livres et brochures qui se rattachent à ceux mentionnés dans une chronique antérieure, consacrée au romantisme. L'abondance de publications d'œuvres inédites — surtout de lettres — de l'école de 1830, et aussi de monographies, qui lui sont consacrées, fait la tâche difficile au chroniqueur, et, par le temps de surproduction qui court, ce ne serait pas trop d'un critique se renfermant dans l'étude de cette école, qui n'a jamais été autant que maintenant à l'ordre du jour littéraire.

Signalons donc tout d'abord le joli livre de M. Michel Salomon sur *Charles Nodier* (Paris, Perrin, in-12°). A la fois biographique, historique et anecdotique, ce livre est de ceux qui prendront une bonne place dans les rayons d'une bibliothèque, car il s'y révèle une personnalité et non point le seul assembleur de documents, affriandé par une promesse d'inédit et déjà heureux d'avoir déterré quelques papiers jaunes. C'est une physionomie qui, très favorablement esquissée, ressuscite devant nous, avec l'ambiance spirituelle et aimable qui la complète et la précise.

D'autre part dans un petit volume, à prix doux, publié chez Bloud et intitulé *Pensées de La Mennais*, M. Maréchal a réuni deux groupes de *Pensées* de La Mennais appartenant à la période orthodoxe de sa vie. Un commentaire explicatif accompagne cette publication, sous forme de notes

Digitized by Google

qui, mettant le texte publié en rapport avec le système mennaisien, en laissent entrevoir l'ensemble et quelques-unes des origines. On trouvera surtout, en parcourant ces pages, un vif plaisir à converser avec un moraliste admirablement armé, qui savait voir loin et juste.

Au même ordre d'idées et chez le même éditeur, appartient un opuscule intéressant de M. Jean des Cognets, *Les Idées morales de Lamartine*.

En morale, comme en tout, Lamartine est un *classique*. L'originalité que les romantiques recherchent volontiers, il s'applique à la fuir : il s'en défie. Par le rôle primordial qu'y tiennent la souffrance pacificatrice et l'espérance d'une autre vie, sa morale est profondément imprégnée de christianisme. Mais on ne pourrait, sans en forcer le sens, l'enfermer dans une confession particulière. A y regarder de près, elle apparaît presque comme une sorte de morale sans obligation ni sanction. La doctrine du salut et du châtiment des fautes est toujours restée chez Lamartine, peut-être volontairement, dans l'imprécision. Tels sont les principaux traits qui, selon M. des Cognets, caractérisent la morale de Lamartine. L'auteur a soin d'illustrer son exposé par un grand nombre de textes très habilement choisis qui épargneront aux lecteurs de rechercher dans cette œuvre immense les passages les plus significatifs.

Chez M. Bloud aussi, et dans la même collection intitulée *Philosophes et penseurs*, M. Souriau, le distingué professeur de Caen, a publié une étude sur *les Idées morales de Chateaubriand*. Sujet malaisé, scabreux même, depuis que la thèse de Sainte-Beuve a été combattue par M. l'abbé Bertrin, assez maladroitement d'ailleurs, que MM. Bédier et Giraud sont entrés en lice, et qu'il subsiste un désaccord flagrant entre les admirateurs de Chateaubriand sur un point fondamental, la sincérité de ses convictions religieuses. M. Souriau, avec infiniment de tact, a fait la part du feu (des feux infernaux, pourrait-on dire); il a plaidé avec dignité, avec modération, avec éloquence parfois cette cause, en somme ingrate, de la sincérité religieuse de l'artiste. Lui qui reproche à Sainte-Beuve de ne plus très bien savoir ce que c'est que la foi, me paraît tout de même incliner vers le défaut opposé, être trop affirmatif vis-à-vis d'une conscience hésitante où le dilettantisme avait fait son nid. Il n'importe, car cette étude est probe, sérieuse de pensée et discrète, autant qu'élégante de ton.

Un opuscule de M. P. Meline (mêmes éditeurs), intitulé *le Travail sociologique; la méthode*, constitue, pour les sciences sociales, le pendant à celui que MM. Brehier et Desdevizes du Dézert ont consacré au « Travail historique ». A mesure que la sociologie s'élève au rang de science positive, il devient de plus en plus nécessaire de n'aborder l'étude des problèmes sociaux qu'à l'aide d'une méthode « éprouvée et capable de conduire à des résultats utilisables et certains ». M. Méline donne d'abord un « aperçu historique » du sujet. Il montre comment est née peu à peu une « science

Digitized by Google

sociale » autonome, comment la sociologie s'est, au cours des âges, différenciée de la science historique et des sciences sociales purement abstraites. Son principal effort porte ensuite à faire connaître les principes de la « méthode objective », telle que la réalisent, d'une part, l'Ecole sociologique dont le principal représentant est M. Durkheim, d'autre part, l'Ecole de la science sociale, fondée par Le Play, et brillamment continuée par Tourville et Demolins. Il étudie ensuite l' « attitude psychologique » qui caractérise principalement l'œuvre de Tarde et celle des sociologues allemands: Enfin, dans un chapitre final, il s'efforce d'esquisser une synthèse des résultats acquis sur cette importante question de la « méthode ». C'est là, on le voit, dans un cadre restreint, et mise à la portée de tous, une véritable *Introduction à l'étude de la Sociologie.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'INSTITUTION DES ASSISTANTS [1]

Tout d'abord une observation de terminologie.

Nous désignons en France par « assistants » et « assistantes » les auxiliaires étrangers que nous employons dans nos *écoles secondaires* de garçons et de filles depuis l'adoption des méthodes pratiques pour l'enseignement des langues vivantes. Leurs fonctions consistent à compléter par des exercices de conversation l'enseignement du professeur en titre. On a appelé « répétiteurs » et « répétitrices » de langues étrangères, les auxiliaires allemands, anglais, italiens ou espagnols qui remplissent des fonctions similaires dans nos *écoles normales d'instituteurs et d'institutrices*. Enfin, le terme de « lecteur » et « lectrice » est réservé, comme dans les pays qui ont créé la fonction, aux auxiliaires qui dans les *Universités* complètent l'enseignement philologique et historique des langues modernes par des exercices portant sur l'usage et l'état actuels de ces langues.

Tandis que le terme de « lecteur » ne peut donner occasion à aucune confusion, il convient de distinguer entre « assistants » et « répétiteurs », du moins pour l'instant. Cette distinction est due, semble-t-il, au seul hasard. Mais l'usage l'a consacrée d'abord en France, puis dans les autres pays qui ont adopté ou qui sont sur le point d'adopter les institutions ainsi dénommées.

A l'encontre des « lecteurs » que les professeurs d'Université demandent, en général, à leurs relations personnelles, et de l'engagement plus privé encore des professeurs d'origine étrangère

(1) Nous nous faisons un plaisir de reproduire ici, avec la primeur de l'inédit, le remarquable rapport que M. Friedel a écrit pour le Congrès d'Arlon. Il a une portée pédagogique qui le désigne à une attention plus générale.

Digitized by Google

dans les écoles libres, l'institution des « assistants » et des « répétiteurs » fonctionne dans les écoles publiques. Elle est officielle, avec la seule restriction, d'ailleurs naturelle, que les auxiliaires étrangers ne remplissent leurs fonctions que pendant une période limitée de temps et qu'ils ne jouissent pas du statut de fonctionnaires, qui est celui des professeurs nationaux.

Les répétitrices d'École normale. — Alors que l'emploi d'assistants n'a pénétré officiellement dans nos écoles secondaires qu'au moment de l'adoption des méthodes pratiques, c'est-à-dire il y a quelques années à peine, nos écoles normales d'institutrice reçoivent des *répétitrices* de langues étrangères depuis 1894. A la suite d'expériences pleines de promesses, une circulaire ministérielle du 29 septembre 1894 autorisa les directrices de nos écoles normales d'institutrices à faire appel à une répétitrice anglaise, allemande, italienne ou espagnole. Ces répétitrices furent reçues en qualité de *pensionnaires* moyennant un prix de pension de 400 à 450 francs pour l'année scolaire. Elles devaient consacrer deux heures par jour, en moyenne, à parler leur langue maternelle avec les élèves et les maîtresses. Le reste du temps, elles pouvaient assister aux cours et aux exercices de l'école. Elles étaient, en somme, des élèves-maîtresses étrangères qui apprenaient à connaître notre langue, nos méthodes pédagogiques et, suivant le cas, quelque chose de nos mœurs. C'est le Ministre qui se réservait le droit de les nommer sur la proposition du Directeur de l'Enseignement primaire. Les formalités occasionnées par cette institution furent confiées au cinquième bureau de la Direction de l'Enseignement primaire qui s'occupe des écoles normales. Un comité composé d'inspecteurs et de professeurs devait procéder au choix des candidates.

Dès la première année, l'appel des répétitrices allemandes fut suspendu. Les Directrices, peu nombreuses d'ailleurs, qui désiraient recevoir des répétitrices italiennes ou espagnoles se chargèrent elles-mêmes de trouver et de proposer des candidates. Les répétitrices de langue anglaise étaient seules à participer largement à l'institution. Le *Board of Education* anglais, qui y voyait un moyen excellent pour faire profiter ses élèves-mai-

Digitized by Google

tresses de troisième année d'un séjour utile en France, se chargea de recruter tous les ans les quarante répétitrices dont, en moyenne, nos écoles normales ont besoin. Une dame professeur fut déléguée par notre Ministère pour assister à l'examen des candidates. Cet examen avait lieu à Londres, pendant les vacances de Pâques de chaque année, pour toutes les candidates de langue anglaise.

Les assistants et assistantes de l'Enseignement secondaire. — Pendant que l'Office d'Informations et d'Études, créé au Ministère de l'Instruction publique en 1901, étudiait quelques modifications à apporter à cette institution, nos Inspecteurs généraux de langues vivantes de l'Enseignement secondaire proposèrent de faciliter l'emploi des méthodes pratiques en réglementant et en généralisant une expérience tentée avec succès par quelques proviseurs de Lycée. Cette expérience consistait à recevoir au Lycée *au pair* un jeune Allemand ou un jeune Anglais pour faire des exercices de conversation avec les élèves. De la collaboration de l'Office d'Informations et d'Études avec les Inspecteurs généraux est né le service des « assistants » de langues vivantes dans nos écoles secondaires, tel qu'il existe actuellement. Voici sur ce service les renseignements essentiels :

Les Conventions internationales. — Notre service d'assistants pour l'enseignement des langues vivantes dans les établissements secondaires est un service d'échange. M. Wilmotte, professeur à l'Université de Liége, l'a décrit, dans le rapport qu'il a présenté à la « Commission instituée par le Gouvernement pour faciliter l'établissement à l'étranger des diplômés des institutions belges d'enseignement supérieur ». (Bruxelles, Impr. des Académies royales, 1908, pp. 3-6.) Les conventions officielles qui, depuis 1905, ont été établies en vue de cet échange entre les Ministères de l'Instruction publique en France d'une part, d'Angleterre, d'Écosse, de Prusse et d'Autriche d'autre part, y sont analysées [1]. Une convention analogue entre la France et le

[1] Les textes ont été publiés dans notre *Bulletin administratif du ministère de l'Instruction publique* (25 août 1906, 4 et 11 mai 1907, 20 juin 1908).

Digitized by Google

Royaume de Saxe est entrée en vigueur le 1er janvier 1908. En outre, la convention avec la Prusse qui, à l'encontre des conventions franco-anglaise et franco-écossaise ne s'étendait qu'à des assistants-hommes, a été étendue par un règlement officiel spécial de 1908 aux assistants-femmes.

Quelques-unes de nos écoles du Midi demandent, depuis plusieurs années déjà, des assistants et des assistantes italiens et espagnols. D'autre part, des jeunes Français en assez grand nombre, s'adressent à notre Office pour être envoyés en Italie ou en Espagne. Pressenti sur l'opportunité d'établir un échange et de le régler officiellement, le Gouvernement italien s'est déclaré très en faveur d'une pareille institution, mais il a demandé à attendre qu'il ait achevé la réorganisation de son enseignement secondaire. — Le gouvernement espagnol qui, à la fin de l'année 1907, avait manifesté le désir de faire participer l'Espagne à l'institution dont il reconnaissait les avantages, étudie en ce moment le projet de convention qui lui a été soumis par le Gouvernement français au commencement de cette année. — Notons encore que M. Schneegans, professeur de philologie romane à l'Université de Würtzbourg, a pris l'initiative de préparer l'échange d'assistants entre la France et la Bavière. Le nombre de candidats de langue allemande présentés par la Prusse, la Saxe et l'Autriche est loin de répondre à nos besoins. Il est donc probable que le réseau de nos conventions sera étendu, dans la suite, aux autres pays de l'Empire allemand, dont les sujets s'adressent individuellement, jusqu'à présent, à l'Office d'Informations et d'Études. — Des renseignements demandés à notre Office au sujet de ces échanges font prévoir que les Universités de l'Amérique du Nord voudront y participer. Déjà quelques-unes d'entre elles sont entrées en rapport pour un échange analogue avec le Gouvernement prussien. Enfin, une demande (individuelle, il est vrai) a été faite auprès de notre Ministère en vue d'un échange d'assistants entre la France et l'Australie.

Le Fonctionnement de l'Institution. — Voici brièvement comment fonctionnent les conventions existantes : Pour la France c'est l'*Office d'Informations et d'Études*, transféré en 1903 du

Digitized by Google

Ministère de l'Instruction publique, au Musée pédagogique réorganisé, qui est chargé du service. Les services ou fonctionnaires correspondants à l'étranger sont : en Angleterre, l'*Office of Special Inquiries and Reports* du *Board of Education*; en Ecosse, le Secrétaire-adjoint du *Scotch Education Department*; en Prusse, les Conseillers du gouvernement Dr Reinhardt pour les assistants; Dr Meyer pour les assistantes secondaires; en Saxe, le Conseiller du gouvernement Dr Secliger; en Autriche, le Conseiller aulique Dr Huemer.

Deux fois par an, à une date précédant les rentrées de printemps et d'automne des écoles, les services se communiquent les listes des postes vacants et celles des candicats dont ils ont reçu et instruit les demandes. L'instruction des candidatures se fait de façon à ce que chaque service puisse garantir ses candidats. Chaque service est autorisé à rappeler, en cas de difficultés, ses candidats s'ils sont en faute; il fait le nécessaire pour que satisfaction leur soit donnée, si les difficultés ont une autre cause.

Répétiteurs. — Par suite de l'établissement des conventions relatives aux assistants de l'enseignement secondaire, l'institution primitive des répétitrices étrangères dans nos écoles normales d'institutrices a subi quelques modifications. C'est toujours le même bureau de l'Enseignement primaire au Ministère qui fait nommer ces auxiliaires, mais l'Office d'Informations a paru tout désigné, grâce à ses relations internationales, pour servir d'intermédiaire entre lui et les gouvernements étrangers.

Le *Board of Education* d'Angleterre continue à examiner les candidates-répétitrices pour nos écoles normales, comme il l'a fait depuis 1894. Mais le choix des candidates anglaises ne se fait plus à Londres seulement. Les autorités écossaises ont obtenu la satisfaction légitime, demandée jadis par M. Casimir-Périer et par Lord Kelvin au nom de l'Association franco-écossaise, de pouvoir faire examiner leurs candidates à Edimbourg. Le *Scotch Education Department* procède à cet examen dans les mêmes formes que le *Board of Education*. L'une et l'autre administration transmettent leurs listes des candidates reçues à notre Office, qui les propose au Ministre par l'intermédiaire de la Direction

Digitized by Google

de l'enseignement primaire. D'accord avec cette même Direction, l'Office a pu reprendre le recrutement officiel des candidates allemandes, italiennes et espagnoles dont nos écoles normales ont besoin.

Cet arrangement nous a amené à envisager la possibilité de faire de l'institution primitive unilatérale de 1894 (puisque seule la France recevait des répétitrices étrangères et n'en envoyait pas à l'étranger) une institution basée sur la réciprocité, et même de l'étendre à des répétiteurs dans les écoles normales d'instituteurs. Et pour que l'institution fût complète du côté primaire comme du côté secondaire, ne pouvait-on pas y faire entrer les écoles primaires supérieures? De notre côté, nous avions avantage à faire cette tentative d'élargissement, car un nombre considérable de nos professeurs primaires, hommes et femmes, ont besoin de faire un séjour à l'étranger.

Il y avait et il y a encore à cela plusieurs difficultés qui, cependant, ne sont pas insurmontables. On avait prévu dans les conventions franco-anglaise et franco-écossaise l'échange d'assistants et d'assistantes pour des écoles normales et primaires supérieures. Aussi plusieurs de nos nationaux ont-ils pu être placés dans des écoles de ce genre en Écosse. Une école normale d'institutrices d'Angleterre reçoit également tous les ans une répétitrice française. Mais, tandis que nos nationaux étaient reçus au pair ou touchaient une indemnité de subsistance équivalente, comme les assistants et assistantes, nous exigions des répétitrices étrangères, élèves-institutrices peu fortunées, un paiement de pension de 400-450 francs. Or, une décision ministérielle du mois de février dernier a supprimé le prix de pension. Nos écoles normales recevront donc désormais au pair les répétitrices étrangères. Cette mesure a été favorablement accueillie par les autorités des pays étrangers. Elle rend possible la réciprocité. Nous n'espérons pas pouvoir placer autant de nos nationaux dans les établissements primaires de l'étranger que nous recevons d'étrangers dans les nôtres, pour la simple raison que le français n'y est pas enseigné partout, du moins pas à titre obligatoire. Mais tout porte à croire que nos meilleurs primaires pourront aller à l'avenir en plus grand nombre à l'étranger dans des conditions

Digitized by Google

peu onéreuses pour eux et pour notre Administration. Car rien ne s'oppose plus maintenant à l'extension de l'institution de 1894 à nos écoles normales d'instituteurs et à accorder à ces établissements les répétiteurs de langues étrangères qu'ils réclament depuis si longtemps. Il y en a trente-huit qui, cette année, ont demandé à l'Office des répétiteurs pour l'anglais, pour l'allemand, pour l'italien et pour l'espagnol. Nous avons signalé ces demandes aux Gouvernements étrangers. L'Angleterre et l'Écosse nous ont promis satisfaction. Nous avons entamé avec la Prusse des pourparlers en vue d'une convention spéciale relative à l'échange régulier entre les deux pays de répétiteurs et de répétitrices de l'enseignement primaire. Ces pourparlers sont en bonne voie. Dans les conventions projetées entre la France d'une part, l'Italie et l'Espagne d'autre part, l'échange des répétiteurs et répétitrices primaires sera prévu en même temps que l'échange d'assistants et d'assistantes secondaires. Il en est ainsi, je l'ai dit, dans les conventions franco-anglaise et franco-écossaise. Notons enfin que quelques-unes de nos écoles primaires supérieures de garçons et de filles reçoivent déjà des assistants anglais et allemands. De sorte que bientôt l'institution partielle et unilatérale de 1894 fonctionnera pour l'enseignement primaire dans des conditions et dans une étendue analogues à celles qui ont été prévues pour les assistants de l'enseignement secondaire.

Lecteurs d'Université. — Lorsque l'Office d'Informations et d'Études a été chargé du service des assistants, une circulaire ministérielle (*Bulletin Administratif de l'Instruction publique* du 26 mars 1904) a informé nos Universités qu'elles pourront s'adresser à l'Office pour recevoir des « lecteurs auprès des chaires de langue et littérature étrangères », etc. En réalité, les professeurs de langue et de littérature étrangères de nos Universités procèdent comme leurs collègues allemands : ils appellent à eux en qualité de « lecteur » le jeune savant étranger qu'ils ont connu par des relations personnelles. Une de nos Universités a tout spécialement notifié à l'Office d'Informations qu'elle se réservait le droit de choisir ses « lecteurs » étrangers.

Une autre choisit ses « lecteurs » et ses « lectrices » parmi les

Digitized by Google

nombreux étudiants étrangers qu'elle a su attirer. Par contre, plusieurs de nos Facultés des lettres emploient comme « lecteurs » les « assistants » du Lycée désignés par l'Office. L'Office, dans ce cas, a soin de faire un choix approprié. Cette combinaison offre des avantages réels, notamment pour l'assistant-lecteur auquel il est fait ainsi une situation matérielle et morale fort acceptable. En attendant, quelques Universités étrangères demandent des professeurs français à notre Direction de l'enseignement supérieur. Celle-ci désigne un de ses boursiers. C'est le cas pour plusieurs Universités américaines. Très rares ont été les Universités étrangères qui se sont adressées à l'Office. L'Office n'est pas connu encore à l'étranger comme centre de recrutement officiel pour des « lecteurs » d'Université. D'autre part, un certain nombre de jeunes Français se sont adressés à l'Office pour obtenir des places de lecteurs dans des Universités étrangères. Il n'a pas été possible de leur donner satisfaction, des vacances de ce genre à l'étranger n'arrivant à notre connaissance qu'accidentellement. Il serait facile, cependant, de légitimer, en vertu de la circulaire précitée, l'Office comme centre de renseignements et de recrutement pour les lecteurs de l'enseignement supérieur. Il se trouvera des universités qui voudront s'adresser à lui. Non seulement l'Office est parfaitement au courant des qualifications exigées à l'étranger de ce genre d'auxiliaires, mais son caractère de service officiel lui permet d'entourer les candidatures de toutes les garanties voulues.

Cet exposé répond, je pense, en partie, à une des questions posées par votre Congrès, à savoir s'il y a lieu d'étendre l'institution de l'échange d'auxiliaires étrangers à l'enseignement normal et primaire supérieur. Il n'y a à cette extension aucun obstacle administratif. En se plaçant au point de vue purement pédagogique de l'enseignement des langues vivantes, enseignement qui est devenu, vous le savez, tout à fait utilitaire, l'extension se recommande à coup sûr. On peut alléguer que l'institution est une solution d'un désidératum maintes fois formulé par beaucoup de professeurs de langues vivantes, l'échange de professeurs étrangers. Elle est la seule, semble-t-il, qui soit acceptable dans les pays où le professeur national est un fonc-

Digitized by Google

tionnaire d'État. En France, elle est complète et bien établie; elle l'est également, quoique dans une mesure moins large, en Angleterre et en Écosse; elle le sera, nous l'espérons, en Prusse et peut-être en Italie et en Espagne.

J'essayerai maintenant de répondre à la question plus spéciale : l'institution a-t-elle « donné d'heureux fruits pour l'extension de la langue française? »

Voici d'abord les résultats statistiques de la rentrée d'octobre, c'est-à-dire les plus récents :

Du côté de la France ont demandé :

Des assistants anglais : 36 lycées et collèges de garçons;

Des répétiteurs anglais : 22 écoles normales d'instituteurs;

Des assistantes anglaises : 31 lycées et collèges de jeunes filles; 5 écoles primaires supérieures;

Des répétitrices anglaises : 42 écoles normales d'institutrices;

Des assistants allemands : 42 lycées et collèges de garçons; 1 école primaire supérieure;

Des répétiteurs allemands : 11 écoles normales d'instituteurs;

Des assistantes allemandes : 13 lycées et collèges de jeunes filles;

Des répétitrices allemandes : 1 école normale d'institutrices;

Des répétiteurs italiens : 2 écoles normales d'instituteurs;

Des répétitrices italiennes : 3 écoles normales d'institutrices;

Des assistants espagnols : 1 lycée de garçons;

Des répétiteurs espagnols : 3 écoles normales d'instituteurs;

Des répétitrices espagnoles : 4 écoles normales d'institutrices.

Cela revient à dire que nous offrons à 217 jeunes étrangers ou étrangères cultivés un séjour dans un milieu intelligent où ils apprendront à connaître notre langue et, je l'espère, à aimer la culture de notre pays. Si on fait abstraction des 38 postes dans nos écoles normales d'instituteurs, qui ont été déclarés vacants un peu tard dans l'année scolaire et qui ne seront peut-être pas tous pourvus, la presque totalité des vacances ont reçu leur titulaire à l'heure qu'il est. N'oublions pas qu'il y a dans ce nombre 99 femmes (78 Anglaises, 14 Allemandes, 3 Italiennes, 4 Espagnoles), c'est-à-dire à peu près la moitié. Or, je n'ai pas besoin

Digitized by Google

de vous dire que les femmes sont en général d'excellentes exportatrices d'idées.

D'autre part, nous avons placé pour l'année scolaire 1908-1909 à l'étranger :

En Angleterre : 5 assistants et 4 assistantes ;

En Écosse : 6 assistants et 8 assistantes ;

En Allemagne : 43 assistants (dont 2 en Saxe) et 16 assistantes ;

En Autriche : nous placerons 2 candidats.

Cela fait en *tout* 84 jeunes Français (dont 28 femmes).

Un petit nombre de ces assistants ont été maintenus pour une nouvelle période dans des postes qu'ils ont *occupés* depuis six mois ou depuis un an. En comparaison du nombre des demandes qui nous sont parvenues, ce chiffre n'est pas très considérable. L'Angleterre surtout se montre avare de vacances en faveur de nos candidats et candidates. Cela tient à ce que la majorité des écoles secondaires sont indépendantes du Ministère. En outre, les chefs d'établissement ont avantage, au point de vue de l'exploitation de leur école, à faire une dépense un peu plus *élevée que celle qui* leur est imposée par le régime du pair ou par l'indemnité équivalente de subsistance ; en le faisant, ils peuvent demander à leurs auxiliaires français tout le travail qu'il leur convient d'exiger d'eux. Or, nos conventions stipulent comme service des assistants deux heures de conversation en moyenne par jour, interdisent leur emploi à des classes régulières ou à des surveillances et recommandent aux chefs d'établissement de procurer à leurs assistants toutes les occasions pour se perfectionner dans la langue du pays.

L'échange porte donc cette année sur environ 300 jeunes gens ayant une bonne instruction. Voilà le résultat numérique.

Le résultat proprement dit, c'est-à-dire les effets obtenus par cet échange est double. Il se traduit premièrement par les connaissances que nos nationaux acquièrent dans les pays étrangers de la langue et de la culture de ces pays, pour leur propre profit et pour celui de leurs futurs élèves, et par l'instruction que les étrangers venus chez nous apportent à nos élèves dans leur langue maternelle et sur leur pays d'origine. Ce résultat est très important en lui-même, il n'intéresse pas directement votre Congrès.

Digitized by Google

C'est le second côté que je dois vous montrer. Quel accueil est fait dans les écoles de l'étranger à l'activité des Français et des Françaises qui exportent la connaissance de notre langue et de notre culture? Dans quelle mesure les assistants étrangers apprennent-ils chez nous à connaître notre langue et notre culture?

Notons, en premier lieu, l'intérêt que portent les autorités étrangères à placer dans leurs écoles des assistants français. C'est la Prusse qui est la plus active et la plus décidée. Le Ministère de Berlin a placé, cette année, 41 Français et 16 Françaises. Leurs indemnités sont payées, en partie sur un crédit spécial que le Ministère a demandé à la Diète (une cinquantaine de mille francs environ), en partie par des municipalités qui désirent que leurs écoles s'attachent des assistants étrangers. Au total, la Prusse consacre environ 100,000 francs par an à l'institution et ce sont les Français qui en profitent le plus largement jusqu'à présent. L'Angleterre aussi va tenter un effort, nous a-t-on promis, afin d'obtenir du Parlement une subvention, grâce à laquelle le *Board* pourra encourager les écoles publiques à recevoir un plus grand nombre d'assistants; nul doute que nos nationaux n'en profitent.

Ensuite il convient de mentionner que les chefs d'établissements et les professeurs des écoles de l'étranger jugent favorablement et encouragent beaucoup, en général, nos nationaux dans l'exécution de leur tâche.

Un directeur d'un gymnase de la Prusse rhénane « certifie que la présence de l'assistant français n'a pas seulement profité aux élèves, mais aux professeurs qui ont recherché la société du jeune Français; celui-ci d'ailleurs s'est fait un plaisir de leur être agréable ».

C'est par les rapports que nous demandons à nos assistants à la fin de leur stage à l'étranger, que nous connaissons les résultats obtenus par eux. Or, si tous sont à peu près unanimes sur l'accueil sympathique que leur ont réservé les directeurs et les professeurs, tous n'accusent pas le même enthousiasme chez les élèves. Écoutons-en quelques-uns :

Dans le gymnase de X..., en Prusse, 40 à 60 élèves sont venus

Digitized by Google

se grouper autour de l'assistant français. « Leur application est d'autant plus méritoire, dit l'assistant, que le français y a perdu de sa valeur par suite d'une forte réduction de son coefficient aux examens (1). Le directeur et le professeur se mêlent d'organiser trop systématiquement, dans le genre d'une véritable classe, les séances de l'assistant qui ne prennent la tournure d'une conversation à bâtons rompus que vers la fin. Tout se passe correctement, sans enthousiasme de part et d'autre. » Il en est de même dans les conversations spécialement réservées aux professeurs que le même assistant dirige. Cet assistant note tout spécialement que les langues vivantes étaient enseignées à ce gymnase d'après les anciennes méthodes grammaticales et littéraires.

Autre son. Dans un gymnase de la capitale, le directeur, très réservé et très froid, a infiniment plus de tendresse pour les langues anciennes que pour les langues modernes; il n'en laisse rien voir, cependant; il a même la coquetterie de parler français avec l'assistant. Celui-ci se fait vite des amis parmi les professeurs et se dit heureux de la sympathie, de la bonté même, qu'on lui témoigne. Son activité comme assistant en face des élèves s'en ressentira. Il résume ainsi ses impressions. « Je suis très content et je crois qu'on est content de moi. Mes leçons m'intéressent et ne semblent pas ennuyer mes élèves avec qui, d'ailleurs, mes rapports sont plutôt amicaux. J'ai, par semaine, douze séances de quarante minutes en moyenne chacune, et mes élèves appartiennent tous aux classes supérieures (seconde et première). Aucune discipline à faire; nous causons comme entre gens bien élevés; je n'ai jamais eu la plus petite difficulté, le moindre froissement. En ce qui concerne les questions délicates (politique, religion) mon programme est plutôt la prudence que le silence, car il est difficile de ne pas les aborder, si on veut inspirer confiance; il ne faut pas trop se

(1) On peut constater à Berlin un fléchissement considérable dans l'étude du français. L'anglais prend de plus en plus la place que le français occupait de temps immémorial. Dans un certain nombre de lycées (Gymnasiums) le français devient facultatif et l'anglais obligatoire à partir de la *Obersekunda*. Dans les Hautes-Ecoles, même à la *Kriegs-Akademie*, le français semble perdre de jour en jour. (*Note d'un assistant.*)

Digitized by Google

boutonner avec ces jeunes Prussiens qui sont déjà saturés de réserve et de discipline mentale. Mes élèves sont une espèce d'élite, car dans ce gymnase on n'admet pas tout le monde. Les internes sont presque tous boursiers; les externes sont tous de très bonne famille. La plupart sont attentifs, déférents, point trop froids, curieux d'esprit; quelques-uns sont vraiment intelligents. Ils font, à ce que remarquent leurs professeurs ordinaires de français, d'assez sensibles progrès. »

Nous constatons avec une certaine satisfaction que nos assistants sont tous très préoccupés à chercher la meilleure méthode pour capter l'intérêt de tous les élèves qui viennent à eux. Les instructions forcément sommaires que leur donnent les chefs d'établissement à leur arrivée ne tiendraient pas longtemps en éveil l'intérêt très superficiel des élèves pour une chose nouvelle et surtout pour un étranger planté là au milieu d'eux. La prévenance sympathique des professeurs et une certaine liberté, suite du système moins centralisé et moins uniforme dans les méthodes, mettent bien vite l'assistant intelligent dans le bon chemin.

Parler de France et la comparer à l'Allemagne a généralement plu aux élèves. « Ces comparaisons, écrit un de nos assistants, réclament beaucoup de tact et de sérieux. Il semble que, quand on parle à l'étranger des choses de son pays, on soit naturellement porté à en exagérer le caractère différent et même spécial, bizarre. Or, l'assistant doit au contraire chercher affectueusement à mettre ces nouveautés à la portée des jeunes gens et à exercer une influence qui peut être véritablement bienfaisante. Je m'en suis rendu compte avec les élèves d'Oberprima qui ont passé leur examen de maturité au milieu de mars. Ils ont pris dès le premier jour grand intérêt aux conversations, et au bout d'un mois je causais avec eux comme avec de vieux amis. Et je sentais réellement leur intérêt s'éveiller pour tout ce qui touchait à la France. Après la fête dans laquelle ils célébraient leur succès à l'*Abiturientenexamen* et où ils m'ont manifesté d'une façon délicate leur sympathie, j'ai eu le plaisir, sur onze qui prenaient part à mes conversations, d'en voir quatre (de futurs étudiants en droit, cependant) partir pour la France. »

Digitized by Google

Voici un tableau moins brillant. « Dès le début, écrit un autre Français, je n'ai constaté chez les élèves ni effort, ni bonne volonté. Il est de tradition dans cet établissement, voire de bon ton parmi ces jeunes gens qui appartiennent à des familles nobles et fortunées de la région, de ne rien faire et de se moquer du maître et de son enseignement. Néanmoins, grâce à l'attitude ferme et correcte que j'ai prise en commençant, je suis parvenu à maintenir toute ma dignité personnelle envers eux durant toute l'année... Par ailleurs et par convenances personnelles, j'ai peu pratiqué les professeurs, soit que leur chauvinisme me choquât, soit que quelques-uns me parussent suspects d'un manque de franchise dans leurs propos. »

Cette note est l'exception, je le répète en insistant. Il y a là un effet des contingences. Il en est de même lorsqu'un autre de nos assistants observe que ses élèves « sont feu et flamme pour leur pays, mais que tout ce qui a exclusivement rapport à la France (langues, mœurs, coutumes, description de Paris) les laisse en général plus froids. Beaucoup d'entre eux ne pensent jamais connaître Paris, certains même la France. Il faut penser que la plupart n'ont guère habité que des petites villes où la curiosité, la soif de voir et de savoir n'est pas excitée comme dans les grandes ».

Par contre un assistant d'une autre école de la noblesse nous écrit :

« Je n'ai pas trouvé leurs connaissances en français très remarquables. Bien que la plupart de ces jeunes hobereaux aient eu dans leur prime enfance des bonnes suisses ou françaises, le vocabulaire dont ils disposaient était extrêmement restreint ; mais surtout leurs connaissances grammaticales et l'application de ces connaissances étaient très peu sûres... Il ne m'appartient guère d'apprécier moi-même les résultats que j'ai pu obtenir. M. le Conseiller ministériel ..... qui a inspecté mon cours, a bien voulu m'exprimer sa satisfaction sur ma méthode et M. le Recteur ..... m'a délivré un certificat pédagogique élogieux. Pour moi, il est incontestable que des résultats ont été atteints. Les élèves qui au début ne pouvaient me comprendre, alors même que je parlais le plus simplement et le plus lente-

Digitized by Google

ment possible, ont été rendus capables de saisir une conversation même rapide. Ensuite, par l'élargissement de leur vocabulaire et une étude pratique de la grammaire, ils sont devenus capables de prendre part eux mêmes à une conversation simple. Mais je crois qu'outre ces avantages immédiats, les effets indirects ont été plus grands encore. Le sens et l'intérêt pour la langue et la littérature française sont devenus plus vifs par suite de cette connaissance historique que je leur ai communiquée de la France, de son sol et de ses institutions. Je crois leur avoir rendu l'étude de nos classiques plus attrayante, et, de l'aveu même des élèves et des maîtres, il est né de ces leçons un courant de sympathie pour la France, un désir de mieux la connaître et de se perfectionner pour l'instant dans l'étude de notre langue. »

Je répète que la grande majorité des rapports nous signalent que les élèves sont empressés, réguliers, attentifs, respectueux. Ce sont les meilleurs qui viennent à l'assistant, mais c'est ce qu'il faut pour que les rares et courtes séances de conversation soient fructueuses. Professeurs et inspecteurs ont constaté les bons résultats obtenus. Les professeurs ont partout bien accueilli l'assistant français, ils ont eux-mêmes profité de sa présence et ont fait de lui un ami. Il est incontestable qu'on reconnaît, en Prusse, à l'institution des assistants français une utilité considérable. Pour nous, il en résulte le devoir de veiller à ce que notre pays soit bien représenté. Le tact et le savoir-faire de nos assistants sont hors de doute. Nous avons, à cet égard, les meilleures preuves par les détails pédagogiques que nos jeunes gens ont mêlés à leurs observations. Nous n'exagérons pas en affirmant que nos assistants constituent un bataillon intelligent de propagateurs de notre langue en Prusse.

Les mêmes assurances nous parviennent de Saxe et d'Autriche. En Écosse, le souvenir de la France est resté très vif (1). Une

(1) Le dernier *Rapport officiel* du ministère de l'Instruction publique 1908) constate une fois de plus « le progrès constant » et « la vitalité » de l'enseignement du français en Ecosse. « L'enthousiasme de la jeune génération des professeurs à se perfectionner en vue de cet enseignement » y est opposé à « l'inertie de la tradition » qui fait que les élèves ne témoignent aucun intérêt pour la langue allemande (pp. 19 et 23).

Digitized by Google

assistante nous écrit que « ses élèves sont fières d'arriver à parler la langue d'un pays qu'elles désirent toutes visiter. Une fois la timidité initiale surmontée, les séances de conversations sont faciles et agréables ». Voici un extrait du rapport envoyé par un jeune Français placé dans une toute petite ville d'Écosse :

« Les inspecteurs qui sont venus l'an dernier à . . . . . (ils viennent deux fois par an) ont été frappés de la façon dont les filles surtout savaient s'oublier et se risquer à raconter en français, après plusieurs mois d'exercice, de petites histoires! Ce n'est certes pas chose facile. Au début, on rencontre de ces résistances de la part des élèves qui mettent la patience à l'épreuve; mais une fois la glace rompue, ils s'enhardissent de plus en plus et le résultat console des étapes fournies pour l'atteindre..... La création des assistants est une excellente idée qui gagnera dans la suite à se généraliser; l'assistant et le professeur indigène sont comme deux individus qui se complètent; chacun peut fournir à l'autre, dans sa propre langue, le mot ou l'expression idiomatique exacte que celui-ci n'aurait pu trouver, ou n'aurait trouvé qu'au prix de longues recherches. »

Si l'Angleterre possède aujourd'hui un grand nombre de professeurs nationaux qui enseignent notre langue, surtout dans les écoles de filles, c'est, en partie, grâce aux facilités que nous avons fournies depuis 1894 aux élèves-maîtres anglais de se perfectionner en France. Pour des raisons déjà indiquées (auxquelles il convient d'ajouter la concurrence des professeurs non-français qui y enseignent notre langue), nous n'envoyons en Angleterre que très peu d'assistants français sous le régime de notre Convention. Mais on commence à considérer l'assistant français comme un complément précieux du professeur. Un de nos assistants juge ainsi son activité dans une école anglaise :

« Mon rôle consistait à faire chaque jour une ou deux causeries en français aux meilleurs élèves des diverses classes qui avaient pour objet l'enseignement de cette langue, depuis les plus jeunes jusqu'aux plus âgés. Je faisais en général cette causerie dans le local d'une classe; mais, trois fois par semaine, je recevais les élèves chez moi. Les meilleurs me comprenaient aisément à la fin de mon séjour et commençaient même à causer avec moi.

Digitized by Google

Si je n'avais dû quitter l'École à la fin du trimestre, je suis sûr qu'ils auraient tous été capables de parler couramment au bout de six mois... Je ne saurais me louer assez du chaleureux accueil qui m'a été fait à l'École, des conditions excellentes dans lesquelles j'y ai été logé et entretenu, de l'amabilité des maîtres et des élèves pour leur hôte passager. Le principal professeur de français m'a demandé d'écrire un petit article dans le bulletin trimestriel que publie l'École. »

Voyons maintenant dans quelle mesure les étrangers et les étrangères ont trouvé chez nous ce qu'ils étaient venu chercher, c'est-à-dire, avant tout, la connaissance de notre langue. Au début plusieurs de nos chefs d'établissement ont dû nous avouer que leurs assistants étrangers ont profité peu de leur séjour parmi nous. Certes, il y a eu parfois de notre faute. On n'a pas toujours compris chez nous que l'assistant ou l'assistante étrangers étaient des hôtes d'un autre pays, habitués à des libertés et à un confort que nos internats ne sauraient offrir. Parfois aussi nos professeurs n'ont pas aidé le jeune étranger à s'acclimater. Enfin, l'attitude fermée de la famille française a quelque peu déconcerté des jeunes gens qui savaient la leur si accueillante pour l'étranger quel qu'il soit.

Heureusement, les circonstances susceptibles de laisser de notre pays et de ses habitants des impressions fâcheuses disparaissent au fur et à mesure que les assistants étrangers eux-mêmes comprennent mieux leur rôle. Les cas sont rares d'assistants qui, par suite d'une timidité naturelle — c'est le cas chez beaucoup de nos voisins d'outre-Manche —, se montrent par trop réservés, ou qui, au contraire, par une trop forte conscience de leur valeur personnelle ont vite fait de décourager les sympathies qu'on leur réservait.

Il ressort des rapports de nos chefs d'établissement que les assistants qui l'ont voulu ont fait chez nous un séjour aussi agréable que profitable. La plupart constatent le tact, la bonne éducation des assistants qui leur ont été envoyés. Ceux-là n'ont pas eu de peine à établir et à maintenir la bonne intelligence avec les élèves et avec le personnel enseignant et administratif.

Digitized by Google

Ils ont emporté de chez nous un bon souvenir et surtout des connaissances réelles de notre langue. Tel assistant allemand ignorait à peu près la langue française à son arrivée en France; il s'exprimait correctement à son départ du Lycée où il avait passé une année. Un autre Allemand lit, dans son année, la plupart de nos classiques du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle et quitte la France sachant lire et écrire correctement notre langue. Les Anglais semblent arriver plus difficilement à en maîtriser les difficultés. Nous en connaissons, cependant, qui sont aujourd'hui chez eux des professeurs de français très distingués.

Les assistantes réussissent mieux. Une Directrice écrit qu'en quittant la France, son assistante allemande parlait notre langue « avec une volubilité rare chez une étrangère et presque sans accent, et qu'elle l'écrivait très bien dans un style que beaucoup de Françaises voudraient posséder ». « Nous avons procuré à Miss . . . . ., écrit une autre Directrice, tous les moyens de faire rapidement des progrès en français, l'emmenant avec nous à toutes les conférences intéressantes qui avaient lieu à . . . . ., aux représentations théâtrales, aux fêtes et réunions de toute nature, à tout ce qui pouvait lui permettre de se rendre compte de la vie française dans un milieu où l'on se préoccupe de toutes les questions intellectuelles et sociales. »

Il convient, en effet, d'insister sur ce fait que beaucoup de nos chefs d'établissements ont eu à cœur de donner à leurs assistants un bon souvenir de la France et qu'ils y ont réussi. Les assistants ne nous l'ont pas caché. Certaines lettres de remerciements adressées par des assistants à leurs Directeurs ou à leurs Directrices, ou même à l'Office d'Informations sont touchantes de sincérité. D'autres rapports apprécient avec moins de sentiment, mais avec non moins de reconnaissance, le double avantage linguistique et culturel que leurs auteurs emportent de leur séjour parmi nous. Je cite, entre autres, deux rapports qui ont été publiés, l'un dans la *Monatschrift für höhere Schulen* (V^e^ année fasc. 2, février 1906, p. 86), l'autre dans la *Zeitschrift für französischen und englischen Unterricht*, 1906, p. 441 et suiv.). D'ailleurs, le nombre des demandes d'être maintenus pour une nouvelle période prouve suffisamment que ces jeunes étrangers s'y plaisent. Le nombre

Digitized by Google

des mécontents n'est pas pour nous décourager; leur déception a presque toujours des raisons personnelles. L'institution des assistants nous vaut, je le crois très sincèrement, plus d'amis que de détracteurs.

Permettez-moi de citer quelques appréciations d'assistants qui ont su faire abstraction des circonstances que nous-mêmes nous désirerions meilleures, pour payer un tribut sincère, parfois ému et enthousiaste à l'accueil bienveillant et sympathique qu'ils ont trouvé chez nous. « C'est avec regret que je quitterai le beau pays de France, le cœur plein de reconnaissance sincère », écrit un jeune Allemand à son proviseur. « Quant à mes progrès personnels, dit un autre, je suis heureux d'avoir gagné du moins une partie de cette deuxième âme dont Gœthe parle par rapport aux études des langues étrangères. »

« J'emporte de mon séjour en France non seulement une augmentation notable de mes connaissances, mais encore d'excellents souvenirs et une très vive sympathie pour cette nation qui se tient toujours à la tête de l'humanité pour ses généreuses idées d'émancipation et de progrès. » C'est le témoignage d'une jeune Allemande placée dans une petite ville du Nord. Un Anglais se félicite du lien d'amitié qui l'a uni à tous les professeurs; il garde et gardera longtemps, dit-il, le meilleur souvenir de l'hospitalité française. Un autre Anglais, qui fut assistant dans la ville où ses compatriotes ont brûlé Jeanne d'Arc, nous remercie chaleureusement du privilège d'avoir pu se perfectionner, par le contact avec des gens instruits, dans la pratique de la langue française, pour laquelle, dit il, il a une si grande admiration à un si haut degré qu'il viendra passer toutes ses vacances en France. Celui-là s'est fait recevoir docteur ès-lettres à l'Université de Rennes. Il nous gardera aussi un bon souvenir, parce que, dit-il, il a trouvé chez nous le secret des méthodes précises d'enseignement. Une Anglaise se flatte de se trouver chez elle au collège où nous l'avions placée. « Ma courte expérience de la vie française a été des plus heureuses », ajoute-t-elle.

Je conclus :

L'institution des assistants et des répétiteurs est jeune; il faut

Digitized by Google

lui faire crédit. Que ceux qui la critiquent prennent patience. A juger d'après les résultats d'un passé très bref, les résultats futurs ne sont pas douteux ni au point de vue purement pédagogique, ni au point de vue tout spécial de l'extension de la langue française : ils seront bons.

Notre Administration a ouvert *toutes* ses écoles à une élite de jeunes gens intelligents de l'étranger; elle est fermement décidée à faire tout ce qu'elle peut pour que ces jeunes gens emportent de chez nous, avec la connaissance de notre langue, un souvenir reconnaissant, voire affectueux de notre pays, de nos mœurs, de notre culture. Ce résultat sera plus sûrement atteint lorsqu'au régime de l'internat, nous aurons substitué, le plus largement qu'il soit possible, l'indemnité équivalente de subsistance qui permettra à nos hôtes étrangers de vivre plus complètement notre vie hors du Lycée ou de l'école normale.

Nos assistants et assistantes, choisis par l'Office avec le même soin qu'apportent au choix de leurs nationaux les Administrations étrangères, sont des « pionniers » intelligents, zélés, méthodiques de notre langue. Ils ont mérité partout l'accueil sympathique qui leur a été fait, par leur bonne tenue, par leur travail sérieux, par leur tact.

Les quelques notes discordantes perçues de part et d'autre n'ébranlent point la confiance que nous avons nous-mêmes dans l'institution et que nous serions heureux de vous voir partager.

V.-H. FRIEDEL,
Archiviste-bibliothécaire
du Musée pédagogique de Paris.

Digitized by Google

MARGUERITE BURNAT-PROVINS

La *Revue de Belgique* veut bien me réserver l'honneur de présenter aujourd'hui à ses lecteurs un écrivain profondément original et dont l'œuvre et le nom mériteraient d être beaucoup plus répandus : nous voulons parler de Mme Marguerite Burnat-Provins.

La vie de cette femme, qui s'est retirée aujourd'hui, dans les montagnes suisses, presque toujours seule, en sauvage, sans domestique et très près de la nature, est des plus intéressante

Marguerite Burnat-Provins est née à Arras, le 26 juin 1872. Son père, de sang belge, était un avocat distingué, un homme rare en tous points. Il a beaucoup contribué à son éducation, faite dans sa ville natale par deux institutrices très érudites.

Chose singulière, alors que la plupart des enfants adorent les jouets, les poupées, elle, au contraire, n'a jamais pu les supporter, pas plus, du reste, qu'elle ne supportait la compagnie des petites filles. Elle aimait la lecture, la solitude, et quand elle pouvait s'échapper, à la campagne, elle se perdait volontairement pour une journée, soit dans le touffu des blés entre les bottes, soit dans un coin de grange, et elle imaginait des aventures fantastiques. Elle avait la manie de cacher les bijoux, les choses précieuses, croyant se faire des trésors et elle laissait les siens les chercher des heures entières. A 18 ans, ayant dessiné et écrit... depuis son enfance, elle va à Paris sur les conseils du peintre Edouard Detaille, qu'elle voyait chez sa grand'mère, pour faire des études de peinture. Detaille la recommanda à J.-P. Laurens et à Benjamin-Constant qui devint son ami et dont elle fut le modèle en même temps que l'élève, pendant un peu plus de quatre ans. Benjamin-Constant a fait d'elle, en 1894, un

Digitized by Google

portrait superbe, intitulé *Diamants noirs*, qu'il a vendu en Amérique.

Comme peintre et décorateur, Marguerite Provins avait de qui tenir : ses arrière grands-oncles, du côté maternel, les frères von Victoor, étaient deux élèves de Rembrandt. Elle a exposé à Paris, à l'Exposition universelle et à la Société nationale, à Arras, à Douai, à Mulhouse, à Dusseldorf, à Bâle, à Genève, à Vevey, etc. (1)

Ces détails ont leur importance : il est difficile, en effet, chez Mme Burnat, de séparer le peintre de l'écrivain.

C'est à Paris qu'elle fait la connaissance de M. A. Burnat, architecte, originaire de Vevey, qu'elle épouse le 13 février 1896; Benjamin-Constant fut son témoin. Depuis cette époque elle habite la Suisse. Mais il lui fut impossible de vivre dans ce milieu protestant, étroit et malveillant, dans ce pays de Vaud, prostitué, selon son expression, à l'étranger, où il y a en tout homme un « marchand de soupe » qui sommeille. Plus de types intéressants, plus de costumes, plus de pittoresque, rien pour le peintre ni pour l'écrivain que la satire à faire contre ces natures ratissées, fausses, glacées, platement banales.

Comme elle est assoiffée d'originalité, amoureuse avant tout de vie spontanée et naturelle, Vevey lui semble un étouffoir. Elle n'y demeure que deux ans. En 1898, elle se réfugie en Valais, dans un coin de montagne, où il n'y a pas une auberge, jamais une figure d'Allemand ou d'Anglais, où les costumes et les habitants sont demeurés intacts.

Dans les *Tableaux valaisans*, illustrés par elle, on voit sa maison, une petite maison tranquille, à demi cachée par un noyer et un prunier; la fenêtre rouge est celle de la chambre où l'artiste travaillait, le soir.

Elle a vécu là, sous ce toit de vieilles ardoises, des heures *inouïes* de tranquillité, d'adoration de la nature, de labeur incessant. Elle portait le costume du pays, celui de la Marion des *Tableaux valaisans*. *Le Chant du Verdier*, un autre de ses livres, a exaspéré les gros bonnets de là-haut. Ces gens veulent être chez eux. Bien qu'elle fût très discrète à leur égard, son œil observateur les gênait.

(1) Elle a obtenu une médaille d'argent à Vevey, une autre à Arras. En 1904, elle obtenait le diplôme d'honneur à l'exposition des arts graphiques d'Anvers, avec une affiche de conserves. Elle est très fière de cette récompense belge.

Digitized by Google

Un jour, ils se sont assemblés en conseil communal pour condamner son livre, lu en séance publique. La haine de ces gens, paraît-il, est féroce. Ils ne reculent devant rien pour se venger. Faut-il croire que l'auteur du *Chant du Verdier*, en remontant là-haut, courait un danger de mort, ils sont très habiles à lancer des pierres? Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'y est jamais retournée.

Par suite de circonstances que nous n'avons pas à rappeler ici, elle divorce et quitte également sa maison de la Tour de Pulz, près de Vevey. Depuis trois ans, la vie de cette femme, meurtrie par une suite ininterrompue d'épreuves plus cruelles les unes que les autres, a été comme une eau fouettée par la tempête.

* * *

Une femme pareille ne doit pas avoir des relations banales. A 15 ans, ses amis étaient de vieux magistrats, des hommes instruits qui venaient la voir dans son petit atelier. A Paris, elle ne fréquentait que des artistes. A Vevey, *personne*, sinon ses chiens, ses chats, ses fleurs; elle fuyait les gens comme la peste. Elle a, du reste, dans le sang, la misanthropie de son père.

Toutes ses œuvres, et surtout les *Heures d'automne*, chantent la solitude. En Valais, elle vivait exactement de la vie des paysans, sans domestique, faisant tout elle-même, travaillant aux champs, gardant les bêtes, avec la Marie-Rose de « *Sous les noyers* », descendant en ville avec un panier pour faire ses provisions. A Pontresina (Grisons), où elle vit actuellement, elle voit des artistes de passage, des gens de la haute aristocratie qui l'ont invitée, mais elle rentre immédiatement dans son trou. Elle habite une seule chambre et fait, depuis des années, son ménage elle-même. Elle a la terreur des domestiques. En sa qualité de Flamande, elle adore la propreté, l'ordre et elle travaille absolument comme une femme du peuple, récurant, raccommodant lessivant, épluchant les légumes, portant du bois et de l'eau. Excellente cuisinière, elle pourrait en remontrer aux plus habiles cordons bleus ! Malgré cela, elle a gardé ses mains, étroites et fines, qui ont été célèbres à Paris

Par exemple, ce qu'elle n'est pas du tout, c'est femme de lettres. Les cénacles lui répugnent. Et cependant elle écrit toute la journée, sur tout ce qui lui tombe sous la main, en accomplissant les différentes besognes ménagères, la nuit, sans lumière, sur des bouts de papier qu'elle place sous son oreiller.

Le Livre pour toi, ce frissonnant poème d'amour, a été écrit

Digitized by Google

ainsi sur un coin de table, entre deux bas à raccommoder, sur une pierre comme pupitre. Car elle vit beaucoup dehors, par tous les temps ; quand il pleut très fort, elle va se terrer dans un coin de forêt et elle écoute le chant de la pluie sur les feuilles. Elle marche dans la montagne à toute heure du jour et de la nuit, toute seule. Elle n'a peur de rien — que de la bêtise humaine. Depuis dix ans, elle est végétarienne, mangeant très peu, se nourrissant de lait cru, de fruits, de pain, de polenta, aux heures seulement où la faim se fait sentir.

Souvent, l'été, dans la montagne, elle allait pieds nus, et ce qui l'amusait, c'était quand des gens venaient voir la « fondatrice de la *Société suisse pour la protection des paysages* », et la trouvaient les bras dans la lessive et marchant sur la chrétienté ; elle leur disait que M^me^ Burnat-Provins était sortie. On lui remettait des cartes et l'on se donnait beaucoup de peine pour expliquer, à cette paysanne trempée d'eau de savon, le but de la visite.

Détail particulier de ce caractère éminemment personnel : elle n'aime pas les femmes ; tous ses amis sont des hommes. Elle ne supporte pas les caquetages, les rosseries féminines, les préoccupations de toilette. Elle s'habille comme les enfants, avec des robes droites. Elle considère les femmes, quand elles sont jolies, comme d'agréables objets, et les regarde. Elle les aimerait mieux simplement vêtues... de leur seule splendeur, dans un beau décor ; mais nous ne vivons plus, dit-elle, dans un royaume de beauté.

Une de ses grandes joies est de regarder des fragments de sculptures grecques, des photographies d'architectures antiques

Elle a une passion sans bornes pour les bêtes : la simple vue d'un coq, de quelques poules, la transporte... « Je me tuerai probablement, écrit-elle, sans éclat, un jour de grande fatigue. » La mort lui paraît une chose qu'on peut *faire* très simplement

Elle connaît personnellement Francis Jammes, Henry Bataille, Robert de Montesquiou, André Gide, quelques autres encore. Chez lui, à Maillane, Mistral a levé son verre, en buvant « à la santé d'une grande et belle artiste ». Quelques-uns lui ont dit qu'elle avait du génie, beaucoup d'imbéciles la croient folle, elle se croit très sage.

Elle laisse parler et dire. Toute l'agitation des autres lui paraît vaine, l'ennuie. Elle ne s'inquiète que de regarder en elle, elle se raconte, épie *la vie* pour elle-même.

* * *

Digitized by Google

On ne dira pas que cette femme est banale. Comme écrivain, sa personnalité est tout aussi nettement tranchée. Mme Burnat a publié jusqu'ici six ouvrages : *Petits tableaux valaisans* (1903); *Heures d'automne* (1904); *Chansons rustiques* (1905); *Le Chant du verdier* épuisé (1906); *Le Livre pour toi* (1907); *Sous les noyers* (1907).

Dans tous ces livres, c'est la nature qui apparaît, dans sa rudesse ou dans sa grâce, dans le décor familier des vallées ou des montagnes, dans la vie intime et quotidienne de ses habitants. Choses, bêtes et gens vivent là de leur vie propre. Mme Burnat-Provins communie avec ces simples et ces humbles; qu'ils le veuillent ou non, ils lui ont livré leur âme fruste et rudimentaire. Et elle a noté leurs gestes et surpris, comme dans la précision rapide d'un instantané, toute la chétive et menue existence qui s'écoule dans le pays de solitude où elle s'est réfugiée. Les plus petites choses l'intéressent et, alors que l'œil indifférent daigne à peine les voir, elle les célèbre et les exalte en des pages amies. Cela est exquis et neuf, « d'une saveur un peu rude, mais très franche, très spontanée, toute de nature et de sincérité champêtre ». Rien de livresque, aucun poncif; elle n'y met ni science ni prétention, elle dit ce qui lui vient, sans recherche, à la façon de ses amis, le rhabilleur et le cloutier : C'est tout simplement de la vie, photographiée, pour ainsi dire, en une prose toujours alerte, prime-sautière, frissonnante.

La plupart des livres de Mme Burnat sont illustrés ou décorés par elle-même. Les *Petits tableaux valaisans*, entre autres, une merveille d'art, comptent 113 dessins gravés et imprimés sur bois, en 250 tons différents. Ce splendide travail, qui fait honneur aux imprimeurs-éditeurs Säuberlin et Pfeiffer, de Vevey, a coûté 12,000 francs.

* * *

Un mot, pour finir, de son dernier ouvrage : *Le Livre pour toi*. Il ne ressemble pas tout à fait aux autres. C'est comme une ardente litanie d'amour. On dirait les strophes d'un poème de volupté. « *Cette lecture*, écrivait à l'auteur le poète Robert de Montesquiou, *me laisse le plaisir de croire avoir retrouvé la traduction inconnue d'un fragment de Virgile, mais d'un Virgile qui se serait grisé en buvant d'un hydromel fait avec le miel d'Aristée.* » Qu'on nous permette de citer l'appréciation de Camille Lemonnier. C'est une belle page de littérature encore inédite :

Digitized by Google

« *Madame et Amie inconnue, puisque c'est le nom charmant dont vous signez l'envoi de votre livre, laissez-moi vous dire, si tardivement — mais la vie ne nous appartient pas — ma surprise, mon émotion, ma joie, pour la fête de vie et de beauté qu'il m'a apportée. Je ne sais quelle autre femme, d'une telle sensualité jeune et émerveillée, eût exprimé le mystère à la fois de l'âme et de la chair nuptiale.*

C'est la naissance et le cri charmé de la petite Eve, aux jardins d'Éden, sous le baiser d'Adam. C'est le tendre, ingénu et douloureux poème de l'Amour.

J'ai cru lire un fragment inconnu du Cantique des Cantiques, mais la Sulamite, ici, est une fille des races latines et à la place du lourd sang lascif d'Orient, pareil à ses vins noirs, une grave, souriante, voluptueuse mélancolie, subtilement, se glisse d'elle-même.

Trouvez ici ma louange la plus fervente et mes respectueuses sympathies.

CAMILLE LEMONNIER.

10 mars 1908.

* * *

Mme Burnat va faire paraître bientôt : *Les Heures d'hiver*, *La Fenêtre ouverte sur la vallée*, des *Contes et Nouvelles*, *Les Deux cultes*. Elle a en préparation : *Le Cantique d'été* (suite du *Livre pour toi*) et *Le Livre à l'absent*.

Mais il est temps que nous mettions le lecteur à même de juger, par les extraits — *inédits* que nous publions, de l'originalité de Mme Burnat-Provins et de la qualité, bien personnelle, de sa prose.

J. VAN DOOREN.

Digitized by Google

NOËL SOLITAIRE

Tu es parti.

Je ne t'ai pas dit de saluer le cornouiller noir, ni le banc sous le poirier, le feras-tu ?

Le souvenir est assis là, fidèle et transi, dans la neige; mes frissons tremblent aux branches et nos paroles se balancent au rythme des deux cœurs invisibles, emprisonnés dans la liberté de ton jardin.

Ils ne franchiront pas le mur de l'enclos, le mur où le chat misérable se chauffait à quatre heures, quand nos mains brûlantes s'étreignaient et que les groseilles faisaient des yeux rouges à travers les feuilles. Tu abritais là ton amour et ta nonchalance dans la quiétude de juillet aux jours longs comme le désir, mon âme volait autour de ta maison fraîche et tu souriais, en me regardant comme on regarde très loin sur la mer.

Les voyais-tu venir, les voiles blanches de mes rêves, les galères rouges des voluptés et les musicales trirèmes où s'apaisèrent nos enchantements.

Les voyais-tu, ces lames dressées, avec leurs crinières d'écume, violentes à broyer les os dans leur chute. Les voyais-tu les grands colliers rompus sur les lacs et toutes les pierreries du couchant roulées vers la jeunesse et tous les parfums des îles ployés devant ton orgueil d'amant.

Je ne t'ai pas dit de t'asseoir dans le grand salon et de mettre tes deux mains sur ton visage en écoutant la pavane implorante qui se plaint et défie, le feras-tu ?

Et tourneras-tu tes regards vers le chemin dont chaque pierre sait que je t'aime, ô mon Ami ?

Tends les bras, que l'ombre te rende mes caresses... Ecoute, que l'écho te rende ma voix.

Digitized by Google

Et que ton âme sente vivre en elle mon âme ivre et fumante, mon âme d'Eté, si émerveillée d'être à toi.

Il faisait chaud, contre ta poitrine, autant que dans la vigne à midi; ton baiser s'écrasait sur ma bouche comme un fruit, tu me tenais trébuchante et vaincue et l'eau vive de ton rire, en coulant sur ma faiblesse, me réveillait.

Les racines de mon cœur tressaillent lorsque j'y songe.

Que ne me suis-je consumée comme le tas d'herbes sèches au milieu d'un champ.

Que n'as-tu pris ma cendre pour la donner au fleuve qui sait emporter,

Demande aux noyers tourmentés par le gel, ce qu'ont redit les feuilles qui me voyaient passer lorsque j'allais vers tes lèvres et la tentation joyeuse de tes cheveux blonds ?

Oh, que l'air que tu respires fasse jaillir en toi une flamme plus haute et plus dévorante, parce que là, nous nous sommes aimés.

Je suis seule et c'est la veillée de Noël.

Seule et possédée de tristesse, penchée sur ton absence comme à un balcon dépouillé où la bise chasse les dernières corolles flétries. Mais j'ai l'orgueil d'avoir mérité la solitude.

J'ai pris, au clair de lune, une route étrangère, blanche et vide. A cette heure, les cœurs se serrent les uns contre les autres et s'offrent de la joie et des vœux en bouquets et de beaux rubans de tendresse qui tournent et se nouent autour des choses douces, sous les lumières.

Quel présent dois-je recevoir ?

Aucun.

Pas même une orange couleur de soleil sur une main indifférente, pas même une gerbe rare et retombante, venue de très loin, pas même un rang de saphirs qui vaille une fortune.

Mieux, plus que cela.

Le ciel m'offre ce soir la splendeur de la vallée.

Là vient se recueillir la noblesse du silence.

Digitized by Google

Là se dévoilent, aux heures inviolables, les mystères très purs que profanerait l'insolence des midis.

Là s'accoude aux rampes gigantesques la divine harmonie que blessent les mouvements du jour et la primordiale simplicité, oublieuse de tant d'offenses, se tient paisiblement à ses pieds.

La nuit impérieuse étend, dans son ampleur, la souveraineté de son geste, que n'entravent pas les efforts chétifs des hommes.

De toute ma soif idéale, je bois à la coupe par elle tendue.

Le torrent m'envoie l'encens des brumes et se tournent vers moi les mains des vernes agenouillés sur ses bords.

J'ai levé les yeux vers l'incorruptible beauté des cimes, afin qu'il en demeure un reflet sur mon visage et la voix merveilleuse qui chante par-dessus les forêts m'a dit: C'est jusque là que tu dois aller.

Les étoiles dominatrices des sommets battent comme des cœurs lumineux et me font des signes éblouissants. Je grandis jusqu'à ce que mon front touche la fraîcheur obscure et bleue où elles vivent; je ramène sur mes épaules cette magnificence qui m'est destinée et c'est là mon manteau.

Que je contemple mes trésors :

Voici la boule verte du gui, ornée de perles, exacte et suspendue, mon espérance là où je veux qu'elle veille, sur l'arbre endiamanté où il n'y a qu'elle, hautaine et retirée.

Voici les joyaux de minuit qui éclatent : mon orgueil ferme et froid, étincelant comme cette nuit.

Voici les sapins dressés, portant des millions de lueurs; ma volonté droite et robuste qui ne consent pas.

Et la traîne d'argent de ma royale amie se meut doucement, sa main gelée prend la mienne.

Calmes, dans notre dédain des foules, nous marchons toutes deux à travers la pureté précieuse de la neige étendue sous nos pas.

Digitized by Google

LES LARMES DU CHANDELIER

C'est le 4 décembre. Il est 4 heures et je n'y vois plus.

Je ne veux pas allumer ma lampe et je reste appuyée à la table où sont des livres ouverts, des papiers épars et l'encrier qui tend sa bouche noire.

Je suis très fatiguée. Dans le fourneau, le sapin brûle en claquant. J'ai posé sur la plaque chaude mon chandelier de fer, l'unique qui soit dans ma chambre, encore ne m'appartient-il pas : il est à Mme Louise Pachod qui me l'a prêté ; un jour, sans doute, elle me le reprendra et je n'en aurai plus, je serai alors un peu plus pauvre qu'à présent. Mais, cela n'est pas fait pour m'émouvoir, je suis une fille bien-aimée de la pauvreté et Pénia s'est assise à mon seuil.

Depuis l'aube, il a neigé. La montagne en face est toute blanche et la fenêtre grise, parce que j'ai tiré les rideaux : seule, à côté de ma chandelle, j'ai l'air de veiller un mort.

Peut-être est-ce bien cela. Je pense à ma grand'mère qui se nommait Thérèse-Julie et qui a souffert pendant plus de quarante années.

Je ne me rappelle pas volontiers ceux que j'ai vu rire, ils n'ont aucune signification dans mon passé. Elle a beaucoup pleuré et son cœur fut brisé lorsque s'éteignit mon grand-père.

Le sort n'a épargné aucune angoisse à cette élue de la souffrance et je me demande où sont aujourd'hui sa chair flagellée et son âme de martyre ? Mais pourquoi me le demander. Elle est ici, et c'est elle que je veille ce soir.

Digitized by Google

La cire du chandelier coule.

Grand'mère, pourquoi appuyez-vous sur moi des yeux si étonnés ? Est-ce parce qu'il y a quatorze ans que vous n'avez pas vu votre petite-fille ? Comme elle a changé... Ma chambre aussi vous déconcerte et mon isolement. Vous songez au temps où nous passions de longues soirées, avec la tante Flore, à lire *L'Indépendant* et les anciens journaux de modes, pleins d'élégants personnages revêtus des derniers modèles de chez M^me^ Coussinet.

Dieu que c'est loin !

Vous avez fait depuis un grand voyage et moi quelques petits, qui m'ont amenée dans la maison de M^me^ Lager... Vous dirai-je comment ?... Je sais que vous avez versé des larmes et des larmes lorsque je partis pour Paris; c'était, en vous, le pressentiment qui se désolait. Pendant les nuits, vous demandiez à la tante Flore : Où est-elle, que fait-elle ? Moi, souvent, je songeais à votre poitrine chantante secouée par l'asthme, à votre regard bleu qui devenait noir, à ces profonds soupirs, pareils à ceux du vent d'automne, dans le bois de Gœulzin, vers la chapelle de la Vierge.

Pourquoi ne vous ai-je pas revue ? Vous vous êtes enfin endormie, vous qui ne dormiez pas, et l'on m'a écrit : Pour la première fois, nous l'avons étendue.

Mon père disait que, sous vos dentelles, vous paraissiez avoir vingt ans. Avez-vous retrouvé l'époux tant regretté et gardez-vous sa main pour les noces éternelles ?

Même ce soir, vous ne me le direz pas.

Dès qu'on vous eût couchée près de lui, sous le granit, dans le cimetière dont la haie d'aubépine déchirait mes robes d'enfant, moi aussi, je m'en suis allée, plus loin encore, dans un pays tourmenté qui ne rappelle en rien nos plaines.

J'emportai la nostalgie des éteules pourpres au couchant, du coq immobile et doré, en haut des clochers, de la plainte des herses sur nos chemins, le soir : la nostalgie désespérée des clairs où modulent les joncs sonores, des canaux porteurs de chalands qui ont des noms de femmes.

Digitized by Google

J'emportai dans mon âme, ouverte comme une large caverne à toutes les rafales de la désolation, l'âme rêveuse et protectrice des Flandres.

J'avance, la route fuit, les souvenirs sont là-bas près de la ligne d'arbres couleur de cendre. Vous ne parlerez plus et moi je dois crier, parce que le sang de mon cœur est au bord de mes lèvres,comme un vin amer débordant d'une coupe rougie qui brûle la chair. Vous qui me disiez vos haines dans les veillées, vous ne saurez rien de mes désespoirs, ni de vos fièvres qui revivent en moi, ni que ma poitrine sonne le même glas que la vôtre, par mon souffle haletant.

Vous êtes morte. Le bonheur est-il fils de cette heure mystérieuse où le visage blanchit et s'immobilise ? Si vous l'avez tenu dans vos doigts rejoints, pourquoi ne me l'avez-vous pas donné ?

Je ne crois plus aux moissons ni aux vendanges, c'est l'hiver dans les champs de ma pensée, plus qu'à ma porte sous la neige qui s'amoncelle. J'ai vu tant de bouquets flétris, tant de regards défaillants, tant d'épaules voûtées. Personne n'a rendu aux fleurs leur grâce parfumée, personne n'a rallumé les yeux et redressé les carrures, parce que tout finit et que l'espoir doit mourir ainsi que la feuille tuée par le gel.

Que les vivants imitent le silence des morts, tout est vain.

Toi, humble flamme, que cherches-tu tandis que pleure le chandelier ? Tu balances la tête comme le chien qui s'inquiète parce que le danger vient avec la nuit.

Que cherches-tu ? Est-ce une caresse d'âme qui te courbe doucement, une main, lasse de traîner froide et vide dans le néant, qui se complaise à ta chaleur ?

Qu'y a-t-il de plus que ta vie et la mienne dans cette chambre ? Qu'y a-t-il de plus que ma fatigue et ton dépérissement ?

Digitized by Google

LE SANG DU CŒUR

(EXTRAIT.)

... Il est des temps où la vie entre en nous comme l'oiseau peut entrer dans la chambre et voler brusquement et se meurtrir aux murs.

Elle entre par la douleur, par la joie, par l'amour, par la volupté.

Sous le trop-plein de la douleur, ma vie a rejailli hors de moi. Elle a débordé et ruisselé comme un vin d'orgie, fumant, s'échappe de la coupe trop étroite où sont tombés des fruits et des tiges de verveine, mais aussi des larmes et du sang.

Et la nappe précieuse de mes jours est souillée de taches indélébiles. Mais, qui peut garder intact le linge qui orne la table jusqu'à l'heure où les convives se lèvent et se retirent dans la nuit ?

L'oiseau a tourné follement autour de ma tête, il a crié, déchiré sa poitrine et regardé partout, de ses beaux yeux désespérés.

Qui peut dire d'où vient le secours ?

Les quatre points de l'horizon demeurent muets, nulle figure ne surgit. Ceux qui ont bu et mangé ne se souviennent pas, ils dorment dans leurs demeures.

Je me suis occupée seule à enlever les traces du festin : les flambeaux consumés, les couronnes foulées aux pieds et les étoffes perdues et les aiguières brisées.

J'ai dû travailler jusqu'au jour afin de rendre à la salle un aspect digne et reposant.

Digitized by Google

Quand est venue l'aube purifiante, je lui ai donné mon front pour qu'elle en effaçât les plis, pour qu'elle en chassât les parfums entêtants, avec la saine odeur d'une branche de thym.

J'ai demandé au soleil, apparu sur la montagne, des heures nobles qui se tiennent droites et chantent en caressant les moissons, pour oublier celles qui se couchèrent offertes, sur des fleurs sacrifiées.

L'oiseau a entendu des clameurs, il a cru qu'elles étaient joyeuses. Il est entré et ses plumes se sont hérissées à voir de trop près la folie.

La joie habite les champs : il n'y avait là que des masques illusionnés, sans beauté, que des oreilles blasées qui voulaient entendre des bruits nouveaux pour croire à la vie, parce qu'elles ne connaissent que le choc opulent des orfèvreries et les musiques artificielles et les voix frelatées qui parlent dans les logis somptueux.

Ceux-là ne savaient pas que l'harmonie est au dehors, dans la simplicité du pré tissé plus soigneusement que les tapis splendides, dans les confidences des sources et l'ensemblement touchant des pierres, ces philosophes, dans l'approche du nuage silencieux, dans la rêverie prolongée des bêtes innocentes et des arbres orgueilleux du juste orgueil d'avoir un corps rigide et la tête haute, par-dessus les toits.

Qui peut se vanter d'être un vivant si, ayant connu la douleur, il consent à ignorer encore le chant des fleurs, l'odeur blanche des eaux, s'il n'a pas appuyé sa chair à la chair crevassée des écorces pour l'affermir un matin, au milieu de la forêt.

Ah! la vie qui entre et puis s'épanche par la joie, par la tristesse, par la volupté.

Mais, des mains saignent en cueillant des lys, des corps punis se traînent sur des marbres superbes, en demandant grâce vainement. Il y a une traîtresse amertume dans les fruits les plus éclatants.

C'est pourquoi j'ai fui la salle saturée des effluves pervers pour monter au sommet rafraîchissant de la tour.

Digitized by Google

Les lèvres qui baisent ont des morsures inscrites en noir, qui ne s'en vont plus. La douleur abandonne ses ongles renaissants, ils séjournent au fond des plaies.

Mais la joie ne laisse point de trace, à peine l'ai-je vue passer.

L'oiseau se trompe quand il croit qu'elle est là et qu'il peut chanter. Maintenant, il repose sur le bord de la fenêtre, si las. Il étend ses ailes qui ont souffert et ferme ses yeux éprouvés.

Cependant, ne faut-il pas qu'on sache une fois ce qu'est une nuit prodigue et tumultueuse où se mêlent les âmes folles et les corps volontaires, comme des liqueurs répandues en un ruisseau. Quand les cires sont éteintes, pour celui qui demeure seul, le reproche du silence est un enseignement.

J'ai ramassé mon cœur écrasé par une sandale maladroite, au milieu des perles échappées des colliers rompus et des épingles des chevelures et des violettes mortes, d'une mort inutile. J'ai porté ce douloureux débris de moi-même à la fontaine chaste qui étale sa robe immaculée sur son divan de verdure, je l'ai trempé et remis tout froid dans ma poitrine.

Il a oublié la fournaise d'où partaient des rires insensés qui n'étaient point de la gaîté, des râles sauvages qui n'étaient point de l'amour.

Il a vu la vérité luire au fond des yeux révélateurs de l'eau qui ne s'endort jamais. Il sait qu'il n'aura point de bonheur, mais il goûte la paix dans la négation. Il lui reste, par-dessus tout, le grand bienfait de l'air pur, de la lumière candide sur la terrasse vide où nul homme ne montera.

MARGUERITE BURNAT-PROVINS.

Digitized by Google

NÉMÉSIS[1]

IV

« Etes-vous certaine que vous n'avez besoin de rien de plus?

— Non... non, j'ai fait la liste avec l'aide de Mrs Wilson et je l'ai revue avec notre expérimentée Mrs Smith.

— Qui mieux que la femme du ministre pourrait suggérer ce que le château doit offrir au village à Noël!

— N'est-ce pas? Mais Mrs Smith m'a grondée à propos de plusieurs articles. Il paraît que ce n'était pas bon pour eux... trop beau... trop coûteux!

— Vous êtes si généreuse, ma chère Doris. »

La jeune femme jeta à son interlocuteur, Percy Lestrange, un regard si plein de rétrospectives sombres qu'il en fut vaguement affecté et répondit :

« Si l'on savait combien les pauvres souffrent...

— Mais, dit le jeune homme, ici au village, il n'y a pas de pauvres, à proprement parler. Les uns sont riches, les autres sont moins riches et il y a le noyau des laboureurs et des ouvriers agricoles en général qui ne sont pas riches du tout, mais...

— Je comprends bien; chacun a sa maisonnette, son jardinet; le repas quotidien est assuré; il y a de quoi s'habiller mieux le dimanche et dîner de bon mouton arrosé de bière. J'ai compris tout cela si clairement que j'ai envoyé à un

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de novembre 1908.

Digitized by Google

clergyman du district Est de Londres la somme que je voulais dépenser pour nos villageois. Ceux-ci, je leur offre l'oie et le pudding de Noël; il y aura aussi un arbre pour les enfants des écoles, ici, dans le hall. C'est tout. »

Percy écoutait sa cousine avec une complaisance visible. C'était bien ainsi, bonne, généreuse, donnant à tous, qu'il l'avait rêvée. Peu psychologue, sportsman plus que philosophe, franc et droit comme une lame d'épée bien trempée, il ne cherchait jamais midi à quelque autre heure. En regardant Doris, il se donnait tout entier au charme de la conversation et de la proximité d'une agréable jeune femme de son sang, de son rang, dont la grâce d'allures augmentait la bonté du cœur, et qu'il était, tout doucement en train d'idéaliser à la perfection absolue. Si ce n'était pas encore de l'amour, c'était cette transition à l'amour, cet état adorable, intermédiaire entre l'amitié tranquille et la passion tumultueuse, station la plus charmante sur le chemin du Tendre, car on n'y connaît ni jalousies ni regrets et elle est chauffée au plus doux rayon du soleil levant de l'amour, sans connaître les ardeurs dévorantes, les flammes qui calcinent parfois.

Percy, ne s'analysant guère, se contentait d'être le plus souvent en compagnie de sa cousine; celle-ci était trop heureuse, bercée au calme inattendu de cette trêve pour penser à l'amour ou aux amoureux. Si elle y avait pensé ne fut-ce qu'une seconde, elle eût redouté cette découverte et maudit le chevalier qui venait frapper de la lance à la porte de son cœur. En vérité elle avait eu assez de l'amour pour lui vouer sa vie entière et jamais il n'y eut de châtelaine jeune, libre et riche qui se montra moins coquette, moins soucieuse de plaire comme femme, moins attirée par les relations masculines et les possibles prétendants. Les douairières des environs lui faisaient, de ce trait, grand honneur. Elles ne savaient pas que pour l'objet de leurs éloges le mariage, l'établissement en ménage, la formation de tous liens de famille étaient irréalisables et défendus, et que la vie était close devant elle comme une rue en cul de sac. Le mur était

Digitized by Google

là; elle s'efforçait de ne pas le regarder, de l'ignorer, de rester au commencement du chemin; elle avait vraiment balayé de ce chemin toute idée semblable. Mais enfin, le mur était là. Et il est impossible de piétiner sur place, quelque agréable que soit le sentier ou le carrefour. Si vous n'avancez pas, la foule vous pousse, un ami vous entraîne, un ennemi vous renverse...

L'héritière de Carlyon eut souhaité rester pour toujours dans cet état d'initiation à tout, existence matérielle, relations, idées. Mais justement en idées on ne piétine pas; entrer dans un nouveau domaine intellectuel, moral, c'est être forcé de le parcourir. Qu'on le veuille ou non, une idée vous mène à une autre. Pour la repousser ou l'accueillir, il est nécessaire de s'en pénétrer.

Doris Carlyon, avait vers ce Noël, fait son entrée en ce domaine moral absolument, extraordinairement nouveau pour elle.

Elle découvrit le Bien.

Elle avait été élevée dans un milieu où l'on parlait beaucoup du Beau que chacun comprenait à sa façon et définissait en termes différents; mais on eut rougi de parler du Bien et le ridicule ne s'attachait que trop à ceux que leurs amis stigmatisaient du nom de une « bonne femme », un « brave homme ».

Ici, elle fut surprise, le jour où, parlant d'une grande artiste mondialement connue, elle s'entendit répondre gravement :

« Oui, mais ce n'est pas une bonne femme. »

Et qui lui répondait cela? Mrs Smith, la femme du ministre de la paroisse, une personne simple, d'un esprit solidement cultivé mais sans éclat et sans autre charme qu'une tranquille humeur qui lui faisait le caractère facile et égal. Mrs Smith s'était extasiée, devant Doris, sur le compte de certains écrivains, de certains peintres. Elle allait à Londres tous les ans, visiter le Salon et en parlait avec amour. Ce n'était ni une sotte, ni une blasée, alors?

« Tous les artistes sont un peu... drôles, ne croyez-vous pas que ce soit une conséquence de leurs occupations?

Digitized by Google

— Non, répondit Mrs Smith. Le vrai artiste ne galvaude pas son âme; il peint la Beauté en regardant en lui; il est essentiellement pur et grand. »

Doris cita des noms connus, illustrés d'anecdotes pitoyables. Mrs Smith la regardant avec une certaine bonté maternelle, dit :

« Ces faits ne prouvent qu'une chose : c'est que ces gens ont des mérites mécaniques d'écrivains, d'acteurs, de peintres. Ce ne sont pas des artistes dignes du nom. Rien de ce qui scandalise, de ce qui tente le faible, rien de mauvais ne saurait être Beau, chère miss Doris; l'essence du Beau c'est l'harmonie, c'est le Bien, car le Mal est la note fausse dans la grande musique des sphères. Seulement, laissez-moi vous dire... ne vous froissez pas, je suis la femme de votre pasteur; vous ne devriez pas savoir ces histoires et vous ne devez ni penser à ces laideurs, ni les raconter à d'autres. »

Doris resta stupéfaite.

Elle n'avait jamais connu que cette conversation légère qui effleure tout et pourvu qu'on le dise poliment, permet de dire toutes choses. Elle n'eut jamais raconté de grossièretés, s'écœurait devant une platitude, avait laissé plus d'un roman du jour au milieu du troisième chapitre et se classait plutôt parmi les esprits raffinés.

On posait en fait, dans sa jeunesse, qu'il fallait tout savoir, par art, par dilettantisme, par curiosité de « documents ».

Ici, on rejetait ces curiosités, on disait tout cru: « Soyons bons; soyons purs; il y a le mal, guérissons les malades, mais n'arrêtons pas notre esprit sur ces plaies. » Mrs Smith lui fit cette remarque : « Vous attardez-vous à la lecture des détails d'un crime sanglant? Pourquoi garder à l'esprit de laides peintures? »

« Il n'y a jamais de mauvais ménages chez vous », remarqua-t-elle, en mettant son cheval au pas, un matin qu'elle était sortie avec son cousin. Ces courses à cheval dans la jeunesse du jour à peine chauffée de soleil encore, étaient

Digitized by Google

devenues très précieuses à tous deux et les conversations qu'elles comportaient dans les repos et les montées au pas, enseignaient Doris de manière si douce et si sérieuse. Ces leçons-là tombaient au fond de son cœur.

« Il y a partout de mauvais ménages, répondit le jeune « squire », mais comme nos hommes respectent profondément les femmes, mêmes lorsqu'ils en blâment forcément les défauts ou les sottises, et comme nos femmes se font respecter des hommes, il y a plus d'union réelle que chez d'autres races. Nous vivons plus ensemble. Nous allons avec notre femme aux divers sports de saison. Elle nous accompagne à cheval, à bicyclette, elle joue avec nous au hockey ou au golf... ensemble nous marchons ou jardinons ou lisons...

— Cela serait le pire des tristes sorts pour un mari comme ceux que j'ai connus, fit-elle en riant. Ces maris-là ne se plaisaient qu'avec les femmes des autres! »

Il y eut une ombre sur le visage de Percy et il éperonna son cheval qui, surpris, s'élança brusquement au galop. Quand il revint auprès de sa compagne, le jeune homme observa :

« Je voudrais que vous ne disiez jamais de ces choses! Ou plutôt, comme je voudrais que vous n'ayez jamais connu de ces gens!

— Et moi donc! fit-elle en écho. » Sa voix était si intense que Percy murmura :

« Pauvre petite! » en appuyant sa main sur la main qui tenait les rênes.

L'étonnement d'une jeune femme à propos d'un divorce « Comment peut-on divorcer, alors qu'on a juré de se prendre pour toujours? »; le fait qu'une femme qu'elle connaissait un peu était revenue à son mari après une séparation consentie de commun accord, parce que celui-ci était ruiné et que cette dame avait quelque fortune; le sérieux de Mme Smith, lui rappelant qu'en ménage on se prenait « for better, for worse » (pour le mieux et pour le pis!)... tout cela et mille petits détails journaliers faisaient toucher du

Digitized by Google

doigt à Doris Carlyon la légèreté avec laquelle on se liait par mariage dans son ancien monde, le sérieux profond de l'engagement dans ce monde nouveau.

Elle y rencontrait de frivoles filles, pleines du sujet de leurs robes et de leurs flirtations; des jeunes hommes poseurs, tout frais émoulus d'Oxford, et qui se flattaient d'être le nec plus ultra de la distinction; des bavards, des ignorants, des étourdis, des hommes aussi graves qu'ennuyeux en politique, et toutes les nuances et toutes les couleurs; mais avec un fond uniforme de gravité dans les actes graves, de respect pour les choses respectables et de pudeur farouche de tout ce qui touche à la foi, à l'amour, à l'honneur, qui leur faisait éviter de se peindre et de s'analyser, ainsi que l'aimait tant faire ses commensaux d'autrefois.

Et s'ennuyait-on, dans ce monde nouveau? Non. On y riait beaucoup : il y avait de l'humour chez quelques-uns, et de la naïveté chez d'autres. On y riait plus que dans son ancien monde, mais ce n'était pas des mêmes sujets; et on pouvait tirer entre les plaisanteries et les histoires de ses amis de maintenant et de ses amis d'autrefois, la même comparaison qu'entre *Punch* ou *Jacobs* et les journaux drôles de France, Allemagne et autres pays continentaux.

V

Noël vint.

Les petites filles de M^rs^ Newbell-Smith, trois ou quatre demoiselles du village, des dames des châteaux environnants, leurs fils en vacances, des femmes de chambre ne sachant où donner de la tête, tout ce monde ornait à grands renforts de verdure, de guirlandes piquées des baies rouges du houx, des grains d'opâle du gui, le hall, les escaliers, les grandes salles de Carlyon Court. Les deux petites filles s'en donnaient à cœur joie, gênant tout le monde et de tout le monde choyées. Doris passait au milieu de ses invités et de ses amis et avait un mot pour tous.

Digitized by Google

« Asseyez-vous une seconde pour l'amour du ciel, voici un coin honnête où un pauvre garçon peut se reposer. »

Et Percy tira sa cousine par la jupe jusqu'à ce que celle-ci, cédant, s'assit sur l'appui de la fenêtre.

« Pourquoi dois-je m'asseoir parce que vous êtes fatigué, paresseux?

— Eh bien, j'aime cela! Ne vous gênez pas! Qui a mis ces chaises pour qu'on grimpe dessus et ces feuilles à portée pour qu'on en fasse des guirlandes, et...

— Que ne grimpez-vous et ne tressez vous-même?

— Ma chère Doris! Il est si doux de les regarder d'ici, en causant avec vous!

— Fainéant! Qui ne travaille pas à Noël n'a pas droit au pouding.

— J'ai tourné quatre fois dans la pâte!

— Et souhaité quelque chose? »

Le jeune homme la regarda une seconde dans les yeux, puis plus bas :

« Oui... je souhaite énormément ces temps-ci. Je ne sais pas si cela m'avancera beaucoup... »

Doris se leva.

« Venez aider tout de suite, Monsieur. Nous ne serons jamais prêts.

— Oh! que si! Après le lunch, nous nous y mettrons sérieusement. Restez ici une seconde. On ne vous a jamais un peu à soi.

— Je me dois à mes invités.

— Eh! bien ne suis-je pas votre invité? »

Elle sentit à ces mots dits si légèrement ce coup sourd au cœur qu'elle commençait à redouter. Lui, ce charmant et honorable garçon. Il était son invité! Oh! mensonge des apparences, lui, l'héritier, le possesseur de ce domaine...

Et comme toujours, secouant cette douleur fugitive, elle redoubla de gaieté, prit Percy par le bras, l'entraîna dans le groupe rieur et jaseur.

Elle avait toujours été de ces natures combatives qui peuvent devenir la proie d'un grand remords, créant une

Digitized by Google

grande pénitence, mais qui jamais ne connaissent la morne mélancolie, hantise des tendres ou des faibles.

On pouvait prévoir qu'elle en arriverait à dédaigner les distractions, les moments d'oubli illusoire qui laissent retomber plus atrocement le poids des douleurs pour l'avoir soulevé... Mais elle n'en était pas là; elle respirait à pleins poumons l'intoxication de l'atmosphère fraîche, joyeuse, encore si nouvelle en ses sens fatigués. Ces derniers jours, une ivresse plus légère, un arome nouveau, avaient semblé monter des éclats de rire et des silences, du parc ensommeillé des soirs, des bois lointains dans la brume mystique de la pluie.

Percy saisit une branche de lierre et la posant sur la tête de son hôtesse :

« Si nous n'étions à Christmas, dit-il, je vous sacrerais Velléda, la jeune prêtresse des forêts druidiques.

— Travaillez plutôt à cette rampe, répondit-elle en le regardant sévèrement. Vous n'êtes ici que pour le gros ouvrage. »

Et apparemment pour l'encourager, elle alla, elle-même, s'asseoir sur une marche et commença l'enlacement des feuilles et des baies aux barreaux de cuivre. Cinq heures les surprit, bavardant, travaillant, échangeant plaisanteries et matériaux.

« Le thé, mylady, dit le maître d'hôtel, arrivant d'une porte lointaine.

— Oh!... l'ennui!... Mais faites-le apporter ici, cousine Doris, clama le jeune homme, du haut d'une échelle que maintenaient sans trop d'aplomb deux jeunes filles à moitié ensevelies sous les rameaux qu'il leur jetait.

— Oh! oui, oh! miss Carlyon, la bonne idée, ici, le thé, par terre, au milieu de tout le tripotage! »

Ce fut un chœur de voix enchantées; et le thé fut servi gravement par le maître d'hôtel et deux valets en livrée, tandis que des messieurs passaient les gâteaux et les sandwiches, que les jeunes filles et jeunes femmes se nichaient dans des tas de verdure épars sur le parquet, que Percy se

Digitized by Google

refusait malgré les clameurs, à descendre de son échelle et que les dames plus âgées, commodément installées dans des fauteuils, riaient du spectacle bizarre de ce thé pique-nique.

Ce devait être le dernier jour de complet abandon, de gaieté sans mélange, pour Doris. Des semaines devaient suivre pendant lesquelles, au milieu de l'inquiétude, de la fatigue, de l'abnégation, la jeune femme apprendrait un peu plus encore de la leçon de la vie, la terrible et magnifique leçon que nul ne peut nous enseigner que nous-mêmes.

VI

Le lendemain de cette amusante séance de labeur volontaire, le matin de Noël, Doris fut réveillée par sa femme de chambre qui, l'air effrayé, lui dit :

« Je voudrais bien que mademoiselle fasse appeler le docteur. La petite miss Smith Newbell a une violente fièvre, une fièvre qui...

— Tout de suite. Croyez-vous que ce soit dangereux, Ella?

— J'ai peur que ce soit le typhus, mademoiselle. »

Une heure après, le médecin avait fixé ce point. Oui selon toutes probabilités, Dorothée avait le typhus. Il fallait immédiatement éloigner l'autre petite et licencier les invités. Presqu'aussitôt Percy était arrivé, à cheval, le médecin l'ayant rencontré qui se rendait à l'office du matin.

« Voilà, fit-il, du ton d'un général qui établit son plan de campagne. Vous allez emmener Ena Smith, et aller avec elle à Londres, ma tante Macroy y sera pour vous installer chez vous. Je vais télégraphier. Votre femme de charge et une garde-malade prendront soin de l'enfant, je viendrai voir tous les jours et vous écrirai ce qui se passe. Tout est arrangé. »

Doris sourit et répondit :

« Arrangé, oui, excepté ceci : Vous allez emmener Ena chez Mrs Smith, elle la prendra tout de suite, je le sais. Si Ena devenait malade à son tour, on la ramènerait ici en voiture fermée... je ne crois pas qu'il y ait du danger? Quant

Digitized by Google

à moi ma place est à côté de l'enfant qui m'a été confiée par ses parents.

— Ma chère Doris! c'est folie!

— C'est devoir, Percy. Sera-ce *vous* qui m'en détournerez? »

Et comme il ne disait rien et avait l'air tourmenté :

« Ecoutez, dit-elle, vous ne savez pas que la mère de cette enfant m'a accueillie quand j'étais perdue dans le monde, seule, sans un centime. Qu'elle m'a traitée en amie,... je serais la dernière des misérables si je ne faisais pas tout ce que je puis pour la petite. Naturellement, faites venir une garde-malade le plus vite possible, car le dévouement le plus honnête ne remplace pas l'éducation professionnelle. »

Il neigeait à gros flocons quand Percy se trouva sur le perron d'où la veille, on s'était crié tant de joyeux « au revoir ». Le ciel bas, d'un gris uniforme, de ce gris ouaté insondable, impénétrable des ciels de neige, pesait sur son cœur. Il fallait voir aux invités qui s'en allaient, ennuyés, effrayés peut-être, évaluant le nombre de verres d'eau qu'ils avaient bus, terrifiés des conséquences! Mrs Smith était là, Ena déjà en voiture, emmitouflée, très gaie, ne comprenant pas, à six ans, la gravité de la situation. Doris avait un mot aimable, un regret amical pour chacun, mais quand tous furent partis, elle s'approcha du feu devant lequel se tenait Percy rêveur, et dit :

« Maintenant, je monte m'installer chez Dorothée. J'arrangerai tout en haut très confortablement, soyez tranquille. Oh! si j'avais été toute ma vie aussi à mon aise que je vais l'être!... »

Puis tandis que Percy la regardait, elle lui prit le bras, le secoua une seconde et dit :

« Allons... je m'en vais... mon pauvre Noël! Je l'avais rêvé si beau!... Je ne l'avais pas mérité. »

Il haussa les épaules.

« Pour moi vous méritez tout ce qu'il y a de beau et de bon, exclama-t-il. »

Elle hocha la tête et sortit de la chambre.

Mais la phrase tintait à ses oreilles et ce fut avec un amer

Digitized by Google

regret, un regret que cette fois elle ne chassa pas tout de suite, un regret qui lui fit baisser le front, qu'elle se répéta plus d'une fois, cette exclamation...

La situation de la fillette s'aggrava. Doris prit tranquillement la direction de la maison et des nurses. Une de celle-ci pour le jour, une autre pour la nuit; Percy pour tous les détails extérieurs; les domestiques envoyés à Londres dans la maison de ville sous la surveillance de Mrs Wilson, ou chez eux pour quelques jours de vacances — la maison déblayée n'appartenant plus qu'à ceux qui soignaient l'enfant.

Percy apportait les médicaments qu'il allait chercher à cheval à la ville, donnait des nouvelles de tous et de tout, aidait à mettre la table et à faire faire un tour au rôti; car Doris faisait elle-même l'ouvrage de cuisine et de maison, ne voulant risquer la vie d'aucune servante.

« Voilà le journal; il y a une lettre de Mrs Smith et j'ai apporté ce roman qui est très amusant. Ces roses sont pour la chambre de la malade...

— S'il vous plaît, beau cousin, je les garderai pour moi! On ne met que des fleurs inodores dans une chambre de malade!

— Et encore, qui sait si miss Ladol les acceptera! »

Il y avait des plaisanteries sans fin sur la dureté de l'aînée des deux gardes, qui tenait sévèrement la main à tout.

Car, malgré la crainte qui pesait sur elle, malgré le danger de la petite fille confiée à ses soins et qu'elle aimait beaucoup, malgré le silence de la maison déserte, la tristesse des allées du parc couvertes de neige ou boueuses sous la pluie, Doris respirait une étrange joie, nouvelle à son esprit et à son cœur. Percy la forçait à sortir tous les jours une heure, et elle marchait près de lui, causant ou écoutant, le pas relevé, le front haut, les joues avivées par le frais de l'air. Sur ses cheveux frisottés perlaient des gouttes de pluie secouées par le vent ou se posaient des flocons de neige; et Percy s'étonnait de ne pas l'avoir trouvée la plus jolie femme qu'il connût, la première fois qu'il l'avait vue.

Digitized by Google

La grâce adroite avec laquelle elle faisait son petit ménage, sa gaieté paisible, son éternelle promptitude à relever les nurses, à distraire l'enfant qui avait de longues heures de connaissance où elle réclamait sa grande amie, tout en elle charmait l'homme qui avait été conquis d'abord par une personnalité agréable et qui se donnait tout entier, maintenant, à une âme tendre, dévouée et utile, utile aux autres jusqu'à l'oubli de soi.

Pour Doris ces jours restèrent à jamais pleins d'une félicité secrète et adorable; c'était l'aube d'amour, plus charmante d'être encore indéfinie, et que ne saurait effacer, pour aucun être délicat, la tempétueuse joie de l'amour déclaré et satisfait. Sans se douter aucunement de la nature de ses émotions, la jeune femme les vivait ardemment. Elle ne voyait en Percy Lestrange qu'un très brave garçon, qui n'avait rien du héros de roman, rien du séducteur habituel, et qu'elle n'avait jamais redouté, ne l'ayant jamais admiré.

Le danger était pire de ce qu'elle ne pouvait soupçonner dans ce solide chasseur, dans ce gai et affectueux cousin, l'homme qui simplement, par sa droiture et sa pureté d'âme, l'avait conquise pour toujours.

Et Dorothée guérit. Ce furent les petits soins infinis de la convalescence, les visites tous les jours plus longues des amies, les récits drôles de Percy qui causaient les grands éclats de rire de la fillette; Ena qui était revenue, les servantes et les domestiques rentrés. Tout se réorganisa, et vers le milieu de mars, nul n'eut pu croire que la jeune fille aux jambes grêles, aux bonnes couleurs, qui courait par les corridors avait été en danger de mort si peu de temps auparavant; il n'y avait que les cheveux courts, déjà bouclés, qui rappelassent le danger passé.

Mais quelque chose de gai, d'insouciant, d'assuré, était tombé pour la châtelaine de Carlyon Court, de la vie journalière retrouvée. Rien ne lui paraissait plus semblable à ce qui fut; ses sentiments étaient changés; une oppression d'effroi la courbait; et le mensonge de son existence était devenu insoutenable. Elle en était arrivée à ce commence-

Digitized by Google

ment du remords : le désir de la révélation. Cent fois elle fut sur le point de s'en ouvrir à Percy; et se tut, chaque fois, baignée de terreur glacée d'avoir été si près de se découvrir.

Car elle connaissait assez son pseudo-cousin pour être sûre que celle qui avait menti, pour de l'argent, triché, trompé... serait pour lui celle qu'on ne connait plus, jamais.

Et sans penser à l'amour, elle appréciait tendrement, l'amitié de cet honnête homme.

Et la complète sécurité, l'impunité certaine, lui devinrent insupportables. Elle aurait pu, dans une lutte constante, devant l'assaut possible d'un péril à repousser, garder l'impudence de sa joie, devenir une criminelle hardie et adroite. Mais le silence assuré l'accablait; la tranquille possession du bien mal acquis lui devenait la pire des punitions; et de se savoir en paix, protégée contre tout, élevée au-dessus des boues et des tentations, elle se voyait plus clairement mauvaise et lâche, évadée de l'infortune dans le vice. Ses toilettes, ses objets d'art lui pesèrent; les bénédictions des pauvres qu'elle avait aimées lui firent courber la tête; elle apprit à rougir sous le baiser innocent de ses petites amies des châteaux d'alentour et à frissonner au contact de la main franchement tendue de Percy.

Un homme de sang-froid eut compris qu'il se passait en elle quelque révolution étrange. Percy avait, de loin, dépassé toute possibilité de l'espèce. Il était amoureux comme un fou, amoureux à toutes brides, irrémédiablement pris et soumis et n'avait garde d'étudier ou de comprendre celle qu'il considérait de bonne foi, comme une reine de grâce et une perle de beauté.

Premier amour! Fait de foi profonde, d'idéal longtemps caressé par une âme enthousiaste et que les sens neufs voient réalisé dans une fille parce qu'elle est jolie ou parce qu'elle est proche. Combien de cœurs se sont-ils donnés parce que l'opportunité était là...

Il y avait de ce premier amour, aveugle et pur, égoïste et héroïque, chez Percy. Il y avait aussi, heureusement, plus

Digitized by Google

profond et plus durable, plus humain, tout ensemble et plus divin : cet élan raisonné du cœur qui prend l'esprit pour guide, qui s'est laissé conquérir parce qu'il jugeait et admirait. Percy aimait Doris de tout l'amour loyal et fort qu'un homme, un homme viril et tendre, voue à celle qu'il désire pour femme.

Ce fut un jour de printemps, vert et blanc, à travers les taillis semés de perce-neige et où le lierre repoussait de toutes parts en petites feuilles vert tendre brillantes, que le choc de leurs deux natures, la rencontre de leurs deux moi, eut lieu.

Ils sentaient tous les deux vibrer en soi cette ardeur tempétueuse et toute jeune de l'Avril, souffle passionné auquel nul n'échappe en ce recommencement des choses immobiles qui vivent et ne se manifestent pas.

Percy était follement gai. Doris, inquiète, agitée, répondait mal à ses propos. Tout à coup il la saisit par les épaules et s'écria :

« Ma chère petite cousine!... »

Elle tressaillit, se dégagea vivement -- ce mot plus que jamais la frappait — et cria :

« Non, non, laissez-moi, je ne veux pas! »

Percy s'arrêta sur le coup. Il crut qu'il l'avait offensée par un geste trop brusque et devenant soudain très grave :

« Pardon, fit-il, pardon, Doris. Je suis fou je crois, quand je me trouve avec vous, fou de joie, et il faut excuser ma folie. Mais... je comprends. Il y a longtemps que je veux vous le dire, chère; je suis effrayé et je me tais toujours. Cependant y a-t-il de l'espoir pour moi? Je vous aime; vous devez le savoir. Voulez-vous être ma femme? »

Il était pâle et ému, maintenant qu'il avait joué son va-tout. Mais ni plus pâle ni plus ému qu'elle, tremblante, arrêtée au milieu du sentier, muette et les yeux humides. Ces rameaux légers où pointaient les feuilles de demain, ces étoiles blanches des fleurs sauvages sous les fourrés, devait-elle jamais en oublier les détails, tandis que dans le silence, ce silence des bois où bruit toute une multitude, elle accueil-

Digitized by Google

lait en son cœur les douces paroles et savait qu'il fallait refuser?...

Minute d'agonie, où elle trouva le paradis possible et fermé sur elle par la conscience de la faute.

Torture inexprimable de découvrir qu'elle aimait et que par cette faute, celui qu'elle aimait allait souffrir...

Il attendait, très grave. Elle comparait en esprit cette demande mâle et tendre en sa brièveté à la déclaration romanesque, ampoulée, forcenée, de cet autre amour, de cet amour de honte et de larmes qui, autrefois...

Ce fut, ce souvenir, le coup de couteau qui la piqua assez pour qu'elle se reprit :

« Oh! dit-elle avec une véhémence qui l'étonna, qui l'inquiéta vaguement, il ne faut pas me parler ainsi, il ne faut pas... je ne suis pas... oh! laissez-moi, je vous en prie. »

Devant cet effroi, il était le dernier qui aurait osé, qui aurait voulu insister. Il la laissa s'éloigner, un peu triste, ne comprenant pas, acceptant le délai, mais résigné.

VII

Les petites sœurs étaient retournées en pension; nul ne réclamait l'attention de Doris. Elle était libre de réfléchir sans interruption à la demande de mariage qui l'avait jetée subitement en de si profondes, de si tumultueuses émotions. Or, ce qu'elle voulait justement c'était ne pas penser ne pas s'appartenir, ne pas avoir de loisir ni possibilité de réflexion. Le propre de l'être faible c'est de fuir la lutte, de se fuir soi-même, de remettre au lendemain, au hasard, une décision qui lui coûte à prendre. Doris était bien faible en ce moment; elle avait contre elle celui qu'elle aimait et elle-même. Elle avait le vertige quand elle examinait ou plutôt, quand incapable d'examen, elle se rappelait, elle permettait à la scène du bois de se retracer devant elle en tous ses traits de couleurs, de sons, de silences...

Elle partit brusquement pour Londres. La maison de ville

Digitized by Google

fut ouverte avec un certain éclat et sous l'égide d'une tante de Percy, une dame veuve, fort lancée dans la meilleure société, la jeune femme reçut bientôt toute l'attention à laquelle a droit une héritière de la part de toute société qui se respecte.

Mais un matin qu'elle montait à cheval pour s'en aller à Rotten-Row, elle vit se ranger à côté d'elle son cousin qui lui demanda la permission de l'accompagner.

« Oui, certes, pourquoi pas, répondit-elle, fort troublée.

— Il y a quinze jours que vous êtes partie, expliqua-t-il, je ne pouvais plus résister.

— Ne parlez pas comme cela, je vous prie.

— Au contraire je compte parler « comme cela » et pas autrement, Doris. Je n'ai pas abandonné la partie; et nous verrons. »

Il avait l'air parfaitement confiant en un succès ultime. Elle haussa les épaules, mit son cheval au galop et bientôt la foule de cavaliers et d'amazones qui remplissent le Row à l'heure classique, empêcha toute conversation entre eux.

Mais il tint parole, il n'abandonnait pas la partie; il était là, le premier, au bal; il était là, le dernier, au théâtre; c'était ses fleurs qui arrivaient le matin, sa main qui aidait à emmitoufler après la soirée, sa personne qui se présentait à elle arrivant à l'exposition ou au concert, son amour qu'elle lisait en tout et partout, dans ses regards de bon chien fidèle et tendre, dans ses moindres actes.

Oh! quelle lutte elle soutenait! Et la voix insidieuse qui se fait entendre aux heures mauvaises, la voix de la tentation qu'on n'a pas fait taire dès la première seconde où elle insinua les choses viles, cette voix répétait incessamment en elle « Nul ne sait que tu es mariée; ce mariage est rompu par la criminalité de ton époux; tu obtiendrais le divorce si tu voulais le demander, donc ton mariage est annulé de fait... Va-t-il, obstacle en réalité futile, empêcher que tu fasses heureux celui que tu aimes et que, réparation suprême, tu lui rendes en l'épousant, ce que tu lui a pris et que tu retiens? »

Digitized by Google

Ah! que les sophismes ingénieux, les raisons plausibles abondent dès qu'ils concourent à nos secrets désirs!... Que nous sommes logiques dès que nous nous excusons; que nous démontrons de sagacité pour suivre l'impulsion de nos passions...

Sans en comprendre la raison réelle, Percy Lestrange suivait le combat qui se livrait en sa cousine, et malgré sa confiance apparente, tremblait parfois, inquiet, confus, certain d'être aimé par mille petits signes avidement thésaurisés, fièvreusement revus en esprit, misérablement discutés aux moments de découragement. Mais Percy était, au plus strict sens du mot, un homme, c'est à dire un cœur brave et un vouloir vaillant. Il résolut de brusquer la situation et d'être fixé.

Doris était depuis six semaines à Londres et la saison battait son plein lorsqu'une après-midi le jeune homme s'arrangea pour rester le dernier au thé de cinq heures.

Le jour, un peu obscurci toujours en cette rue de maisons très hautes, ne jetait plus qu'une lueur douce de couchant rose dans le salon où Doris allait et venait, prenant une fleur à un vase, fermant le piano, tâchant de masquer par ces subterfuges l'émotion qu'elle éprouvait de leur tête-à-tête.

Percy s'approcha d'elle et posant la main légèrement sur son bras :

« Combien de jours, de mois, devrai-je encore attendre? dit-il de but en blanc. »

Elle devint très pâle et voulut s'éloigner, mais il la retint :

« Non, fit-il fermement, vous ne vous sauverez pas, vous me répondrez. Je vous aime, vous le savez, plus que tout, plus que tout... et vous Doris, ô bien-aimée, vous qui vous refusez, vous m'aimez aussi. »

Elle jeta un cri léger, fit un pas pour prendre la fuite, mais il la saisit dans ses bras, appuya les lèvres sur les cheveux qui retombaient sur le front caché dans sa poitrine et répéta :

Digitized by Google

« Vous m'aimez, vous m'aimez comme je vous aime et vous vous refusez! »

Elle frissonnait, elle balbutiait...

Il répéta :

« Dites, vous m'aimez, n'est-ce pas? »

Et vaincue par la maîtrise de l'homme, par cette caresse et cette insistance passionnée, elle répondit, elle avoua :

« Oui, je vous aime. »

Et emportée par une tendresse vraie, plus forte que tout ce qui les séparait, trop impétueuse pour le remords, pour l'honneur, elle dit encore :

« Oui, je vous aime, de tout mon moi, de tout mon meilleur moi! »

Et Percy, gravement, avec une émotion toute-puissante et une note de triomphe, presque effrayé dans la voix, dit tout haut :

« Ma femme, Doris chérie, ma femme, ma bien-aimée femme. »

Un grand silence se fit sur le couple enlacé, cœur sur cœur pressés, émus d'émois si vibrants, si réels, si différents.

Le soir même le journal mondain « Eux et Elles » annonçait les fiançailles de Miss Doris Carlyon de Carlyon Court avec M. Percy Lestrange, de Ellmswood en Blankshire.

Il y avait exactement trois ans et cinq mois que Mme Marie Fleury avait un matin regardé le Veld, en plein Transvaal, à travers la croix grossière d'une tombe nouvelle; il y avait deux ans et quatre mois qu'elle avait abordé en Angleterre sous le nom et avec la résolution bien arrêtée de prendre la personnalité de Doris Carlyon. Et sous ce nom et avec cette personnalité tout à fait reconnue, elle relisait d'un œil avide, d'un esprit épouvanté l'article du « Petit Journal » donnant les diminutions de peines, d'amendes, d'emprisonnement que causait l'avènement d'un nouveau chef d'Etat. En dehors des condamnés graciés purement et simplement, il y avait les condamnés qui avaient encore à purger cinq ans et qui étaient autorisés à n'en faire que deux, ceux qui en avaient trois n'en feraient qu'un, etc.

Digitized by Google

Et Doris Carlyon, châtelaine de tout ce qui s'étendait sous ses yeux, voyait devant elle, au lieu des pelouses fraîches, des allées nombreuses, un préau de prison cellulaire, et s'y promenant rageusement, un condamné, un voleur, un meurtrier, qui serait libéré dans deux ans!...

Elle avait déjà assez remonté le chemin de l'abîme — *descensus averni* — pour ne ressentir à l'annonce de cette libération, de ce péril imprévu, qu'une crainte plus grande pour celui qui voulait l'associer à sa vie. Pas un instant ne lui vint l'idée qu'épouser Percy devenait plus que jamais urgent; faire de son amour sa sauvegarde contre le mal, lui était coutumier depuis que presqu'à son insu elle s'était régénérée par le contact d'âmes pures; en faire le bouclier contre le malfaiteur, jamais elle ne l'eût voulu. Et si, à cette heure cruelle où un journal lui rappelait l'affreux, le honteux passé, elle avait été persuadée de ce que le forçat put la retrouver un jour, elle aurait eu la force de briser avec Percy.

Mais l'instinct pratique qui au milieu de ses défauts et de ses qualités était la caractéristique de cette organisation compliquée, assurait la jeune femme de sa parfaite sécurité. Comment Franz Fleury pourrait-il passer outre cette tombe du Veld où par erreur d'abord, et par sa volonté ensuite, s'était ensevelie la personnalité de Marie Fleury?...

Cependant le résultat de cet article de journal fut que le directeur de la prison qui comptait Franz parmi ses pensionnaires reçut une lettre signée d'initiales, contenant un chèque de 1,000 francs pour ses pauvres et le priant de donner des nouvelles du n° 51 une fois par semestre à une poste de Londres, où un parent du malheureux viendrait les prendre. C'était dangereux, c'était créer une piste aux recherches, dans le cas où le directeur ne garderait pas le silence que lui demandait son correspondant anonyme, mais Doris n'avait plus le courage de rester dans l'ignorance absolue de ce qui se passait là-bas. Elle était bien résolue, d'ailleurs, à mettre une somme convenable à la disposition du misérable afin qu'il put vivre honnêtement du jour de sa sortie de prison.

Digitized by Google

L'été était plein de magie. La verdure admirable des parcs anglais rafraîchissait les yeux, et les ondées qui sont nombreuses dans ce climat spécial, n'empêchaient pas les chevauchées lointaines, les heureuses promenades à deux vers le tennis ou au retour d'une garden-party, pendant lesquelles les deux fiancés échangeaient le meilleur de leur âme et apprenaient à se connaître toujours mieux. Ce long tête-à-tête coupé par des occupations plaisantes, par des visites agréables; cette vie au grand air qui est si foncièrement anglaise, constituaient pour Doris la perfection du bonheur. Elle s'était fortifiée au physique comme au moral et peut-être ce dernier point s'appuyait-il sur le premier. L'équilibre des facultés permet à l'âme la stabilité du jugement, la perception claire. D'être plus robuste, Doris devenait plus vraie. Et plus elle devenait vraie et plus elle aimait comme il faut qu'on aime pour que le sentiment qu'on ressent s'appelle l'amour. Plus elle s'élevait dans l'ordre moral, plus elle laissait tomber la robe souillée qui avait alourdi tout son être vibrant aujourd'hui pour les grands essors en plein ciel...

Seule avec Percy, elle écoutait plus qu'elle ne parlait. Il n'avait cependant rien de l'éloquence poétique et chaude d'un orateur de la chaire ou de la tribune. Il disait brièvement ce qu'il pensait, et il pensait en honnête esprit qui voit droit, marche au plus proche devoir à accomplir. Ni théoriste ni casuiste, un brave homme tout simple. L'amour aidant, il était l'amant idéal, celui qui guide en s'appuyant sur l'aimée.

Mais la révolte était proche, le jour où Doris éclaterait, se rebellerait contre elle-même, de soi l'éternelle ennemie.

Et ce fut Percy qui sans le savoir, amena la crise. Il lui racontait un accident de chemin de fer où, à quelques miles de leur village, avaient péri quatre infortunés. Elle s'informa, émue de compassion :

« Personne que nous connaissions, personne d'ici, Percy? »

Il répondit tranquillement :

« Personne; une femme âgée, Madame Dray, de New-

Digitized by Google

castle; une servante, nommée Fierce je crois, qui retournait à Liverpool; un vieillard pas encore identifié, et un homme d'âge moyen, nommé Abel...

— Abel? Un homme de trente-cinq, quarante ans, qui a l'air d'un ouvrier, la figure rieuse, les cheveux...

— Je ne sais que ce qu'en disent les journaux, chère. Avez-vous connu cet Abel? Vous chercherai-je les renseignements? Je vais télégraphier à la station où on a transporté les corps... je cours.

— Oui, cher Percy, allez. J'ai connu cet homme dans ma vie aventureuse en Afrique, ma vie d'avant le bonheur... et cela m'émeut, de le penser mort.

— Ma pauvre petite Doris! Si j'avais su... je vais télégraphier et demander des détails. »

Un baiser sur les lèvres un peu pâlies de sa fiancée et Percy était déjà sur la route de la station.

Doris se rejeta dans le fauteuil d'osier où elle était en train d'éplucher des groseilles dont les grains rouges et blancs fuyaient sous ses doigts en un joli mélange coloré. Et laissant la besogne familière, les mains tombées de chaque côté de sa personne tout à coup infiniment lasse, elle resta, les yeux grands ouverts, fixes, à percevoir toujours grandissant le sacrifice qu'elle devait accomplir. Oui. Ce n'était pas en vain que tout obstacle matériel s'aplanissait; que disparaissaient de sa route tous ceux qui auraient pu la dénoncer! Plus le crime devenait matériellement aisé à commettre, plus les difficultés morales augmentaient et la jeune femme, terrifiée, croyait trouver dans cet aplanissement du chemin où elle s'était engagée comme une assistance étrange d'un ennemi mystérieux. Elle se leva, excédée, entre le désir de son cœur et le vouloir de son âme, par cette lutte éternelle de la chair et de l'esprit. La corbeille qui contenait les groseilles tomba; les jolis grains rouges et blancs roulèrent sur le sol, s'éparpillant comme les perles d'un collier de plaisirs légers et futiles que disperse en un instant une main rude.

Elle marchait encore de long en large, avec cet instinct

Digitized by Google

de distraire la douleur morale par la fatigue physique qui est si naturel aux heures troubles lorsque son fiancé revint, apportant des nouvelles. La victime de l'accident de chemin de fer se nommait bien Abel. Un livret en faisait foi, donnant ce seul nom, avec des indications diverses de séjour en Afrique-Sud et — chose curieuse — l'adresse de miss Carlyon, à Carlyon Court.

« Oui, pensa tout haut Doris, il venait évidemment chez moi; il aura entendu parler à Mafeking de mon accession à cette fortune; il sera venu demander secours à sa compagne de voyage, près de chez qui il se trouvait... oh! que la vie est bizarre, bizarre... et compliquée... »

Et après un silence, elle reprit, s'adressant à Percy cette fois :

« Si l'on savait exactement, toujours, où gît le Devoir? »

Il répondit, du fond du cœur honnête et croyant qui s'était si entièrement donné à la femme aimée :

« Chérie, vous n'avez qu'à suivre vos impulsions; elles sont bien sûres, elles vous mèneront droit.

— Oh! fit-elle avec un grand sanglot qui l'ébranla toute, oh! mon pauvre, pauvre cher adoré, quelle atroce peine que de briser votre foi, votre foi en moi! Voilà des nuits, voilà des jours — oh! des siècles que je me décide, que je me force à parler et je ne puis pas, je ne puis pas... »

Terrifié par l'émotion de sa fiancée, le jeune homme s'était vivement rapproché et avec cette tendresse caressante qui est au fond de tout amour vrai, il l'avait entourée de ses bras et appuyée à son épaule.

Il murmura d'une voix sourde :

« Si c'est à cause de moi, Doris... si vous ne pouvez m'aimer... comme je le désire... dites-le moi, chère. Je le supporterai. Je puis tout supporter pour l'amour de vous.

— Et moi aussi, dit-elle, devenue soudainement d'un calme tragique, moi aussi, je vous aime assez pour tout supporter pour l'amour de vous, Percy; je ne puis être votre femme; je suis indigne. Hélas! bien-aimé, ma tête, mon cœur ont péché contre vous, contre cet esprit de pureté et

Digitized by Google

de vérité que vous m'avez appris à connaître. Percy, je ne suis pas la jeune fille que vous voulez prendre pour femme; je ne suis pas la cousine que vous aimez... menteuse, j'ai faussement conquis votre tendresse; voleuse, j'ai dérobé ce qui vous appartient. »

Et sans fléchir, les yeux droit fixés devant elle, les mains jointes, sans avancer une excuse, livide, mais la parole claire et la voix ferme, elle raconta sans en distraire un incident, sa vie depuis son mariage jusqu'à son arrivée à Carlyon Court.

Percy, la tête courbée sur la poitrine, les lèvres serrées, les poings noués, écoutait dans une horreur semblable à celle qui vous enveloppe dans certains cauchemars. Il ne voyait pas les roses du parc, le soleil qui rougeoyait lentement la cîme des arbres, la maison seigneuriale qui se dressait devant lui. Il n'avait de sens que pour écouter le récit effroyable de la honte et de la vilenie de la femme qu'il avait adorée...

Peu à peu le silence se fit; elle avait tout dit, sans atténuation, sans explications; les faits seuls. Ils parlaient assez par eux-mêmes.

Percy était tombé sur un siège et restait, le visage enseveli dans les deux mains. Elle se tenait debout devant lui, accusée devant le juge.

Enfin il releva la tête et elle sentit l'angoisse la poignarder plus profondément à la vue de ce visage douloureux d'où tout ressentiment était absent mais si triste, si absolument triste...

« Pardonnez-moi si vous le pouvez, dit-elle tout bas. Je suis venue désoler votre existence, humilier vos plus purs sentiments, je me repens, Percy, oh! comme je me repens!

— Je vous pardonne, pauvre amie, fit-il en venant à elle, que suis-je pour ne pas vous pardonner? Hélas, ma pauvre petite, qui n'a pas erré! Les Maîtres, heureusement, ont connu la tentation et le mal humain; et Ils font un avec nous et nous disent : « Pardonnez, septante fois sept fois, pardonnez toujours. »

Une larme, brûlante, roula sur la joue pâle de Doris et elle murmura :

Digitized by Google

« Vous êtes un saint.

— Non, cria-t-il avec une énergie subite, non! Ni un saint, ni un ange, mais un homme comme vous êtes une femme; un homme tenté comme vous, faillible comme vous, et qui, peut-être, fera plus mal que vous n'avez fait, sans avoir vos excuses! Malheureuse enfant, quelle éducation et quelles épreuves! Qui aviez-vous pour vous soutenir, vous qui ne croyiez qu'au Néant! Quelles règles d'honneur humain, de pureté divine vous avait-on enseignées! Hélas, hélas, vous blâmerai-je moi, qui ai eu toutes les chances et que rien n'a blessé, rien gêné depuis l'enfance. »

Il tendit la main vers elle et ajouta :

« Si vous étiez libre, je vous dirais « Soyez ma femme; plus que jamais vous avez besoin d'un appui, de mon aide ». Puisque vous êtes la femme d'un autre, soyez ma meilleure amie, celle qui s'adresse à moi dans le doute ou la peine, je vous appartiens tout entier. »

Elle poussa une exclamation où tout se confondait, leur amour, sa douleur, son remords... et un même mouvement les jeta dans les bras l'un de l'autre, confondant sans respect humain leurs lèvres et leur misère.

VIII

Le lendemain de ce jour terrible Percy ne se présenta pas à Carlyon Court et Doris, brisée d'émotions, ne se leva que vers le soir, pour lui écrire.

On s'étonne parfois devant les révélations des divorces, des divers procès criminels, de l'incroyable imprudence des lettres de femme. Y a-t-il vraiment imprudence, et n'est-ce pas plutôt ces confessions de culpabilité, de complicité, un acte de suprême amour, presque de foi suprême! L'homme aime avec un mélange de protection, de tendresse et de vanité, de jugement sagace et d'aveuglement; comme on l'a dit souvent avec vérité, son amour fait partie de la vie où il se place plus ou moins en avant. Pour la femme cet amour,

Digitized by Google

tant qu'il dure, si superficiel que le temps le prouve, est toute la Vie. Et son premier mouvement est de témoigner au bien-aimé son entière foi en lui, de s'abandonner à lui, de se donner moralement — de là les lettres compromettantes.

Doris écrivit à Percy pour lui demander ce qu'elle devait faire dorénavant, comment il fallait qu'elle dénouât la situation s'en remettant absolument à lui et signant en toutes lettres cette confirmation écrite de sa confession de la veille.

Le lendemain, à l'aube, elle recevait par messager à cheval, une réponse qui contenait sa lettre « Brûlez-là dès que vous l'aurez en main, ma pauvre amie, écrivait Percy. Un document pareil doit être anéanti sur l'heure! Quant à moi, je ne sais que résoudre. Une chose certaine, c'est que je n'accepte à aucune condition la restitution des biens de mon oncle Carlyon. Vous pouvez satisfaire votre conscience en distribuant une grande partie des revenus aux charités; en me faisant votre légataire universel... mais en ce cas, il faudrait signer le testament d'un nom qui n'est pas le vôtre... et je ne puis supporter cette idée. La situation où nous sommes, pauvre chère, est trop compliquée pour moi. Je n'ai jamais été qu'un simple propriétaire campagnard, vous le savez, et ne suis propre qu'à une routine toute unie. Il faut attendre. Heureusement personne ne souffre directement de l'état des choses. Moi seul devrais posséder cette fortune et je n'en ai aucun besoin; je ne saurais qu'en faire à vrai dire, ayant assez de responsabilités qui m'incombent déjà. Cependant je me considère comme étant obligé de vous aider dans la direction de vos affaires, puisque je suis le titulaire de ces biens. Donc n'hésitez pas à me consulter aussi souvent que possible. Je ne viendrai pas aujourd'hui et j'ai trouvé un prétexte plausible pour m'éloigner quelques semaines sans que l'on puisse en rien jaser. Le monde est si prompt à jeter la pierre à la femme, en cas de fiançailles rompues, que je cherche et cherche comment nous ferons pour rompre les nôtres aux yeux du public.

« Je termine ceci; il est inutile, il est même malsain de nous attendrir. Après tout, je reste votre ami, et à défaut

Digitized by Google

d'amour, il y a tant d'intérêts dans la vie ; et un homme peut être utile à tant de points de vue et à tant de choses dans la classe où je suis né, qu'il faudrait être un lâche pour se plaindre ! Le plus dur est pour vous, chère, et je supporte l'idée que vous souffrirez beaucoup, parce que je crois fermement que c'est par l'expiation que vous grandirez toujours.

Percy. »

Cette longue lettre tracée d'une grande écriture massive et claire, d'un style tout ordinaire, d'une langue simple jusqu'à être presque incorrecte, dans sa franchise directe, son abnégation du soi, sa tendresse pour elle, c'était tout Percy Lestrange.

Et Doris se sentit moins perdue après l'avoir lue. Oui. Il y avait l'expiation, le relèvement du mal par la douleur, la maternelle douleur, qui abrite le cœur déchiré contre tout intérêt trivial, toute piqûre des détails sordides.

Rien ne vous rend plus grands qu'une grande douleur, a dit Musset, dans un de ces moments où le pauvre passionné fut un poète, c'est-à-dire un prophète.

Doris avait pris soin d'inviter Mrs Smith et quelques autres personnes au thé afin d'éviter tout tête-à-tête avec Percy. Celui-ci comprit la délicatesse du procédé et en fut reconnaissant. Il annonça l'affaire d'une vraisemblance suffisante, qui le forcerait à s'absenter pour quelques jours et le rappellerait sans doute assez souvent à Londres, pendant un temps indéterminé et la visite, que deux êtres anxieux avaient souhaitée et redoutée se passa rapidement.

Le problème que l'acte de Doris avait posé était en effet difficile à résoudre. La solution la plus simple : renonciature de la fausse héritière et retour à l'héritier véritable comportait l'intervention de la justice, des comparutions, une publicité dont Lestrange n'avait voulu à aucun prix. La disparition inexpliquée de Doris n'arrangerait rien. Notre société, tout entière basée sur la défense des intérêts pécuniaires, armée contre le criminel, défendue par un mur bar-

Digitized by Google

belé contre la fraude et le faux, ne possède aucune ressource dès qu'il s'agit d'obvier à un mal, de prévenir le crime, de réparer la fraude. Nous avons pour guide et maintien un gros code de lois pour la répression; il n'existe pas le plus bref traité sur la direction pratique du repentir. Nous avons bien les Evangiles et la Bhagavad Gita; mais qui lit cela? Le lisant, qui l'applique?

Doris avait loué la maison de Londres; le loyer était, sans que nul le sût, appliqué à une des œuvres de charité si nombreuses, si nécessaires dans la formidable métropole. La maison de campagne était tenue avec le soin qu'y avait mis dès le début la nouvelle arrivée; il n'y avait pas moyen de diminuer le nombre de domestiques, de jardiniers, de gens d'écurie, sans créer de la surprise; mais les économies de Doris se portèrent sur son budget personnel. Elle vécut avec une simplicité austère, n'achetant rien pour sa toilette, prêtant chevaux et voitures à des voisins, à des valétudinaires, adoptant un régime d'anachorète, que sa bonne femme de charge l'implorait en vain de changer.

On était arrivé en septembre; la plupart des commensaux de Carlyon Court étaient dispersés parmi les différentes plages et montagnes du continent, excepté ceux qui étaient revenus en toute hâte pour le premier septembre, le jour de Sainte Perdrix, l'ouverture de la chasse.

On n'avait donc pas le loisir d'observer les changements que le remords, le chagrin avait imprimés sur le visage, dans l'attitude de Doris. Elle vivait, très seule, entre des lectures sérieuses, des promenades prolongées, des visites aux malades, à l'école du village.

Percy venait le moins possible et un vague malaise quant aux relations entre les deux fiancés commençait à se faire jour dans l'esprit de M^rs^ Smith lorsqu'elle reçut un mot d'adieu de miss Carlyon lui annonçant qu'un ancien ami à elle était devenu malade et qu'elle allait le soigner, avec l'entière approbation de M. Lestrange.

C'était vrai, à ce détail près que l'ancien ami était remplacé par Franz Fleury. Le bulletin semestriel envoyé par

Digitized by Google

le médecin avait déclaré le régime de la cellule lui être correspondant anonyme que le n° 51 était fort malade; que le médecin avait déclaré le régime de la cellule lui être mortel; que des démarches de la part d'amis puissants comme le directeur lui en supposait, seraient certainement couronnées de succès, car la maladie en question, le diabète, que compliquait une série d'accidents, était grave au point de laisser entrevoir à bref délai une terminaison fatale.

Cette lettre, telle quelle, la femme du n° 51 l'avait envoyée à Percy Lestrange. Celui-ci, qui était chez lui, l'avait rapportée en personne, entrant chez Doris avec ces mots :

« J'ai cru bien faire de venir au lieu d'écrire; je vous aiderai à empaqueter, si vous voulez. »

Ainsi, sans un mot de plus, fut résolue la question, et les paquets ne furent pas longs à faire. Non; miss Carlyon ne prenait pas sa femme de chambre; Mrs Wilson resterait avec une fille d'ouvrage et les autres domestiques étaient autorisés à aller chez eux. Les chevaux et les palefreniers suivraient M. Lestrange à Ellmswood et y resteraient jusqu'au retour de leur maîtresse.

Avec quel éclair fugitif de désespoir n'avait-elle pas prononcé ce mot de retour. Ils savaient bien, tous deux, affairés et prompts, muets, mais incessamment conscients de la présence de l'autre, de l'ombre sordide et vengeresse qui les séparaient, ils savaient bien qu'il n'y aurait pas, qu'il ne pouvait pas y avoir de retour!

La vie, la marche toute simple et logique des événements se chargeait d'arranger les choses, de dénouer la situation qui avait bafflé les efforts douloureux de Percy. Elle s'en irait, la femme du voleur, en plein succès de son audacieux plan, en parfait accord avec tout le voisinage, en absolue sécurité de son titre menteur; elle quitterait l'existence facile, le château et le grand parc, la fortune, les égards, la gratitude des petits, l'amitié des grands; elle laisserait derrière elle l'amour et le bonheur... il n'y avait pas de retour.

« Vous partirez à 7 h. 30 je suppose?

Digitized by Google

- Oui. Je voyagerai de nuit. Je puis être... là, demain dans la journée.

— Oui. Vous m'écrirez comment vous trouvez l'état de choses

- Je vous écrirai. Maintenant, rentrez chez vous. Je préfère aller seule au train. »

Il s'inclina devant cette prière, pitoyable. Lui non plus ne désirait gravir ce dernier calvaire : conduire au train qui l'emporte à jamais la femme qu'on aime et qui vous laisse, seul, désolé, pour retourner à la maison où elle n'entrera plus!...

IX

Etre l'objet des bienfaits d'autrui humilie une âme basse.

S'il arrive que le bienfaiteur rende le bien pour le mal, il crée chez l'obligé un tumulte de rage, de confusion, qui ne se traduit nullement par des bénédictions!

Les grands cœurs seuls ressentent grandement la gratitude; s'il est noble de savoir donner, il est noble de savoir accepter.

Lorsque Marie Fleury, à laquelle nous rendrons le nom qui lui appartient en conjonction avec celui qu'elle était venue rejoindre — lorsque Marie Fleury eut installé son mari dans une agréable « bastide » des côtes provençales située au milieu des champs de violettes et de narcisses dont les fleurs forment le principal commerce du pays; lorsqu'elle eut, après des démarches pénibles, des renvois d'administrations à administrations et de département à département, obtenu que les jours évidemment comptés du malheureux s'écoulassent en liberté, — alors seulement commença son martyre.

Franz Fleury avait perdu, à son contact avec le vice ordurier, le glacis de gaieté et d'audace jolie que lui avait donné le vice élégant. De ces esprits boueux, sous le grand remue-ménage des passions et de l'insuccès, ne peut monter à la surface que la vase infecte. Cet homme avait passé trois ans

Digitized by Google

de captivité à se ronger de haine et de désirs mauvais; quand sa femme, dont il comptait bien à sa libération se faire une esclave, mais qu'il n'espérait pas autre que dans une profonde misère, vint à lui, apportant la liberté, l'aisance, l'espoir de la guérison, il ne connut qu'une colère folle, une curiosité insatiable de ses ressources et les plus odieuses hypothèses sur leur origine.

Dans l'air embaumé de la douce Provence, devant l'horizon superbe de la mer bleue et des Alpilles sur les flancs desquelles s'étagent les bois d'orangers, les taillis d'amandiers, au milieu d'impressions que ne connaissent de toute leur vie d'humbles saints ignorés dans la foule, le forçat de la veille n'eut que des injures pour celle qui l'avait amené dans cet éden.

La maladie qui le minait excite d'ailleurs l'hypocondrie la plus amère. Mais où Marie eût consolé avec patience la mélancolie même sans causes, elle ne supportait qu'avec peine l'ignominie furieuse ou une sauvage morosité qui se refusait même à accepter des soins nécessaires, à répondre aux questions du médecin. Marie n'avait rien d'angélique, il y avait en elle plus de fermeté que de douceur; la lutte lui était plus naturelle que n'importe quelle soumission. Et à qui, cette soumission, la devait-elle journellement, continuellement?... Elle, consciente de l'amour le plus passionné de la part d'un homme de la plus belle rectitude morale, de la meilleure situation sociale, lui fallait-il accepter l'incessante, la dégradante furie d'un être que la société rejetait, qu'elle-même méprisait tant?

Une âme de sœur de charité eût perdu toute peine en son immense compassion, une sainte se fût délectée à ce martyre. Marie n'était capable ni de cet oubli de soi dans la pitié d'autrui, ni de cet avide désir de la souffrance. Cent fois par jour elle se sentait prête à tout quitter, à abandonner l'infâme ingrat; à renvoyer à Lestrange l'argent qu'il lui envoyait et sur lequel la maisonnée et les deux époux vivaient.

Et cent fois, elle se domptait; le cœur battant, lèvres

Digitized by Google

serrées pour ne pas se trahir, narines palpitantes de colère, elle revenait à son patient et lui versait la potion calmante ou relevait le livre qu'elle avait jeté par terre dans un élan irrépressible d'impatience et continuait la lecture qui devait l'endormir.

Une fois par mois elle recevait de Percy une lettre courte, simple, amicale, qui lui disait ce qu'on faisait à Carlyon et qui contenait le chèque mensuel. En échange elle écrivait irrégulièrement, parfois coup sur coup, parfois, à longs intervalles, des billets qui ne trahissaient que trop pour celui qui les lisait, les alternatives de découragement et d'indignation qui constituaient sa vie.

Des mois et des mois s'écoulèrent.

La maladie, bien que fatale, traînait. Le changement de régime et d'air avait causé un mieux, fictif quant au résultat, mais temporairement réel.

Plus pâle et les yeux soulignés de noir, Marie Fleury continuait son existence monotone; et à Carlyon Court, Percy expliquait à ceux qui déploraient l'absence prolongée de la châtelaine, qu'un devoir impérieux la retenait à l'étranger. Les paysans n'y perdaient rien; les charités et l'école étaient surveillées par Mrs Smith. La maison, entretenue par Mrs Wilson, était prête à recevoir sa maîtresse d'une heure à l'autre. Et la femme de charge avait expliqué à sa façon et à la satisfaction de tout un chacun, ce qui se passait dans la vie de Miss Carlyon.

« Qui sait, avait-elle dit, ce que notre jeune dame a rencontré dans les années de ses épreuves? Qui sait qui a été bon pour elle quand son père et sa mère étaient morts, la pauvrette!... Maintenant elle repaie probablement son bienfaiteur et si elle n'a pas emmené Ella (la femme de chambre), c'est que notre jeune dame ne veut pas humilier des gens sans doute plus pauvres qu'elle! Fiez-vous à son bon sens. Elle est la petite-fille de son grand-père, allez! »

Et ces propos avaient filtré, comme il est coutumier, de l'office au salon, parmi les voisins qui avaient adopté ce jugement avec plus ou moins de variantes, dont aucune, d'ailleurs, qui fût défavorable à l'absente.

Digitized by Google

Percy se le disait souvent : Que Doris choisît de revenir tranquillement et pas le plus léger obstacle ne s'opposait à son retour.

Lui aussi, il avait changé. Chez lui, il s'occupait plus sérieusement que jamais de l'amélioration du sort de ses ouvriers agricoles, des grandes questions qui se rattachent à cet ordre d'idées. Il s'absentait souvent, laissant croire qu'il allait voir sa fiancée. Grave du reste, peu communicatif et seul.

Un soir, un peu plus d'un an après le départ de celle qu'il aimait, il était debout devant la fenêtre ouverte de son fumoir. Il avait plu à torrents depuis l'aube et le jardin commençait seulement à se remettre de l'averse. Les arbres avaient secoué l'eau qui les chargeait sous une brise fraiche qui s'élevait avec le crépuscule ; un rayon de soleil couchant avait aidé à sécher les fleurs, courbées tout le jour sous la pluie. Les nuages avaient glissé hors de vue et une paix profonde, une paix de fin de journée et de commencement de l'an planait sur la création terrestre, calmante après le tumulte des éléments et les conflits personnels. Percy, avec plus de mélancolie et moins d'amertume dans sa douleur, se disait, contemplant la page de nature qu'il avait sous les yeux, que sous quelque aspect que se présente la Vie, elle vaut la peine qu'on la vive de tout l'élan de ses sens, de tout le courage de son cœur. La recherche éternelle du Bonheur, c'était là l'erreur manifeste qui menait tant d'êtres humains à leur perte. Bonheur à atteindre pour les sensuels par la fortune à conquérir, pour les ambitieux, par la renommée, le pouvoir à gagner... et la queste vaine, parce qu'égoïste, continuait, apportant le désappointement, induisant aux abaissements moraux, aux compromissions de conscience, souvent au crime...

« Non, ce n'est pas le Bonheur pour lequel nous sommes faits, se disait-il, ce n'est pas la satisfaction de nos désirs que nous devons poursuivre. La Vie humaine, passage infime entre l'Eternité d'avant, l'Eternité d'après, nous est donnée pour que nous puissions y choisir librement notre voie. Et

Digitized by Google

la queste, c'est celle du meilleur Self, c'est le vouloir devenir plus pur, plus grand, plus près de l'Idéal Divin que nous portons en nous. »

Un domestique, en ce moment, entra, lui offrant un télégramme qui venait d'arriver.

Il l'ouvrit, tremblant.

Le télégramme disait :

« Il est mort cette nuit, en paix. Ne venez pas. »

Percy replia lentement le papier léger qui portait ces nouvelles lourdes de conséquences.

Une étoile se levait devant lui, marquant l'azur verdâtre d'un point lumineux scintillant comme un gros diamant. Les cloches un peu fêlées de la vieille église du village commencèrent à sonner.

« Pâques demain, pensa le jeune homme, le cœur débordant d'émotion, Pâques; la fête du renouveau et de l'éternel, la fête entre toutes divine... Pâques... Rien ne meurt, tout se transforme, la science l'a dit, les Maîtres l'ont prouvé... »

Et d'une voix où perçait l'espoir ému de l'avenir, il murmura en s'inclinant :

Resurgam!

MARGUERITE COPPIN.

Digitized by Google

FAUT-IL ADOPTER
UNE LANGUE INTERNATIONALE ARTIFICIELLE?

En commençant, au mois de novembre de l'an passé, une série d'articles sur les langues artificielles, j'ai déclaré qu'avant de parler de l'emploi éventuel d'une langue de ce genre comme idiome international auxiliaire à préférer, soit à une langue morte, soit à une langue vivante, il me paraissait nécessaire de rechercher si le travail des fabricants de langues avait déjà acquis, ou pouvait prochainement acquérir, un certain degré de perfection.

1. — Progrès réalisés et progrès possibles.

Je crois utile de compléter cette série d'articles en montrant au lecteur, au moyen d'un tableau, certains des progrès réalisés par l'industrie de la langue internationale artificielle et, en même temps, la possibilité de quelques progrès ultérieurs. L'idée de lui présenter ce tableau m'est venue en lisant les deux dernières pages d'une brochure intitulée *Les vrais principes de la langue internationale* [1], où M. Ido, pseudonyme sous lequel se cache le principal créa-

[1] Paris, imprimerie Chaix, 1908. Prix : 50 centimes.

Digitized by Google

teur du néo-espéranto [1], c'est-à-dire de la langue du Comité de la Délégation, a démoli une bonne partie du système du Dr Zamenhof. Il y publie un texte néo-espéranto en plaçant en regard une traduction de ce texte en vieil-espéranto, afin qu'on puisse apprécier aisément la supériorité réelle de son système. J'ai reproduit dans le tableau ci-dessous, numéros 1 et 3, les deux premières phrases de ces textes, en ayant soin d'adopter pour le numéro 1 le système graphique préféré par le Dr Zamenhof [2], ce qui fait mieux saisir les progrès réalisés au point de vue de l'écriture par tous les textes qui suivent. Sous le numéro 2, je donne une traduction de ces mêmes phrases que j'ai demandée à M. Rosenberger, afin d'éviter toute erreur dans cet échantillon du système adopté par l'Académie qu'il a longtemps dirigée; j'ai placé cette traduction avant le texte en néo-espéranto, pour que le lecteur puisse plus aisément voir que la plupart des améliorations de M. Ido, — par exemple : *omna kondicioni* au lieu de *chiujn kondichojn* —, viennent d'une simple espérantisation du neutral, c'est-à-dire sont comparables à ces petits progrès industriels obtenus par ce fait que le travail d'un fabricant de machines consiste en général à retoucher les inventions des autres fabricants; j'ai attribué à la langue de ce texte le nom de *vieux-neutral* pour le motif suivant : M. Rosenberger et ses amis ont cessé, et avec raison, d'être entièrement satisfaits par le système qu'ils avaient créé; tous songent à des modifications; le principal projet de réformes est de M. Rosenberger lui-même, et celui-ci a bien voulu me traduire le texte de mon tableau dans cette forme nouvelle du neutral; je publie cette traduction sous le numéro 4, en donnant à cette langue le nom de *moyen-neutral*, parce qu'il me paraît bien que la discussion de ce projet aboutira à quelque chose d'assez différent pour mériter un nom comme celui de *néo-neutral*. J'ai enfin

[1] Ce pseudonyme est aujourd'hui abandonné par M. de Beaufront.

[2] M. Ido donne le texte avec le système graphique de mon numéro 1bis.

Digitized by Google

ajouté au tableau quatre transpositions du même texte dans lesquelles j'introduis des modifications conformes aux observations contenues dans ma critique de l'espéranto. La première de ces transpositions, le numéro 5, présente le même choix de mots que le texte portant le numéro 2; les autres, numéros 6 à 8, sont faites d'après le texte du numéro 4. Leur différence essentielle consiste dans les systèmes graphiques, systèmes que j'expliquerai dans le tirage à part de ces articles [1]. Je termine cette introduction en faisant quatre remarques. Dans les textes 5 à 8, je note par un *e* retourné la voyelle du français *je*, voyelle qui me paraît indispensable pour résoudre certaines difficultés. Dans les textes 2 à 8, je mets des accents sur tous les *e* auxquels le lecteur pourrait donner la valeur de la dernière lettre de *je*, ou la valeur de la quatrième lettre de *science*, ou l'absence de valeur de la dernière lettre de ce même mot [2]. Je laisse subsister dans mes transpositions des détails qui me déplaisent, soit parce que je n'ai pu exposer dans les articles précédents comment il me paraît possible de les corriger, soit parce que je n'ai pas encore d'avis sur la correction à faire. J'introduis certaines variations dans des cas où plusieurs solutions du problème me paraissent possibles, tout au moins pour qu'on ne s'imagine pas que j'aurais la prétention d'arrêter par un seul texte l'évolution d'un travail industriel; j'ajoute que si, dans quelques cas, j'ai expliqué en note mes raisons de préférer une forme à une autre, ce n'est pas que je n'aurais rien à dire là où je ne fais pas de note.

[1] Une brochure qui paraîtra prochainement sous le titre : *Espéranto, neutral, etc. ou de la langue internationale artificielle*, et où les pages publiées dans cette revue sur la question de l'alphabet seront complétées.

[2] J'ajoute ici que certains espérantistes admettent avec raison que les voyelles d'une L I A pourront se prononcer ouvertes ou fermées, ce qui revient, pour tous les textes ci-dessous, à permettre à un Français de prononcer comme dans *jet* tous les *e* qui ne portent pas d'accent aigu et même certains de ceux qui le portent; voir une solution analogue dans la livraison d'août, page 360, n. 4.

Digitized by Google

I. — *Vieil-espéranto régulier.*

Kiam ĉiuj tiuj kiuj volas la sukceson de la lingvo internacia, konos ĉiujn kondiĉojn de la problemo, kiun oni havas por solvi, tiam tiuj homoj konstatos, ke malgraŭ siaj bonaj ecoj, esperanto vere devas ricevi ŝanĝojn kaj plibonigojn por ludi bone sian rolon. Ĝia gramatiko estas preskaŭ perfekta, sed ĝia vortaro meritas grandajn riproĉojn : nun ankoraŭ mankas en tiu ĉi lingvo multaj radikoj, ne sole por la sciencoj, la artoj, la profesioj, sed eĉ por la simplaj bezonoj kaj ideoj de la vivo ordinara.

I^bis. — *Vieil-espéranto toléré* [1].

Kiam chiuj tiuj...., konos chiujn kondichojn...., esperanto vere devas ricevi shanghojn kaj plibonigojn [2].... Ghia gramatiko estas preskaŭ perfekta.....

[1] Je me borne à transcrire quelques mots pour donner l'aspect d'un texte zamenhofien imprimé dans un atelier ne possédant pas les lettres accentuées. En voici les particularités graphiques : *i* est toujours voyelle; *ch* a la valeur de *tch* dans *Tchèque*; *u* vaut *ou* français; *j* a la valeur de *y* dans *yole* et de *ïe* dans *aïe*; *c* vaut *ts*; *sh* vaut *ch* français; *gh* vaut *dj* de *Djurdjura*; *au* vaut à peu près *a-ou*. Il s'ensuit, par exemple, que les mots écrits *chiuj*, *ricevi* et *shanghojn* se prononcent *tchi-ouïe*, *ritsévi* et *chaudjoï-n'*, valeurs qu'on ne peut faire deviner à un lecteur français que par des monstres graphiques.

[2] Je reconnais bien volontiers que ce mot est inexactement traduit dans les textes 2 et 4 à 8 ci-dessous; le sens précis est *amélioration* et non pas *correction*; le texte numéro 2, en neutral, devrait porter *plubonifikasioni*, mot qui, dans le système général que je crois préférable, deviendrait *plubonifiaçionos*. Une courte explication de ces différentes formes me paraît ici à sa place. Pour les verbes signifiant « rendre tel », une LIA doit partir, ou du type français *purifier*, ou du type latin *purificare*, lequel est d'ailleurs adopté par le français dans les dérivés. Le neutral préfère le type latin. Le type français me paraît plus commode au point de vue de la conjugaison. Quant à l'adjectif qui sert de base dans le mot discuté, *pluban* (ou *plubonŭ*) « meilleur », il est fatal dans une langue qui ne peut admettre des comparatifs et superlatifs irréguliers. Le Dr Zamenhof a repoussé, ou n'a pas vu, les types *purifier* et *purificare*; il a imaginé un suffixe *ig*, donnant *igi* à l'infinitif et *igo* au substantif. Le néo-espéranto s'est rallié à cette formule, sauf à faire aux divers mots les changements nécessaires en suite de théories générales nouvelles, soit *plubonigar* au lieu de *plibonigi* et *plubonigi* au lieu de *plibonigoj*. J'avoue ne pas comprendre en quoi le type *purigar* pourrait être supérieur à un type *purifikar* ou *purifiar*. Serait-ce parce que le suffixe *ig* serait utilisable avec des verbes aussi bien qu'avec des adjectifs? Mais *vénigar*

Digitized by Google

2. — *Vieux-neutral* [1].

Kuandé omnii kéli volu [2] suksés dé lingu internasional, konoséro omni kondisioni dé problém solvand, tétémpé [3] ist homi [4] konstatéro ké, obstinu [5] sié kualitéti bon, espéranto déb véré [6] résivar mutasioni é koreksioni [7] a ludar béné sié rol. Sié gramatik és kuasi perfekt [8], ma sié diksionar mérit réproshi grand : radiki ankor mult mank sitémpé in ist lingu, no solé pro siénti, arti é profésioni, ma ipsé pro nésésitéti é idéi simpl dé vit ordinar [9].

« faire venir » pourrait être remplacé par *vénifiar*, à moins toutefois qu'on ne trouve encore mieux pour les verbes de ce type. Serait-ce parce qu'on pourrait transformer le suffixe lui-même en un verbe, par exemple, dans les phrases *mé igis la médicinisto vénar* ou *mé igis ké la médicinisto vénis*, « j'ai fait venir le médecin » ? On pourrait aussi bien verbifier le suffixe français et dire *mi fiév li médicinisto vénar* ou *mi fiév qwo li médicinisto vénév*.

[1] Ce texte doit être lu en tenant compte des particularités graphiques suivantes : *u* vaut *ou* ; *g* et *s* toujours durs ; *i* toujours voyelle ; *sh* remplace le *ch* français ; *n* et *m* n'indiquent jamais que la voyelle précédente est nasalisée ; je rappelle que mon accentuation des *é* n'est pas authentique et n'a d'autre but que de permettre à un lecteur français non-initié de se faire une idée plus exacte de la valeur phonétique du texte.

[2] M. R. préfère *kéli désir* ; je saisis l'occasion de cette note pour faire remarquer l'une des nombreuses supériorités de détail de l'idiome neutral. Un infinitif *voluar* est préférable à l'infinitif *voli* du vieil-espéranto et à l'infinitif *volar* du néo-espéranto. Ceux ci ont le défaut de rappeler les deux verbes français qui correspondent aux substantifs *volatile* et *voleur*.

[3] M. R. observe avec raison qu'il n'est pas nécessaire d'employer ici un mot signifiant « alors » (v.-e. *tiam*, v.-n. *tétémpé*, n.-e. *lor*).

[4] M. R. préférerait *personi* ; la phrase lui paraîtrait au surplus meilleure, si on lisait *solvand, ili konstatéro*...

[5] Comme je maintiens ce mot, sans en être enthousiaste, dans mes transpositions, je crois bon de signaler qu'il se rattache à un système très pratique du neutral, l'emploi d'une finale *u* pour caractériser les mots employés en fonction de préposition, soit *profitu* « au profit de », *négligu* « en laissant de côté » *relativu* « relativement à », etc.

[6] M. R. estime que le mot est inutile ou remplaçable par *éfektivé*.

[7] M. R. écrirait plutôt : *déb ésar muted é korigéd*.

[8] Il va de soi que M. Rosenberger et moi ne nous rallions pas à cette appréciation favorable.

[9] En m'adressant cette traduction, M. Rosenberger me prie de remarquer que dans plus d'un cas, ainsi que je le rappelle dans des notes, il préférait s'exprimer autrement ; j'adopte dans le texte n° 4 certaines de ses préférences.

Digitized by Google

3. — *Néo-espéranto* [1].

Kandé omni ti qui volas la sucéso di la [2] linguo internaciona, konocos omna kondicioni di l' problémo solvénda, lor ica [3] homi konstatos ké, malgré sa bona qualési, Espéranto véré dévas ricévar chanji ed plubonigi por ludar boné sa rolo. Sa gramatiko ésas preské perfekta, sed sa lexiko méritas granda riprochi : nun ankoré mankas én ica linguo multa radiki, né solé por la ciénci, l'arti, la profésioni, sed mem por la simpla bézoni ed idéi di l' vivo ordinara.

[1] Ce texte doit être lu en tenant compte des particularités suivantes : *u* vaut *ou*, mais prend la valeur *w*, s'il est suivi de voyelle et précédé de *q* ou *g* (*qui* se prononce *kwi* et *linguo* se prononce *lingwo*) ; *c* = *ts* (*ica* se prononce *itsa*) ; *ch*, *sh* et *j* ont les mêmes valeurs qu'en anglais (*chanji* se prononce *tchandji*) ; *g* et *s* toujours durs ; *i* toujours voyelle (*ciénci* = *tsi-énti*) ; *n* et *m* n'indiquent jamais la nasalité de la voyelle précédente. Je rappelle que mon accentuation de certains *e* n'est pas authentique.

[2] M. de Beaufront conserve ici l'*a* de son article, alors qu'il le supprime dans *di l'problémo* et *di l'vivo* ; il croit sans doute appliquer le paragraphe 14 de sa grammaire, où il conseille d'élider l'*a* de l'article et de l'adjectif chaque fois que cette élision n'amène pas une accumulation de consonnes ; j'avoue ne pas voir en quoi *dil linguo* serait moins aisément prononçable que *dil vivo*. Le plus pratique, et pour l'oreille, et pour la plume, et pour l'œil, n'est-il pas d'admettre une forme *dil* remplaçant régulièrement *di la* ?

[3] Il me paraît utile de donner à l'occasion de ce mot quelques observations servant à l'intelligence du présent texte et de ceux qui suivent. Le néo-espéranto admet deux adjectifs démonstratifs, *ica* pour les êtres et objets rapprochés, *ita* pour les êtres et objets éloignés ; les pronoms démonstratifs sont identiques avec cette triple réserve qu'ils deviennent *ici* et *iti* au pluriel, que si l'on a besoin de distinguer les genres, on préfixe les pronoms *il* (masc.), *el* (fém.) et *ol* (neutre), ce qui donne *ilca* et *ilci*, *elca* et *elci*, *olca* et *olci*, *ilta* et *ilti*, etc., enfin que les formes *ico* et *ito* servent à traduire *ceci* et *cela* ; quand il n'y a pas lieu d'indiquer le rapprochement ou l'éloignement, on préfère les formes en *t* aux formes en *c* ; de plus, *ica*, *ita*, *ici*, *iti*, *ito* peuvent perdre leur *i* chaque fois que l'euphonie le permet, ce qui est le cas dans *omni ti* et ce qui ne l'est pas dans la phrase *mé amas ica virino* « j'aime cette femme-ci » parce que *amasca* donnerait à l'oreille *amast-sa*. Il me semble bien que le système dont je donne des échantillons dans les possibilités suivantes, serait aussi logique tout en étant plus clair. Il consiste en ceci. L'adjectif démonstratif serait *isté* et le pronom serait *isto* avec un neutre absolu *istud*, suivant un système que je crois applicable à tous les adjectifs pouvant prendre une valeur pronominale. Les particules *la* et *ci* (ou *çi*) seraient ajoutées dans les cas où il serait nécessaire.

Digitized by Google

4. — *Moyen-neutral* [1].

Quandé tuti quĕli désidéré success dé lingua international, conosséro tut conditioni dé problém solvénd, ili constatéro qué, obstinu sué qualitéti bon, Espéranto débé essér muted é corriged [2] a ludér béné sué rol. Sué gramatic essé quasi perfect, ma sué dictionar mérité réprochi grand; radiqui ancor mult manqué nu in ist lingua, no solémenty pro scienzi, arti é professioni, ma ipsé pro nécessitéti é idéi simpl dé vit ordinar.

utile ou agréable d'indiquer l'éloignement ou le rapprochement, soit, par exemple, *isté fémino* « cette femme », *isté-la fémino* « cette femme-là » et *isté-ci fémino* « cette femme-ci » ; enfin, dans le cas où il serait nécessaire, utile ou agréable d'indiquer le sexe ou l'absence de sexe, on préfixerait les pronoms *il*, *el* et *it*, soit *ilisto*, *elisto*, *itisto*. L'essentiel, à mon avis, dans un ensemble qui doit être inévitablement assez compliqué, est de prendre une base aisément intelligible. Il n'y a d'ailleurs ici qu'un exemple de mon point de vue général. J'estime que, pour la plupart des Européens cultivés, une phrase *Istud esto claré* sera plus agréable que la phrase *To esas klara*. Je ne renoncerais à mon opinion que s'il m'était démontré que la première phrase serait deux fois plus obscure que l'autre pour un Hongrois, un Grec, un Russe ou un Japonais.

[1] Ce texte doit être lu en tenant compte des particularités graphiques suivantes : *u* = *ou*, sauf dans le groupe *qu*, lequel vaut *k* devant *e* et *i* et *kw* devant *a* et *o* ; *ch* = *tch* ; *g* vaut *dj* devant *e* et *i* ; *c* et *s* ont leurs valeurs françaises, avec cette particularité, et je la trouve très mauvaise, que *s* vaut *z* à l'initiale devant les voyelles *e* et *i* ; *n* et *m* n'indiquent jamais la nasalité d'une voyelle ; *y* vaut *u* français, ce qui me paraît inacceptable. Je rappelle que mon accentuation de certains *e* n'est pas authentique.

[2] Si, dans les textes suivants, je remplace *corriged* par *corected*, c'est parce que j'ai une opinion générale, dont je vais dire quelques mots, sur le choix de certaines racines verbales. Au point de vue, et du véritable maximum d'internationalité, et de l'intelligence générale de la L I A par les peuples de culture latine, il me paraît bien que pour les verbes correspondant à des mots français finissant en *cteur*, *ctif*, *pteur* et *ptif*, il faut toujours choisir la forme que la racine présente dans ceux-ci, soit, pour adopter dans cette note l'infinitif en *ar*, admettre les formes *traduct-ar*, *séduct-ar*, *fact-ar*, *fract-ar*, *sect-ar*, *dissect-ar*, *jonct-ar*, *recept-ar* et *script-ar*. Le neutral et le néo-espéranto n'ont pas de règles fixes pour ces deux séries de verbes : A côté de *rédaktar* rappelant très bien le mot international qui prend en français la forme *rédacteur*, nous trouvons en vieux neutral *dirigar*, *sedukar*, *tradukar*, *konstruar*, *resivar*, *korumpar* et *scribar* ; le néo-espéranto admet avec raison *koruptar*, *direktar* et *konstruktar* ; mais il reprend *tradukar* à Zamenhof et il transforme le neutral *sedukar* en *seducar* (à prononcer *sédutsar*).

Digitized by Google

5. — *Possibilité A* [1].

Qwand [2] omnəz istəz qwi voluo [3] li Suksessə dil Lingwə internasyonalé, konossəro omné Kondisyonəz dil Problémə solvandé, alor isté Hominəz konstatəro qwə, obstinu sué boné Qwalityəz, li Espéranto dévo véréli riçeptər Mutasyonəz ed Koreksyonəz por béné [4] ludər sué Rolə. Sué Gramatikə esso qwazi perfekté, mâ sué Vokabularyə [5] mérito grandé Riproshəz. Nun ankor multé Radikəz manqwo én isté Lingwə, no soléli por li Syénsəz, li Artəz, li Professyonəz, mâ mêm por li simplé Bəzonyəz ed Idéəz dil Vivə ordinaré.

[1] Ce texte doit être lu en tenant compte des particularités graphiques suivantes : *u* = *ou* ; *ə* représente la voyelle de *je* ; *n* et *m* n'indiquent jamais la nasalité d'une voyelle ; *sh* = *ch* français ; *w* a la valeur de *u* dans *équateur* ; *y* a la même valeur que dans *yole* ; *ss* représente deux sifflantes dures ; une sifflante dure unique placée entre voyelles est notée par *ç*.

[2] Je n'apprécie guère ici l'utilité d'une voyelle finale comme en néo-espéranto et en neutral ; le créateur de la première de ces langues ne pourrait du moins me le reprocher, puisqu'il admet *lor*, *nun* et *olim* à côté de *cadié*, *hiéré*, *ubé*, *hiké* et *ibé*. S'il fallait une voyelle dans tous ces mots, on devrait choisir *i*, ce qui donnerait, ou pourrait donner, *qwandi*, *alori*, *nuni*, *jadi*, *istédii*, *hiéri*, *ubi*, *içi* et *ibi*.

[3] Une voyelle finale est utile à l'indicatif présent, surtout dans le cas où le radical du verbe se termine par deux consonnes. Je ne puis admettre l'*é* de certains verbes du moyen-neutral, parce que je réserve cette voyelle aux adjectifs ; je ne songe pas à l'*a*, parce que le vieux-neutral en a fait avec raison l'indice de la seconde personne de l'impératif ; comme *u* et *i* sont impossibles à cause des verbes en — *uər* et — *yər*, j'adopte la voyelle *o*, ce qui, pour moi, ne tire pas à conséquence, parce que j'ai fini par admettre que la voyelle finale *o* ne devait plus être l'indice du masculin que celui du substantif (voir livr. de juin, p. 184).

[4] Je reconnais que *béné* cadre mal avec ce fait que dans le système qui me paraît préférable, l'adjectif est caractérisé par un *é* final. S'il fallait une correction de forme, on pourrait songer à *biən* ou *biéni* ; mais je n'en pratique aucune, parce que je ne suis pas fixé sur le point suivant : Y a-t-il avantage ou inconvénient à voir avec les espérantistes dans le mot signifiant *bien* (anglais *well*) une simple adverbialisation de l'adjectif *bon* (anglais *good*) ?

[5] Je préfère le mot *vokabularyə*, parce qu'il permet de dégager un mot *vokabulə* « vocable » qui me paraît supérieur au *vorto* du Dr Zamenhof, caricature d'un mot allemand non-recevable dans une langue inévitablement romane ; on adopterait un suffixe *aryə*, et un *vokabul-aryə* serait un « recueil de mots » comme un *formul-aryə* serait « un recueil de formules » ; on n'obtiendrait pas ce résultat avec *dictionnaire* et *glossaire*.

Digitized by Google

6. — *Possibilité B* [1].

Qùand omnəs istəs qùi voluo li sucsessə dil lingwə internaçionalé, cognossəro [2] *omné condiçionəs dil problémə solvandé, alor isté hominəs constatəro* [3] *qùə, obstinu sué boné qùalitiəs, li Espéranto dévo véréli estər chanjed* [4] *ed corected por béné ludər sué rolə. Sué gramatikə esto* [5] *qùazi perfecté, mâ sué vocabulariə mérito grandé rəprochəs. Nun ankor, multé radikəs manqùo én isté lingùə, no soléli por li siénsəs, li artəs, li professionəs, mâ mêm por li simplé bəzoniəs ed idéəs dil vivə ordinaré.*

[1] L'orthographe admise dans ces neuf lignes diffère sur les points suivants de celle du texte qui précède : *s* remplace *z* comme indice du pluriel avec latitude de prononcer *s* ou *z* ; *k* est remplacé par *c* devant les consonnes ainsi qu'à l'initiale des mots devant *a*, *o* et *u* ; *i* vaut *y* entre consonne et voyelle comme en français dans *pied* ; *ch* a sa valeur française, *ù* remplace *w* après consonne, système qui appliqué à notre orthographe française, consisterait à écrire *aqùatique*, afin de signaler par une légère différence, un accent repris au mot *où*, qu'il ne faut pas prononcer *qu* comme dans *quatre*.

[2] Il me paraît bien qu'un radical *cognoss* est plus intelligible qu'un radical *conoss*, non seulement à cause du latin, mais parce que nous avons *incognito* en international actuel, *cognition* en anglais, *cognoscibile* en espagnol et en italien, etc. On peut toutefois se demander si une forme *cogniss*, — je l'introduis dans les possibilités suivantes —, ne lui serait pas encore préférable.

[3] Un futur en *ərə*, soit à peu près le futur en *éro* du neutral, me paraît aujourd'hui préférable au futur en *ərâ* dont j'ai parlé dans un article antérieur. Je ne cache pas qu'une de mes raisons de préférence est le désir de voir diminuer à l'intérieur des mots le nombre des *e* auxquels un Français peut attribuer une valeur autre que *é* ou *è* ; la lettre *e* susceptible d'être mal lue n'apparaîtrait guère alors, si toutefois l'on adoptait ma proposition principale, qu'à la fin des mots, c'est à-dire à une place, où à cause de la levée de plume, il est permis de songer à une accentuation.

[4] La racine du néo-espéranto *chanjar* me paraît préférable à celle du neutral *mutar*.

[5] Pour le verbe *être*, un radical *ess* me paraît inférieur à un radical *est*, qui donne des formes plus françaises à l'infinitif, à l'indicatif présent, à l'imparfait et au participe passé. Je ne m'arrêterais pas du moins à l'objection d'une confusion possible avec le nom du point cardinal opposé à l'ouest. A peine de nombreux doublets, comme en néo-espéranto, il faut, pour les noms des points cardinaux, partir des adjectifs qui sont internationalisables en *orientalé*, *méridionalé*, etc., en retirer des substantifs comme *orientə*, puis utiliser alors ceux-ci comme bases, par exemple pour faire un adverbe *orienti* « à l'est ».

Digitized by Google

7. — *Possibilité C* [1]

Qùand omnəs istəs qùi déziro li sucsessə dil lingùə internaçionalé, cognissəro omnés [2] condiçionəs dil problémə solvandé, iləs constatəro qùə, obstinu sués bonés qùalitiəs, li Espéranto dévo estər chanjed ed corected por béné ludər sué rolə. Sué gramatikə esto qùazi perfecté mà sué vocabulariə mérito grandés rəprochəs. Nun ankor, multés radikəs manqùo én isté lingùə, no solémenti [3] por li siénçəs, li artəs, li professionəs, mà mêm por li simplés bəzoniəs ed idéəs dil vivə ordinaré.

[1] Le système graphique de ce texte s'écarte, sur les points qui suivent, des principes généraux de l'orthographe française; *ə* représente la voyelle de *je* et est l'indice de la majorité des substantifs et pronoms, alors que *é* est l'indice de tous les adjectifs; *qù* = *kw* et *gù* = *gw*, c'est-à-dire que la graphie des mots français correspondants est conservée, mais avec un indice, — l'accent qui est dans notre mot *où* —, de la valeur de *u* après *q* et *g*; *i* a la valeur de *y*, lorsqu'il est entre consonne et voyelle; *u* vaut *ou* français; *c* n'est jamais employé que devant consonne et à l'initiale devant *a*, *o* et *u*; il est remplacé par *k* dans les autres cas; *ç* a la valeur *ts*, ce qui permet de conserver au groupe *ss* la même valeur qu'en français; les consonnes finales se prononcent toujours; *s* final peut être prononcé *z*.

[2] On remarquera que l'adjectif, invariable dans les textes 5, 6 et 8, est au pluriel dans ce texte 7; le lecteur pourra ainsi juger de l'effet produit par l'une et par l'autre règle; tout en répétant que la question ne me paraît pas avoir grande importance (voir la livraison d'août, p. 361), je ferai remarquer une raison de préférer le pluriel de l'adjectif. Il est des cas, il s'en présente même un ici, où les gens peuvent se demander si un mot comme *tout* ou *tous* est adjectif ou pronom. Mettre entre certaines formes une très grande différence, comme c'est le cas entre un adjectif pluriel *omné* et un pronom pluriel *omnəs*, c'est les obliger à se préoccuper de subtilités. Avec des formes comme *omnés* (adj.) et *omnəs* (pronom), les petites erreurs seraient moins choquantes.

[3] Une finale en *menti* pourrait être aussi bonne qu'une finale en *li* pour les adverbes dérivés d'adjectifs. J'ajoute que, pour les autres adverbes dérivés, je ne vois qu'un bon indice, la voyelle *i*, au lieu de la voyelle *é* de l'espéranto et du neutral, ce qui donnerait, par exemple, *ruri* « à la campagne », *annui* « par année », *omnémensui* « tous les mois », *nocti* « la nuit », *istévespéri* « ce soir » et enfin *externi* « dehors », à côté d'une préposition *externu* « ou dehors de », d'un substantif *externə* « le dehors » et d'un adjectif *externalé* « extérieur ». Quant aux autres mots, même qualifiés adverbes, où il n'y a pas de dérivation adverbiale, il ne faudrait y admettre la finale *i* que si cette voyelle y existe déjà, ce qui est le cas, par exemple, si l'on adopte un mot *çi* ou *ci* pour rendre le français *ici*, ou si cela peut contribuer à rendre le mot plus clair; je n'entends,

Digitized by Google

8. — *Possibilité D* [1].

Quand omnəs istəs qui déziro li sucsessə [2] *dil linguə internacionalé, cognissəro omné condicionəs dil problémə solvandé, ilə̀s constatəro quə, obstinu sué boné qualitéəs, li Espéranto dévo riceptar* [3] *multé corecsionəs* [4] *por béné ludar sué rolə.*

en effet, nullement approuver M. Ido lorsqu'il change *hic*, *ibi*, *infra* et *circa* en *hike*, *ibe*, *infre* et *circe*, alors qu'il n'ose pas aller jusqu'à changer *retro* en *retre*.

[1] L'orthographe de ces quelques lignes diffère de celle du texte précédent sur les points qui suivent : *qu* et *gu* ont la même valeur que dans *équateur* et *lingual*, ce qui constitue une petite difficulté pour les Français, puisqu'ils sont toujours exposés à prononcer *quand* et *qui* comme dans leur langue, et ce qui est aussi peu logique, puisque *u* aurait dans *qui* une autre valeur que dans *sué*; *c* a la valeur *ts* devant *é* et *i*, ce qui moins avantagera que le système où une cédille avertit de cette valeur.

[2] Ce mot, comme d'ailleurs plus d'un autre que je laisse subsister, ne me satisfait pas. J'estime que, des mots *succession* et *successif*, on peut tirer un verbe international *sucsessar* « succéder, venir apres »; la conséquence, c'est que pour l'idée de *réussir*, il faut trouver une racine assez distincte, afin d'éviter toute confusion, peut-être un verbe *riussissar* avec un substantif verbal *riussissə* « succès », et que pour l'idée de *hériter*, il faut accepter le verbe *hérédar* du neutral et du néo-espéranto.

[3] Bien que je préfere un infinitif en *ər* à l'infinitif en *ar*, j'admets ici ce dernier, afin que le lecteur puisse se rendre mieux compte de l'effet qu'il produit dans un ensemble différant assez bien des textes 2 à 4.

[4] J'adopte cette tournure dans le but de trouver l'occasion de dire dans la présente note quelques mots d'un des principaux problèmes à résoudre par la LIA. Ce probleme est le suivant. Les mots qui se terminent en français par *ation*, *ition*, *ion*, *ateur* et *eur* constituent une partie très importante de ce qu'on peut appeler l'international réel, et il est désirable de les conserver à peu près intacts dans l'international rectifié. Le néo-espéranto les écarte en bloc, sauf à reprendre quelques-uns d'entre eux à titre de mots sans étymologie, ce qui le prive d'expressions excellentes connues de tout Européen cultivé. Le neutral les admet presque tous, mais en plaçant à côté de la plupart d'entre eux des formes d'apparence plus régulière, d'où un système de doublets, — *koreksion* et *korigasion*, *redaksion* et *redaktasion* —, système qui complique la LIA au lieu de la simplifier. Il me paraît bien que la bonne solution doit être cherchée dans la direction suivante. Toutes les racines verbales devraient être corrigées de façon à s'accorder mieux avec certains substantifs de l'international réel, ainsi que je vais essayer d'en montrer la possibilité. Admettant des formes comme *consolaçionə*, *consolatorə*, *consolativé*, *opressionə*, *oppressore*, *opressivé*, *admissionə*, *abolissionə*, je trouve excellents les infinifs *consolar*, *opressar*, *admissar*, *abolissar*, qui figurent avec une seule *s* dans le dictionnaire

Digitized by Google

Comme il me paraît possible qu'un journaliste pense à citer, probablement même pour en rire, une phrase détachée des possibilités ci-dessus, je me permets de lui demander de bien vouloir la prendre dans les deux dernières. Celles-ci me paraissent, en effet, moins imparfaites; si je publie les autres, c'est qu'elles ont réellement représenté deux premiers états de mon propre travail et qu'un lecteur qui voudrait se rendre compte de l'industrie

du néo-espéranto et je propose d'en tirer cette règle que les suffixes *acion*, *ator*, *ativ*, se réduiraient à *ion*, *or*, *iv*, lorsqu'ils seraient joints à des verbes dont la racine se termine par *s*. Le fait que cette règle permettrait des mots comme *dresion* « action de dresser » et *brosion* « action de brosser », à côté de *dresor* « dresseur » et *brosor* « brosseur » serait fort loin, je pense, de présenter un inconvénient. La règle étant admise en principe, il resterait à revoir tous les verbes qui pourraient se terminer en *ssar*, non seulement à cause des mots en *ition* et *ion*, mais à cause de la catégorie très internationale des mots en *able* et *ible*; or, il y en a beaucoup; on peut avoir, par exemple, *sucesar*, *possesar*, *aparisar*, *aplaudisar*, *convertisar* et *finisar*. Après cela, il faudrait se demander si la règle de réduction de *acion*, *ator*, à *ion*, *or* ne pourrait être étendue à d'autres types de verbes. Cela n'est pas douteux pour les racines en *st*; on peut avoir *digestar* et *digestion*, *sugestar* *sugestion*. Cela n'est pas douteux pour les racines en *ns*; on aurait par exemple, *extensar*, *extensor* et *extension*, *ofensar* et *ofensor*. Cela n'est pas douteux non plus pour les racines en *pt* et *ct* dont j'ai parlé ci-dessus (page 359, note 2), sauf à décider, et ceci n'est pas absolument indispensable, que le *t* de ces racines serait changé en *s* devant le suffixe *ion*; on aurait, par exemple, *suscriptar*, *suscriptor*, *suscripsion*, *direktar*, *directore*, *diresion*. On peut penser ensuite à des verbes en *cs*, ou même en *x*, mais à la condition de donner entre voyelles à cette lettre la valeur *gz*, soit *anecsar* et *anecsion* ou *anexar* et *anexion*, ainsi qu'à des verbes en *dz* qu'il faudrait peut-être créer pour rappeler certaines dualités de racine, soit, par exemple, *concludzar*, *concludzion* (comparez en anglais *to conclude* et *conclusion*). Il va de soi que ce travail, comme tout travail relatif à la I.I.A, mettra quelquefois en présence de difficultés; mais je crois bien qu'avec un peu d'habileté, on peut arriver à les résoudre. Ainsi, par exemple, si un néo-espérantiste m'opposait que la règle ci-dessus, appliquée aux verbes *dictar* « dicter » et *pensar* « penser » aboutirait à donner à des mots *dicsion* et *pensions* des sens très distincts de ceux des mots français *diction* et *pension*, je répondrais que ces infinitifs peuvent devenir *dictar* et *pensar* d'après les mots français *dictée* et *pensée*. Si, d'autre part, un profane m'objectait que *il pensé* (j'accepte aussi *il pensio*) « il pense » lui paraît inférieur à *il penso*, je lui ferais remarquer que quelques petits ennuis de ce genre seraient la rançon du maintien de quelques centaines de mots qu'il lui serait fort désagréable de voir habiller sous des formes comme *intruasion*, ou *instruktasion*, ou *instrukteso*.

Digitized by Google

de la L I A, pourrait prendre intérêt à comparer toutes les différentes formes d'un même mot, soit, par exemple, à voir comment du vieil-espéranto *kiam* à prononcer *ki-am*, on peut arriver à un mot *quand* à prononcer *kwa-nd'*. Oserais-je demander à cette occasion au journaliste rieur d'ajouter que j'ai écrit ces pages en me rappelant toujours le souvenir suivant? Je connais une personne dont, jusqu'à ce jour, aucun photographe n'a pu faire un portrait convenable; il y a quelque chose, surtout dans les yeux, qu'ils n'arrivent pas à attraper. Il y a sept ans, l'un d'eux a présenté une seule épreuve, en prétendant, tel le docteur Zamenhof pour sa langue, qu'on ne pourrait jamais faire mieux. Il y a quatre ans, un autre photographe a accepté l'aventure; il a envoyé quatre épreuves en reconnaissant, bien que professionnel, que les deux meilleures ne lui paraissaient pas encore satisfaisantes. Je me compare à ce photographe.

Je tiens à dire en finissant que je n'entends nullement par les échantillons ci-dessus annoncer la publication prochaine, sous ma signature, d'une grammaire et d'un dictionnaire d'une nouvelle langue internationale artificielle. J'ai hâte de retourner à des études qui me paraissent beaucoup plus intéressantes que celles dont je viens de m'occuper. Je n'ai eu d'autre ambition en écrivant ces pages que d'aboutir aux deux résultats qui suivent. J'ai voulu d'abord contribuer quelque peu au progrès de l'industrie de la L I A, en montrant que certains problèmes étaient susceptibles de solutions préférables à mon avis à celles qui avaient été proposées jusqu'à ce jour, que, par exemple, on pouvait, au moyen des voyelles *é* et *ə*, obtenir cette distinction nette de l'adjectif et du substantif qui est une des supériorités de l'espéranto sur le neutral, mais qui a le défaut de s'y présenter sous une forme inacceptable pour les peuples latins. J'ai voulu ensuite montrer la nature même du problème industriel de la L I A à ceux de mes lecteurs qui sont actuellement ou indifférents ou hostiles à tous les essais qu'on a faits pour

Digitized by Google

le résoudre; j'espère être arrivé à les convaincre que l'on peut espérer que cette industrie fournira *un jour* un produit supérieur et au vieil-espéranto et au néo-espéranto, et pouvoir alors partir de cette conviction pour discuter avec eux dans un prochain article une question que j'ai toujours réservée jusqu'à ce moment, celle de savoir si une langue artificielle, faite à peu près comme je la conçois, mérite mieux que le latin, le français ou l'anglais, d'être adoptée comme langue auxiliaire internationale par tous les peuples du monde.

EUGÈNE MONSEUR.

Digitized by Google

LES POÈTES

Blanche Sahuqué, *Le Chemin Solitaire*. — Paris, Sansot et Cie.

Tout ce qui s'agite en l'âme de Blanche Sahuqué se résolvant en souffrance, l'Amour lui est amer parce qu'elle sait qu'il se flétrira, son désir d'art la torture de sa réalité inaccessible, enfin, tout l'oppresse et l'accable en des tourments divers :

Un soir d'été trop beau m'émeut comme un amour,

dit-elle ; elle est d'une sensibilité surexcitée, mais artiste avant tout, elle aime jusqu'à ces frissons qui étreignent son cœur.

Blanche Sahuqué est une créature d'amour, née pour la voluptueuse aventure des baisers. Elle chante le *Désir*, ce fruit vénéneux à l'arbre de la vie, ce fruit d'ivresse, ce frisson de mort, parce que baudelairienne à l'excès, elle aime le péché comme un renouveau continu. Elle aime le désir, dis-je, qui frôle et berce son âme d'une extase irréelle et inconnue, et qui est doux comme des yeux de femme.

Elle imprime en ses prunelles l'infini de la vie *qui fait*, dit-elle, *que les regards de vingt ans l'interrogent*. Blanche Sahuqué d'un geste pudiquement impudique avoue la joie suprême, au soir, de l'heure d'amour. Et, ayant sondé l'indéfinissable volupté éparse elle a compris le frisson des fleurs érotiques et infernales : en un sonnet, *Fleurs perverses*, j'ai été heureux de trouver une âme de poète, qui, comme moi, a été troublée par le mystère des orchidées...

Et, cependant, Blanche Sahuqué est une femme nerveuse. Elle râle du baiser sans en être heureuse et, tout en rêvant de contenir le monde, elle se laisse distraire par des mirages extérieurs. Elle manque encore du sentiment exact, de la volonté suprême qui font que certains poètes, les seuls grands, impriment à leur œuvre une magique unité. Blanche Sahuqué s'éparpille trop en des vers, piècettes écrites sur feuilles volantes, où, vainement, j'ai cherché le but idéal qui lui a fait choisir son chemin solitaire, n'importe où, hors du monde.

Digitized by Google

J'ose croire qu'elle tentera, dans une œuvre future, l'aveu complet de son tempérament. Et ce jour-là, je ne me ferai nullement prier pour l'admirer sans réserve.

*
* *

A. Maraval-Berthoin, *Poèmes Algériens*. — Paris, P.-V. Stock.

. . . . . .
Mais gare aux imprudents que le vieux mari guette!
Car, pour venger l'affront honteux qui le soufflette...
. . . . . .
Taratata! Soldats, en route!
Pour ne pas craindre la déroute
Il faut s'entraîner tous les jours...

et cætera, n'est-ce pas : ces deux phrases épinglées suffisent. Aussi bien ne parlé-je de ce volume que pour m'en indigner.

Jusques à quand, grands dieux! des gens abuseront-ils du langage frémissant de la poésie pour y enclore des ineptes banalités? Il est temps que les amateurs quelque peu dépourvus de bon goût, cessent de nous épouvanter de rimes et d'à-peu-près. Un monsieur vit en Algérie. Il se souvient que Victor Hugo écrivit *Les Orientales*; il sait que Jean Aicard rima d'excellentes choses à Alger. Il ne doute pas de son talent : il sera poète. Il écrira des chansons de cigarières, des chansons de pêcheurs, des chansons de charretiers, des chansons de moissonneurs, de vendangeurs, de matelots, mais, pas une seule fois, ni son cœur, ni son âme, ne lui dicteront des chansons de poètes. Que diable! il m'importe peu qu'un livre soit écrit en vers, mais il me déplaît qu'il ne soit pas écrit du tout. Les banalités bourgeoises, les sentimentaleries filiales, paternelles ou maritales? je n'en ai cure. Et, vous qui m'annoncez un recueil : *Poèmes algériens*, ayez donc, je vous en prie, la probité de m'offrir de présentable marchandise? Ou bien, si c'est simplement le désir d'écrire qui vous harcèle, écrivez, écrivez donc... mais ne publiez pas avant d'avoir réfléchi, votre vie durant, sur la médiocre gloire que peut simplement consacrer : le ridicule.

*
* *

Tristan Klingsor, *Le Valet de cœur*. — Paris, *Mercure de France*.

Tristan Klingsor n'est pas uniquement poète; il est surtout musicien; il a une âme particulièrement sensible aux rythmes mélodiques et simples; sa voix a souvenance de tous les berceurs chants d'amour et de toutes les cantilènes populaires; il en a retenu la beauté naïve et gracieuse; il en a

Digitized by Google

imité les cadences prime-sautières. Mais voilà ! Tristan Klingsor n'est pas uniquement musicien ; il est aussi poète. L'imitation rythmique des romances anciennes ne va pas, chez lui, sans une complète rénovation verbale ; il a le sens de la naïveté profonde où passe, comme un reflet, la tristesse de la vie ; son instrument musical s'accompagne d'un essor de pensées délicatement modulées, et somme toute, il est ce poète-musicien qu'on eût pu longtemps rêver, avant d'avoir eu le bonheur d'écouter le murmure de son œuvre.

Il a repris les thèmes anciens de « ma mère l'Oie », contes jolis des Cendrillon, des Petit-Poucet et des Petit Chaperon, où il semble que Polichinelle joue du fifre et que Colombine songe à son amoureux, ce pendant que Pierrot reçoit une correction ; car les marionnettes qu'évoque la musique de Tristan Klingsor, sans souci d'orgueil ou de préséance, se fréquentent librement Voici l'exquise vieillerie d'*Il pleut, il pleut, bergère* et cette délicieuse réminiscence de Monsieur de Malbrough ; et l'harmonieux poème que voilà :

Tu as beau, petite sournoise, chantonner
Entre tes berges de cresson ou d'oseille :
J'aime mieux la chantepleure du tonneau
Ou le gouglou charmeur de la bouteille
Qui coule à deux doigts de mon nez :

Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.

Tristan Klingsor a ressuscité les bergeries d'autrefois. Il est allé vers le berger des sourires fleuris, vers la douce marquise amenuisée dont les agneaux s'en vont, là où passa le pied mignon de Kypris, brouter de la rosée ; il a regardé l'amoureux qui, tenté d'une bouche, lui soupirait d'anciens madrigaux où s'entendaient la flûte, le chant de Marsyas et le violon de Galathée. Il écoute chanter l'âme des choses, au soir, parmi les saules au bord des eaux, et prenant sa flûte verte il y enguirlande ses doigts...

Mais ensuite, par amour d'Elskamp, ingénûment il écrivit un almanach de belles images : il y narra la légende des Rois Mages, celle d'un petit bonhomme de neige, l'histoire de Chaperon rouge, le conte de Petit Poucet parti un soir d'hiver, culotte trouée par où passait la chemise, vers le Paradis, suivi simplement de la vieille du village.

Il y a un peu de Max Elskamp dans l'imagerie naïve de Tristan Klingson ; il y a un peu de Vielé-Griffin dans sa chanson de l'Escarpolette ; il y a comme un peu aussi de Francis Jammes en toute son œuvre, avec parfois encore, une note émue et fraternelle à la Grégoire Le Roy Mais il y a surtout cette jolie note flûtée de la poésie mi-souriante, mi-mélancolique de

Digitized by Google

Tristan Klingsor qui fait de son *Valet de Cœur* un naïf, ingénu et charmant livre de vieilles rimes et chansons à la mode française.

* * *

HENRI BOUVELET, *L'Appel au Soleil.* — Paris, Sansot et Cie.

Et voici un poète comme j'en voudrais beaucoup! Henri Bouvelet est jeune, à n'en point douter; ses poèmes ont été écrits aux environs de la vingtième année; ils s'en ressentent parce que parfois ils sont inégaux et que souvent l'auteur s'y répète. Mais peu m'importe. Voici un poète.

Henry Bouvelet a réveillé Pan. Il a ressuscité le printemps. Il a brossé des toiles lumineuses et ardentes. Tout l'or épanoui du soleil, toute l'ardeur rénovée de la terre, toute la puissance fougueuse de la sève, tout le coloris vigoureux de l'immense et maternelle nature, sont magnifiés en ses vers. Et, c'est parce qu'il est jeune et parce qu'il a vu que tout était beau, que, partant d'un cœur vierge et la chair extasiée, sentant sa vie entière vibrer en ses artères, frère du vent qui rythme la cadence de l'immensité, ce poète a entendu la joie humaine et l'a vue se déployer dans l'air bleu du matin comme un drapeau claquant! Non! il n'est pas parti à l'appel du soleil. Il a marché vers la conquête de la lumière, vers la multiforme mais pareille vie de la couleur et de ses vibrations. Il a trouvé les clartés bruissantes des sources, et sa vie, à pleins grelots, ivre de vent sonore, soudainement, s'est mise à sonner vers demain, vers cet avenir où

> De tout notre printemps nous saluerons l'aurore.

Hardi, poète! Nous devons, jeunes encore, sentir en nous se réveiller le rut enthousiaste des vieilles races disparues! Nous devons reconquérir les désirs merveilleux des plantes et des fauves, et, nous dressant sous le soleil, nous serons ainsi, les élus du soleil, ceux qui, l'ayant conquis, demeureront à tout jamais ses chantres prédestinés. Hardi, poète! Chevauche vers les plaines de la vie, sous les baisers polychromes des lumières, comme un dieu! Va d'un pas égal et ferme à travers la vie, car ton destin, ton talent ou ton génie, veulent que

> Tu sois debout splendide au fond du crépuscule,
> Et que, fête sublime à ton cœur de métal,
> Dans la nuit où le vent des triomphes circule
> Sonnent les clairons d'or de ton orgueil royal;

tandis que nous, cabrés vers la gloire et le triomphe aussi, généreusement nous t'acclamerons!

Digitized by Google

CHARLES CROS, *Le Collier de Griffes*. — Paris, P.-V. Stock.

Charles Cros, que Verlaine appréciait beaucoup comme poète, et dont *Le Coffret de Santal* fut l'une des œuvres parnassiennes où intensivement on sentit une âme vibrer et un cœur palpiter, Charles Cros qui mit la fantaisie la plus étourdissante dans une série de monologues et de nouvelles, avait, durant sa vie de bohême, éparpillé, de-ci, de-là, dans les revues et les journaux, des poèmes, des piécettes de vers plutôt, et des contes... Son fils, Guy-Charles Cros, poète aussi d'ailleurs, a, avec l'aide de quelques amis, réuni posthumement cette partie de son œuvre. Et cela nous valut *Le Collier de Griffes*.

Paul Verlaine, disais-je, estimait beaucoup le talent de Charles Cros. Il allait jusqu'à croire à son génie ; il considérait qu'il avait sur bien de ses contemporains, la supériorité évidente d'être compris de tout le monde ; il aimait l'indépendance prime-sautière de ses vers, et le rythme élégant de ses chansons. « *Cros*, disait-il, *est et restera l'un de nos plus* ORIGINAUX *écrivains en vers et en prose.* »

Aujourd'hui, les poésies du *Collier de Griffes* et du *Coffret de Santal* apparaissent surtout comme d'une inspiration très facile, très courante, très limpide. Cros est bien plutôt ce *virtuose* du vers que l'auteur des *Poèmes Saturniens* niait ; sa profondeur semble uniquement apparente ; elle n'est, à vrai dire, qu'à fleur de peau ; il n'est, peut-être, que l'émotion de ce poète qui puisse passer pour un frisson réel. Il dut être souvent ému, sensible à l'excès, nerveux, fantasque, une sorte de grand enfant gâté, très passionné, pour avoir produit les choses jolies et tendres que nous relisons maintenant. Mais son émotion même devait garder ce sourire sceptique, railleur, ce sourire parisien, mondain et bohème tout à la fois.

Fantaisiste, Charles Cros est une des plus originales figures du Parnasse désuet : il est le « boulevardier » doué d'un étrange génie : chanteur agréable de la « blague » lyrique.

* * *

ALPHONSE SÉCHÉ, *Les Muses françaises*. — Paris, Louis Michaud.

Il a été dit que, psychiquement, l'état poétique est d'essence féminine. La femme, donc, est peut-être instinctivement poète, puisqu'il lui suffit d'aimer, de souffrir, et de vivre. Elle n'a que sa sensibilité d'où jaillissent ses joies et ses peines, les battements de son cœur ; ses sensations s'expriment nettement en elle, et comme la caractéristique de tout talent

Digitized by Google

féminin est une extrême, et dangereuse facilité, tout état sensoriel de son corps ou de son âme, s'extériorisera avec la netteté qu'elle voudra donner à cette révélation.

Alphonse Séché s'est dit que les temps, prédits par le poète, sont arrivés où

Les deux sexes mourront, chacun de son côté.

et, procédant systématiquement, il a voulu, en ce volume premier des *Muses françaises*, réunir la première partie d'une vaste et complète anthologie du labeur poétique que l'Eve, depuis hier jusqu'aujourd'hui, élabora.

La femme a le goût de la douleur et des larmes, l'amour de la tendresse et des joies familières. Il n'y a que ce qui la touche personnellement qui l'intéresse, et, c'est peut-être cet égotisme particulier, d'instinct nerveux, qui passionne spécialement la femme pour l'amour.

La femme a beau briguer les suffrages politiques, les hautaines libertés sociales, les *fonctions* libérales; elle a beau sembler se griser de plus en plus d'une activité toute moderne, elle ne subit, en somme, que l'orientation de plus en plus exacerbée de son « moi » intime vers l'idéal rêvé d'une meilleure vie sentimentale. S'affranchir, c'est égaler; égaler, c'est être libre; être libre, c'est pouvoir aimer, se laisser aimer! La femme est une éternelle Juliette qui, du soir au matin, et de l'aube au crépuscule, attentivement, interroge l'horizon où découvrir le Roméo. Elle est, même, plus précisément, une Carmen énervée d'amour, qui, non contente de désirer l'amour, l'impose...

La poétesse elle-même est la concrète figure sentimentale de la femme. Elle subit presque toujours l'influence d'un *grand* artiste dont elle n'est que le reflet, dit-on; eh! cela ne provient que du masque littéraire dont la beauté de son tempérament s'affuble. Oui, Alphonse Séché a raison, et je l'ai *dit* maintes fois, à propos de MM^mes^ Fernand Gregh, Cécile Perrin, Jehanne d'Orliac, Blanche Sahuqué et d'autres : il est temps que les femmes écrivains aient enfin l'audacieuse franchise de se révéler dans la nudité de leurs sentiments. A la théorie que défend Miss Nethersoll dans *La danseuse nue* de R.-Gaston Charles, à cette théorie du corps féminin considéré comme une statue animée qui, partant, *doit* être révélée, j'ose adjoindre, et presque préférer, la leçon que l'époque enseigne aux poétesses : votre âme est un livre que seul le dieu universel de la Nature a signé, par conséquent, ô Muses, il est temps de nous la montrer nue. La nudité est le seul état de vérité, et votre sincérité ne se peut mesurer qu'à votre plus ou moins exacte vérité.

Alphonse Séché est le premier lettré qui se soit préoccupé de réunir en

Digitized by Google

anthologie les noms de toutes les poétesses françaises de 1200 à 1891 (1) et des fragments de leurs œuvres. Il a écrit de curieuses et intéressantes notices littéraires sur chacune de ces Muses, a fait reproduire les portraits des plus remarquables d'entre elles et a surtout donné une préface courte mais sérieuse à son recueil, que, l'avouerai-je? j'ai pillé consciencieusement. Alphonse Séché travaille assidûment et courageusement à une œuvre de décentralisation littéraire française. Je ne puis que l'en féliciter et souhaiter que ses efforts réussissent.

* * *

JEANNE NEIS, *Silences brisés*. — Paris, Sansot et Cie.

Alphonse Séché, mon confrère parisien, sera content du beau recueil de poèmes que voilà. Jeanne Neis n'a pas écouté les conseils sages des braves cœurs qui lui montraient les dangers d'un amour trop violent pour l'Art, le rêve, la nature, la franchise et la pudeur primitive des libres amoureuses. Elle n'a pas failli à la loi atavique courbant toutes les femmes sous le joug adoré de l'Amour. Elle a rimé ses désirs; elle a chanté ses aveux; elle a ciselé en les joyaux de ses poèmes, tout le reflet cristallisé de son âme sensorielle. Elle a avoué, dans la chaste impudeur de son amoureuse angoisse, le don trop fervent de son corps blanc, les soirs, où, minuit sonnant à la Sorbonne, son amant et elle — en rêve ou en réalité, peu m'importe! — sous le regard d'or de la lune, s'alanguissaient dans la mansarde close. Elle a dénoué le voile qui mystérieusement la dérobait aux yeux interrogateurs. Elle a livré un peu de la sincérité de son âme, et ce peu nous est apparu revêtu de beauté.

Jeanne Neis a été séduite par le symbole des couleurs, et je signale particulièrement le poème de l'*Orange* :

Octobre se lamente au tombeau de l'été...

et quelques piécettes (*Carnets d'une morte*) où la mélancolique nostalgie d'un espoir déçu s'imprime clairement.

Alors, faites, Seigneur, ah! faites que j'oublie,
Que j'aille vers le soir inconnu de la mort,
Sans révolte, songeant avec mélancolie
Que la vie, après tout, ne vaut pas cet effort!
Qu'on ne doit pas pleurer sur une heure aussi brève,
Que mieux on a souffert, plus fort on a vécu,
Qu'après tout, le meilleur de l'amour, ce qu'on rêve,
Mon cœur l'a possédé, mon cœur l'a toujours eu.

(1) Un second volume, 1891 à 1908, est annoncé et va paraître.

Digitized by Google

Léon Legavre, *Les Basiliques*. — Mons, *La Société Nouvelle*.

Léon Legavre ne mûrit pas longuement son œuvre; si ses poèmes se suivent à longs intervalles, ce n'est pas à raison du travail qu'ils ont occasionné, mais bien, de la paresse native et irrémédiable de leur auteur.

Léon Legavre aime mieux flâner qu'écrire : c'est peut-être le vrai moyen d'être artiste ou bohème; ce n'est en tout cas pas ainsi que les œuvres voient le jour.

Il a donc fallu que ses *Basiliques* fussent accompagnées d'anciennes rimes — *Les Marionnettes* — pour que leur recueil parût un livre et non une plaquette.

Il y a dans les anciens couplets de la muse mi-grave, mi-souriante de Léon Legavre, de très lyriques accents et de très juvéniles efforts enthousiastes — *Poème à Émile Verhaeren; Premier Mai*. Le poète, en flânant, a rencontré de dolentes et âpres figures de miséreux : cochers, sonneurs, croque-morts, pierreuses, chanteurs ambulants; tous les faméliques des grandes villes ont ému son cœur. Et c'est pourquoi, révolté, il est monté aux hautaines tours de ses basiliques, sonner les tocsins bourdonnants de la rancune humanitaire.

Parmi le vent de nuit qui vente
Comme un ouragan d'épouvante,
Au clocher rouge de Saint-Caïn
Le tocsin hurle en glas d'orage,
En glas sauvage, en glas de rage,
Le tocsin hurle pour demain,
Mort et massacre!

Il en est résulté une œuvre étrange et âpre, où, décidément, je me refuse à trouver une influence Verhaerienne trop aiguë : tout au plus, une similitude, car, ne l'oublions pas, il est permis aux jeunes de ressembler à certains anciens, sans que pour cela la critique ameutée soit obligée de leur crier, sans avoir lu, mais par principe : Vous n'êtes pas personnels.

Léon Legavre, s'il parvient à secouer sa torpeur fainéante, finira par produire un travail original où il y aura plus que du talent.

* * *

R. Christian Frogé, *Au jardin des Roses mourantes*.
Paris, Sansot & Cie.

Baudelaire est un superbe poète. Il introduisit dans la poésie le frisson satanique, et chacun se souvient des admirables litanies à Satan, que, par

Digitized by Google

âpre désir de blasphème, il écrivit dans ses *Fleurs du mal*. Il fut le premier écrivain chantant le spleen, célébrant l'ennui, et qui osa presque magnifier le péché. Et c'est pourquoi, créateur comme il le fut du symbolisme, né des correspondances entre les choses, Baudelaire devint le favori des jeunes et son livre le livre de chevet des nouvelles générations.

Nul cependant ne l'a autant fréquenté que Christian Frogé. Son âme est fille directe de l'âme baudelairienne; elle en a les aspects, les vertus et les vices... Néanmoins, jeune, trop jeune même, l'auteur du *Jardin des Roses mourantes* a composé des poèmes où, non seulement s'imprime de l'inexpérience, mais encore de la banalité. Pourtant, les erreurs de jeunesse ont ceci de charmant : elles sont naïves et fidèlement enthousiastes, la pensée est banale! le vers est boiteux! Tant pis, le cœur y est, la vérité s'y avère, la sincérité s'y proclame! Christian Frogé, au reste, a des poèmes ardents, éclatants, parfumés, impétueux, tendres, câlins; il fréquente le rythme des beaux vers, il domine le galop frénétique de ses odes lyriques, d'un fervent regard d'espoir et d'une fière audace de combat, et m'en faut-il davantage pour me montrer très indulgent? L'avenir, le travail et l'effort perfectionneront l'auteur de ce livre, si joliment titré : *Au jardin des Roses mourantes*.

*
* *

R. Davray et H. Rigal, *Anthologie des poètes du Midi*.
Paris, Paul Ollendorff.

Les poètes du Midi? Ce sont, je crois, les artistes qui ont reçu le plus large baptême du soleil, qui ont regardé les plus clairs horizons, les cieux les plus purs et les plaines les plus blondes. Ils ont devant eux le Rhône et sa chanson de vent et de liberté; ils ont, plus lointainement, l'étendue calmement bleue de la Méditerranée. Ils sont vibrants d'une perpétuelle émotion; ils sont fougueux, animés d'un enthousiasme inaltérable. Ils ont le don et l'amour de l'harmonie, de la beauté des lignes, et il semble que quelque chose de très hellène soit demeuré en eux. Ils œuvrent avec du soleil; pensent avec du soleil; mettent du soleil jusque dans leurs fantaisies, et, petits et grands, ils s'auréolent d'un halo d'or ensoleillé...

Raoul Davray, poète, et Henry Rigal, lettré subtil, ont réuni quelques biographies, suivies de citations d'auteurs méridionaux. Aicard, Bataille, Pierre Fons, Gasquet, Ernest Gaubert, Jammes, Larguier, Mendès, Mistral, Hélène Picard, Signoret, Souchon, Viollis et Abel Bonnard sont trop différents de caractères et de genres pour que je puisse me risquer à tirer quelques conclusions de l'ouvrage de MM. Davray et Rigal. D'autres me

Digitized by Google

sont parfois trop imparfaitement connus. Au reste, l'anthologie comble toujours une lacune Celle-ci est bien faite : on y sent l'effort consciencieux et réussi d'indiquer une unité de race et d'affinités chez tous ceux qui naquirent dans le Midi. Je reprocherai simplement à ce livre certaines notes qui semblent respirer la haine du symbolisme... Et, en somme, cette tendance est peut-être justifiée : le Midi n'est-il pas le pays de la claire et chantante eurythmie des sons et des couleurs?

*
* *

Henri Liebrecht, *Les Jours tendres.* — Bruxelles, Belgique Artistique & Littéraire.

Henry Liebrecht connait toutes les rimes, riches et sonores, de tous les dictionnaires; il construit, impeccablement, d'admirables alexandrins; il fait le vers en artiste du métier; il y obéit à toutes les règles imposées, et sans qu'une lourdeur s'y sente, il plie son art à tout ce qui est routine; même dans les formes insupportablement artificielles des sextines, son art conserve un charme réel de grâce, de souplesse, d'élégance et de finesse, un charme mondain, parfumé, aristocrate et hautainement souriant. La facture du sonnet, le moule des strophes, le poli des vers, l'élégance et la pureté de la langue, telles sont les qualités primordiales d'Henry Liebrecht.

Peut-être pourrait-on lui reprocher d'avoir en des vers comme

Mon âme est une femme à la robe de deuil

assez malheureusement imité le beau vers de Samain

Mon âme est une infante en robe de parade

mais il est hélas une autre observation à faire :

Ton âme parle : il te suffit de l'écouter,

est le dernier vers de Séverin que Liebrecht pût mettre en exergue des *Jours tendres.* Ah! si l'âme de cet excellent versificateur se sentait, un jour, violemment secouée par quelque profonde émotion, combien je préférerais le moindre vers plus sincère de cette minute enfin venue, le moindre vers, même pas tout à fait correct, mais *senti, vibrant, sincère,* à tous les modèles classiques qu'il rythme d'ordinaire, je ne pourrais plus lui chercher en vain une sincérité, mais, je connaîtrais soudain le tempérament réel de son intimité. Je retrouverais dans tous ses vers la beauté imposante qu'Eve Francis, l'admirable artiste dramatique, dans *Imperia,* lui inspira, et j'y écouterais enfin palpiter ce je ne sais quoi d'humain qui distingue le poète du rimeur... L'ennui naquit un jour de l'uniformité : moins de perfection prosodique, plus de sincérité émue, voilà ce que je

Digitized by Google

voudrais trouver chez l'auteur des *Fleurs de soie* et des *Poèmes tendres*, cet aimable versificateur, que je voudrais : poète, tout simplement.

* * *

LÉON BOCQUET, *Les Cygnes noirs*. — Paris, *Mercure de France*.

Voici un livre de mil neuf cent six, par exemple, où un poète affirme un réel tempérament d'artiste, une surprenante eurythmie de musicien, une étonnante imagination, et une âme éprise de sons, de couleurs, et, surtout, de rêverie. Une mélancolie intense, mais belle de la gravité des figures automnales les plus admirables se dégage de ces remarquables *Cygnes noirs*. On songe, en lisant ce délicieux volume de Léon Bocquet, aux âmes défuntes d'Albert Samain, de Charles Guérin et de Georges Rodenbach. On y songe parce que Bocquet réunit toutes leurs qualités, et que, s'inspirant presque aux mêmes sensations de l'âme, il a pu, tout en s'avérant leur frère en art, les égaler souvent sans jamais les imiter. Je songe aussi à Fernand Séverin dont la muse paraît avoir souri à la muse délicate de Léon Bocquet.

Que de beaux vers!

La cloche au fond du ciel balance doncement
La méditation pieuse du dimanche
Et mon âme à l'entendre est palpitante et blanche
Comme une aube qui naît dans un rayonnement.

On devrait tout citer :

Sur la harpe fluide et multiple des flots
La mer chante dans l'ombre et sa voix de sirène
A ses inflexions sinueuses entraîne
Comme en un filet d'or mon cœur et ses sanglots. —
Il fait doucement soir, au loin, sur le village. —
Les doigts légers du soir ont effeuillé des roses .. —
Le clair de lune est doux comme un baiser de femme... —
Le soir était couché dans les roses de mai... —

Tous sont beaux! aussi, le critique ne peut que fervemment remercier le poète qui lui donna la joie de le lire et lui exprimer quoique tardivement, son admiration!

* * *

ANDRÉ LAFON, *Poèmes provinciaux*. — Roubaix, *Le Beffroi*.

Un soir, sous l'abat-jour de ma vieille petite lampe, j'ai commencé la lecture de ces *Poèmes provinciaux*.

Digitized by Google

J'ai compris l'effort sincère d'un poète tendre, naïf et jeune, adolescent et chaste d'âme. J'ai senti qu'il avait l'émotion des plus intrépides disciples de Francis Jammes mais je me suis aperçu, en même temps, que, si son art s'est formé à l'exemple du poète des *Clairières*, il est un des rares admirateurs du jammisme qui a pu échapper à l'influence trop directe du Maître : c'est cela qui plaît chez André Lafon. Et néanmoins, il est inégal. Il a parfois un alexandrin malheureux, mais souvent aussi, son rythme est remarquablement beau. Lorsqu'il dégagera plus nettement son art, lorsqu'il cadencera plus également les sensations, comme automnales et très simples, des provincialités silencieuses, André Lafon sera tout à fait digne de la pléiade du *Beffroi*.

MAURICE GAUCHEZ.

Memento. — CAMILLE CÉ, *Le livre des Résignations*. Paris, Sansot & Cie. — Trois cents pages de vers monocordes, c'est beaucoup ! C'est même dommage : il y a plus d'un beau poème de ce livre qui eût gagné à se trouver dégagé, mis en valeur. Les plus gros recueils ne sont par toujours les meilleurs. — ROBERT MAZE, *Poèmes et Interludes*. Paris, Sansot & Cie. — Un beau poète dont les vers sont très limpides, très murmurants, un artiste plus sensoriel que pensif et dont, un jour, je reparlerai. Je signalerai tout de suite un curieux poème, *L'orgue solaire*, symbole profond et sérieux. — P.-M. GAHISTO, *Au cœur des Provinces, Philéas Lebesgue*. Roubaix, *Le Beffroi*. — P.-M. Gahisto, conteur et critique, publie une monographie *Philéas Lebesgue*, poète, conteur et essayiste. Je ne puis, *ici*, que signaler l'intelligence éclectique du biographe : il fait aimer le très intéressant Lebesgue parce qu'il l'a exactement compris. — RENÉ LYR, *Dans le silence*. Bruxelles, Spineux. — René Lyr recommence ici l'art délicieux de ses *Chants du Rêve*, cet art musical d'un rien, frémissant de caresses. Si son inspiration est vite à court d'haleine, elle s'épure de jour en jour. Rêveur et silencieux, le talent de René Lyr est mûr pour les grands cris sauvages et purs, de la passion. — Mme LA COMTESSE V. DE STAINLEIN SAALENSTEIN, *Poésies*. Paris, Fischbacher. — Mme de Stainlein publie ces poésies pour exécuter une promesse qu'elle a faite autrefois à son fils unique mourant ; elle y a mis toute sa douleur résignée de mère éprouvée, et un sentiment très sincère de foi chrétienne... La douleur d'une mère est sacrée. Elle émeut toujours. — G.-M. RODRIGUE, *Fernand Séverin*. Bruxelles, *Le Thyrse*. — Les éditions du *Thyrse*, dirigées par L. Rosy, publient là une élégante plaquette, très bien conduite et très compréhensive de l'âme de Séverin. Au reste, G.-M. Rodrigue, poète lui-même, nous habitue à lire, avec joie, ses études. Son Fernand Séverin est digne de son André Ruyters. — ADRIEN BERTRAND, *Catulle Mendès*. Paris, Sansot. — Catulle Mendès est le prêtre religieux du verbe, de la rime et de la forme cadencée. D'une splendeur, d'un éclat intérieur et subjectif, sa poésie le fait aimer. A. Bertrand a trouvé dans son affection pour l'auteur de *Philoméla* des accents absolument dignes de lui.

M. G.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les livres.

On savait, par Chateaubriand, l'intimité qui unit le créateur de la Sainte-Alliance à l'ambassadrice de Russie à Londres, « grande femme maigre et indiscrète ». M. Jean Hanoteau vient de publier chez Plon une curieuse série de lettres écrites par M. de Metternich à Mme de Lieven au lendemain du Congrès d'Aix-la-Chapelle et allant des derniers jours de novembre 1818 au 31 avril 1819. Ce sont les premières confidences de l'amant; il s'y livre tout entier. Ces précieux documents ont été identifiés avec soin. Ils nous dévoilent un Metternich inédit, aimant à dépeindre, avec une pointe de sentimentalité attendrie, sa vie de cœur, parlant, sans détours diplomatiques, de Mme de Staël, de Napoléon, du Pape, de l'Italie, qu'il a visitée en connaisseur averti, expliquant avec force détails le secret de son influence sur François II, proclamant, avant la lettre, la théorie du surhomme. M. Hanoteau a entouré ces aveux inattendus de notes qui rendent lumineux les moindres points et d'un commentaire abondant qui mène ce roman de haut style au dénouement connu, à la commune disgrâce, aux années tristes où le vainqueur de Napoléon n'était plus que l'ombre d'un grand nom et où son ex-amie bornait sa remuante ambition à demeurer l'Égérie de M. Guizot.

L'historien A. Chuquet s'est chargé de présenter cette belle publication en une préface alerte et spirituelle.

* * *

Chez le même éditeur, M. Henri Doris publie un roman qui passionne et réconforte. Il est intitulé *La grande déesse*, en souvenir d'une expression d'Émile Augier, qui qualifia ainsi la misère. L'œuvre est une bonne leçon pour l'heure présente, où l'on tend à décourager l'initiative individuelle en lui offrant, au lieu de la « longue et lourde tâche », le mirage de l'État providentiel. On suit, avec une attention passionnée, les péripéties de la lutte engagée par le jeune marquis d'Argentel, ruiné, mal armé

Digitized by Google

pour le fatal combat par une éducation purement sentimentale; incliné par goût vers la carrière artistique, effroi naturel des familles, et, à force de vouloir, résistant aux séductions vulgaires, à la tentation des besognes faciles, aux déceptions inévitables du début, aux camaraderies déprimantes et à la médiocrité de sa condition, pour s'élever, par une lente et pénible initiation, aux sommets radieux où trônent la gloire, la fortune, l'amour. Comme Parsifal, le musicien a vaincu le monde et conquis la maîtrise suprême.

* * *

La publication, à la librairie Stock, du deuxième volume du *Théâtre contemporain*, accentuera encore le succès du premier, si superbement préfacé par M. Lucien Descaves. Il semble que l'on fasse la découverte du grand critique, et ceux-là même indignés, alors qu'il *feuilletonnait* au *Nain jaune*, au *Figaro*, au *Parlement*, au *Triboulet*, des cinglantes exécutions de ce qui momentanément les amusait, depuis les reprises, s'étonnent de constater que les jugements de Barbey d'Aurevilly étaient déjà ceux de l'avenir.

Le grand Frédérick, Marie Laurent, Mme Pasca, Thérésa, lui arrachent des cris d'enthousiasme; les pièces qui méritent éloges et durée reçoivent des encouragements équitables et raisonnés. Et c'est bien la vie théâtrale de la fin du second empire.

* * *

CHARLES BERNARD, *Pierre Brueghel*, librairie Van Oest (collection des Grands Artistes des Pays-Bas). — RENÉ VAN BASTELAER, *Les estampes de Brueghel l'Ancien* (même maison, in-4°). — Le livre de M. Bernard est mieux qu'un manuel ou qu'une monographie technique; c'est une étude personnelle, où l'on note quelques longueurs et un peu de désordre, mais qui coordonne beaucoup de faits en un exposé clair et agréable. L'auteur s'est donné la peine de recourir aux sources historiques, il a fait des rapprochements ingénieux entre l'art de Brueghel et le temps où vécut le peintre-dessinateur; il a ainsi pu expliquer certaines singularités de sa production.

Au contraire, le beau livre de M. Van Bastelaer relève de la plus sévère érudition. L'introduction synthétise en les rectifiant les notions que nous possédons sur les estampes de Brueghel, sur leur date, leur attribution, les conditions dans lesquelles elles furent livrées au public, etc. Puis vient un catalogue de l'œuvre, gravé, suivi d'une admirable série de planches dont la reproduction fait le plus grand honneur à la maison G. Van Oest & Cie.

* * *

Digitized by Google

MARGUERITE VAN DE WIELE, *Ame blanche* (histoire d'une petite fille) (Bruxelles, collection de la *Belgique artistique et littéraire*).

« La femme n'est pas inférieure à l'homme; elle ne lui est pas supérieure. Elle est *autre*, et parce qu'elle est autre, elle doit travailler autrement. »

Ainsi s'exprimait naguère Mlle Marguerite Van de Wiele dans une conférence sur l'*Art de la femme*, tenue à la Maison du Livre. Cette application d'un sage et rationnel féminisme imprègne tout l'œuvre de l'auteur de l'*Ame blanche*, roman qui vient de paraître dans les éditions de la *Belgique artistique et littéraire*.

Mlle Marguerite Van de Wiele ne violente en rien ses talents de femme-écrivain; elle ne cherche pas à leur imprimer des tournures viriles et encore moins ne les galvaude dans des imitations ou des adaptations de maîtres.

Tous ses livres témoignent d'un sincère sentiment de la nature et d'un amour ardent de l'art.

Elle est sincère, et cette *Ame blanche* dont elle vient de fixer la genèse avec une sûre psychologie et une netteté émouvante, nous donne la clef de sa personnalité. De cette *Ame blanche* nous sentons la sensibilité exquise dans *Lady Fauvette*, la grâce dans *Le roman d'un chat*, la pitié délicate et attendrissante dans *Maison flamande* ou l'*Insurgée*, toute l'amertume dans *Les misères*, la probité et la vaillance dans *Fleurs de civilisation*.

L'unité de ses diverses œuvres est étonnante; car, comme le dit très justement M. Auguste Vierset, le directeur du *Petit Bleu*, lors des noces d'argent de cette femme vaillante, fêtées en 1903 au Cercle artistique et littéraire : « Marguerite Van de Wiele est de cette race d'écrivains dont l'œuvre reflète intensément la personnalité intellectuelle et morale. L'étude de ses romans et de ses nouvelles, de ses travaux d'art et de ses chroniques, équivaut à l'histoire d'une âme d'autodidacte. »

Et cependant, nous devons convenir avec M. Georges Rency (*Art moderne*, 29 mai 1902), que ce digne écrivain n'a pas la place qui lui revient. Il faudrait pourtant honorer en elle un labeur déjà long, une moisson abondante et le charme d'un talent mélancolique et rêveur qui donne à chacun de ses livres une tendre originalité.

Tous les ouvrages de Marguerite Van de Wiele sont attachants. A leur lecture, vous êtes envahi par une douce émotion et votre cœur communie sans violentes secousses avec les émois des personnages que la romancière vous trace d'un contour ferme et situe dans des décors bruxellois, choisis avec un goût personnel. Le talent descriptif de Mlle Van de Wiele est notoire. Elle brosse ses décors avec une délicatesse et une sûreté de touche remarquable; et ce sont souvent des coins du vieux Bruxelles aujourd'hui disparus ou modernisés, dont nous garderons grâce à elle une image artis-

Digitized by Google

tique, des pastels délicats. Il est à profusion dans son dernier livre *Ame blanche.*

Comme psychologue de l'enfance et de la jeune fille, Marguerite Van de Wiele se trouve en tête de nos écrivains. Les caractères de ses personnages sont réels et d'une rare intensité de vie. L'histoire de cette Évangeline Veydt, l'héroïne de l'*Ame blanche*, est celle d'une orpheline qui, après la mort de son père, au Congo, passe son adolescence chez ses grands-parents, bourgeois austères d'un Bruxelles d'il y a quatre lustres. Rien n'y est laissé à la fantaisie. C'est une étude d'observation rigoureuse, et cependant nulle part ne se dénote une difficulté de labeur ; c'est simplement représenté.

Marguerite Van de Wiele ne recherche d'ailleurs pas le style artiste ; elle raconte simplement comme dans la narration des *Légendes brabançonnes*, qu'elle sait détailler avec une maîtrise incomparable.

Nous parlions plus haut de la sincérité de cet écrivain. *Fleurs de civilisation* est un des trop rares livres dans lequel vibre l'accent de la vérité.

Pour finir ce rapide portrait littéraire, signalons les essais d'art, les multiples monographies publiées par Marguerite Van de Wiele. Comme essayiste d'art, elle est vraiment remarquable. Qui n'a pas été confondu par la clairvoyance de cette femme-écrivain dans la superbe étude consacrée aux frères van Ostade? Et par ses conférences, et par ses gracieuses chroniques ne s'impose-t-elle pas comme une érudite historienne du mouvement intellectuel?

JEAN LAENEN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DE SEPTEMBRE

Pages.

Jules Lecocq. La Belgique et le libre-échange. 5

Marguerite Coppin. Némésis. 30

H. Schoen. François Coppée, 1842-1908. (*Suite.*) 39

C. Vanlair. Comment on devient vieux. (*Fin.*) 59

Maurice Gauchez. Les poètes 71

Goblet d'Alviella. Une nouvelle biographie du cardinal Newman . . 87

Petite chronique. 93

LIVRAISON D'OCTOBRE

M. Wilmotte. Le congrès d'Arlon 97

Henri Schoen. François Coppée, 1842-1908 (*Suite.*) 112

Marguerite Coppin. Némésis. (*Suite.*) 130

Dr Dwelshauvers. La symphonie préhaydnienne 146

Charles Pergameni. Chronique historique 168

Petite chronique. 182

Digitized by Google

LIVRAISON DE NOVEMBRE

Pages.

Émile Boisacq. Fernand Séverin : Notules et souvenirs 191

Joseph de Smet. Lafcadio Hearn. (*Suite.*) 197

Marguerite Coppin. Némésis. (*Suite.*) 216

Roger Bornand. La conquête de Canaan 230

Henri Schoen. François Coppée. 1842-1908. (*Fin.*) 249

Petite chronique 277

LIVRAISON DE DÉCEMBRE

V.-H. Friedel. L'institution des assistants 285

J. Van Dooren. Marguerite Burnat-Provins 305

Marguerite Burnat-Provins. Noël solitaire ; Les larmes du chandelier ; Le sang du cœur 311

Marguerite Coppin. Némésis. (*Suite.*) 320

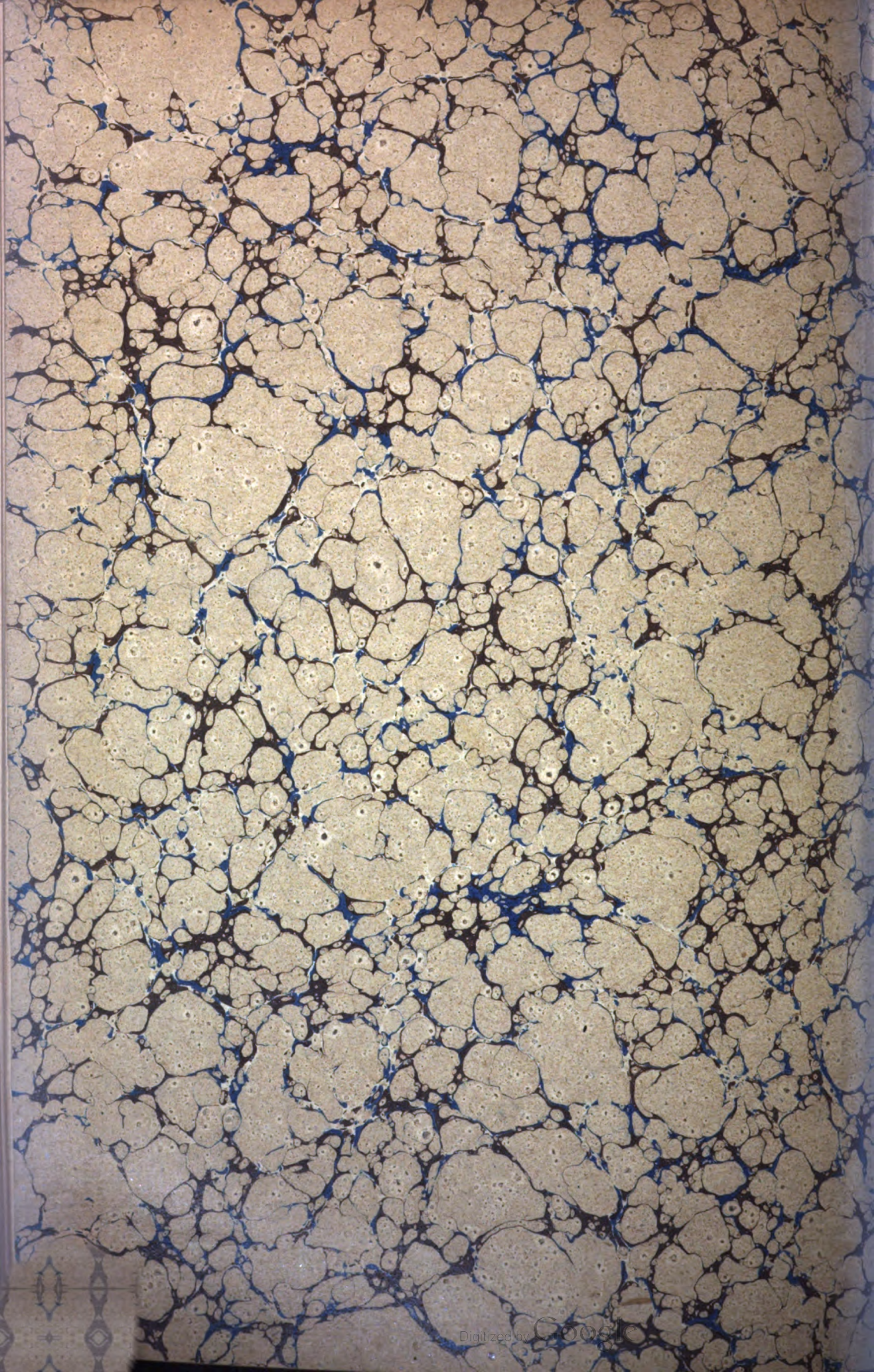
Eug. Monseur. Faut-il adopter une langue artificielle ? 353

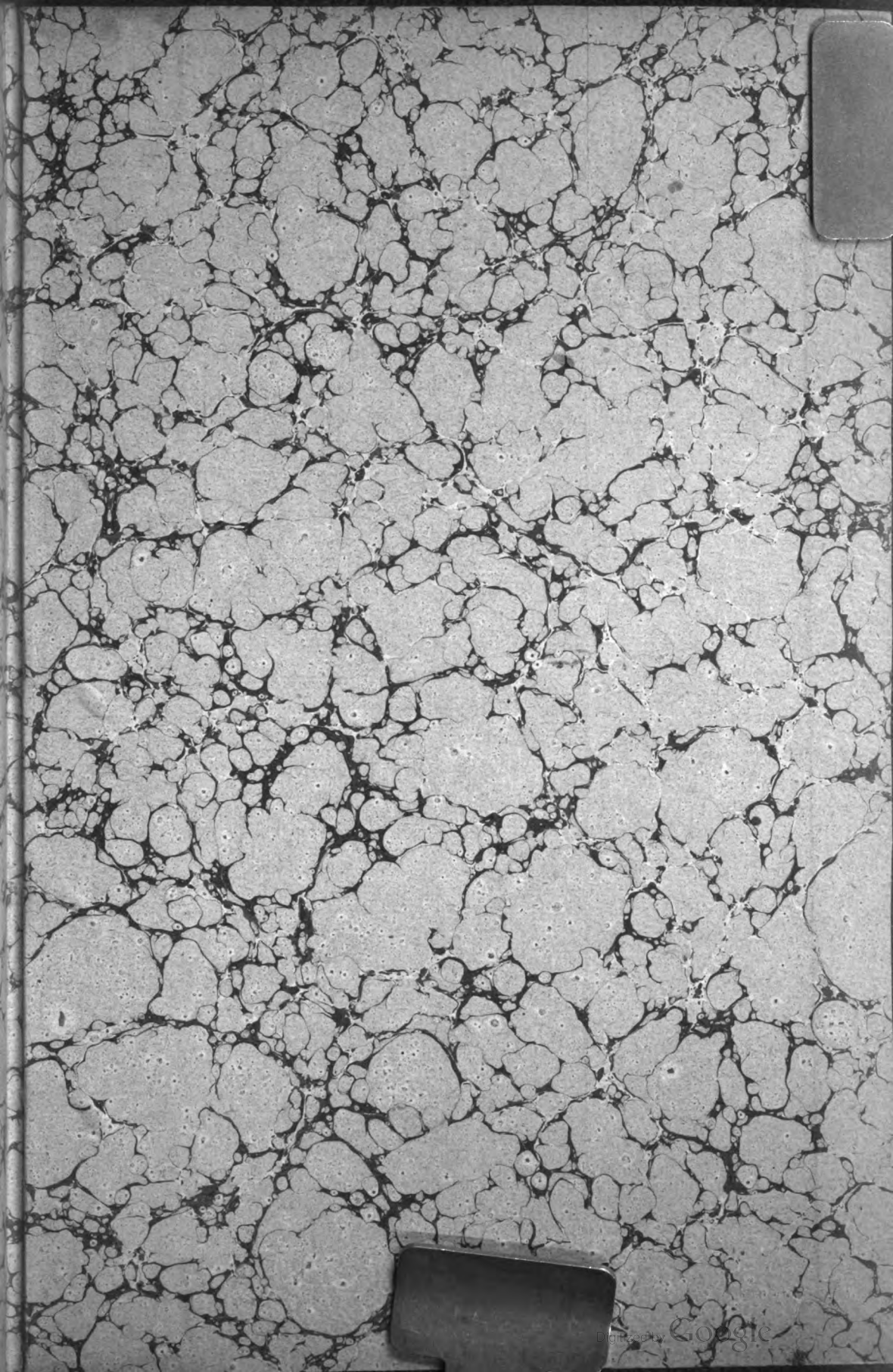
Maurice Gauchez. Les poètes 367

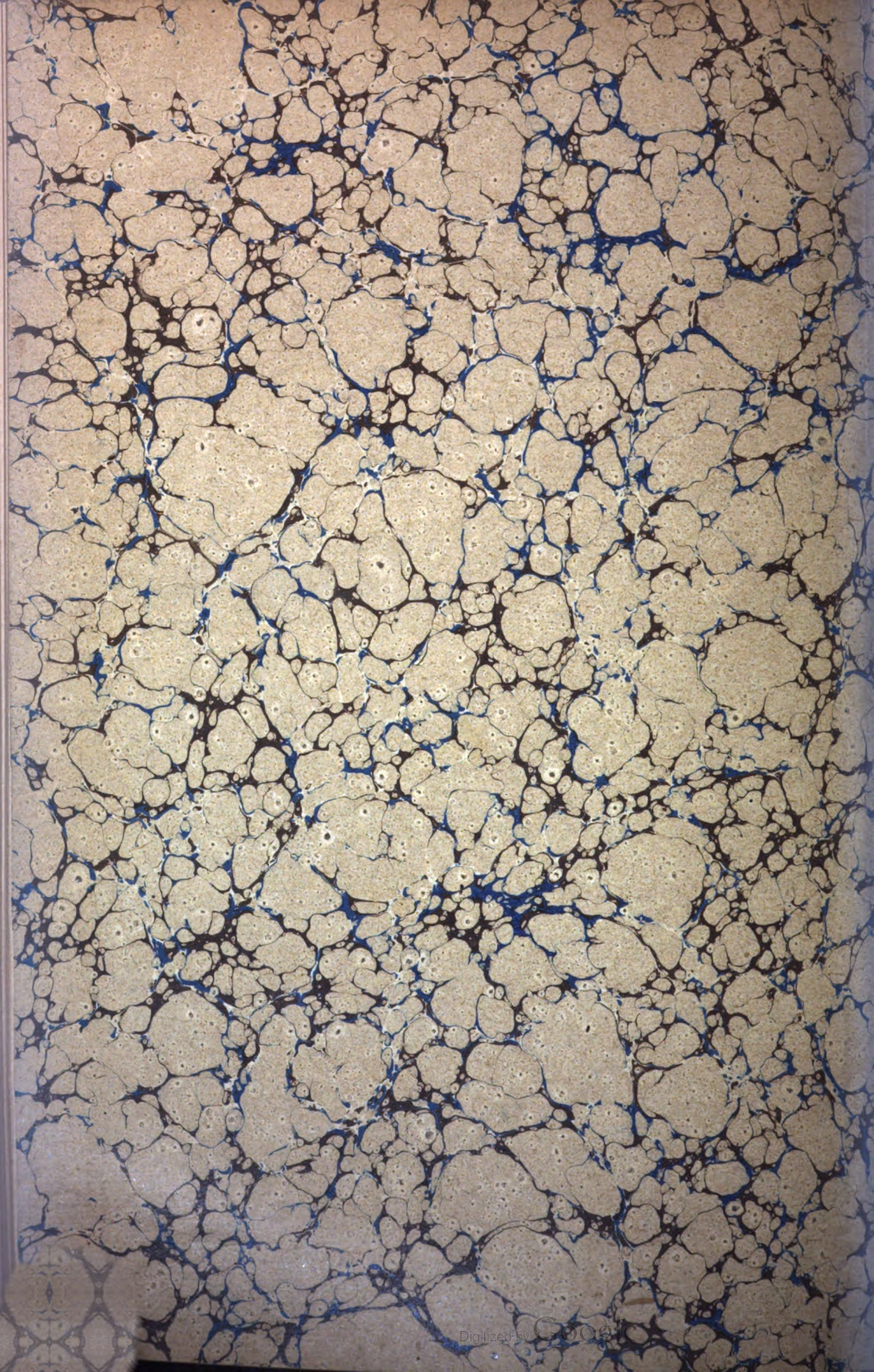
Petite chronique 379

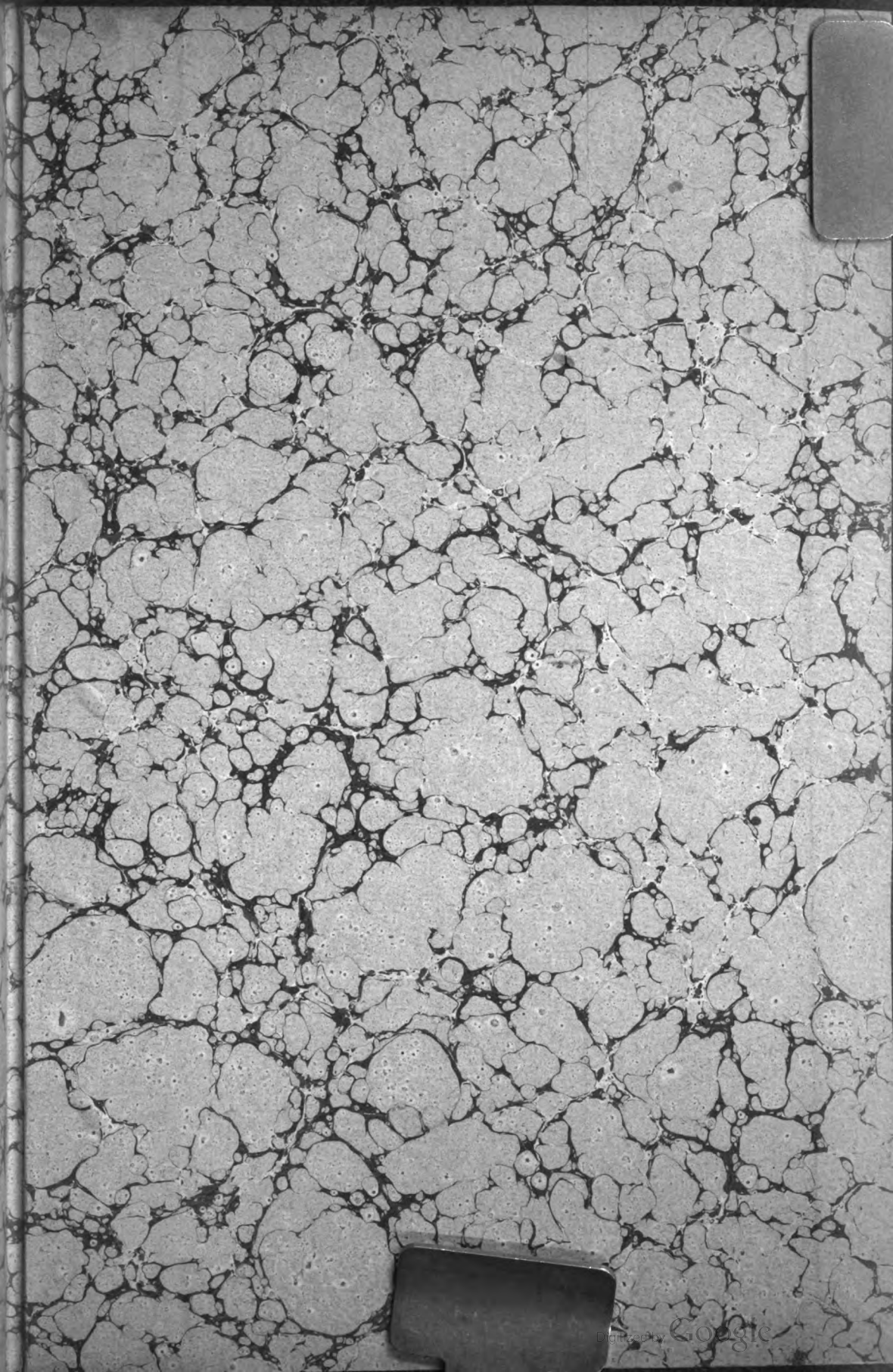
Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google

The Ohio State University
3 2435 06096825 2
OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY
8 03 09 30 8 02 016